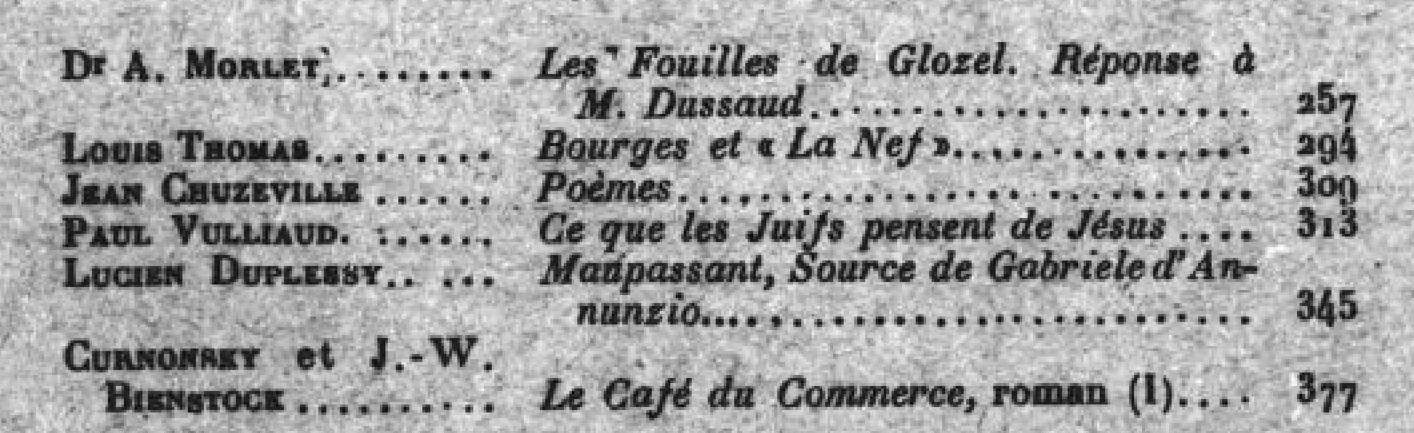
N° 707 38e Année Tome CC 1er Décembre 1927

# MERCVRE DE FRANCE

Parait le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE






—

*PRIX DU NUMÉRO*

*France........ 4 fr.* | *Étranger....... 4 fr. 50*

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

# BULLETIN FINANCIER

---

.es tendances de notre marché financier n'ont pas subi de grandes modifications au rs de la première quinzaine de novembre, qui fut écourtée par les fêtes de la Tous-t et celles de l'Armistice. La résistance des cours est néanmoins un symptôme nfortant, puisqu'elle s'est produite en dépit de la mauvaise tenue des bourses mandes, qui aurait pu avoir une fâcheuse répercussion sur la cote des valeurs çaises. On sait effectivement que, durant les six premiers mois de cette année, les mands s'en sont rendus fortement acquéreurs, et l'on pouvait redouter qu'un res-ement de crédit vînt les obliger à passer des ordres de vente massifs. En résumé, que les transactions n'aient pas été plus actives, notre marché s'est bien comporté, on peut même discerner certains courants optimistes se dirigeant vers nos rentes. envisage plus sérieusement l'éventualité d'un emprunt à long terme, et l'on sait le relèvement des rentes existantes est une condition nécessaire pour la réussite ne semblable opération.

es différentes séries de nos rentes se sont redressées vigoureusement, certaines en gression de plus d'un point. Dans le groupe des rentes étrangères, les fonds russes nt eu que d'infimes variations, le Serbe 4 o/o 1895 est en reprise, l'annonce de la nature d'un pacte franco-yougoslave ayant déterminé des demandes ; irrégularité fonds ottomans : Turc unifié 4 o/o inerte, 5 o/o 1914 en progression substantielle.

es établissements de crédit furent un peu négligés. Notons toutefois que, dans ce npartiment, le Comptoir d'Escompte s'est montré résistant, ainsi que la Société Géné-qui a mis en payement, depuis le 15 novembre, un acompte de 10 francs net par ion. En banques étrangères, amélioration de la Banque Ottomane et de la Banque ionale du Mexique. Nouvelles réalisations des actions de nos grands réseaux, les ettes de nos chemins de fer accusant à nouveau une diminution. C'est aussi la fai-sse qui a continué à prévaloir dans le groupe des charbonnages, la sous-consomma-n persistant dans l'industrie.

.e groupe de la métallurgie, pas plus que celui d'Eaux, Gaz et Electricité, n'appelle commentaire spécial ; dans l'un comme dans l'autre, les transactions fonctionnèrent ralenti. Les valeurs de sucre furent assez irrégulières, on s'accorde à penser que la olte de betteraves est supérieure à celle de l'année dernière dans le rapport du poids 'hectare, mais qu'il en ira différemment de sa richesse en saccharine.

.a nouvelle amélioration survenue sur le marché du cuivre a donné une grande activité x valeurs cuprifères, qui terminent en fortes plus-values ; mentionnons particulière-nt l'avance prise par le Rio et les Mines de Bor. Grande fermeté des valeurs de trole et de caoutchouc, qui furent traitées avec beaucoup d'ampleur.

LE MASQUE D'OR.

---

# MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine.**

***VENTE ET ABONNEMENT***

**Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.**

FRANCE ET COLONIES

**Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.**

ÉTRANGER

*1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :*

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Congo Belge, Cuba, Egypte, Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatémala, Haïti, Hongrie, Lettonie, Libéria, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Orange, Transvaal), Uruguay, Vénézuéla, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

**Un an : 90 fr. | 6 mois : 49 fr. | 3 mois : 26 fr. | Un numéro : 4 fr.50**

*2° Tous autres pays étrangers :*

**Un an : 105 fr. | 6 mois : 57 fr. | 3 mois : 30 fr. | Un numéro : 5 fr.**

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

**On s'abonne** à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

**Chèques postaux.** — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de la correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

**Manuscrits.** — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

*COMPTES RENDUS.— Les ouvrages doivent être adressés* **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

## *LES FOUILLES DE GLOZEL*

# RÉPONSE A M. DUSSAUD

—

Il faut être aveugle ou malhonnête pour nier l'authenticité de Glozel.

ANATHON BJÖRN.

J'ai déjà répondu à M. Dussaud en deux lettres ouvertes, parues successivement dans la *Chronique de Glozel* du *Mercure de France.*

Dans la première, en attendant de « connaître ses arguments », je supposais, bien à tort, que la « vague d'assaut » lancée en comité secret avait pour but de « sauver l'honneur de M. Jullian ».

L'année dernière, disais-je, M. Camille Jullian allait répétant que « si Morlet avait raison, ce serait une honte pour la science française ».

M. Jullian s'étant trop avancé sur un terrain indéfendable, il ne restait plus aux *amicus Plato* (pauvre *magis amica véritas !*) que de prétendre que le latin cursif du IIIe siècle, lu par lui sur les tablettes de Glozel, était l'œuvre d'un faussaire ! Mais c'était bien du latin qui était sur les tablettes ! Les cassures aussi, sans doute, qui ont servi à la traduction !... (1)

Je m'étais trompé. M. Dussaud n'a même pas l'excuse de vouloir atténuer l'erreur d'un maître.

Bien plus, c'est lui qui, dans une lettre anonyme (2), porte le coup de grâce :

(1) Lettre ouverte à M. Dussaud. *Mercure de France,* 1er octobre 1927, p. 181-182.

(2) Voir *Comœdia,* 30 septembre et 1er octobre 1927.

M. Jullian, écrit-il, avait laissé espérer qu'il nous apporterait la clef de ces textes : malheureusement, il n'y a qu'une voix chez les spécialistes de la cursive latine pour reconnaître que, quelle qu'en soit l'ingéniosité et précisément à cause des prodiges d'ingéniosité qu'il nécessite, son déchiffrement est inopérant.

Et dans le pneumatique où M. Dussaud est forcé de se reconnaître l'auteur de la lettre anonyme, il ajoute : *J'en maintiens tous les termes.*

C'est donc bien M. Dussaud qui a passé l'épuisette sous le très gros poisson que j'avais au bout de ma ligne. Mais il serait cruel de l'en remercier.

§

Lorsque j'écrivis ma deuxième lettre ouverte à M. Dussaud, je savais que les informations parues dans les journaux concernant sa communication en comité secret étaient bien exactes :

Le long résumé, parfois textuel — m'avait écrit M. S. Reinach dans une lettre reproduite dans le *Mercure de France* (3) — publié dans *Le Journal* du 18, avec omission complète de ce que j'ai répondu (lettre de M. Loth, rapport Mayet-Mendès-Corréa) constitue à la fois une indiscrétion sans exemple dans les fastes académiques et une improbité.

Certaines phrases étaient « comme sténographiées ». Je crois bien. C'était M. Dussaud lui-même qui avait passé le papier au journaliste, avant de partir ostensiblement pour la campagne, dès la fin de la séance, afin de créer un alibi !

Ainsi, pour nous traiter de faussaires sans avoir à craindre les tribunaux, M. Dussaud avait demandé à parler en comité secret.

Il violait ensuite le secret à son profit. Naturellement il n'avait rien dit aux journalistes... seulement ceux-ci avaient appris d'une autre source... on sait ce que cela veut dire : il avait remis un papier, mais en demandant de ne pas le nommer !

(3) *Mercure de France*, 1er octobre 1927, p. 192.

Il trouvait ainsi commode de supprimer, dans ce long résumé qu'il faisait publier de son mémoire, les réponses qui lui avaient été faites.

Il s'arrangeait même pour prêter à son contradicteur le seul propos qu'il n'avait pas tenu, mais qui était une bêtise.

J'ai suivi une à une, dans ma deuxième lettre ouverte, les objections présentées par M. Dussaud en Comité secret et fidèlement rapportées par le journaliste.

§

Certaines contre-vérités, présentées comme ses meilleurs arguments, étaient cependant par trop apparemment mensongères. M. Dussaud les a discrètement retirées de sa nouvelle brochure : *Autour des Inscriptions de Glozel*. Mais fidèle à son système, il les a remplacées par d'autres de même nature !

Voyons d'abord celles qu'il a enlevées.

La seule chose qui aurait pu gêner les mystificateurs, les ossements humains n'existent pas à Glozel, assurait-il.

Comme je l'avais décrit dans *Au champ des morts Glozel* (4), la première tombe contenait deux morceaux importants des diaphyses fémorales, une portion de pariétal présentant en arrière de sa suture une portion d'occipital, et deux molaires ; la deuxième comprenait deux morceaux de pariétaux et la portion moyenne d'un maxillaire inférieur, présentant de chaque côté de l'éminence mentonnière deux *plateaux* osseux, véritable anomalie inconnue de nos jours.

Et en dehors des tombes, nous avons exhumé quatre morceaux importants de fémur ; une tête de fémur ; une deuxième symphyse mentonnière présentant la même particularité que la précédente (plateaux osseux) et portant des dents avec usure complète de la face triturante jusqu'à la pulpe, sans carie ; une portion importante d'occipital,

(4) *Mercure de France*, 1er et 15 août 1927.

trois morceaux de pariétaux, plus différents fragments encore indéterminés.

On découvre, disait M. Dussaud en comité secret, des tablettes portant, erreur ou étourderie des faussaires, des lettres romaines, le B par exemple.

Il n'y a aucun B dans les inscriptions de Glozel. M. Salomon Reinach avait été le premier à s'en rendre compte et l'avait proclamé à l'Académie des Inscriptions.

Aussi M. Dussaud feint de n'attacher plus aucune importance à cet argument qu'il tenait, en Comité secret, pour absolument probant. Il arrive même à se contredire avec une touchante candeur.

Il paraît qu'un faussaire n'aurait pas manqué de l'y introduire (le B). Je n'ai encore trouvé personne qui pût me fixer sur la portée de cet admirable argument qui suffit à M. S. Reinach pour asseoir sa foi.

*Qui donc, en effet, oserait assumer la responsabilité de fixer M. Dussaud sur la valeur de ses propres arguments?*

On a découvert « jusqu'à 121 objets dans un même tombeau, ce qui est unique en archéologie ».

N'aurait-il donc, par hasard, jamais fouillé lui-même ?

Il ne peut rien y avoir d'absolument nouveau en archéologie.

Et les peintures d'Altamira à leur apparition, et les galets coloriés de Piette, et les Crétoises d'Evans en crinoline et coiffées à la mode de Paris ? etc.

Il ajoutait :

M. Jullian peut arriver à traduire une inscription de Glozel rédigée en caractères phéniciens.

Comme il était bien impossible de comprendre ce que M. Dussaud voulait tirer de cet argument, on le voit également disparaître de la brochure.

Voilà donc quelques-unes des *contre-vérités voulues* que M. Dussaud, par des affirmations fortes, avait présentées en Comité secret comme des arguments irréfutables !

§

Si elles ont disparu de sa brochure, elles ont été remplacées par d'autres, conçues d'après le même principe. Les voici :

M. Dussaud, ainsi que ses comparses, tient essentiellement à vieillir M. Emile Fradin, pour en faire un érudit.

Il est âgé, dit-il de 23 à 24 ans.

Et il ajoute en note :

M. Salomon Reinach a attaché assez d'importance à ce renseignement pour le démentir le lendemain, en le prétendant inexact parce que le jeune Fradin n'a pas encore fait son service militaire. L'objection ne porte pas, puisque Emile Fradin a été réformé.

Or, M. Emile Fradin est né le 8 août 1906. Il a donc 21 ans, et il a été simplement ajourné.

Si l'on veut consacrer la journée entière (aux fouilles), celle-ci est coupée par le déjeuner qu'il faut aller prendre à Ferrières-sur-Sichon, c'est à-dire à quatre kilomètres de Glozel. Ainsi le « champ des morts » est littéralement abandonné au jeune Fradin, à son grand-père qui ne témoigne pas un moindre intérêt à ce site enchanté et à l'Esprit de Glozel.

Quand nous fouillons toute la journée, nous déjeunons sur le terrain même pour n'avoir pas à remonter au village de Glozel. C'est ainsi que nous l'avons fait le 31 juillet 1927 avec M. le Professeur Depéret, M. Arcelin et M. Björn. C'est ainsi que nous devions faire avec M. le Professeur Mendès-Corréa et M. le Professeur Mayet : nous avions descendu notre déjeuner le matin en nous rendant au gisement. Mais « la pluie s'étant mise à tomber avec violence, nous avons dû abandonner le champs de fouilles » et revenir déjeuner à la ferme de Glozel, avec toute la famille Fradin, *dont aucun membre n'a pu gagner le champ de fouilles à notre insu.*

C'est d'ailleurs encore avec la famille Fradin entière qu'ont déjeuné, le 25 septembre 1927, MM. Peyrony, Tafrali, Solignac et Vergne. De plus, la fouille de l'après-midi fut

pratiquée toujours en terrain vierge, en un point opposé à celui du matin.

M. Dussaud voudrait bien persuader au lecteur que la couche archéologique a été remaniée récemment. Il se montre surpris de l'affirmation de M. Depéret. Et pour éveiller la méfiance à l'égard de notre grand géologue français, il ne craint pas d'affirmer que lui et M. Mayet « ont coutume de fouiller sans méthode ». Que M. Dussaud me pardonne mon indiscrétion, mais je serais bien curieux de savoir s'il a visité les gisements de Solutré, de la Denise et de la Colombière dans les mêmes conditions que celui de Glozel ?

Pour calmer les inquiétudes, on affirme, écrit M. Dussaud, que la couche argilo-sableuse est une couche néolithique non remaniée. Or, on ne peut absolument rien en savoir.

Evidemment, M. Dussaud, épigraphiste, est tout qualifié pour affirmer que des géologues et des préhistoriens rompus à l'examen des couches de terrain, tels que MM. Loth, Depéret, Espérandieu, Mayet, Mendès-Corréa, Viennot, Tafrali, Peyrony, Solignac, Butavand, etc., etc..., ont certifié un état de choses dont l'examen dépassait leur compétence!

Au lieu d'être venus sur le terrain pour rechercher scrupuleusement la vérité, n'eussent-ils pas mieux fait de s'incliner comme M. Dussaud devant la science détective de M. de Pradenne (5) ?

Aujourd'hui, M. Morlet reconnaît lui-même qu'aucune fouille n'a été plus mal conduite. (Dussaud.)

N'est-ce pas le comble de... la bonne foi ! On affirme que l'adversaire a écrit sa propre condamnation, purement et simplement !...

(5) M. de Pradenne réclame à grands cris dans les journaux d'avoir été le premier à contester l'authenticité de Glozel. Mais là encore, c'est une de ses « erreurs voulues ». Il n'a pas été le premier. Il ne sera même pas le dernier, puisque l'Anglais *Hunter Charles Rogers, dans un même désir de réclame,* prétend avoir enterré lui-même les objets de Glozel, *il y a un an*.

L'abbé Breuil « vint à Glozel, fouilla *six* heures durant, sans rien trouver » (Dussaud).

Le temps ne parut pas aussi long à M. Loth qui, d'accord avec d'autres témoins, se rappelle fort bien n'être pas resté deux heures sous une pluie torrentielle !

De plus, M. Breuil assure lui-même dans l'*Anthropologie* (6) que sa fouille n'a pas été stérile :

Le seul objet vraiment typique recueilli par moi, *bien en place*, à mi-hauteur dans l'argile jaune, était une fusaïole.

Par son membre de phrase *bien en place* — qui, comme nul n'en ignore, a un sens précis en préhistoire, — l'abbé Breuil affirme le non-remaniement de la couche d'où cette fusaïole a été exhumée.

Cette couche argilo-sableuse (la couche archéologique) est une couche triturée par le piétinement des animaux...

Comment explique t-on que ce triturage n'ait pas complètement bouleversé et mis à mal le dépôt néolithique ? (Dussaud.)

M. Dussaud indique lui-même que le terrain se compose d'une couche végétale de 20 à 30 cm. au-dessus de l'argile sableuse, d'une épaisseur de 40 cm., qui constitue la couche archéologique « au-dessous de laquelle on rencontre une argile plus dure ».

Or cette couche végétale est largement suffisante pour protéger la couche sous-jacente contre le piétinement des animaux. De plus, comme ont pu s'en rendre compte tous les préhistoriens qui ont fouillé avec nous, et comme le mentionne le rapport Mendès-Corréa-Mayet : « C'est à la ligne de contact des deux couches profondes » que les trouvailles de Glozel ont été effectuées. Cela fait 70 cm. au moins (d'après les comptes de M. Dussaud, car en réalité les objets sont fréquemment à 0 m. 80 et même 1 m. de profondeur) ; « le piétinement des animaux » n'est donc là, comme les autres arguments de M. Dussaud, que pour

(6) *Anthropologie*, tome XXXVI, n[os] 5-6, page 546.

impressionner les lecteurs qui lisent les textes en diagonale.

De plus, comme la couche végétale, formée d'humus, est noire, que la couche argilo-sableuse s'en sépare nettement par sa coloration jaune, on verrait clairement le mélange des deux terres, s'il y avait eu bouleversement.

C'est également parce que ce n'était qu'un taillis avec quelques rares arbres dont on dut arracher les troncs, que le défrichage du terrain n'a heureusement pas mélangé les différentes couches dont il est constitué. Les broussailles, semblables à celles qu'on peut encore voir à côté, furent simplement coupées au ras du sol.

Cependant il existait quelques gros arbres dont les troncs furent arrachés et au cours de nos fouilles nous sommes tombés parfois sur ces emplacements bouleversés, heureusement très rares.

M. Dussaud, qui paraît jaloux de la gloire de Maurice Leblanc, fait chaque jour, sans quitter son bureau, de nouvelles enquêtes sur Glozel. C'est ainsi qu'il nous apprend « qu'à Glozel, la racine (perforant une tablette) s'enlève aisément, notamment pour les besoins de la photographie » !

§

M. Dussaud, tenant ses propres arguments pour ce qu'ils valent, n'hésite pas à en changer.

En réalité, avait-il dit en comité secret, ces objets ont été fabriqués et même maladroitement fabriqués. Il y a là des harpons en os qui manifestement n'auraient pu être utilisés.

Et plus loin :

Ils doivent avoir été fabriqués avec les os des bœufs qui paissaient encore il y a quelques années.

Voici maintenant qu'il écrit dans sa brochure :

Je ne doute pas qu'on ne trouve, sur les bords du Vareille, des vestiges très anciens, notamment ceux qu'y ont laissé les infati-

gables pêcheurs à la ligne qui, depuis le paléolithique, sont venus s'y pourvoir d'une succulente et abondante nourriture.

§

Dans sa brochure, M. Dussaud répète que la première tablette « a été gravée après cuisson », mais il ajoute, plus timidement que dans sa communication :

Les signes sont maladroits, à proprement parler, c'est un graffito.

En comité secret, il avait dit :

Il y avait là des ronds, des traits hésitants, des sortes de zigzags imprécis, rien qui ressemblât à de l'écriture.

Cette tablette, trouvée un an avant que je connusse l'existence de Glozel, photographiée par les soins de la Société d'Emulation, et publiée par elle — après moi, il est vrai, mais d'après ses propres documents — je l'ai en ma possession. Comme M. Dussaud n'est pas venu me voir et que je ne l'avais pas apportée à Paris, il ne l'a donc pas vue. Cela ne lui était pas nécessaire pour affirmer qu'il n'y avait là que des zigzags imprécis !

Les lecteurs du *Mercure* ont pu se rendre compte, par la représentation au trait que j'ai donnée dans ma deuxième lettre ouverte et que je reproduis ici (fig. 1), que les signes alphabétiformes qui la recouvrent sont les mêmes que sur les autres tablettes, et non « des ronds, des traits hésitants... rien qui ressemblât à de l'écriture ». Et comme sur les autres tablettes, ils ont été tracés avant cuisson, puisque la patine qui recouvre le fond de certains traits, incomplètement râpés par un brossage intempestif, est la même que celle de la surface de la tablette.

Une progression, affirme-t-il ensuite, se marque très nettement au fur et à mesure des découvertes : la main devient manifestement plus habile...

M. Salomon Reinach a voulu expliquer cette différence de technique par l'accident d'un coup de brosse trop violent qui aurait détruit la surface de la première brique au point de don-

ner l'impression qu'elle a été gravée après cuisson. Cet argument ne peut être retenu : les lettres sont manifestement grattées sur

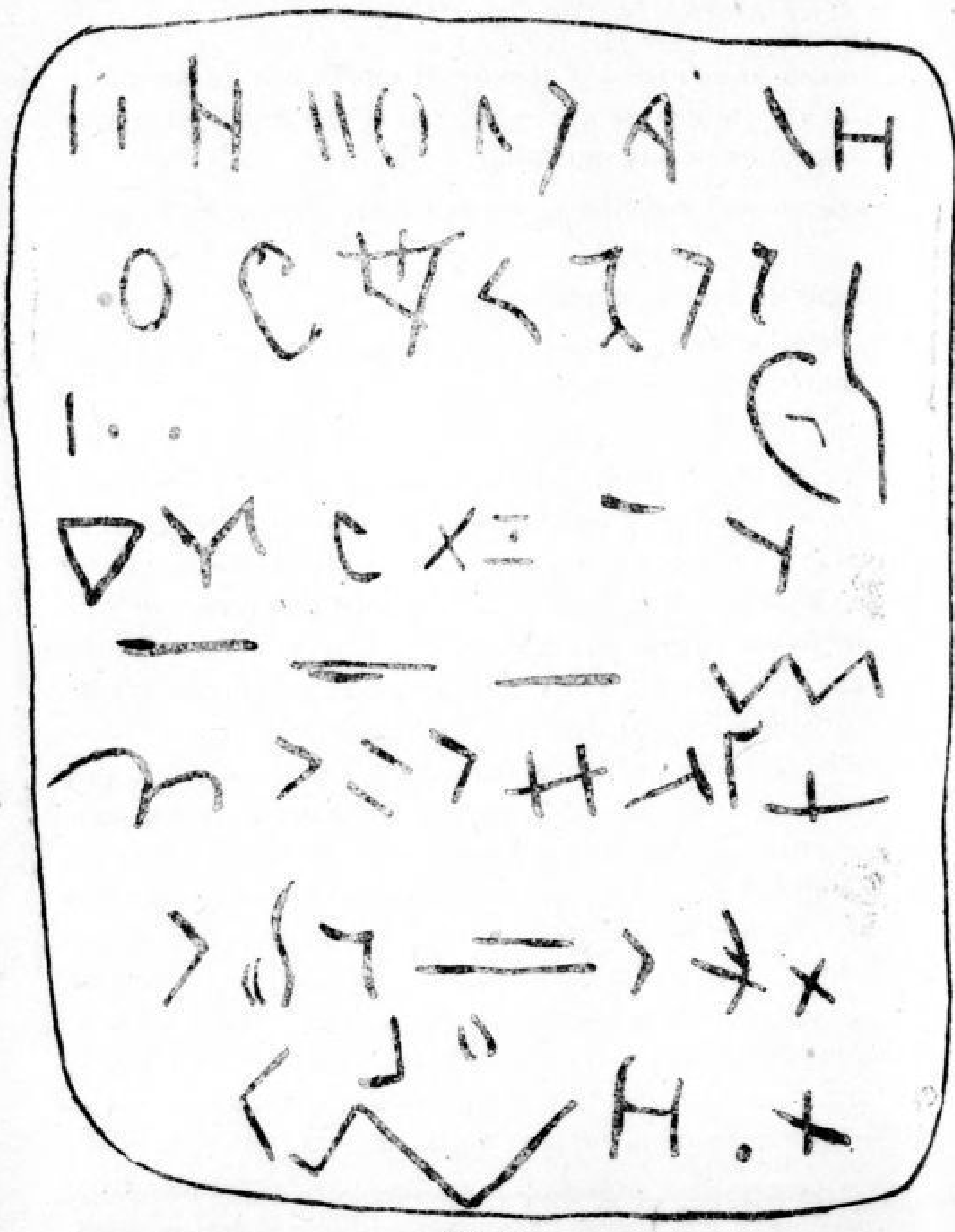


Fig. 1.

la brique cuite. Qu'on essaie d'ailleurs de ce coup de brosse sur une autre tablette et nous verrons le résultat.

Au début, nous n'avions encore recueilli que deux ou

trois tablettes et nous les représentions toutes dans nos fascicules, bonnes ou mauvaises. Plus tard, nous avons continué à ne représenter que deux ou trois tablettes, mais nous choisissions les plus belles parmi un grand nombre d'exhumées. C'est ainsi que la « qualité augmentait ».

Quant à l'explication, donnée par M. S. Reinach au sujet de l'altération de certains signes de la première tablette, elle est d'une exactitude telle que nous avons expérimentalement reproduit le même phénomène — à notre grand regret — sur la tablette exhumée par M. Labadié. Ce dernier nous avait demandé, pour l'*Illustration*, une première photographie de cette tablette encore recouverte de terre du gisement, et une deuxième après nettoyage. Chez le photographe, après la prise de la première vue, je voulus débarrasser extemporanément la tablette de sa couche argileuse et la frottai avec une brosse humide : la surface est restée en partie écaillée et certains signes paraissent également avoir été gravés après cuisson.

Si le scribe atteint peu à peu une réelle habileté, la main qui a pris soin de cuire les tablettes a constamment témoigné d'une grande inexpérience. (M. Dussaud.)

Déjà précédemment, M. Dussaud insistait sur nos « pièces de terre mal cuites ».

Je ne puis croire que ce soit là simplement ignorance de sa part. C'est précisément en Orient, comme me l'ont confirmé M. Viennot, vice-président de la Société géologique de France, et M. le Professeur Tafrali, de Jassy, et comme je viens de le lire dans une monographie de M. Thureau-Dangin sur une tablette crétoise, qu'on retrouve de semblables tablettes et de pareilles poteries, à peine dégourdies au feu. M. Viennot, qui venait d'effectuer des fouilles en Mésopotamie, me dit l'an dernier que ses tablettes, avec cunéiformes, étaient, comme facture, si semblables à celles de Glozel que, si on retournait l'écriture en dessous, on aurait de la peine à les distinguer les unes des autres. Voici d'ailleurs la note qu'il me remit à ce sujet :

J'ai été très vivement intéressé par l'admirable collection que vous avez réunie à Glozel.

J'ai été particulièrement frappé par l'analogie très grande qui existe entre vos tablettes d'argile avec inscriptions et les tablettes assyriennes que j'ai eu l'occasion d'examiner de près l'an dernier, au cours d'une mission géologique en Mésopotamie : même matière première, même forme, couleur et patine semblable... Un tel rapprochement entre deux civilisations aussi distantes me paraît digne d'intérêt.

Vous n'ignorez pas que la plupart des briques et tablettes assyriennes étaient simplement séchées au soleil et non cuites. Or, ce que vous m'avez dit de la fragilité des poteries et tablettes de Glozel, lors de leur dégagement, me fait penser qu'elles étaient peut-être aussi simplement séchées. En tout cas, une comparaison sérieuse avec les échantillons assyriens, dont notre Louvre possède une ample collection, pourrait vous apporter d'utiles indications.

Je disais à M. Tafrali :

— Les préhistoriens français qui ne connaissent que la poterie néolithique des dolmens sont entièrement désorientés à la vue de la poterie de Glozel, qui est simplement « à peine dégourdie au feu ».

Il se contenta de me répondre :

— Qu'ils viennent donc visiter mon musée. Je n'ai que de celle-là (7).

Et dans une lettre qu'il m'a laissée avant son départ, il dit textuellement :

La céramique non cuite, ou mal cuite, telle que la vôtre, se rencontre très souvent dans les Balkans. Le Musée des Antiquités de Jassy, par exemple, possède des poteries très mal cuites ou à demi cuites, découvertes dans les stations néolithiques de Pomarla (près de la ville de Dorohoï) et de Cucuteni (près de Jassy).

(7) Cela me rappelle l'affolement de certains savants et *techniciens* à la vue d'une flèche à pédoncule et ailerons, *en schiste poli*, trouvée dans le gisement de Glozel : « C'est un faux, s'écria aussitôt un technicien justement réputé. *Je le sais bien, moi, avec mes instruments* (sic). » Je ne tardais pas à apprendre dans le magnifique livre d'Haakon Shetelig : *Préhistoire de la Norvège*, que ce type de flèche était fréquent en Scandinavie. Et M. Bjorn, Conservateur du Musée Prehistorique de l'Université d'Oslo, vint bientôt me le confirmer.

J'ai même pu établir toute une gamme de vases qui vont depuis ceux qui n'ont pas été cuits, jusqu'à ceux qui ont reçu une cuisson parfaite.

§

Ce n'est qu'à la page 26 de la brochure de M. Dussaud que nous voyons apparaître les arguments épigraphiques... et nous les voyons s'arrêter, à notre grande surprise, à la page 32.

Comme le libelle contient 57 pages, on peut aisément se rendre compte de la place prépondérante qu'y occupent les ragots intéressés dont M. Seymour de Ricci, expert-courtier en antiquités, et M. Vayson de Pradenne, acheteur de collections, se sont fait une peu glorieuse spécialité.

M. Dussaud, après avoir clamé dans tous les journaux que « le public ignore à quel point la paléographie est une science précise entre les mains du petit nombre de ceux qui en connaissent les secrets », fait bien peu confiance à sa spécialité, puisqu'il croit bon de l'étayer par plus de cinquante pages de roman policier !

Il commence par citer les ouvrages où il croit que j'ai puisé mes documents. J'avoue que je suis gêné d'avoir à lui donner tant de démentis formels. Mais pourquoi m'y avoir obligé !

Il a d'abord utilisé le fameux Mémoire sur l'origine égyptienne de l'alphabet phénicien.

Je n'ai jamais eu ce mémoire en mains. J'en ignore jusqu'au format. J'ai reproduit le tableau comparatif de de Rougé d'après Daremberg et Saglio.

M. Morlet possédait déjà le Dictionnaire de Saglio et Pottier.

Je n'ai jamais possédé ce Dictionnaire. C'est M. Audollent, Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, qui m'a signalé — et je le remercie vivement d'avoir bien voulu s'intéresser à nos travaux dès le début, — les tableaux qui y étaient contenus. Je les ai consultés à la Bibliothèque de Nice, au début de 1926, pour rédiger notre

IIe fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique*, et *les ai mentionnés tout au long*.

Je n'ai aucune indication sur le moment où il a connu le *Mirage Oriental*, célèbre mémoire de M. Salomon Reinach, qui s'accorde si remarquablement avec les théories glozéliennes, ni sur l'époque où il est entré en contact avec les publications de M. Evans et de M. Flinders Petrie.

Je n'ai jamais eu le *Mirage Oriental* entre les mains. Bien plus, lorsque je demandai à M. Salomon Reinach de me communiquer ce qu'il avait écrit sur ce sujet, il me répondit qu'il avait cherché et trouvé la chemise du dossier vide.

Un des livres d'Evans m'a été montré en novembre 1925 par M. Boule qui, très frappé de la ressemblance des signes glozéliens avec les signes crétois, me permit de consulter ce volume lors de la visite que je lui fis au Museum.

Le livre de M. Flinders Petrie me fut signalé par M. Moret, à la fin de l'été 1926. J'écrivis plus tard à M. Flinders Petrie qui voulut bien m'envoyer un exemplaire de cet important ouvrage dont l'édition était épuisée.

Il a utilisé le tableau de l'alphabet de la grande Histoire de Maspero, mais seulement à une date à situer entre le 28 décembre 1925 et le 18 février 1926.

Plus M. Dussaud avance une *contre-vérité voulue*, plus il éprouve le besoin de préciser pour convaincre le lecteur : j'ignore totalement ce qu'est la grande Histoire de Maspero... et je le regrette. S'ils ont l'avantage de pouvoir sortir des documents de la terre même, les chercheurs de province sont bien peu favorisés au point de vue bibliographique. Mais c'est peut-être heureux ! Si je n'avais pas publié moi-même nos trouvailles, je n'aurais pas vu tant de savants se dresser contre Glozel ! On ne nous permet que de fouiller. Il faut laisser l'étude de nos trouvailles à la petite chapelle.

Pour ses *Civilisations préhelléniques* et la *Civilisation*

*phénicienne* du Dr Contenau, M. Dussaud donne une date exacte.

C'est alors que M. Dussaud lance l'argument qui va devenir son leit-motiv : « L'écriture des Glozéliens a suivi, pour se révéler à nous, la même progression que mon érudition. »

*Perfidement, M. Dussaud essaie de faire confondre au lecteur l'époque de parution de mes études — où les rapprochements que j'établis entre l'écriture de Glozel et les autres écritures archaïques se font en effet selon l'ordre de mes lectures, comme en témoignent ouvertement mes citations et mes notes — et celle de la mise au jour de nos tablettes, qui est loin d'être la même.* En effet, beaucoup de nos trouvailles ne prennent à mes yeux toute leur importance que lorsque j'en retrouve de semblables au cours de mes recherches bibliographiques. C'est ainsi, par exemple, que nous possédions depuis longtemps les galets à cupules (3 et 5 cupules) appelés par M. Dussaud « galets gravés de cinq points », et que je n'ai connu leur intérêt qu'en leur trouvant des parallèles dans *Portugalia*.

Aussitôt M. Dussaud écrit :

Mais il y a mieux. La même revue reproduisait des galets perforés de cinq points, comme on n'en a jamais signalé nulle autre part ailleurs dans le monde. Egalement après l'envoi de *Portugalia*, on découvre alors à Glozel des galets gravés de cinq points... Quand celui-ci (M. S. Reinach) nous fit passer sous les yeux, à l'Académie des Inscriptions, les photographies de ces objets, je signalai à mon voisin la fraîcheur de la gravure qu'on n'avait pas pris la peine de patiner.

Voilà bien des arguments d'antiglozéliens ! Ils reconnaissent l'absence de patine *sur les photographies* ! Mais leur mauvaise foi va devenir ici flagrante. Comme je l'écris le 4 septembre 1926 dans une lettre ouverte à M. Audollent :

Certains galets gravés du Portugal sont si ressemblants à des galets de Glozel que j'ai pris la précaution de faire constater

aussitôt à M. de Vasconcellos que nous possédions les objets avant l'arrivée de la Revue. Sans cela on n'aurait pas manqué de dire que nous avions copié nos signes alphabétiformes et gravé nos galets d'après ceux de *Portugalia* (8).

Voici d'ailleurs à ce sujet l'attestation écrite de M. Leite de Vasconcellos :

Je certifie que le Dr Morlet m'a montré une photographie de deux pierres à fossettes, de Glozel, le 3 septembre, au moment où il venait de recevoir le tirage à part de *Portugalia*, sur Alvao, que lui avait adressé M. Salomon Reinach. Il a mis devant moi la photographie à côté des gravures de *Portugalia* pour m'en montrer la ressemblance. Vichy, le 14-IX-26.

Ces précautions qui pourraient paraître excessives, je ne les prenais pas contre M. Dussaud, qui ne daignait pas encore s'intéresser à Glozel. C'était contre un de ses inspirateurs, M. Seymour de Ricci, qui n'avait pas craint de nier l'évidence à Glozel et nous accusait, parce que j'en avais donné des tableaux comparatifs, d'avoir pris nos caractères dans l'article de Lenormand (Dictionnaire de Daremberg et Saglio).

Au sujet de ces galets, M. Salomon Reinach m'écrit également, après avoir lu la brochure de M. Dussaud :

J'ai noté en particulier l'histoire du galet à cupules de Glozel copié sur celui d'Alvaō, alors que j'ai vu le galet glozélien avant de vous parler, avec Leite de Vasconcellos, d'Alvaō.

« Prenons immédiatement la seconde brochure de M. Morlet... Il établit alors un tableau comparatif entre le phénicien et le glozélien, qui lui permet d'affirmer que ce dernier, parmi ses 81 caractères alors connus, renferme les 22 lettres de l'alphabet phénicien. »

Je suis navré, au cours de ma réponse, d'avoir à parler continuellement de « contre-vérités voulues » ; cependant le fait même d'avoir écrit toute une brochure sur la question en implique, il me semble, l'étude. M. Dussaud sait donc bien ce qu'il fait.

(8) *Mercure de France*, 15 septembre 1926, page 756.

| Hiératique | Phénicien | Glozélien |
| --- | --- | --- |

Fig. 2

Or voici le tableau que j'ai donné (fig. 2). Il est uniquement conçu pour montrer que morphologiquement le phénicien se rapproche davantage du glozélien que du hiératique égyptien qui, d'après certains auteurs, lui aurait donné naissance.

Mais on peut se rendre compte que, malgré l'affirmation de M. Dussaud, les 22 lettres de l'alphabet phénicien, tiré de l'écriture du sarcophage d'Eshmounazar, « c'est-à-dire le phénicien le plus récent », n'y sont pas contenues. On ne peut même pas arriver à en compter une quinzaine, qui sont précisément les lettres qui se retrouvent dans tous les alphabets archaïques. Ce qui n'empêchera pas M. Dussaud d'écrire dans sa brochure comme son principal argument:

> Mais la correspondance rigoureuse de ce dernier (le glozélien) avec l'écriture d'Eshmounazar, précisément celle qu'utilise E. de Rougé dans son *Mémoire*, est d'une telle absurdité — puisqu'elle passe par-dessus tout le phénicien archaïque — qu'une seule hypothèse reste ouverte : la fraude.

Pour les besoins de la cause de M. Dussaud une simple analogie devient « une correspondance rigoureuse » ! Et le voilà qui entonne son chant de victoire en m'attribuant, selon un de ses principes favoris, des choses que je n'ai jamais écrites :

> Ne trouvant rien à répondre à cette démonstration, les Glozéliens prétendent maintenant que le texte le plus farci de lettres phéniciennes fut trouvé en premier lieu par M. Fradin, bien avant qu'il connût M. Morlet. Malheureusement, cette affirmation est contredite par les rapports formels de plusieurs personnes et même par les écrits de M. Morlet. Je n'accepte donc pas ce procédé de discussion.

M. Dussaud n'a pas à accepter ou à rejeter tel ou tel procédé de discussion. *Il s'agit d'un fait.*

La première tablette — trouvée un an avant mon arrivée à Glozel — contient 23 signes d'aspect phénicien sur 52, et une vingtaine de signes d'aspect ibérique ! Ainsi que je le lui ai dit dans ma deuxième lettre ouverte, la proportion de

signes d'aspect phénicien y est telle que, dès le début, M. le colonel de Saint-Hillier, versé comme M. Dussaud dans l'étude des langues sémitiques, proposa d'y voir purement et simplement une inscription phénicienne... qu'il crut même pouvoir traduire !

Et nous voici à nouveau dans les arguments tendancieux :

Les correspondants de M. Morlet, *moi-même probablement dans les quelques lettres que nous avons échangées* (9), n'ont pas manqué d'être frappés de l'absence de toute lettre phénicienne ancienne. De nouvelles tablettes ne tardent pas à corriger ce défaut, ce sont les 9 tablettes qui, surgissant entre le 28 décembre 1925 et le 18 février 1926, permettent au Dr Morlet d'ajouter à son répertoire glozélien quelques caractères phéniciens anciens empruntés à la Stèle de Mesa.

Quand M. Dussaud cite des dates précises, il faut ouvrir l'œil. Il attire l'attention du lecteur sur les chiffres ; c'est le moment précis du tour de passe-passe.

Voici l'alphabet de la stèle de Mesa, emprunté à l'excellent livre du Dr Contenau (fig. 3), et voilà les nouveaux signes des neuf dernières tablettes, numérotés à partir de 82 jusqu'à 86 (fig. 4). Il n'y a parmi ces derniers aucun signe de la stèle de Mesa.

Ils n'en présentent pas moins une grande importance. Et s'il ne la signale pas, il est bien certain que M. Dussaud a dû s'en rendre compte. Ces signes auraient même dû le convertir au Glozélisme s'il eût été purement objectif...

Que nous dit, en effet, M. Dussaud, à la page 29 de sa brochure ?

Ah ! si les tablettes de Glozel avaient révélé la plus ancienne écriture phénicienne, celle d'Ahiram, alors que le Dr Morlet et son entourage ignoraient cette écriture, nous eussions été vraiment impressionné, et il nous aurait fallu nous demander comment

(9) « Non, Monsieur Dussaud, non, vous ne m'avez jamais écrit de renseignements de cette nature. Ne perdez pas votre temps à des insinuations pareilles. Tenez, voici le genre de ce que vous m'avez écrit : « Pour moi, mon domaine est tout autre, et j'y ai suffisamment à faire pour ne pas me charger d'autre besogne. »

| Stèle de Mésa | Stèle de Mesa (suite) |
| --- | --- |

Fig. 3




Fig. 4

l'écriture d'Ahiram pouvait se rattacher, sans aucune évolution, à celle du Glozélien.

Notre IIe fascicule, qui contenait les signes inédits des 9 dernières tablettes, a paru le 15 mars 1926. La *Civilisation phénicienne* du Dr Contenau, qui donnait l'alphabet d'Ahiram, n'a paru qu'au mois de septembre 1926. Or l'aleph d'Ahiram, encore inconnu et très frappant, se trouvait parmi nos nouveaux signes : no 84. Le no 83, *absent de la stèle de Mesa*, était exactement l'M d'Ahiram ; le no 86 (une circonférence entourant une *croix droite* au lieu d'une croix inclinée comme dans Mesa) allait se retrouver exactement semblable dans Ahiram !

Dès mars 1926, la fameuse preuve qu'attendait M. Dussaud lui était donc amplement fournie ! Oui, mais *oculos habent et non videbunt.*

Les signes d'Ahiram existaient donc bien dans l'alphabet de Glozel avant la parution de la *Civilisation phénicienne* du Dr Contenau.

Mais, fidèle à sa tactique, *M. Dussaud s'est efforcé de faire confondre au lecteur la parution de mon étude, où j'établis des rapprochements avec l'alphabet d'Ahiram, et l'apparition des caractères d'Ahiram dans nos trouvailles qui en ont contenu dès le début, si le nombre devait forcément augmenter avec le nombre des tablettes.*

Dès que je connus cet alphabet, je me hâtai d'en signaler l'analogie avec le Glozélien.

Il est même à noter, ai-je écrit dans l'*Origine néolithique des alphabets méditerranéens* (*Mercure de France* du 15 décembre 1926) que si nous faisons intervenir des signes phéniciens plus anciens que ceux qui avaient servi de base à de Rougé, ceux par exemple de l'inscription d'Ahiram (1250) au lieu de ceux d'Eshmounazar (500), la correspondance est encore plus complète avec les signes de Glozel et devient de plus en plus problématique avec le hiératique égyptien.

Cela ne paraît pas avoir été du goût de M. Dussaud : M. Morlet osa même affirmer que les lettres d'Ahiram étaient

Egyptien | Phénicien (Ahiram) | Glozélien

Fig. 5

encore plus voisines des signes glozéliens que les lettres d'Eshmounazar.

Par là, il s'infligeait une contradiction complète, d'autant plus inutile qu'il suffit d'examiner le nouveau tableau comparatif qu'il a publié, pour se rendre compte qu'en dépit des raccords, des ajustements et des variantes, la correspondance des signes glozéliens avec les lettres d'Ahiram est beaucoup moins satisfaisante qu'avec les lettres d'Eshmounazar. Aujourd'hui encore, il manque 10 lettres d'Ahiram aux cent et quelques signes de Glozel, tandis que les 22 lettres d'Eshmounazar s'y trouvent et cela dès les premières tablettes de la fin de 1925.

Il ne suffit malheureusement plus à M. Dussaud d'affirmer une chose *ex cathedra* pour qu'elle soit à l'heure actuelle acceptée comme exacte. Voici le tableau comparatif que je donnais alors (c'est le même cliché du *Mercure de France* qui sert à nouveau : fig. 5). Qu'on ajoute en face de l'N d'Ahiram la variante n° 31 que j'avais représentée dès mars 1926 dans notre II^e fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique* (voir fig. 4) et chacun pourra voir si la correspondance, comme le veut M. Dussaud, « est moins satisfaisante qu'avec les lettres d'Eshmounazar ».

Où manque-t-il « 10 lettres d'Ahiram aux cent et quelques signes de Glozel » ?

Il faut que M. Dussaud se méfie : *le bon sens a droit de cité partout, même en épigraphie* !

Loin de moi l'intention de prétendre que l'alphabet d'Ahiram, parce que le plus ancien, ait seul puisé dans le fonds de l'alphabet néolithique méditerranéen. Il est inexact, comme me l'écrit M. Reinach, « de considérer l'alphabet d'Ahiram comme le phénicien typique de 1300, alors qu'il y a *plusieurs* alphabets phéniciens, notamment l'ancêtre de l'alphabet de Moab qui paraît *tyrien*. Les Phéniciens ont choisi dans l'alphabet méditerranéen, mais n'ont pas fait cela d'un seul coup : la richesse de l'écriture linéaire méditerranéenne et de ses nombreuses variantes expliquent qu'il n'y ait pas *un* alphabet, mais *des* alphabets phéniciens ».

§

Après 7 pages de discussion épigraphique sur 57 pages que contient la brochure, M. Dussaud revient à ses petits papotages. Il est très fier d'avoir dit un jour à M. Salomon Reinach : « Mais je n'ai encore vu personne se lever pour mettre en doute l'authenticité des textes de Glozel. » Il devrait, ce me semble, l'être un peu moins, s'il avait mesuré toute la portée de la réponse de M. Reinach : « Le silence est plus redoutable que la réfutation. » Le silence de M. Dussaud pouvait, à d'aucuns, paraître menaçant comme un canon braqué. Sa réfutation a montré qu'il ne s'agissait que d'un *feu d'artifice mouillé*.

Passant à Alvào, il débute par une nouvelle contre-vérité :

Surtout il est fâcheux, pour la netteté de la discussion, qu'on dise et qu'on laisse dire que l'inscription d'Alvào fut trouvée *sous* un dolmen, ce qui implique une date, alors que tout le monde sait que la trouvaille eut lieu en dehors du dolmen, ce qui ne signifie plus rien quant à la date.

Les objets d'Alvào ont été trouvés *sur* le dallage inférieur du dolmen. C'est encore un de ces faits contre lesquels ne peuvent rien toutes les arguties des antiglozéliens.

Et aussitôt reprend la série des arguments « à rebours » :

Dans l'article qu'il lui consacrait (au texte d'Alvào) le pério-

Caractères ibériques (Nord et Sud) — Caractères glozéliens — Caractères ibériques (Nord et Sud) — Caractères gloz

Fig. 6

dique donnait le tableau des alphabets ibériques. Par une singulière coïncidence, quelques semaines après la réception du périodique, apparaissaient sur de nouvelles tablettes des lettres caractéristiques de l'alphabet ibérique.

Et plus loin, M. Dussaud insiste sur : « l'introduction de caractères nouveaux, phéniciens anciens, puis ibériques ».

Comme je l'ai mentionné plus haut au sujet des galets à cupules, c'est parce que M. Salomon Reinach et M. Leite de Vasconcellos avaient été frappés de la ressemblance de l'écriture de Glozel avec celle d'Alvào (vraisemblablement l'ancêtre de l'ibérique, d'après M. Mendès-Corrèa) qu'ils me firent connaître la Revue *Portugalia*.

Je vais d'ailleurs dresser un tableau comparatif des signes de Glozel (*en ne prenant que ceux qui sont contenus dans notre IIe fascicule, paru le 15 mars 1926, alors que je ne reçus la revue* Portugalia *que l'été suivant*) qui présentent des analogies avec les signes ibériques (fig. 6).

On pourra ainsi voir si les caractères ibériques n'ont fait leur apparition qu'après la réception de *Portugalia* !

Mais il y a plus. M. Waltz, le distingué linguiste, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand,

d) N° 23 (alphabet de Glozel)
a) N° 29
b) (signe ibérique de M. Waltz)
c) (iod)

Fig. 7.

vient de publier dans le *Mercure de France* du 1er novembre 1927 un nouveau signe ibérique (fig. 7). Or il était déjà dans nos brochures :

En examinant, écrit M. Waltz, l'alphabet glozélien que vous avez publié dans vos deux brochures : *Nouvelle Station Néolithique*, IIe fascicule, et *Formation indigène de l'alphabet de Glozel*, j'ai été frappé de la similitude que présente un des signes

que vous classez sous le n° 29 (fig. 1 *a*) avec un caractère inédit de l'alphabet ibérique, que j'ai relevé dans une inscription céramique sur un tesson que j'ai trouvé à Meca en 1899... Je ne connais pas un autre spécimen de ce caractère dans aucune écriture. Non seulement il ne figure pas dans les alphabets ibériques dressés par Ph. Berger dans son *Histoire de l'Ecriture*, mais il n'est même pas mentionné dans les tableaux qu'en donne M. Flinders Petrie dans *The Formation of the Alphabet*.

Il s'agit donc, à mon avis, d'une lettre encore inconnue, donc très peu employée, de l'écriture ibérique. Quant à sa similitude avec un signe glozélien, je ne me considère pas comme qualifié pour en risquer une explication et je vous laisse le soin de juger s'il faut y voir ou non un nouvel argument en faveur de l'origine néolithique des alphabets méditerranéens.

§

M. Dussaud passe ensuite aux objets portant des caractères, « dont il n'a pas (assure-t-il ici, *à l'encontre de ce qu'il avait dit en comité secret*) *à discuter l'authenticité* ».

Comme ces derniers sont absolument identiques aux signes des tablettes, affirme-t-il, la même démonstration est valable.

M. Dussaud, qui n'a pas examiné les objets, aurait peut-être pu prendre connaissance de ce qu'en disent d'éminents préhistoriens, en particulier M. le Professeur Depéret :

On trouve même gravés sur une pierre, à côté d'une tête de renne, des traces de la même écriture... Et il faut reconnaître que les signes écrits sont de la même époque que les dessins, preuve manifeste que l'écriture était connue et utilisée, alors même que les rennes vivaient dans nos régions.

C'est alors que M. Dussaud croit bon d'ajouter en note une nouvelle contre-vérité voulue :

Quelqu'un qui a examiné de près l'objet (galet portant un renne et des signes d'écriture) a remarqué que le galet présente des traces d'éclatement toutes récentes, dues à ce que l'objet a été passé au feu pour être patiné.

Au lieu de se renseigner auprès de M. Vayson, acheteur de collections évincé, si M. Dussaud s'était adressé, comme

je le dis plus haut, à des préhistoriens, il aurait appris — la chose est manifeste — que notre galet a été brisé par un coup de pioche malheureux, mais *qu'il ne porte aucune trace de feu*.

§

Une des plus jolies inventions de M. Dussaud... ou de ses informateurs anonymes, est bien l'histoire de l'exploration de la deuxième tombe, le 21 juin 1927.

M. Dussaud commence par rappeler que M. Cagnat a déclaré « que *jamais* l'Académie n'avait délégué personne aux fouilles de Glozel ».

Cela est exact. Il me l'a même écrit. C'était justement avant l'attaque Dussaud qui, sans nul doute, était CONCERTÉE déjà.

M. Reinach, Président de l'Académie des Inscriptions, avait annoncé, en séance, la visite de M. Espérandieu à Glozel. Naïvement, j'avais considéré la parole du Président comme officielle ! Je m'excuse de mon erreur.

Mais ce qu'on omettait, s'écrie M. Dussaud, était autrement grave que ce qu'on ajoutait.

En réalité, M. Morlet a dissimulé que trois autres savants, un professeur d'anthropologie belge, un préhistorien suédois et un savant français que ses études sur la magie avait attiré en ces lieux, ont assisté aux fouilles, conviés par lui. Or, ces trois personnes, en bonnes relations avec M. Morlet et sans se concerter, ont, la fouille terminée, évité de signer le procès-verbal destiné à l'authentifier.

Après avoir quitté Glozel, le savant français, particulièrement troublé, voulut s'enquérir de l'avis des deux abstentionnistes étrangers. Après quelques réticences, il obtint du savant belge cette déclaration : « Tous les objets sont faux, la tombe est fausse. » Autrement dit, rien de tout cela n'est antique, tout est truqué. Le préhistorien suédois, très gêné pour des raisons personnelles, indiqua discrètement que tel était aussi son sentiment.

Quant au savant français, il avait constaté le truquage dès le début. Ainsi la boue plusieurs fois millénaire n'adhérait pas aux objets ; ceux-ci répétaient avec une intention évidente toutes les

séries de Glozel. Un incident dévoila nettement la supercherie.

Le jeune Fradin, ayant endossé un imperméable, travaillait, dans l'intérieur de la tombe, à sortir les objets. Tout à coup on le voit tendre un galet en criant : « Un cheval » !

On nettoie facilement la pierre, ce n'était pas un cheval, mais un cervidé. — Fradin continue ses recherches sort une pierre gravée et, cette fois, c'était bien un équidé.

Le savant français, pleinement édifié, rédigea le lendemain un rapport personnel qu'il envoya à M. Morlet. Çelui-ci aurait dû, dans son récit, rapporter un fait aussi grave ; mais il n'a même pas signalé la présence des trois savants conviés par lui et qui, par leur attitude d'autant plus significative qu'elle est restée courtoise, montrent une fois de plus à M. Salomon Reinach que tous ceux qui ont fouillé à Glozel ne sont pas convaincus de l'authenticité des découvertes auxquelles ils assistent.

Je tiens ces renseignements de la bouche même du savant français qui a gardé, par devers lui, copie de son procès-verbal. Il m'a demandé, pour lui éviter les injures habituelles, de ne pas révéler son nom ; mais son papier est à la disposition de toute commission d'enquête officielle.

Je vais nommer les deux savants que je connais, car, sous ma plume, rien n'est anonyme. Quant au « professeur d'anthropologie belge », il a gardé un incognito tel que personne ne l'a vu.

Le préhistorien suédois est M. Olof Janse. Il était accompagné d'un de ses compatriotes, ex-professeur de botanique de Lund, M. de Klercker, qui n'assista qu'à une partie des fouilles et *refusa de se courber pour regarder dans la fosse explorée*. Il préleva de la terre pour rechercher les *microbes* et les *pollens néolithiques* (*sic*) et retourna chez MM. Fradin, où il se fit servir d'autorité deux litres de vin rouge qu'il vida gaillardement. D'ailleurs, notre botaniste me dit au sujet de Glozel et il l'a répété depuis : *Credo quia absurdum*. S'il nie maintenant l'authenticité, nous serons en bonne compagnie, car il a affirmé depuis que tout, aux Eyzies, était également faux.

Peut-être est-ce ce botaniste des vignes du Seigneur qui

s'est transmué, sous la plume de M. Dussaud, *qui en a bien vu d'autres*, en professeur d'anthropologie belge !

Quant à M. Olof Janse (j'ai sous les yeux les deux cartes postales qu'il m'adressa ensuite), il n'a pas émis le moindre doute. Et il a « *affirmé à M. Salomon Reinach sa conviction de l'authenticité* ».

M. Dussaud paraît avoir l'oreille aussi dure que l'imagination vive !

Reste donc « le savant français que ses études sur la magie avait attiré en ces lieux. »

C'est le librairie E. Nourry, 62, rue des Ecoles, qui s'adonne aux études de magie sous le nom de Saintyves. Il est chargé de conférences sur LES MIRACLES, à *l'Ecole d'Anthropologie, ce qui explique peut-être bien des choses* !

Les trois savants anonymes de M. Dussaud n'ont pas pu refuser de signer un procès-verbal, puisqu'il n'en a pas été dressé (10).

(10) Voici à ce sujet la lettre que M. Audollent vient d'adresser aux *Débats* (14 nov. 1927) :

Clermont, le 5 novembre 1927.

Monsieur le directeur,

Lorsque je vous adressai, à propos des fouilles de Glozel, la lettre que vous avez bien voulu publier le 31 octobre, je ne connaissais de la brochure de M. Dussaud, *Autour des inscriptions de Glozel*, que l'extrait donné par le *Journal des Débats* (24 octobre). Aujourd'hui, la brochure même est sous mes yeux ; j'y lis, à mon sujet, une mention (p. 43, note 1), qui m'oblige à rectifier de nouveau.

Il s'agit de la tombe explorée le 21 juin. « Avant la fouille, écrit-on, M. Audollent avait déclaré qu'en tout état de cause, il ne voulait pas signer le procès-verbal de la fouille. »

Ce n'est pas ainsi que les choses se sont passées. Je n'ai rien déclaré du tout avant la fouille, puisque, alors, personne n'avait parlé de procès-verbal. C'est seulement lorsque l'opération fut assez avancée que M. Espérandieu proposa d'en rédiger un ; nous le signerions lui et moi. Aucune demande analogue ne fut adressée aux deux savants suédois, pas davantage à l'anonyme français, qui n'eurent donc, à ma connaissance, rien à refuser.

Quant à moi, si je crus devoir décliner l'offre, c'est simplement parce qu'il me sembla que, le titre de membre de l'Institut conférant à M. Espérandieu une autorité particulière, la présence de mon nom à côté du sien n'ajouterait rien à sa valeur. J'ai sans doute eu tort, puisque, aujourd'hui, on tire argument de ma réserve contre l'authenticité de la fouille. Mais, ni M. Espérandieu, ni le docteur Morlet ne s'y méprirent.

En tout cas, ce que j'ai pu dire et écrire depuis montre assez que l'explora-

Voici à ce sujet l'opinion de M. Espérandieu, parue dans une lettre adressée à *Comœdia* :

Lettre adressée à *Comœdia* par M. le Commandant Espérandieu, membre de l'Institut, au sujet d'un commentaire succinct de la brochure de M. Dussaud, paru dans ce journal.

Nîmes, le 26 octobre 1927.

Monsieur le Directeur,

Je viens de lire l'article de M. Marcel Sauvage, dans le numéro de *Comœdia* du 25 courant.

Si, dans une brochure que je ne connais pas, mon confrère, M. Dussaud, accuse M. le docteur Morlet de dissimulation, à l'occasion de la tombe ouverte à Glozel le 21 juin dernier, je dois à la vérité, de déclarer nettement qu'il ne saurait y avoir là qu'un manque d'information, car je me refuse à croire à une mauvaise action qui serait parfaitement indigne de celui qui l'aurait commise.

J'ai assisté à l'ouverture de cette tombe et mon rapport a paru dans les *Comptes rendus* des séances de l'Académie des Inscriptions, p. 175. On peut aussi le lire dans le *Mercure de France* du 15 juillet (p. 463).

Il n'a pas été établi de procès-verbal, parce que la nécessité de documents de cette sorte n'apparaissait pas encore. Mais j'affirme, de la façon la plus absolue, qu'aucun des assistants n'a fait, en ma présence, la moindre objection sur la régularité de l'opération qui venait d'avoir lieu.

Aucun professeur d'anthropologie belge n'était à Glozel le 21 juin. Il y avait un professeur suédois, attaché au Musée de Saint-Germain-en-Laye, accompagné d'un de ses compatriotes, nullement qualifié pour donner un avis autorisé. Il y avait aussi M. Audollent, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand, des habitants de Vichy ou du voisinage, et un savant français qui cumule le commerce de la librairie avec l'enseignement de la Préhistoire. Je ne connais pas l'opinion de ce savant français ; je sais seulement qu'il a de puissantes relations parmi les

tion de la tombe m'a paru faite en toute loyauté. Je l'ai cru au moment même ; je le crois encore.

Veuillez agréer, Monsieur le directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

AUG. AUDOLLENT.

antiglozéliens et qu'il eût été certainement désolé de leur déplaire. Mais, s'il doute, il devrait le dire et ne pas laisser à d'autres le soin de parler en son nom. Ainsi que l'a écrit, avec juste raison, M. Marcel Sauvage, l'anonymat n'est peut-être plus maintenant une preuve de courage, ni même de conscience scientifique.

Je crois connaître la pensée de toutes les autres personnes, présentes à la fouille et pouvant donner, sur Glozel, une opinion de valeur. Pas une de ces personnes ne doute de l'authenticité des objets mis au jour.

Que reste-t-il, après cela, de cette déclaration : « Tous les objets sont faux ; la tombe est fausse », que l'on aurait faite le 21 juin ?

Je laisse la réponse à vos lecteurs impartiaux.

Veuillez bien agréer, M. le Directeur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

ESPÉRANDIEU.
*Membre de l'Institut.*

Quant à M. Nourry, il m'a en effet envoyé un papier ainsi conçu. Il n'est pas nécessaire de faire partie, comme il le voudrait, d'une « commission d'enquête officielle » pour en prendre connaissance :

Arrivé à Glozel après l'ouverture de la tombe, j'ai assisté, le 21 juin 1927, à la sortie et au nettoyage sommaire des objets que l'on a retirés tous recouverts d'une boue fraîche qui formait un lit d'une douzaine de centimètres d'épaisseur. La tombe n'avait été ouverte qu'à l'une de ses extrémités et les objets ont été retirés tour à tour par M. le Dr Morlet et par M. Emile Fradin.

Vichy, le 23 juin 1927.

E. NOURRY.
(P. Saintyves).

Voici, en outre, la lettre qui l'accompagnait :

Monsieur le Docteur Morlet,

Veuillez recevoir tous mes remerciements pour votre aimable invitation du samedi et du mardi. Les deux visites à Glozel m'ont vivement intéressé, *malgré mon incompétence en Préhistoire.* Mme Nourry se joint à moi pour vous exprimer notre gratitude et

nous vous prions de croire à nos sentiments les plus sympathiques.

Bien vôtre

E. NOURRY.

M. Nourry prétend que la boue n'adhérait pas aux objets. Voici ce qu'en dit M. Audollent, l'éminent archéologue, dans la lettre qu'il vient d'adresser au *Journal des Débats* et que nous croyons devoir citer en entier pour les précisions et le haut témoignage scientifique qu'elle apporte dans cette controverse :

**L'affaire de Glozel.**

Nous recevons la lettre suivante :

Clermont-Ferrand, le 26 octobre 1927.

Monsieur le Directeur,

Le *Journal des Débats* a fait bonne mesure aux adversaires de Glozel. Avant-hier encore il donne un long extrait de la brochure où M. Dussaud renouvelle ses vives critiques contre « la mystification qui sévit à Glozel ». Mon nom est cité à propos de la tombe explorée le 21 juin dernier. Puisqu'il m'est possible de fournir des précisions utiles pour la manifestation de la vérité, je me jugerais coupable de ne pas les publier.

Dans l'après-midi du 20 juin, je rencontrai chez le Dr Morlet deux étrangers, qu'on me dit être Suédois, et qu'on me désigna — peut être ai-je mal orthographié leurs noms — comme étant M. de Klercker, professeur à l'Université de Lund, et M. Olov Janse, adjoint à l'Ecole du Louvre. Ces messieurs devaient assister le lendemain aux fouilles. On m'annonça aussi la présence d'un savant français, celui-là même qui a demandé à M. Dussaud « de ne pas révéler son nom » ; je respecterai donc le prudent anonymat qu'il juge devoir conserver. Le 21 au matin, je retrouvai ces trois personnes dans le champ de Fradin. Il y avait en outre une douzaine d'assistants : les uns m'étaient connus, les autres me furent présentés. Nulle part, ni dans mes souvenirs, ni dans les notes prises par moi séance tenante, n'apparaît le « professeur d'anthropologie » belge dont parle M. Dussaud.

Avant de toucher à quoi que ce soit, le Dr Morlet invita tous ceux qui le voulaient à vérifier au préalable l'état intérieur de la tombe, dont la pierre de devant avait été enlevée. Plusieurs

d'entre nous, dont M. Espérandieu et moi-même, s'allongèrent sur le sol et examinèrent à loisir cette cavité sombre, le jour éclairant seulement l'entrée. La terre était lisse, molle au toucher ; aucun objet ne s'y montrait. Je ne suis pas sûr que les trois savants, qu'on nous dit réfractaires aujourd'hui, aient procédé à cette inspection préliminaire.

Ensuite commença l'exploration. Le Dr Morlet, enfonçant sa main dans la terre, en retirait à tâtons, un à un, les objets tout englués, les essuyait sommairement, annonçait leur nature, quitte à rectifier ensuite une première interprétation inexacte parce que trop rapide. J'étais placé tout à côté de lui à gauche ; je ne perdais pas un de ses mouvements, ni une de ses paroles. Il me passait chaque pièce successivement, sans intermédiaire. Je faisais ensuite de même pour M. Espérandieu, assis à ma gauche. L'anonyme français, qui ne les recevait que le quatrième ou cinquième au plus tôt, a commis une erreur en rapportant à M. Dussaud que « la boue plusieurs fois millénaire n'adhérait pas aux objets ». M. Espérandieu et moi, nous transcrivions avec soin toutes les indications de M. Morlet. Attentif surtout à ce qui sortait de la tombe, je n'ai pas remarqué en détail quelle était pendant ce temps l'attitude des autres assistants. Une chose pourtant me frappa — moi et d'autres — c'est que M. de Klercker se tenait assez loin de la fosse et semblait ne prendre à l'opération qu'un intérêt relatif.

Quand Emile Fradin se glissa à moitié dans la tombe pour en épuiser tout le contenu, l'extraction continua de la même manière, si ce n'est que le Dr Morlet reçut le premier les objets exhumés et me les passa ensuite. C'est lui qui les annonçait encore. Il est possible que son jeune collaborateur ait lui aussi parfois dit ce qu'il voyait sous l'argile qui, je le répète, engluait tous les objets. Mais je n'ai souvenance d'aucun « incident » du genre de celui que note l'inspirateur de M. Dussaud.

Tel qu'on l'a imprimé dans le *Journal des Débats*, ce texte est bien étrange : « Tout à coup, on le [Fradin] voit tendre un galet en criant : « Un cheval ! » On nettoie facilement la pierre ; ce n'était pas un cheval, mais un cervidé. Fradin continue ses recherches, sort une pierre gravée et, cette fois, c'était bien un cervidé. » Charitablement : je suppose que la brochure doit porter : « et, cette fois, c'était bien un cheval », ce qui seul aurait un

sens. Mais, en toute sincérité, quelle conclusion tirer de là, sinon que le jeune homme a pu se tromper en croyant voir sur ce galet *mal nettoyé* une tête de cheval au lieu d'un cervidé, et que plus tard on a trouvé réellement un cheval ?

D'ailleurs si je me reporte à mes notes manuscrites, prises avec soin au fur et à mesure de l'extraction, voici les seuls moments, après l'intervention d'Emile Fradin, où on parla d'un cheval, je reproduis textuellement ces mentions rapides : « A o m. 80 [de l'orifice], un galet (renne [corrigé : cervidé] à tête de cheval ?). » — Assez longtemps après : « Petite tête d'équidé gravée. » — « Tout en haut [de la tombe], petit galet noir, tête de cheval gravée. » Rien de plus. Y a-t-il là quoi que ce soit de nature à justifier la grave accusation formulée contre Emile Fradin ?

Aussi bien, puisqu'on veut avec raison que tout soit dit sur cette journée du 21 juin, je suis en mesure d'apporter une indication que le rédacteur des *Débats* pourrait encore qualifier d'assez « piquante ». Une fois la tombe vidée, tandis que je parcourais le terrain des fouilles, je me rencontrai avec l'anonyme. Nous échangeâmes quelques propos, et, dans cette brève conversation, il me révéla que la police avait surveillé les Fradin et n'avait rien remarqué de suspect dans leur allure. Je verse ce renseignement au dossier de Glozel, où l'on conviendra qu'il doit prendre tout naturellement place.

Et maintenant il faut conclure. Quand je me suis rendu une première fois au champ désormais fameux des bords du Vareille, le 31 octobre 1926, c'était pour répondre aux sollicitations de M. Jullian et dans l'espoir d'y trouver du gallo-romain. Je n'en aperçus pas, et le dis. A ma seconde visite, le 21 juin 1927, j'ai assisté à l'exploration d'une tombe, sans rien remarquer de suspect : je le dis encore.

Dans toute cette affaire, où mon désintéressement scientifique est complet, j'ai conscience de n'apporter aucun parti pris, n'ayant en vue que la seule vérité. Bientôt la commission internationale, nommée par le congrès d'Amsterdam, va commencer ses travaux. Puisse-t-elle faire la lumière, toute la lumière, sur cette question d'authenticité, qui a trop longtemps divisé les savants. Pour ma part, résolu à me soumettre à sa décision, je l'attends avec le calme le plus parfait, en souhaitant de grand cœur à tous ceux qui se sont passionnés dans le débat une pareille sérénité.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

AUG. AUDOLLENT.

Il me faut de nouveau citer textuellement le passage de la brochure de M. Dussaud.

Un incident dévoila nettement la supercherie. Le jeune Fradin, ayant endossé un imperméable, travaillait dans l'intérieur de la tombe à sortir les objets. Tout à coup, on le voit tendre un galet en s'écriant : « Un cheval ! »

On nettoie facilement la pierre, ce n'était pas un cheval, mais un cervidé. Fradin continue ses recherches, sort une pierre gravée et cette fois, c'était bien un équidé.

Cette histoire est la plus belle confirmation de la sincérité de la fouille. *Il n'y avait aucune gravure de cheval dans cette tombe*. Après un examen plus attentif, je me rendis compte que les deux têtes, présumées d'abord d'équidés, étaient nettement des têtes d'*Elan*. Depuis, M. le Professeur Depéret, l'éminent paléontologiste français, est venu confirmer cette détermination !

Vraiment les naufrageurs de Glozel n'ont pas de chance avec leurs arguments « à rebours » !

Ils n'en ont pas davantage avec les commérages qui leur tiennent tant au cœur.

Toute nouvelle preuve de truquage est superflue, écrit M. Dussaud, mais il est curieux de noter que M. Camille Jullian fut informé, deux mois à l'avance, de la découverte qu'on allait faire d'une ou plusieurs tombes ; il l'a noté dans la *Revue des Etudes Anciennes*. Nous apprenons par là qu'il a fallu deux mois pour installer les tombes et les *saler*. Il apparaît, en même temps, que quelqu'un qui se tient à Glozel, à l'écart de ces agissements, est informé de tout.

Celui qui se « tient à Glozel, à l'écart de ces agissements » et « est informé de tout », est M. Mosnier, délégué départemental de la *Commission des Monuments Historiques* (section préhistorique). C'est un excellent archéologue et

le plus parfait honnête homme. Il a assisté à nos recherches dès le début et a pratiqué maintes fouilles avec nous.

Comme nous, il pensait depuis longtemps que nous nous trouvions à Glozel dans un lieu d'ensevelissement. Il allait même plus loin et nous disait : « Vous verrez, vous trouverez dans le haut de la colline des tombes de chefs. » Dans un rapport qu'il adressa au Ministère, il mentionnait qu'on devait, d'après lui, trouver des tombes de chefs, militaires ou religieux !

Quant au commérage suivant, il est complètement incompréhensible. M. Dussaud ne me paraît pas très au courant de sa propre anatomie. Mais le passage est assez beau pour qu'on le cite :

Il paraît, d'après les constatations faites, que les néolithiques de Glozel ne pratiquaient pas la circoncision. Mais les dissertations savantes qu'on a développées à ce sujet, sous couleur d'ethnographie, n'ont pas dû être bien comprises par l'*Esprit de Glozel*, car un prépuce en terre plus ou moins cuite, naturellement néolithique, est apparu et jette quelque perturbation dans ces théories bouffonnes.

Ce qu'il y a de bouffon, c'est la description suivante... sous la plume d'un membre de l'Institut !

Que dire de la femme néolithique de Glozel ? Cette beauté est d'une grâce un peu sévère, ayant adopté la mode vraiment particulière de se croiser les seins l'un sur l'autre.

Jamais personne à Glozel n'a eu connaissance de femme néolithique ! Alors ?

M. Dussaud avait dit, dans une lettre adressée le 2 octobre 1927 au directeur du *Mercure de France*, et qu'il reproduit à la page 55 de sa brochure :

Je serai obligé de mentionner M. le docteur Morlet, qui est devenu l'éditeur responsable de ces textes, mais *constamment sur le ton de la plus parfaite courtoisie. Je me distinguerai ainsi, dès l'abord, de mes contradicteurs.*

Or à la page suivante, on peut lire dans la même brochure :

M. Morlet répondit à cette lettre (lettre de M. Herriot) en se répandant en longues plaintes qui témoignent qu'*à sa mégalomanie se superpose la manie de persécution.*

Qu'eût été sa brochure, je vous le demande, si M. Dussaud s'était départi du « ton de la plus parfaite courtoisie » ?

§

M. Dussaud a écrit dans une lettre anonyme qu' « *on peut tout se permettre quand on spécule sur la sottise humaine qui a le mieux donné à Renan le sentiment de l'infini* ».

C'est le principe qu'il a intégralement appliqué dans sa brochure, à l'égard de ses lecteurs.

Vichy, le 4 nov. 1927.

Dr A. MORLET.

# BOURGES ET « LA NEF »

—

Le 23 octobre 1893, Elémir Bourges écrivait de Samois à son ami Antonin Caillens : « J'ai commencé mon drame, qui s'appelle *la Nef.* »

Préparant un livre sur Bourges, dans lequel je ferai entrer ce que je pourrai recueillir de l'admirable correspondance du grand homme, je donne ici une demi-douzaine de lettres, écrites à mon oncle Caillens durant les années 1893, 94 et 95. On y verra comment Bourges travaillait, avec quelle violence, quel feu il se battait avec son immense sujet. On y trouvera aussi des vues sur la pensée, la philosophie de Bourges, qui aideront certains lecteurs à mieux comprendre *La Nef*.

Peu d'œuvres importantes de notre littérature ont été reçues dans un silence aussi absolu, une ignorance aussi prolongée. J'ai là, sous la main, un exemplaire de la première édition complète de *La Nef*, publiée chez Stock en 1922 : il a été tiré 1150 exemplaires. Et je suis obligé de constater que, en quatre ans, 1150 exemplaires, que les bibliophiles, moutons de Panurge, s'arracheront, dans peu d'années, au poids de l'or, et qui sont splendidement imprimés, n'ont pas trouvé 1140 acheteurs. Je ne m'indigne point, d'ailleurs : je constate. *La Nef* n'est pas un roman polisson, et si l'on donnait aujourd'hui la première édition des *Pensées* de Pascal, d'un Pascal qui serait nihiliste, combien y aurait-il de citoyens français à se jeter sur ce livre ? Un critique de formation non poétique peut-il comprendre quelque chose à *La Nef* ?

Puis-je profiter de cette publication de quelques lettres de Bourges, pour supplier les personnes qui possèdent des lettres de l'auteur de *La Nef*, ou des documents sur lui, ou bien de me les communiquer, ou bien de les publier rapidement ? Il y a là, pour les rares qui comprennent et admirent Bourges, un devoir à remplir : je ne tiens nullement à être le seul ni le premier publi-

cateur de ces lettres et documents sur Bourges ; l'important est que justice soit rendue à l'un des rares vrais grands hommes de la littérature française et que son œuvre soit mise à son rang, le plus haut, dans cette littérature, où tant de jeunes médiocres, à chaque génération, font un bruit si strident autour de leurs petits produits.

LOUIS THOMAS.

I

Samois, mardi [12 décembre 1893] (1).

Que je serai content de vous voir, cher ami, et de déjeuner avec vous chez la suave mère Lasne (2). Je commence à être bien nostalgique de mes amis, et je pense à vous, tous les jours, avec regret et tendrement. J'ai été fort indigné, cher ami, de l'idée que vous avez de vous et des excuses que vous me faites de votre humeur pendant notre voyage. Ça, c'est un comble ! Soyez toujours tel que vous êtes, et croyez que je vous aime bien.

Je n'ai jamais aussi peu habité Samois d'esprit, que cet hiver-ci. Dès que je relève le nez de dessus mon papier bleu, je pense à Paris, à vous, cher ami, aux bonnes causeries chez Lasne, aux péripéties de Signoret, et comme j'ai tous les dimanches des nouvelles par celui-ci, c'est du nouveau bois dans le feu. Mais mon travail m'accroche ici, et c'est une ancre qui tient bien. Je pense avoir fini vers le 15 février, et alors, le câble coupé, je quitterai sans doute Samois. Cela dépend du départ de ma femme dont le voyage est retardé, et pourrait même n'avoir pas lieu. Cela dépend encore de mes finances qui sont fort bas après la Capoue de cet été, et tellement bas que je ne puis même aller à Bruxelles pour le *Roi Gonsague*. J'en ai bien du chagrin et du dépit, comme vous pensez. Je verrai, je pense, un peu plus clair dans mes projets, dans quelques jours. Le départ de ma femme dépend en effet d'une lettre qui ne

(1) Date portée au crayon, sur l'original, par Caillens.

(2) Petit restaurant du Quartier Latin.

peut tarder, et je saurai enfin si nous passons l'hiver ensemble ou si je dois arranger ma vie de mon côté.

Je ne lis guère, et je suis tout le jour courbé sur mon pupitre et fronçant le sourcil. Non que je travaille démesurément et à chaudière bien bouillante. Au contraire, je fais à petites plumées mes quatre pages quotidiennes, et vais plutôt un train d'escargot, avec l'espoir que ce sera meilleur. J'écrivais habituellement mes brouillons en un mois tout au plus, et j'en aurai mis quatre cette fois. J'ai à peu près 170 pages d'écrites. Le livre en aura, je crois, 350. C'est un beau sujet, et j'en suis content. Mais le sujet n'est rien, vous le savez, et il vaut mieux *Boule de Suif* qui est réussie, que le *Dernier Homme* de Grainville qui est raté et démesuré. J'ai un tintamarre du diable dans mon sujet, les Argonautes, Prométhée, Hercule, Jason, Orphée, Hélène, Briès ; pour moi, cher ami, les Muses et les illustres poètes !

Ainsi, voyez ma vie tout à fait régulière, et les mouvements s'y succédant d'une roue à l'autre, comme dans une montre. Ma seule distraction est parfois, quand j'ai fini mes 4 pages avant 7 heures, de lire le soir du Molière ou un autre poète à ma femme. Je ne sors presque pas, et sans les dimanches d'Héricy, serais tout à fait séparé du monde.

Vous voyez, cher ami, comme je vous bavarde de moi, et vous, vous ne m'avez parlé que tout à fait mystérieusement de votre travail « d'assimilation », dites-vous. Est-ce Gongora ? Enciso ? Signoret m'a dit que Belloc (3) avait lâché son Ugolin. Que va-t-il faire ? Je lui écrirai dans quelques jours. Je dois aussi écrire à Sauvy qui mène, je le suppose, une vie très pareille à la mienne, dans sa tourelle en face de la mer (4).

Voulez-vous dire à Rouanet à quel point je me suis gonflé, quand j'ai appris dans quel habit royal, papal, impérial, il avait fait relier *Les Oiseaux* ! Je m'en sens

(3) Le sculpteur Belloc.
(4) François Sauvy habitait au bord de la Méditerranée, près de Perpignan.

l'âme toute chamarrée. Et dites-lui aussi de bien vives amitiés, et combien je serai content de le revoir. Point m'a écrit que votre ami lui avait acheté des dessins, et il me dit à ce propos combien vous êtes *délicieux*. Vous voyez que je ne suis pas seul de mon avis.

Avez-vous des nouvelles d'Antoni ? Est-il zouave ? Dans le désert ? Et Gaudissart ? Fournier a obtenu de rester à Marseille, et son service lui sera moins pénible. Il n'y a que Coste dont je suive assez bien la vie, par ses articles de *L'Echo*.

Vous serez bien gentil, cher ami, de demander à Bouchor s'il a encore le numéro du *Mercure de France* où il y a l'article sur Point et quelques mots me concernant. Mais sans doute il ne l'a pas retrouvé, puisque vous ne me l'avez pas envoyé! Hé ! dites donc, j'ai été tout gaillard de cette explosion à la Chambre. Nos bons amis commencent vraiment à adresser leurs bombes où il faut.

Adieu, cher. Je vous embrasse.

ÉLÉMIR.

## II

Samois, samedi [21 ou 28 juillet 1894] (5).

Je compte sur votre promesse, cher ami, et que vous ne partirez pas sans avoir pu pousser jusqu'à Samois. J'ai un lit à votre disposition, et il y a bien longtemps que ma chambre vous attend. Nous irons voir Rouanet qui vous réclame aussi, et je me forge d'avance mille félicités.

Je ne fais rien depuis deux mois que penser bien vaguement à *La Nef*, et en retoucher le plan dans ma tête. Je ne sais quel vent de folie a passé sur Samois et Héricy, mais nous folâtrons comme de jeunes veaux ivres de lait, et le jeu de tonneau, le bouchon, les fléchettes et les charades se

(5) Date portée ainsi au crayon sur l'original par Caillens.

partagent notre cœur, comme dit Figaro. Ces réjouissances vont pourtant finir, et après-demain je commence ma troisième esquisse, que j'espère mener à bien rapidement, et avoir finie à la fin de septembre. Je viens de commander à Rome dix Michel-Ange de la Sixtine, pour me donner le ton. Vous voyez que je ne doute de rien.

Non, non, cher ami, je suis bien heureux que vous aimiez *Les Oiseaux*, et que vous me le disiez. Il me semble continuellement que je travaille au fond d'un puits scellé, et que j'ai sur moi un oubli et une indifférence aussi lourds que les grandes pyramides. Que quelqu'un m'aime, j'en suis bien content, et que ce soit vous, encore plus heureux. Sans cela je finirais par me croire un pauvre violon si discordant que personne n'en peut sentir l'harmonie.

Ici je suis content de *La Nef*, en ce moment, mais dès que j'y mettrai la main, le mirage s'évanouira. Enfin, bonne ou mauvaise, il faut faire sa tâche, pour ne pas trop sentir l'imbécile horreur de la vie.

Je suis bien impatient de voir cette première *Solitude* (6) que vous avez commencé de traduire. Merci de ce que vous me dites pour le *Festin de Batthagas*. Je le lirai dès que j'aurai le volume.

Ma femme est à la campagne près de Prague, et Sita, paraît-il, fait des progrès étonnants en tchèque, étant forcée de le parler avec ses petits cousins et cousines. Je ne sais encore quand ma femme reviendra, et suis heureux d'ailleurs qu'elle puisse prendre des vacances, car la vie que nous sommes forcés de mener à Samois n'est pas des plus gaies pour une femme.

Ne sauriez-vous pas par hasard ce que c'est que le *Dictionnaire des Apocryphes* de la Collection Migne ? Je suppose que ce sont les Evangiles des Gnostiques, et les Apocalypses de Baruch et d'Esdras. Si vous le saviez par fortune, faites m'en part. Je viens d'étudier, au point de vue

(6) De Gongora.

du plan, les tragiques grecs, Homère, Dante, etc... et suis plus frénétique que jamais d'admiration pour le père Eschyle.

A bientôt, cher ami, je vous embrasse tendrement.

ÉLÉMIR.

II

Samois, lundi, [6 août 1894] (7).

J'ai été bien confus, cher ami, en recevant votre notice sur le *Dictionnaire des Apocryphes*. Je vous demandais cela à tout hasard, mais sans avoir l'idée que vous prendriez la peine d'aller à la Bibliothèque. Merci mille fois et pardon. Les renseignements que vous m'avez envoyés redoublent mon désir de ces volumes qui malheureusement sont épuisés, à ce que m'a écrit Clouzot. Au reste, je suis si épuisé d'argent, en ce moment, par l'achat de mes Michel-Ange, que j'en suis réduit à me réjouir de ne pouvoir être tenté. J'ai fait venir de Rome, en effet, dix grandes photographies de la Sixtine et j'ai passé tout avant-hier à les encadrer comme j'ai pu. Elles pendent maintenant au mur à la place de Signorelli, et je vous écris devant le *Déluge*, la *Création du Monde*, et *L'Ivresse de Noé*. Je ne connais de comparable à cela en littérature que le père Eschyle, quelques vers de Dante, et du père Hugo le Nemrod et l'Ange Liberté de la *Fin de Satan*, et encore la *Vision de Dante* de la 3e Légende des Siècles. Ce sont là les Béhémoth et les Léviathan de la pensée humaine.

Quel dommage et quel ennui que vous ne puissiez venir ! Je me rejette sur l'espoir d'octobre, et je me réjouis à l'avance de la *Première Solitude*. Je ne sais nullement ce que c'est et n'en saurai pas davantage quand vous viendrez. J'ai bien pensé à vous tous ces jours-ci, et à notre voyage de l'an dernier. L'impression m'en est demeurée aussi vive que le premier jour. J'ai reçu une bonne lettre de

(7) Date portée au crayon sur l'original par Caillens.

Sauvy, à qui, ainsi que vous le savez, Quantin et Ferrari ont demandé de la copie, ce dont je me suis bien réjoui. Je pense que Belloc va partir aussi. L'affaire de Joigny se fait-elle ? — Soyez assez bon pour présenter mes respects à votre mère, et me rappeler au souvenir de votre sœur et de votre beau-frère. Ma femme est encore en Bohême et ne reviendra, je pense, qu'au début de septembre. Elle fait en ce moment un petit voyage en Moravie, près d'Olmü où elle a des amis.

Je me suis remis au travail depuis une quinzaine de jours, mais la pierre ne veut pas rouler. Je ne puis pas venir à bout de mon prologue, si bien que ce matin je l'ai laissé là et ai commencé la première scène, quitte à revenir dans quinze ou vingt jours à ce désespérant prologue. Heureux ceux qui s'envolent d'un bond dans leur sujet, avec des ailes. Moi, je suis obligé de l'assiéger, avec terrasses et échafaudages, comme Matho assiégeait Carthage. Je suis depuis longtemps résigné à cela. Mais ma vie se consume pourtant en lents efforts, rage stérile, et menus grincements de dents.

J'avais lu les lettres de Leconte de Lisle dans le *Journal*, fort belles, et hautaines, et d'un vrai poète. Ce qui m'a quelquefois roidi et gendarmé contre lui, c'est que précisément, à un moment, une bande de petits poètes l'exaltaient par-dessus Hugo et le juchaient un peu trop haut. D'autres l'éreintent maintenant, me dites-vous. C'est l'éternelle bascule et le jeu farcesque du monde. Je conçois, cher ami, vos exécrations contre l'injustice et les gueules prostituées et aboyantes de la Presse. Certainement le spectacle du monde est à faire vomir. Mon seul refuge est dans l'idée que les êtres ne sont que de vains fantômes, des simulacres d'un instant sans essence ni réalité, dont les actions et les pensées sont toutes pareilles aux gestes des lanternes magiques. Ce qu'est la Lampe et la Clarté qui nous projette, pauvres ombres, sur la paroi immuable du Temps, c'est ce que nul ne sait ni ne peut concevoir. Mais

la Clarté existe, et qu'importent quelques vains jeux d'ombre et de lumière, que nous nommons l'Humanité, les Animaux, etc. Les seules consolations effectives que j'ai reçues au moment de la mort de ma mère me sont venues de Spinosa, que j'avais par hasard avec moi, et qui m'a vraiment réconforté. C'est de ce moment que j'ai plongé dans ce gouffre divin du Nirvana — et c'est de cette trame maintenant qu'est tissue, je puis dire, ma vie entière. Je me résigne à tout assez facilement, avec l'idée que je n'existe pas. Ne vous dévorez plus de rage sur les iniquités de la Presse, pauvre cher ami. Le journalisme est le bubon de la littérature. Les uns y sont vendus, les autres insouciants, les autres des forçats qui regimbent. Mais qu'importe la lâcheté de cet ineffable Maître H... que j'avais remarqué en effet. Il faut bien que le [...] subventionné du ministère, gagne son argent. Tout est là. En somme, c'est l'argent qui pourrit tout. Mais l'avenir collectiviste paraît plus effroyable encore, et notamment plus ennuyeux. Quant aux anarchistes, ils sont, en ce moment, le sel de ce grand marais pourrissant. Leurs espérances et théories sont stupides, mais il est bon qu'il y ait des enragés qui protestent par tous les moyens. Voilà mon Credo, cher ami.

A vous de cœur.

E. BOURGES.

Je penserai bien à vous le 11 au soir.

## IV

Samois, vendredi [7 septembre 1894] (8).

Mon cher ami, je travaille à force, et c'est ce qui fait mon silence, bien que pensant à vous tous les jours Les souvenirs de l'année dernière me tenaient compagnie en ma solitude, et j'ai marché bien souvent près de vous dans les rues de Perpignan. J'attends maintenant, d'un cœur fervent, votre venue en octobre, et la *Première Solitude* de

(8) Datée portée au crayon sur l'original par Caillens.

Gongora. Toute traduction déçoit nécessairement. C'est une gageure impossible, comme de faire d'un Mogol un Caucasien. De là, votre mécontentement. Mais je suis sûr qu'aussi bonne qu'elle peut être, elle l'est.

Vos détails sur votre frère et sur Maillol m'ont bien intéressé. Votre frère (9) a-t-il un long congé ? Retournera-t-il en Cochinchine ? Le bon Maillol s'est donc remis au travail. J'en suis heureux pour lui.

Je travaille beaucoup tous les jours, très régulièrement. J'ai près de 200 pages de fait et je veux achever ma tâche avant octobre. Notre petite colonie se réunit assez souvent. Je vais aussi quelquefois à Marlotte où sont Anquetin et Béthune et Point. Ils préparent pour le lundi 17 une grande pièce-revue qu'ils joueront dans une baraque théâtrale, c'est le jour de la foire à Marlotte. Quel ennui que je ne puisse vous y voir !

Le petit Tricon, qui a passé quelques jours à Héricy, nous a chanté de bien belles chansons annamites et surtout cambodgiennes. J'ai bien pensé à vous, à votre sœur, et à toute votre famille qui symbolise pour moi ces pays lointains.

Je vois assez fréquemment Mallarmé, chez qui j'ai déjeuné avant-hier. Le Casque travaille et finit son drame. Marguerite travaille sans beaucoup d'entrain à une nouvelle pour Brunetière. Bref, tout le monde fait, tantôt rechignant, tantôt de bon cœur, cet absurde métier de vivre.

Ceci n'est qu'un billet pour vous dire adieu et que je penserai à vous dans votre voyage. Je vous écrirai à Paris. Amitiés à Belloc. Je vous embrasse, cher ami.

E. BOURGES.

(9) Le sculpteur Aristide Maillol, Catalan comme Cailleus. Il était officier d'infanterie de marine.

V

Samois, lundi, [31 décembre 1894] (10).

C'est encore vous, cher ami, qui avez envoyé à Sita le coq — cheval chanté par Eschyle. Je vous avais bien prié pourtant de ne plus vous « adonner à ces pratiques ». Est-ce pour cela que votre carte n'était pas jointe à l'attelage ; Vous êtes trop gentil, et un ami terrible. Je suis en reste avec vous de je ne sais combien de menus cadeaux. Et que voulez-vous que je vous envoie, de la caverne que j'habite. Merci mille fois de tout cœur, et pour Sita, et pour ma femme, et pour moi. Je suis plus touché que je ne puis vous dire de l'amicale insistance que vous y mettez.

Que j'ai eu de fois le désir de vous écrire, depuis l'après-midi de Gongora. D'abord pour vous dire le retentissement prolongé que cette lecture a eu moi. Vous ne sauriez croire combien je me rappelle nettement cette *Première Solitude*. Ah ! ce n'est pas un Suisse certainement, le Seigneur poète, y Argote. — Mais pour me tirer la plume des doigts, j'avais mon infernal travail, qui m'a vraiment plus fait souffrir, pendant une quinzaine, que ce ne devrait être permis. J'étais enragé, abruti, englouti, et désespéré. Vrai, cher ami, j'ai eu de mauvaises journées, et si ça avait trop duré, je serais sûrement devenu fou. Heureusement, depuis vendredi, je suis un petit peu débouché, et ça coule bien maigrement, goutte à goutte, mais enfin je fais tout de même trois ou quatre lignes par jour, ce qui me semble merveilleux. J'ai à apprendre ce nouveau métier du dialogue, d'un rythme très différent du roman. Je barboterai encore quelque temps, mais enfin, j'espère que ça finira par aller. Cette fois-ci, ça en vaut vraiment la peine, me semble-t-il, et si je pouvais réussir ce livre, j'aurais cueilli un petit brin du grand laurier. Enfin, je ne m'y épargne pas, et je passe les semaines, sans rien voir autour de moi, le temps qu'il fait, ce que je mange, — tout à fait comme un maniaque. En

(10) Date portée au crayon sur l'original par Caillens.

tout cas, je ne m'ennuie pas, mais je suis triste et effondré, certains jours !

Voyez ma malechance. Je m'en vais à Paris, un dimanche, pour le *Requiem* de Berlioz ( à la 2e audition). Arrivé à une heure de l'après-midi, je comptais, le concert fini, aller dîner avec vous chez la mère Lasne, de quoi je me réjouissais. Mais la furie de la migraine ne m'a laissé jouir ni du concert, ni de la joie de vous voir, et après 2 h. 1/2 de musique qui m'ont été extrêmement pénibles, j'ai été contraint d'aller à la gare, tout bonnement, reprendre un train, et de rentrer à Samois, me soigner, comme une poule blessée. Est-ce assez peu de chance pour une fois que je m'échappe à un concert, dont je me promettais tant de joie, pendant et après !

Hier, par exemple, chez Point, j'ai eu une bonne journée, et le soir un dîner joyeux, avec Merrill, et des peintres. Point, je crois, va rentrer à Paris, vers le 7 ou le 8. Il a beaucoup travaillé et vous entretiendra quand vous le verrez, de ses essais de fresque, et de peinture *a tempera*. Il est dans une bonne période, me semble-t-il, et redonnerait du courage à Hamlet lui-même, par son humeur vaillante et sa perpétuelle montée à l'assaut. Il me fait grand bien de le voir, et j'ai passé de bonnes journées, tout cet été, et cet automne, à Marlotte. Il m'a dit que vous étiez allé avec Belloc voir les photographies du bon Martin, et j'ai été content d'apprendre ce tout petit coin de votre vie.

Ah ! cher ami, que le père Eschyle est un grand homme! et comme j'aime Euripide ! Il me bouleverse comme Berlioz. J'ai des joies sauvages à lire et relire encore ces trois volumes. Et puis la *Fin de Satan*, *La vision de Dante*, les deux premiers chants du *Paradis perdu*. Et la *Divine Comédie*. Je ne sors pas de ces bouquins-là. Je les mange et je les bois, insatiablement. Que vous êtes gentil d'avoir songé à m'envoyer ces lettres de Berlioz ! Vous savez que je l'aime filialement. Ma femme vous en remercie aussi.

Cela m'a fait un bien grand plaisir. Mais vous savez que le Père Hugo est peut-être le plus grand Epique qui ait jamais vécu. Que je voudrais lire avec vous *l'Ange Liberté* de la *Fin de Satan* !

En musique, nous sommes tout à Schumann, en ce moment. Les sonates 11 et 22, les Etudes Symphoniques, etc... Avez-vous pu aller entendre chez d'Harcourt la *Geneviève* ? Au milieu de cet effroyable ramassis de mufles que sont les hommes, quelle joie qu'il y ait des gens pareils !

Je vous embrasse tendrement,

E. BOURGES.

Amitiés à Belloc et à Conte.

## VI

Samois [31 décembre 1895] (11).

Qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu, cher ami ! Depuis votre lecture de Gongora, l'année dernière. Et maintenant vous voilà prisonnier, surchargé de besogne, pouvant à peine, me dites-vous, vous échapper de temps à autre. Il ne faut donc guère compter sur une visite de vous. C'est moi qui pense vous aller voir au printemps, si rien ne survient, vers l'époque du vernissage.

J'ai passé l'année à travailler, à peu près sans interruption, et si j'ai noirci d'innombrables feuillets, je n'en ai pas fait pour cela plus de besogne. Au moins, puis-je compter qu'elle est bonne ? Je n'en sais trop rien, à la vérité. J'ai le nez trop collé dessus pour en juger. Il me semble pourtant que j'ai fait un pas en avant, et dans mes jours de belle humeur, je me prends à espérer que le livre sera viable cettte fois-ci, et pourra peut-être aborder « aux époques lointaines ». Mais que d'instants de découragement où je mâche la vie comme le foin le plus amer qui ait jamais nourri bourrique humaine ! Parmi tout cela, le

(11) Date portée au crayon par Caillens sur l'original.

temps passe, et m'emporte Dieu sait où, avec tous les autres bouchons humains. Marguerite est partie à la fin d'octobre, et depuis je suis bien solitaire, ne voyant Signoret que le dimanche et le jeudi, de courtes heures, car il faut rentrer à la nuit, à cause du passeur inexorable (12). Signoret lui-même va partir pour Paris à la fin de janvier, je pense, et il ne me restera qu'à m'enfoncer trois brasses plus bas dans le travail et la vie contemplative.

Je suis bien touché, cher ami, de tout ce que vous me dites obstinément, du plaisir que vous a fait mon livre, et de l'oubli où l'on me laisse. Je ne veux pas me faire plus philosophe que je ne suis. Le succès m'aurait fait plaisir, d'abord au point de vue de l'argent dont je manque. Mais quant à l'acheter par de l'antichambre et des souplesses, selon la formule, à cela je ne me résoudrai jamais, et je suis heureux dans mon trou. S'il me vient un réel talent, il forcera bien, tôt ou tard, l'attention de mes contemporains, ou même de leurs successeurs.

Nul n'a vécu plus pauvre et plus ignoré que les grands paysagistes hollandais du XVIIIe siècle. Ruysdaël est mort dans un hospice de vieillards, Hobbema, à trente ans, a dû accepter une place de jaugeur-juré et il mesurait les liquides sur les quais d'Amsterdam. Steen, Franz Hals, Van Goyen, Van der Meer (13) de Delft sont morts dans la pire misère, à peu près inconnus ou méprisés. Cela n'empêche pas leurs tableaux de faire bonne figure dans les Musées, et leurs noms d'avoir percé l'obscurité. Si j'ai vraiment du talent, quelque jour, c'est ce qui m'arrivera; et dès lors, mort ou vivant, j'aurai atteint le but assigné à ma vie — car je ne joue que cette carte-là : *Faire un beau livre*. Je dois encore bénir l'enchaînement des choses, de pouvoir travailler en paix, et selon ma nature et ma volonté. Tout ceci pour vous dire, cher ami, combien je suis touché de votre amitié pour moi, et combien, si je

(12) Le poète Signoret habitait Héricy, de l'autre côté de la Seine.
(13) On dit aussi Vermeer.

défaillais, vos encouragements me donneraient de force. Ils sont dans la forêt de ténèbres où je marche, comme la petite lumière vers laquelle les pas se dirigent. Vous êtes le seul à m'encourager. Non, j'oubliais la *Revue Blanche*, qui ne laisse jamais passer une occasion de me dire quelque chose d'agréable — et qui, sans que j'en connaisse pas un, a même mis une annonce commerciale de mes trois volumes dans un de ses derniers numéros. Tel est mon *Moniteur officiel*. Je vous mentionnerai aussi Paul Adam, qui a parlé de moi très amicalement.

Depuis que je ne vous ai vu, cher ami, et que nous n'avons causé ensemble, vous saurez que j'ai enfourché un dada et que je m'en trouve fort bien. Je veux dire que j'ai la manie d'acheter des livres de philosophie, et que je m'en amasse ainsi une petite bibliothèque. J'ai fait disposer dans mon cabinet quelques planches habillées de rouge ; je reçois quantité de catalogues de librairies, Paris et province, et tel le chasseur à l'affût, me voilà à guetter les volumes, qui tantôt tombent en effet à mes pieds sous forme de colis postaux, et que je rate d'autres fois, à mon extrême déplaisir. C'est ainsi que je ne suis pas encore consolé du *Jordano Bruno* de Bartholomé, mon dernier ratage. J'ai aussi manqué entièrement *L'Incertitude et la Vanité des Sciences* de Corneille Agrippa. Mais à côté de ces petits ennuis, la joie de l'attente, de l'arrivée, du déballage des colis ! C'est vraiment une chose délicieuse qu'une manie, et ce scélérat de Rouanet, l'homme du parfait bonheur, ne l'a pas raté non plus. Quant à croire à tout ce que me racontent ces Messieurs les Philosophes, c'est une autre affaire. Mais ce sont des fous géométriques extrêmement divertissants, et je ne puis plus lire qu'eux et les grands poètes, dont il n'y a pas foule.

Vous avez encore une fois, cher ami, en dépit de mes prescriptions, rappelé votre souvenir incorrigiblement à Sita. Je renonce donc à vous gronder, et quant à vous remercier, Sita a voulu expressément le faire elle-même,

*m'enjoignant* de ne pas faire partir ma lettre sans la sienne. Je n'ai jamais vu un enfant avoir une telle passion épistolaire. Je me rappelle que pour moi c'était une horrible corvée. Mais elle se jette sur les occasions de barbouiller du papier. Ne pensez pas que l'on la tanne pour ça.

Au revoir, cher ami. J'espère, comme je vous dis, vous voir au printemps. Ma femme vous fait dire mille amitiés et bons souhaits : et moi, je vous embrasse bien tendrement en l'honneur de la nouvelle année.

E. BOURGES.

# POÈMES

—

### *SOIR SUR LA VILLE*

*Une grappe de coteaux mûrs ploie et s'incline*
*Vers la ville où s'étend, diffuse peu à peu,*
*La perle du soleil comme une eau cristalline*
*Submergeant les tours d'or et les créneaux de feu.*

*Aspirerai-je, ô Nuit douce vers mes paupières,*
*A voir le matin blanc paraître sur les eaux*
*Et dorer dans l'azur la route coutumière*
*Que savent seuls le vent, le nuage et l'oiseau?*

*Non, je veux, attiré par la Nuit magnétique,*
*Entrer en ton asile, âme et chair, cœur et corps,*
*O cité de sommeil, toujours jeune et antique :*
*Marmoréen cyprès de la touffe des morts!*

*A tous mes sens baignés d'immortelle lumière*
*Qu'importe de renaître, et sous les plus beaux cieux,*
*O ville en qui le sang de l'homme s'est fait pierre*
*Et captiva le vol du temps harmonieux!*



*Aux lacs se mirait l'été.*
*L'eau verte y semblait agreste,*
*Quand nous avons visité*
*Le parc de la Villa d'Este.*

*Les lents rameaux alanguis*
*N'éventaient plus les allées;*

*Dans l'ombre un parfum exquis*
*Naissait des roses brûlées.*

*Et par les lointains touffus,*
*De l'écorce et de la pierre*
*Un seul murmure confus*
*Se mêlait à la lumière :*

*Près de tes beaux dieux couverts*
*D'une immortelle verdure,*
*Poète, apprends l'art des vers;*
*Ecoute, amant, la nature.*

—

## *LES AQUEDUCS*

*La lumière d'été, vaste et tranquille mer,*
*Sur l'ondulation des collines s'épanche*
*Et dans ce vêtement trop grand l'ombre se perd.*
*Tout brûle ici : la pierre est rousse, l'herbe blanche.*

*Buvant ton âme, ô vin né des coteaux d'argent*
*Dont l'ardeur vibre au loin par la croisée ouverte,*
*Puisse l'eau y mêler le sourire indulgent*
*De sa vertu, dans l'ombre et le silence offerte!*

*L'air faible et diaphane achève de brûler.*
*Et voici, par les champs que leur profil domine,*
*D'arche en arche, les lents aqueducs dérouler*
*Leur retour vers les monts de la pure Sabine.*

—

## *LES CYPRES DE SAN GIOVANNI*

*Vous croissez par delà les terrasses aux lignes*
*Neigeuses du reflet des glaciers et des cygnes;*

*Vous êtes au pays le plus beau de l'été,*
*Qui dans son cercle d'or vous retient enchantés;*

*Vous couvrez noblement d'ombrage impérissable*
*La morne aridité de la pierre et du sable;*

*Et vous enivrez l'air d'un murmure infini,*
*O noirs et verts cyprès de San Giovanni...*

*Une barque parfois argente à son sillage*
*L'ombre que dans ces eaux incruste un dur feuillage;*

*Mais le silence autour de vous n'est pas blessé :*
*Longtemps il suit la barque après qu'elle a passé.*

*Nul air n'était plus pur, nulle brise plus fraîche,*
*L'azur s'ailait de blanc aux lointains ports de pêche.*

*Tels des corps de baigneuses couchés çà et là*
*Se perdaient sous les touffes d'arbres les villas;*

*Dans les grappes, d'un or moins ambré que la treille,*
*Septembre mûrissant parfumait sa corbeille;*

*Et seuls, montaient toujours, funèbres et bannis,*
*Les verts, les noirs cyprès de San Giovanni...*

*Puisque d'avoir quitté la riante vallée*
*Ma vie à tant de jours ne s'est pas consolée;*

*Je veux, comme jadis, et mon bras sous ta main,*
*En silence avec toi suivre encor le chemin.*

*Je sais bien qu'il n'est pas un seul lieu sur la terre*
*Où ma vie ait goûté bonheur plus solitaire.*

*L'azur pendrait, usé sous un soleil trop blanc,*
*Dont le recul ferait se dérober les plans.*

*Le charme heureux naîtrait seulement des pensées*
*Que nous rattacherions aux minutes passées;*

*Seul, du beau lac, ému parfois, comme à regret,*
*Un son grave et lointain de cloche arriverait;*

*Mais le son, traversant la lumière créée,*
*Redeviendrait amour, comme l'onde est buée...*

*... Hélas, tout ce qui passe et luit, brûle et s'éteint,*
*Cherchant au fond de nous quelque centre incertain;*

*Ce qui frôle, sans plus de traces que la nue,*
*La cloison de mystère à l'être contiguë;*

*N'est-ce pas à cela que sont restés mêlés,*
*O fous amants, des jours qu'en vain vous rappelez?*

*Vos frissons et mes pas, grands arbres du rivage,*
*Peuvent sans se connaître enlacer leur image;*

*Je jetterai ma vie en cris, et vos échos*
*Lui répondront. — Toujours ces silences égaux,*

*Le passé, le silence... et cet horizon même*
*Par delà tout l'heureux décor, beau ciel que j'aime.*

JEAN CHUZEVILLE.

# CE QUE LES JUIFS PENSENT DE JÉSUS

—

Le titre de cette étude contient une forme plurielle. Il n'est pas dit : *Ce que le Judaïsme pense de Jésus*, mais : *Ce que les Juifs pensent de Jésus*. En effet, le Judaïsme, considéré comme un tout, n'a pas d'opinion officielle sur le Prophète de Nazareth, étant donné qu'il ne possède point de centre vivant d'où rayonne une doctrine commune. Il ne s'est point non plus trouvé de personnalité israélite assez puissante par la force de son intelligence, l'envergure de sa science et l'élévation morale de son âme pour imposer, en quelque sorte, pour manifester un sentiment qui ne serait pas, à strictement parler, un sentiment personnel, mais plutôt l'expression de la vérité probable.

Chaque Juif professe donc sur Jésus l'opinion qu'il estime, s'il en a une, comme le résultat de ses études et de ses méditations ; lorsqu'elle ne découle pas simplement de passions, inconscientes ou non. Toutefois, le nombre des impressions n'est pas tel que l'on ne puisse les grouper en grandes catégories. Il y a, sans doute, la masse des indifférents : ceux qui appartiennent à la religion juive par la seule raison que le hasard de la naissance ne les compte point au nombre des Musulmans ou des Chrétiens. Notons pour mémoire l'énorme quantité de Juifs qui, jamais, n'ont entendu parler de Jésus. Ces deux catégories, évidemment, sont hors de cause. Il reste à envisager ceux qui se déterminent pour ou contre cette incomparable figure historique. Dans chacun de ces deux partis opposés, les sentiments se nuancent de l'antipathie calme à la répulsion vive et à la

haine ; et de la sympathie, du respect, de la vénération jusqu'à l'admiration.

Il me semble cependant qu'il existe, chez un certain nombre de Juifs, une impression commune à l'un et à l'autre de ces derniers groupes. Je veux parler de ce que l'on nommerait à bon droit : l'obsession de Jésus. Et plusieurs esprits raffinés en laissent deviner la nostalgie. Obsession d'inquiétude, traduisant l'anxiété de savoir si Jésus n'aurait point, décidément, donné au Judaïsme un accent de plénitude ; ou bien obsession d'orgueil racial, et légitime d'ailleurs, révélée par le soin de rechercher l'essentiel du Christianisme dans le Judaïsme, ce que l'on en peut trouver. Au surplus, constatons que plusieurs mystiques juifs n'obéissent point à l'instinct national, et s'émeuvent dévotieusement en présence de Jésus, par suite de son éminente et universelle grandeur.

Les œuvres de Martin Buber offrent à ce propos un vir intérêt, que ce soit la préface à la *Légende du Baalschem* qu'il a ouvragée, que ce soit les *Sept discours sur le Judaïsme*. Jésus y est nommé le « Grand Nazaréen ». Il est réintégré dans la majestueuse tradition des Prophètes d'Israël, il devient l'une des plus irradiantes gloires du Judaïsme. On parle avec aisance de « mystère de la grâce » et de « Fils de Dieu » ; l'expression de « Rédempteur » retrouve une place naturelle dans le vocabulaire israélite. On oppose l'Hébraïsme mystique, que l'on désigne sous le nom de « Judaïsme souterrain », au « Judaïsme officiel ».

Lisons, d'ailleurs, quelques lignes de Martin Buber : « Il est vrai, dit-il, ce mouvement (le Christianisme) n'a pas conquis l'Occident par son essence originelle, mais par un syncrétisme composé d'éléments divers ; il est vrai, il a pris à l'Hellénisme quelque chose de plus que les images et les mots (1) ; mais l'élément durable qui a engendré le

(1) M. Buber, qui proclame fièrement avoir du sang des *Hassidim* (Juifs pieux de l'Europe orientale) et qui de ce fait devrait adhérer à une histoire de la pensée religieuse différente de celle qu'il énonce, nous surprend par de tels

Christianisme fut d'abord le patrimoine du Judaïsme. Observons que la première parole du Baptiste est la parole fondamentale des Prophètes : *Convertissez-vous*. Elle peut être entendue dans sa signification intime comme la doctrine traditionnelle de la *Teschubah* (2). La force motrice de la parole de Jésus est l'antique commandement juif de la décision absolue qui transforme l'homme et l'élève au royaume de Dieu. Elle est restée la force motrice du Christianisme... »

Buber, encore, se plaît à mettre en relief les qualités du mysticisme juif, comme l'*hitlahabuth* (ferveur), la *schiflouth* (humilité), la *cawanah* (intention du cœur et sainte concentration de l'esprit) — et cet auteur aurait pu en mettre d'autres — de telle sorte qu'en changeant d'idiome, chacun ressentira l'impression de ne point changer de mysticisme. Pourtant, qu'on ne se fasse pas d'illusion, Buber, qui réintroduit dans le « Judaïsme officiel » l'âme du Judaïsme illuminé, n'incline en aucune façon au Christianisme. Il admire Jésus, mais il l'abandonne. Il est Juif, et ce mystique, si intensément rêveur d'unité et si profondément réalisateur d'expérience religieuse, veut rester le Juif qu'il est. Les motifs en sont étrangers à notre discussion.

Voici qu'un autre Israélite nous fait entendre un langage qui est le même par ses principes et différent par ses conclusions. Paul Levertoff, qui est devenu Chrétien, développe sa foi — ses nouvelles convictions n'étant que l'aboutissement des anciennes — sur des fondements identiques. Il expose la mystique d'un Judaïsme authentique, et pour lui le Christianisme en est le couronnement. Cette théorie, moins poétiquement exprimée que celle de Buber, mais d'une exé-

propos. Il est certain que la théologie chrétienne s'est enrichie au contact de l'Hellénisme, mais cet enrichissement est superfluité. Car le mysticisme juif, précisément celui qu'il appelle le « Judaïsme souterrain », contenait les éléments que nous trouvons, développés, dans le Christianisme. Ce n'est pas la seule fois qu'un Hassid, c'est-à-dire un Kabbaliste, se laisse aller au péché d'illogisme.

(2) *Conversion, repentance.*

gèse plus savante, progresse aussi de la *kawanah* (intention sainte), pour atteindre à l'*ahabah* (amour) et s'élever à l'*ahdouth* (union mystique), et delà à l'*hithdabkouth* (attachement, adhésion, agglutinement à Dieu) et à l'*hithpalouth* (extase) afin de se retrouver en Dieu (*bittoul ha-yesch*) (3). Précieuses indications, concernant l'identité des mouvements intellectuels et affectifs au sein des deux religions antagonistes ! Elles prouvent leur accord sur un certain nombre de points fondamentaux, et contiennent la promesse d'une compréhension réciproque. Son prélude renferme la nécessité que le Judaïsme consente enfin à se découvrir à lui-même pour énumérer ensuite, à l'éblouissement de tous, les richesses de son trésor mystique.

Y aurait-il un esprit nouveau dans le Judaïsme ?

Ce n'est certes point la première fois que l'on interroge Israël sur l'opinion qu'il a de Jésus. Voilà quelques années (1900), un Juif-Chrétien, David Baron, devenu missionnaire chez ses anciens coreligionnaires, consacrait dans son ouvrage, *The Ancient Scriptures and the Modern Jew*, un chapitre intitulé : *The present attitude of the Jews in relation to Christianity*. Il y rapporte ses expériences. Après avoir signalé une remarque importante concernant la distinction que les Juifs établissent entre « Christ » et « Evangile » avec le « Christianisme » (distinction que beaucoup font encore, notamment Buber), il relate que des millions de Juifs sont aussi ignorants du Christ que telles tribus de l'Afrique centrale, et qu'ils ignorent l'existence du Nouveau Testament. S'il arrive qu'on leur parle de ce petit livre ou qu'on le leur montre, la plupart s'imaginent qu'il s'agit de quelque histoire composée par des missionnaires aux fins de conversion. David Baron raconte, à ce propos, une anecdote curieuse. Il se trouvait sur les bords de la Vistule, rencontrant des marchands qui étaient des Hassidim galiciens (4), il sortit de sa poche un « Nouveau Testament »

(3) Littéralement : *Cessation d'être*, de *battal*, cesser.
(4) Juifs dévots de Galicie.

en hébreu, et leur demanda si, déjà, ils avaient eu l'occasion de voir un tel livre et s'ils connaissaient ce dont il traite. L'un, ayant lu le nom de *Jeschua*, l'interpréta comme s'il s'agissait de *Joshua* (Josué), tandis qu'un autre, ayant tourné les pages et rencontré les noms bibliques qui lui étaient familièrement vénérables, tels que Abraham, Moïse, David, etc., approcha le livre de ses lèvres et le baisa respectueusement.

Un autre jour, D. Baron discuta longuement avec un Juif de ces mêmes contrées, où la piété israélite a survécu. Celui-là était riche et instruit. Ayant lu le Nouveau Testament, ce livre l'avait charmé. « Mais, ajouta-t-il, je ne saisis point le rapport qu'il a avec les Chrétiens qui m'entourent. Le Christianisme que vous me décrivez m'est inconnu. Et je vous déclare que si le Christ était tel que le représentent les Chrétiens des environs, et qu'ils adorent, il méritait vraiment d'être crucifié. » Le « missionnaire » ne marque aucune surprise que, pour les Juifs de l'Europe orientale, « Christianisme » soit le synonyme d'idolâtrie et de cruauté. Il avoue même que les Juifs convertis, devenus missionnaires, éprouvent moins de difficultés dans leur apostolat parmi les fils d'Israël établis en Asie Mineure, au Maroc et ailleurs, que parmi ceux qui résident en certaines contrées de l'Europe.

L'enquête de David Baron, qui aurait pu être davantage instructive, est fâcheusement trop rapide. Examinant pourtant quelle est l'attitude des Juifs plus éclairés de l'Allemagne, de l'Autriche et de la Hongrie, d'Angleterre et d'Amérique, il déclare qu'il en est tout autrement qu'en Pologne ou en Galicie. Le missionnaire observe toutefois que, si les Juifs de ces pays ont pris contact avec la civilisation et la littérature « chrétienne », ils se sont exclusivement familiarisés avec les ouvrages composés du point de vue rationaliste, seulement avec ceux qui propagent l'incroyance. On nous fait ensuite remarquer que certains esprits distingués de l'école juive « Réformée » ou « Pro-

gressive » ont pris le parti de regarder Jésus comme une physionomie éminente et comme un homme de bien, en admettant élogieusement que la parole du Christ a développé celle de Moïse et ses Prophètes. Ils ne veulent rien savoir de la divinité de Jésus, et, concernant la doctrine chrétienne, ils soutiennent que, notamment, celle de l'expiation, n'est qu'un retour aux idées cruelles et barbares des temps primitifs, absolument contraire à l'évolution religieuse.

Etant donné des faits récents, que nous allons exposer, il est permis de reposer la question : y aurait-il, dans le Judaïsme, un esprit nouveau, relativement à Jésus ? Il en serait ainsi, à en croire M. Mélamed. Dans un article du *Jewish World* (31 décembre 1925), cet hébraïsant, qui est par son origine un Juif de l'Europe orientale, affirme que ses coreligionnaires se sont fait aujourd'hui une compréhension plus sympathique de Jésus, de son caractère et de ses enseignements. Il s'efforce d'établir que ce sentiment de respect remonterait à 1906, à l'époque des pogroms qui suivirent l'insuccès de la révolution en Russie. Toutes les perspectives de liberté abolies, les Juifs, se tournant alors vers Dieu, auraient cherché des consolations dans le mysticisme. C'est dans un tel essor vers le Divin que la jeune génération des écrivains et des poètes de l'Europe orientale aurait rencontré Jésus. Depuis, le « Nazaréen » aurait été admis comme thème de discussion dans les milieux israélites. C'est à propos de la publication d'un ouvrage de M. Joseph Klausner, *Jeschou Ha-Notseri* (Jésus de Nazareth) que Mélamed a développé la théorie que nous venons de résumer.

Le livre où Joseph Klausner analyse ce que signifie Jésus pour les Juifs a eu un immense retentissement. Il a causé une vive surprise, et l'auteur s'y attendait, dans le monde israélite. Ou plutôt : ce n'est point précisément par le fait de sa publication que *Jésus de Nazareth*, édité à Jérusalem en 1923, est parvenu à une extraordinaire répu-

tation. Il lui a fallu les déclarations inusitées du rabbin Stephen Wise, dont les échos ont été, à peu près universellement, entendus.

D'après le célèbre rabbin d'Amérique, les Juifs devraient enfin admettre Jésus comme l'un des fils sublimes de la nation juive, et comme l'un de ses docteurs ; ils devraient reconnaître la haute valeur de sa morale, et accepter ses enseignements. De pareils énoncés empruntaient un éclat rutilant à la notoriété d'une personnalité considérable et l'un des premiers approbateurs de Théodore Herzl (5).

On appréciera, à sa mesure, l'émoi que les déclarations de S. Wise produisirent, en se rappelant que ce rabbin a été, à New-York, le fondateur de la Libre Synagogue et qu'il est le président du mouvement créé aux Etats-Unis en faveur du Sionisme. Elles sont d'autant plus caractéristiques encore puisqu'il avait jadis incliné — je ne sais par quelle anomalie chez un Juif instruit, je le suppose du moins — à considérer Jésus comme un mythe et non comme une personnalité historique.

Le discours de Wise a soulevé, de la Pologne aux Etats-Unis, de vieux antagonismes, vivifié d'antiques ressentiments. Prononcé le 20 décembre 1925, une assemblée de polonais se réunissait à Varsovie le 19 février 1926, et lorsque Rabbi Meyer Kalisch, d'Ostrov, attaqua Rabbi Stephen Wise au sujet de son apologie sur Jésus, son allocution fut ponctuée par l'exécration rituelle : *Yimach schemo* (que son nom périsse !) En Amérique, on se montra moins solennel : les Juifs orthodoxes, s'étant trouvés blessés dans leurs sentiments, exigèrent seulement que le téméraire démissionnât de la situation élevée qu'il occupait dans le mouvement pour le Sionisme. S'il n'obtempérait pas à cette décision, les rabbins orthodoxes dissuaderaient les fidèles de continuer à verser dans les mains de l' « hérétique » les sommes destinées à la Terre sainte, et que jus-

(5) *L'Etat Juif* vient d'être réédité avec une introduction de Baruch Hagani (Lipschutz, éd.)

que-là il centralisait à titre de président de l'Union palestinienne. Le comité exécutif de l'organisation *Mizrahi* (orientale) suivit l'exemple de l'association des rabbins orthodoxes.

Sur ces entrefaites, M. Nathan Strauss prit la défense de Wise, et versa cent cinquante mille dollars. D'ailleurs, l'éminent rabbin assura qu'on s'était mépris sur ses intentions et qu'on avait mal entendu ses phrases. Il n'y avait plus qu'à voter, ici et là, dans les divers groupements. Sans reproduire l'arithmétique des suffrages, disons que les résultats furent, et de beaucoup, en faveur du prétendu rebelle. A une écrasante majorité, on s'accorda pour admettre que l'orateur n'avait rien énoncé contre le Judaïsme essentiel et qu'il n'avait en aucune manière encouragé les Juifs à se convertir au Christianisme. Les délégués de l'organisation *Mizrahi* et ceux de l'union des rabbins orthodoxes de New-York finirent même par concéder que rien n'avait été formulé qui n'ait été dit à plusieurs reprises déjà, et qui ne fût conciliable avec l'orthodoxie juive.

Tout se bornait à un frisson. Le Dr J. Klausner, entre temps, avait lui aussi donné son mot sur le discours de Wise. Nous demandons au lecteur la permission d'en différer un peu la reproduction.

Les choses, pour autant, n'en restèrent point à la réconciliation américaine qui laissait quinauds les excommunicateurs de Pologne... et autres gens, comme nous le verrons. Des polémiques longues et assez âcres prolongèrent, en effet, l'incident que Wise avait soulevé.

Les Juifs n'ont pas été les seuls à se « méprendre » sur le discours de Wise. Un converti, M. David Goldstein, qui est le secrétaire de la *Catholic Truth Guild*, prononça à Boston, en janvier 1926, devant un nombreux auditoire rempli d'Israélites, une conférence intitulée : *Le rabbin Wise conduit-il les Juifs au baptême ?* Répondant à la question qu'il est venu publiquement poser, ce missionnaire juif-chrétien affirmait : oui et non. Logiquement oui, intention-

nellement non. Il publia même une lettre ouverte, adressée au distingué rabbin, où il exprime sa joie. Les paroles de Wise, insolites dans la synagogue, peuvent avoir, avance-t-il, un résultat chrétien, quoi qu'il en soit des intentions.

Cette lettre ouverte au « Dear Rabbi Wise », où l'on manifeste un surnaturalisme chrétien parfait, n'est pas restée elle-même inaperçue. Un Jésuite, le P. Day, en prit prétexte pour attester à son tour qu'il y avait, dans l'élite du Judaïsme, un changement marqué d'attitude concernant Jésus-Christ. La réputation d'un tel document s'étendit au loin : *l'Examiner* (de Bombay) se hâtait de le reproduire intégralement (27 mars 1926) en y joignant — soit dit en passant — un mot de présentation où l'on prévient les lecteurs que le P. Day est un spécialiste des questions juives.

Je me demande si l'optimisme grandiloquent est motivé, même en tenant compte que, peu après le discours tenu par Wise, son propre fils abandonnait le Judaïsme. Je reste peu porté à le croire, après avoir écouté la discussion élaborée entre Juifs, dont j'emprunterai la documentation caractéristique à la *Jewish Chronicle*, et qui nous permettra d'analyser s'il est judicieux de conclure à un nouvel état d'esprit chez les Juifs, relativement à Jésus-Christ.

Tout d'abord, dans un article *leader*, la *Jewish Chronicle* (1er janvier 1926), critiquant l'article de Mélamed, auquel nous avons fait allusion, raffermissait, selon sa ligne de conduite rigoureusement orthodoxe, l'opinion traditionnelle qui rejette complètement, avec plus ou moins de violence selon les tempéraments, Jésus hors du Judaïsme. Cet organe sioniste inaugurait ainsi un long débat hebdomadaire. Commencé en janvier 1926, il ne devait se terminer qu'en avril de la même année. Tout en montrant son plein désaccord avec le Dr Mélamed, il déplorait surtout les effets qu'allait produire, au point de vue de la reconstitution du foyer national juif, l'ouvrage de Klausner. Un livre, craignait ce journal, où l'on réintègre Jésus dans le

Judaïsme, émanant d'une haute personnalité de l'Université de Jérusalem, ne pouvait que tarir les ressources généreuses auxquelles s'alimente une entreprise absorbante. Nous avons cependant vu, en citant le chiffre somptueux d'une donation, que les prévisions de la *Jewish Chronicle* ne sont que de pur style.

Le premier qui s'avança dans la lice pour exprimer ses observations est un M. N. S. Burnstein. L'ouvrage de Klausner — qu'il a d'ailleurs lu — inspire à cet orthodoxe, qui est fougueux, un langage véhément.

Un Juif, écrit-il, qui prêche en quelque manière Jésus aux Juifs est une abomination, il est la *mort* (6) ou la peste de l'âme... Le nom même du phénomène historique mondial, celui de Jésus, devrait remplir d'effroi le cœur de tout véritable Juif. N'est-ce point par zèle pour le Christ que, depuis presque vingt siècles, le sang innocent de milliers de Juifs, hommes, femmes et enfants, a été et est encore répandu ? Cette haute vérité, selon laquelle les Juifs tuèrent le Christ, est la cause d'un perpétuel préjugé, d'une haine venimeuse, de la calomnie et de la persécution, de toutes sortes de maux enfin que les nations prétendument chrétiennes ont fait supporter au peuple juif, pendant le cours des âges et jusqu'à nos jours.

Continuons de traduire :

C'est à la chrétienté et non à la Juiverie de placer le nom de Jésus sous une meilleure lumière... Un Juif, qui s'évertue d'établir l'identité historique et de décrire avec sang-froid la vie et le martyre de Jésus, ainsi que l'a fait le Dr Klausner, essaie vainement soit de plaire à la Chrétienté, soit d'apaiser le sentiment trop longtemps outragé du Juif. Le Juif sait très bien que Jésus a existé, que ses doctrines ont seulement été l'expression de la pensée juive et d'un savoir vulgarisé à son époque...

Ce champion de l'orthodoxie intégrale n'est point sans virulence à l'égard de ses coreligionnaires libéraux, nuance C. G. Montefiore, et il s'élève contre toute tentative de réintroduire Jésus-Christ dans la tradition juive. Cela, au

(6) Souligné par le rédacteur de la *Jewsih Chronicle*.

nom même des affirmations de Klausner dont il cite avec exactitude les lignes suivantes :

Pour la nation juive, Jésus ne peut être Dieu, ni le Fils de Dieu, dans le sens donné par la croyance à la Trinité. Cette conception est, pour le juif, non seulement impie et blasphématoire, mais incompréhensible. Il ne peut être davantage, pour la nation juive, le Messie : le royaume des cieux (le jour du Messie) n'est pas encore venu. On ne peut considérer Jésus comme un Prophète : la conception politique du Prophète lui manquait, ainsi que l'esprit de consolation nationale du Prophète dans le sens national politique. On ne peut le regarder comme un législateur ni comme le fondateur d'une religion nouvelle : il n'a désiré rien de tel... (7).

Burnstein reprend alors sa diatribe pour finir par quelques considérations, d'une inspiration maternelle, sur le peuple d'Israël, tout de bonté, en opposition avec les chrétiens, tout de méchanceté.

Je viens, avant de reproduire cette citation, de signaler son exactitude. Il n'y avait donc pas — les moins avertis s'en rendent compte — à se méprendre sur les conclusions de Klausner. Aussi, n'est-il en aucune façon suprenant qu'après les éclatantes déclarations de Wise, l'auteur de *Jésus de Nazareth* ait protesté contre le langage qu'on lui prêtait à l'américaine, c'est-à-dire généreusement. S'il est vrai que les oreilles juives n'aient pas été assez fines pour entendre avec justesse le discours — trop harmonieux ! — du rabbin de New-York, comme celui ci l'a prétendu, on pourrait à meilleur droit soupçonner qu'il n'avait lui-même qu'une connaissance légère de l'ouvrage du savant palestinien. Quoi qu'il en soit, Klausner, interrogé par l'Agence télégraphique de Palestine, rétablissait sa pensée en termes formels.

Je n'ai jamais dit que les Juifs, affirmait-il, devaient accepter Jésus comme un Maître. J'ai dit qu'il existe deux parties dans l'enseignement de Jésus. L'une de haute morale, semblable à

(7) C'est dans le texte même de notre document que la citation est inachevée.

l'enseignement de Hillel, et qui est purement juive. L'autre de morale juive, poussée à l'extrême par Jésus, susceptible de détruire le nationalisme et l'essence religieuse du Judaïsme, tendant à ruiner l'Etat et la société. C'est pourquoi nous ne pouvons recevoir Jésus comme un Maître juif. Toutefois, il est impossible de nier que Jésus ait été un descendant des Juifs et qu'il tira des Juifs tout son enseignement. Il n'est pas responsable de tout ce que ses adeptes ont fait de cet enseignement, des païens, tels que Paul et d'autres.

En publiant son travail, Klausner avouait s'attendre à recevoir, de milieux opposés, des critiques, à ne contenter personne. Il ne pouvait s'attendre à ce que sa pensée fût à ce point altérée par quelques coreligionnaires, non des moins estimés, qui l'ont rendue méconnaissable. Nous ne supposions guère qu'il trouverait des contradicteurs chez les juifs orthodoxes.

Reprenons l'exposé de la discussion étalée dans la *Jewish Chronicle*.

Un deuxième controversiste, M. Convisser, opposa aux rigueurs de Burnstein un discours semé de maximes qui ne sembleront pas toutes dénuées d'un certain bon sens.

La thèse de Burnstein, répondit-il, est la suivante : puisque les Juifs ont été persécutés par les chrétiens, ils doivent condamner tout ce qui a une saveur chrétienne. Faut-il cependant que nous condamnions Jésus — dont quelques enseignements sont, à n'en pas douter, d'une très haute valeur morale — par le fait que ses prétendus sectateurs n'ont malheureusement pas suivi leur Maître ? Réprouvons donc Moïse, puisque des Juifs sont à Pentonville ! Pourquoi, nous, Juifs, qui avons à juste titre refusé d'admettre que le fondateur du Christianisme ait été davantage qu'un simple être humain, ne reconnaîtrions-nous pas ce qui est bon et grand dans sa doctrine ? Notre littérature ne contient-elle pas une question et sa réponse judicieuse : *Ezéhou hakam ha-loméd mikol adam* (Qui est un sage ? Celui qui apprend de tout homme). Notre littérature est remplie de sagesse, nous ne pouvons néanmoins ignorer celle de Jésus, pour l'unique motif, sinon le meilleur, qu'elle nous appartient. Si les Juifs avaient apporté autant d'attention à la

question de Jésus et du Christianisme, comme ils l'ont fait pour la médecine, la musique, la relativité ou la finance, il y a probablement longtemps qu'ils auraient restitué à Jésus son caractère d'homme et lui aurait retiré le supplice et la gloire de Dieu crucifié. Dès lors, il n'aurait pas été un plus grand martyr que Socrate, Bruno ou Jeanne d'Arc, au nom desquels nulle sainte croisade n'a été entreprise, nul massacre ou persécution perpétrés. Mais les Juifs ne se sont point préoccupés de cette question, la seule mention de Jésus et du Nouveau Testament étant anathème. La persécution des Juifs — dans les temps modernes et contemporains en tout cas — a été due infiniment plus à des causes raciales et économiques que religieuses. Et si, comme d'aucuns le maintiennent, elle a été et est encore due au fait religieux, il est évidemment nécessaire, pour nous débarrasser nous-mêmes du reproche, insoutenable qu'il soit, d'avoir crucifié le Fils de Dieu, de prouver le caractère purement humain ou entièrement mythique de Jésus, comme cela pourrait être...

Il est curieux que, tandis que les Chrétiens persécutent les Juifs et étudient très attentivement l'Ancien Testament, les Juifs traitent les Chrétiens équitablement et évitent le Nouveau Testament. Ce n'est pas qu'ils agissent ainsi nécessairement d'après quelque connaissance de la couleur de ce livre, c'est plutôt le résultat d'une habitude mentale. Sous ce rapport, on ne peut s'empêcher de se rappeler le personnage de Ramsden, dans *L'Homme et le surhomme* de Shaw, qui s'écrie en prenant un livre : J'ai là, en mains, le plus infâme, le plus scandaleux, le plus mauvais livre qui ait jamais échappé à la destruction par le bourreau. Je ne l'ai pas lu, je ne voudrais pas salir mon esprit par la lecture d'une pareille saleté, mais j'ai lu ce qu'en disent les journaux. Le titre me suffit. — Telle a été, à quelques exceptions près, notre attitude à l'égard du Nouveau Testament. Le titre a suffi, bien qu'un autre de nos sages ait dit : *al thisthakel b'qanequan éla b'ma schéyesch bo* (ne fais pas attention au contenant, mais au contenu). Pour le Juif de l'Europe orientale et pour le Juif pieux en général, le Nouveau Testament est aussi profane que l'Ancien est sacré. Et M. Burnstein, avec maints esprits sincères mais d'une désespérance démodée (pour ne pas dire plus), voudrait que nous nous conduisions, au vingtième siècle, de cette manière enfantine.

Le controversiste, M. Convisser, termine en citant d'intéressantes réflexions de Weinstock, auteur d'un ouvrage intitulé *Jésus le Juif*. Il suppose que ce coreligionnaire ne sera point suspect en l'occurrence, puisqu'à ses yeux toute originalité dont se réclament les autres religions se trouve déjà dans le Judaïsme. Or voici ce que Weinstock écrit à propos de Jésus :

Nourri de la beauté et de la simplicité des enseignements de Moïse, s'appliquant ardemment à les suivre dans la vie quotidienne, animé du brûlant désir de briser les liens étouffants dont le Rabbinisme les a entourés, il les conserva dans leur pureté et les revêtit de mots nouveaux, fleuris et caractéristiques... Jésus enseigna l'humilité et la bonté, l'amour et la charité, la miséricorde et la justice, la douceur et la droiture. En agissant ainsi, il reprenait simplement le fil que Moïse avait laissé et continuait l'œuvre de son grand prédécesseur.

Enfin, non sans ironie pour les intégristes de l'orthodoxie juive, Convisser conclut en ajoutant « que le Rabbinisme a fait pour Moïse ce que l'Eglise a fait pour Jésus, de telle sorte que les deux religions, Judaïsme et Christianisme, ont été noyées dans une mer de rites et de superstition, de jargon et de sophistique ». Et ce correspondant quitte le champ des controverses pour celui de la prophétie. On le voit s'élever au-dessus du Christianisme et du Judaïsme et regarder vers l'horizon où progresse l'Humanité, qui serait celui d'une plus subtile et plus éminente forme de religion, harmonieuse à l'évolution générale de la pensée et de la science.

Les Chrétiens s'illusionneraient s'ils supposaient que la réponse, que nous venons de reproduire abondamment, révèle un esprit *juif*. Il paraît qu'elle n'est point exempte d'alliage impur. Je l'avais flairé en écoutant la fin de son discours, et je ne suis pas autrement surpris que la *Jewish Chronicle* ait estimé qu'une deuxième intervention de sa part était nécessaire. Dans un article *leader*, elle qualifiait la lettre de C. Convisser d' « extrêmement dangereuse ». Elle la

regarde comme un exemple de la dégénérescence du Judaïsme. Alors, on s'attache à expliquer que Jésus ne fut qu'un rebelle. Il jouait le rôle de Messie, et la conception qu'il en eut ne correspondait pas à celle que le Judaïsme s'en faisait à cette époque. — Comme s'il n'y avait eu qu'une conception du Messianisme à ce moment ! — Rebelle, Jésus s'était mis en révolte contre le gouvernement de son pays. Aucun gouvernement n'aurait toléré l'attitude de Jésus. D'ailleurs, il semble au rédacteur de la *Jewish Chronicle*, qui est un journal bien informé, que Jésus alla au-devant du châtiment qu'il méritait, parce qu'il ambitionnait l'immortalité. Il savait bien qu'il ne l'obtiendrait pas en vivant jusqu'à un âge avancé et en mourant confortablement dans son lit (*sic*). Cette détermination a toujours paru à cet auteur un des plus magnifiques aspects de la vie de Jésus. — Voilà que ce fier orthodoxe se met à admirer Jésus ! Les plus robustes seraient-ils atteints par l' « esprit nouveau » dans le Judaïsme ?

Notre intégriste retrouve vite le droit chemin. Il s'efforce désormais de montrer que le fait d'avoir arrangé la scène de la mort de Jésus comme celle de sa naissance, en faisant retomber sur les Juifs la responsabilité d'un supplice romain, et que l'éducation chrétienne tout entière ne peuvent que leur engendrer des ennemis. On s'empresse ensuite de critiquer des coreligionnaires qui osent prétendre que la doctrine du Christ est d'une haute valeur morale. Sans doute, elle est grande, reconnaît-on, en raison du progrès civilisateur dont elle est la cause, aussi bien que de la quantité innombrable de ses adeptes. Mais, en regardant autour de soi, cette valeur s'amoindrit. Et l'on finit par déclarer que la doctrine chrétienne est irréalisable dans la pratique de tous les jours. On s'amuse — je le crois du moins, malgré le sérieux de la question traitée — à produire quelques exemples tirés de l'Evangile, en prenant soin de les interpréter littéralement. De ne point se soucier du lendemain, est un de ces exemples de morale impossible. Espé-

rons que ce précepte — qu'il faut, je l'espère, entendre avec esprit — redeviendra beau, grand, sublime, et réalisable par surcroît quand il est indiqué par le Talmud. *Kol mi schéyesch lo phath b'sallo v'omer ma okal lemahar eno élla miqtané émouna* (celui qui a un morceau de pain dans son panier et qui demande ce qu'il mangera le lendemain appartient au nombre de ceux qui ont peu de confiance en Dieu).

Restons pourtant dans les bornes que nous nous sommes assignées : exposer les faits.

Les enseignements de Jésus étant donc réduits à leur juste mesure, la *Jewish Chronicle* s'inquiète de prouver à quel point ils diffèrent en réalité des enseignements donnés par le Judaïsme. A cet effet, on examine — au risque de stupéfier tout le monde — la prière chrétienne par excellence, le *Pater noster*. Chacun sait que mettre en parallèle les citations juives avec les versets de cette prière, résumé de toutes les prières, est un lieu commun de l'exégèse ; l'analyse, unique en son genre, de la *Jewish Chronicle*, mérite donc une traduction fidèle.

*Notre Père qui êtes aux cieux* dénote une conception de la Divinité qui serait éloignée de ses créatures en quelque région inconnue et inconnaissable. Elle est opposée à l'idée de l'omniprésence divine qui est vraiment intime en nous, vivant avec nous toutes nos vies, comme on l'enseigne aux Juifs à propos de Dieu ;

*Que votre Nom soit sanctifié.* Ces mots ne semblent pas être à leur place exacte, après ceux de « Notre Père ». Où ils sont, on les prend pour une adjuration, tandis qu'ils formaient, je pense, une expression d'adoration ;

*Que votre Règne arrive.* On s'exprime comme si le Royaume de Dieu — sa puissance de gouvernement — était une chose à venir. Les Juifs croient que, dès l'origine de toutes choses, Dieu a été le Maître de la création ;

*Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Cette formule limite la conception de l'omniprésence divine. Les Juifs la croient absolument et entièrement illimitée ;

*Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien* s'accorde avec la doctrine tout entière de Jésus, transmise à ses disciples — que leurs besoins quotidiens seraient satisfaits, et qu'ils n'auraient pas besoin de travailler ni de peiner pour vivre. Jésus, en fait, avilit le travail. Le Judaïsme l'ennoblit. Le Judaïsme s'exprimerait ainsi : Donnez-nous le pouvoir et l'énergie de gagner notre pain de tous les jours...

Il n'est probablement pas utile de reproduire intégralement cette interprétation bouffonne. Son auteur a prévu qu'on lui objecterait immédiatemen le parallélisme qui existe entre les versets de la prière chrétienne et certaines formules du rituel hébraïque. Notre fantaisiste ne saurait être pris au dépourvu. Il a imaginé que, de tout temps, il y eut au sein du Judaïsme des gens qui s'éloignaient de la rigide orthodoxie : des Montefiore, des Wise, des Mattuch, des Lily Montagu (8). Ces erait des libéraux de cette espèce qui sont les auteurs des formules semblables à celles du *Pater noster* !

Le Judaïsme, écrit-il, a connu plus d'une période décadente. Jésus vécut à l'une de ces périodes. Notons-le — c'est peut-être simple coïncidence — son temps a été marqué par un affaiblissement de la nation juive.

Quelles circonstances cet austère critique invoquerait-il pour expliquer les analogies que l'on relève entre le *Magnificat* de la mère de Jésus et les liturgies israélites du *Schéma*, du *Kadisch*, du *Kédousha* et des *Schémonè-esré* (les dix-huit bénédictions) ? Existait-il en ce siècle perverti un féminisme dissolvant !

Bien que le rédacteur de la *Jewish Chronicle* se fût garanti de l'objection trop évidente qu'on ne manquerait pas de lui adresser, d'après laquelle il y a des analogies entre la doxologie chrétienne du *Pater* et certaines expressions juives, quelques correspondants ne résistèrent pas au désir d'envoyer leur protestation. L'un d'eux qualifiait le commentaire précité de « commentaire ridicule », et il rappe-

(8) Noms fameux du Judaïsme libéral.

lait que précisément, dans ce même organe, plusieurs années auparavant, un de ses rédacteurs habituels (9), avait donné, verset par verset, les extraits des liturgies hébraïques groupées dans les maximes évangéliques... Mais restons-en là, concernant l'exposé de la polémique. Les controversistes ont exprimé ce que chacun avait à dire. Leurs répliques, de part et d'autre, ne sont que byzantines adjonctions, et ne modifient en rien les positions fondamentales que l'on a prises pour ou contre Jésus.

Résumons toutefois l'épilogue du débat, formulé par le rédacteur de la *Jewish Chronicle*. A son point de vue, il ne suffit pas que des mots soient d'apparence identique pour qu'il devienne logique d'insinuer que la doctrine de Jésus est juive. De pures coïncidences verbales ne permettent point de conclure à quelque unité d'esprit. Il y aurait, au contraire, un abîme entre le Judaïsme et l'enseignement de Jésus. Ce qui donne, en effet, toujours d'après notre controversiste, sa nuance audit enseignement, c'est le contexte qui est manifestement opposé au Judaïsme.

La tendance schismatique serait incontestable. De plus, l'auteur y revient, la morale de Jésus est absolument impraticable. Voilà pourquoi son idéal, depuis quelque deux mille ans qu'il a été promulgué, ne s'est point réalisé. Et que l'on ne vienne pas rétorquer que le Juif, pas davantage, n'a traduit et ne peut traduire dans les actes de sa vie les commandements et les prescriptions de sa Loi ; ce théologien, qui connaît bien les côtés faibles de sa plaidoirie, vous répondra que l'un et l'autre cas ne sont point, là non plus, identiques. En l'espèce juive, c'est la volonté du fidèle qui est en cause ; en l'espèce chrétienne, c'est l'impossibilité radicale de réalisation ! On aurait trop beau jeu à taquiner le prédicant, aussi subtil que fin casuiste.

Il veut encore produire une raison, et ce ne sera pas la dernière de sa riche collection de vieux arguments, selon

(9) Les deux principaux rédacteurs ds la *Jewish Chronicle* signent *Mentor* et *Ben Ammi*. Mentor est celui qui a alimenté la controverse relative à Jésus.

laquelle il ne convient point aux Juifs de faire une place à l'influence de Jésus. Il s'agit de l'Eglise qui s'est édifiée sur son enseignement. Or, l'Eglise a toujours considéré les Juifs comme des ennemis... Négligeons les paraphrases.

En définitive, quel motif inclinerait les Juifs à attribuer un caractère juif aux doctrines de Jésus ? Quelle anxiété les pousserait à les étudier ? — Un désir intellectuel. L'attentif gardien de l'orthodoxie juive prémunit alors ses coreligionnaires contre une curiosité qui les mènerait à une déception. Mais, notre psychologue averti croit plutôt que la passion, chez les fils d'Israël, de manifester leur largeur d'esprit, est si intense que certains d'entre eux tombent victimes d'une fausse application de cette qualité. Ainsi de suite. On note les uns après les autres tous les motifs qui animeraient les Juifs dans une voie funeste pour eux. On ne craint point — c'est probablement un devoir pénible — de chercher des motifs extrinsèques et de fouiller les consciences. Après les avoir examinés, on n'en trouve aucun de légitime. Quel qu'il soit, il n'y a que grave danger à prendre l'attitude de défenseur de Jésus. Les antisémites, toujours à l'affût, n'y trouvent, paraît-il, que de l'encouragement et de l'assistance. Et pour donner du poids à son axiome, l'habile historien rappelle la joie avec laquelle l'ouvrage de Klausner a été accueilli par ceux qui poursuivent le but de corrompre le Judaïsme ; il rappelle le sermon du rabbin Wise et les conférences qui se sont tenues en Angleterre, faites par des Juifs-Chrétiens.

Le rédacteur insiste même en observant qu'un orateur de la *Société londonienne pour la propagation du Christianisme parmi les Juifs* a été jusqu'à prononcer les paroles suivantes, inspirées par la publication du livre de J. Klausner et par le discours de Wise : « le moment approche, a-t-il dit, où le fondateur du Christianisme sera officiellement reconnu par tous les Israélites. » Continuant d'analyser un état de choses qui l'épouvante bien un peu, notre orthodoxe cite, encore pour alerter ses coreligionnaires, un notable du

clergé anglican qui aurait adressé aux Juifs des mots flatteurs en vue de les séduire. Il n'omet point enfin de parler du P. Day qui est, nous apprend-on, un insatiable gobeur (*greedy-grabber*) d'âmes juives ; ce religieux a longuement écrit dans le *Catholic Times* sur l'attitude actuelle des Juifs, qui seraient plus sympathiques à la mémoire de Jésus. Il y voit les prodromes d'un mouvement qui permet d'entrevoir toutes les espérances de réconciliation.

De telles manifestations prouvent le « grand danger » qui est loin de laisser insensible la *Jewish Chronicle*. Elle en conçoit même quelque humeur. Cependant l'exposition des « dangers » n'est point terminée. Le logicien prévoyant de ce journal suggère que l'admiration pour la doctrine de Jésus est la grand'route du dogme. On s'imagine d'abord que les enseignements de Jésus sont juifs ; ensuite, la pente est facile, on se révèle chrétien...

Cette intransigeance n'empêche d'ailleurs point que le rédacteur de la *Jewish Chronicle*, en *gentleman* accompli, observant, dans un précédent article, que nous étions à une époque où l'on cherchait à se mieux comprendre entre Chrétiens et Juifs, souhaitait affectueusement que les meilleurs rapports s'établissent entre les uns et les autres. Il ajoutait néanmoins qu'il était nécessaire que chacun fût bien informé des positions réelles, tenues par les deux religions. « Cette heureuse condition ne pourra jamais être réalisée, écrit-il textuellement, en réduisant les différences qui subsistent dogmatiquement entre elles, ou en prétendant qu'elles ne sont pas ce qu'elles sont. Cela ne peut mener qu'à une fausse unité et à une harmonie illusoire. » Point de mirage, en effet. Et, ajouterons-nous, on n'édifiera sur une base solide un travail d'interprétation que si les prétendus orthodoxes le deviennent assez pour rétablir dans le Judaïsme contemporain les principes d'un Judaïsme ancien qu'ils ne cessent de discréditer.

En attendant, les proscripteurs de Jésus, au nom d'une religion qu'il faudrait conserver dans sa pureté, ont bien des

malheurs. Au cours de la controverse, un autre rédacteur habituel de la *Jewish Chronicle* (Ben Ammi) publiait un article dont le caractère excessivement laudatif est indiqué par le titre : « Il les surpasse tous. » Inséré en un pareil moment, je soupçonnais un peu que ce titre contient quelque allusion. Quoi qu'il en soit, il s'agit de Rabbi-Eliezer ben Hyrcanos qui surpassait tous les sages en Israël. Il a été le docteur le plus éminent de son temps. Le surnom de « Grand » lui a été appliqué. Eh bien ! cet Eliezer le Grand fréquentait précisément les Chrétiens, tandis qu'ils étaient persécutés par Trajan. Il fut même accusé de suivre leurs « errements ». Intéressante coïncidence, c'est lui qui prononçait cette sentence, qui rappelle l' « irréalisable » parole de Jésus, de ne point se préoccuper du lendemain et d'avoir confiance en Dieu, tandis que les besoins du jour présent étaient satisfaits par ce que l'on avait dans son panier.

Jésus rebelle à l'égard du gouvernement de son siècle, schismatique, caractère excessif de sa doctrine, messianisme avorté, divinité de son auréole, telles sont les raisons fondamentales qui exciteraient l'orthodoxie juive à ne point le réintégrer dans le Judaïsme. D'où vient alors que les organes de cette orthodoxie aient conçu quelque irritation contre l'auteur de *Jésus de Nazareth*, Joseph Klausner ? Telles sont de même pour lui les raisons principales d'exclure à tout jamais Jésus hors du Judaïsme, comme il le fut il y a bientôt vingt siècles. La différence entre cet écrivain et ses critiques énervés, la seule que je vois, est qu'il aurait témérairement parlé en termes mesurés de Jésus aux Juifs, alors qu'il aurait dû probablement, pour en être félicité, tenir cette physionomie grandiose sous le boisseau, au nom d'un anathème séculaire.

Quel niveau psychologique révèle la controverse que nous venons de développer ! Il nous reste à conclure.

Auparavant, je ne saurais faire complètement le silence sur un intermède qui se produisit au cours de la contro-

verse. Il est trop plaisant. Un correspondant, afin d'exciter la vigueur antichrétienne de la *Jewish Chronicle*, envoya une communication, composée de quelques passages significatifs d'une série de sermons prêchés par un Révérend Voysey. Ce prédicateur aux intentions épurées veut que l'on en finisse avec les « idoles », et il s'élance pour mettre en garde les enfants d'Israël contre l'écueil mortel de se laisser prendre aux portraits fantaisistes qu'on leur dépeint d'un Christ imaginaire. C'est un devoir pour cet apôtre scrupuleux de réagir contre le mouvement actuel qui tente d'attirer les Juifs dans le piège chrétien. Le moment est redoutable ! Il se précipite pour avertir les Juifs que, dans cette bonne vieille Angleterre, ils courent un péril pire que la persécution.

Vous êtes, s'écrie-t-il effrayé, vous êtes en danger d'être honorés, dorlotés et cajolés ; oui, d'être assimilés au troupeau chrétien à l'aide de présents corrupteurs... Le danger serait négligeable si vous ne viviez pas dans un pays chrétien, si vous étiez dans une contrée où le nom de Jésus n'est jamais entendu. Mais vous vivez au milieu d'une nation et parmi des gens qui l'ont si exalté au-dessus de Dieu qu'ils ne s'inquiètent plus s'il existe un Dieu ou non, puisqu'ils ont leur Christ, qui est tout en tous.

Cet homme généreux continue en comparant le Judaïsme, doctrine d'amour, et la religion de Jésus, doctrine de crainte et de vengeance divine. — Rassurez-vous, les versets de l'Ecriture sont doctoralement cités pour certifier une telle révélation ! — Il prévient encore que c'est au nom de Jésus que la « calotte » (*Priestcraft*) a pu se livrer à ses intrigues et se maintenir jusqu'à ce jour dans la Chrétienté. Il s'effarouche, s'indigne et vocifère (car rien n'indique que le Révérend Voysey soit un humoriste) contre l'idolâtrie qui a pour objet un homme que sa famille prenait pour un fou et que ses plus chers amis, ainsi que ses disciples, regardaient comme un Juif perverti, un Juif profondément perverti. C'est du moins ce que l'on peut croire d'après les récits incohérents des Evangiles.

Le correspondant de la *Jewish Chronicle*, en faisant parvenir ce réconfortant discours à l'usage des orthodoxes défaillants, n'ose point signifier qu'un tel secours provient d'une source chrétienne. Il qualifie modestement et vaguement le Révérend Voysey de « non-juif ». Je n'ai pu, en effet, découvrir à quelle religion ce digne prédicant appartient (10).

Revenons à nos conclusions.

A l'instant même où retentissaient les paroles du rabbin Wise, dont nous avons rapporté la substance, Klausner ne fut pas le seul à être interrogé par l'Agence télégraphique de Palestine. Elle questionna également son traducteur anglais, le chanoine anglican Danby. Celui-ci expliqua — et d'ailleurs il répétait son auteur à ce propos — que la publication du *Yeschou ha-Notsri* (*Jésus de Nazareth*) est un succès du Sionisme. Tandis que l'existence des Juifs, ajoute-t-il, était menacée, ils craignaient d'examiner sérieusement la personnalité et l'enseignement de Jésus, dont les partisans ont presque annihilé l'essence juive. La vie nationale des Juifs étant maintenant assurée, ils n'ont plus besoin de recourir à leur ancienne méthode défensive. Le Juif nationaliste de Palestine a désormais le droit pour sa nouvelle culture d'étudier tout ce que le Judaïsme a, dans le passé, donné à la civilisation. Le chanoine Danby déclare encore que le Dr Klausner reconnaît en Jésus une figure marquante et que de nombreux missionnaires de Palestine (11) considèrent son ouvrage comme une attaque violente contre la Chrétienté.

*Violente* n'est assurément pas exact. Le terme *d'attaque* n'est pas moins impropre. Le livre de Klausner est plutôt une insidieuse justification de la position juive contre les Chrétiens. Modérée dans l'allure, la thèse de Klausner

(10) J'ai appris, depuis que ces lignes ont été redigées, que Révérend Voysey appartient à l' « église théiste ».

(11) Je me permets de rappeler que, sous ce terme, il s'agit des propagandistes du Christianisme parmi les Juifs.

vise, avec d'autant plus de rigueur, à ratifier la condamnation de Jésus et son exclusion du Judaïsme, aussi bien celle d'autrefois que celle d'aujourd'hui. Ce Sioniste est loin de répéter le mot que le Talmud attribue à Akiba, l'animateur du soulèvement sioniste de jadis : « Si j'avais fait partie du Sanhédrin, aucune condamnation à mort n'aurait été prononcée. » (12) Je ne cherche point, par cette réflexion, à prêter des appétits sanguinaires au savant palestinien qui est, sans aucun doute, un homme pacifique. Il réprouve, au surplus, la prédication évangélique au nom des principes les plus bourgeois. Je veux simplement dire que son enquête aboutit à ne trouver aucune injustice commise en des temps anciens. Car l'action et la parole d'un Jésus « révolutionnaire » se heurtaient à la rigueur des lois.

On aura probablement observé que les réponses de Danby et de Klausner au questionnaire de l'Agence télégraphique de Palestine présentent certaines nuances. Comme il arrive souvent, ces nuances créent des différences essentielles, peu importe les intentions des auteurs. D'ailleurs, le traducteur du *Yeschou ha-Notsri* finit par avouer que cet ouvrage ne s'adresse pas aux Chrétiens. « Quoique l'auteur, dit-il, soit intimement convaincu d'être absolument resté à l'abri de toute influence subjective, le lecteur n'en sera pas autant persuadé. » Il recommande alors un tel livre aux Chrétiens « pour la documentation qu'il apporte en faveur d'une meilleure compréhension du milieu juif, intellectuel et historique, dans lequel Notre-Seigneur a évolué et vécu ». Les gens avertis, en cette matière, pourraient bien ne pas tomber d'accord sur ce point avec le docte chanoine. Ce travail offre, par contre, un intérêt particulier pour les

(12) Il n'est pas habituel que l'on relève ce trait. Pourtant cette noble parole, apparentée à celle que prononça Gamaliel, d'après les *Actes des Apôtres*, semble, en même temps qu'elle contient un regret de ce qui a pu être accompli, se rattacher à la condamnation de Jésus par le Sanhédrin. On ne connaît pas, je crois, d'autre procès religieux, sinon celui de Jésus, pendant le dernier siècle du second temple. La tradition talmudique prête cette affirmation commune à R. Akiba et R. Tarphon.

Chrétiens, par le fait qu'en plusieurs questions tout à fait délicates à traiter et qui ne manquent point de surexciter les passions jusqu'à blesser la vérité avec mauvaise foi, l'historien palestinien a pris le parti de rester loyal. Ce n'est pas sans mérite, puisqu'il s'agit de problèmes comme celui des allusions du Talmud contre Jésus. Sans doute, à la suite de la critique d'Herford sur le même sujet où il m'a semblé voir un peu de cavillosité, il cherche à réduire le nombre des textes où s'est cristallisée l'aversion juive contre Jésus. Mais enfin, on ne saurait trop féliciter Klausner de n'avoir point cédé comme certains docteurs en Israël qui soutiennent carrément qu'il n'est fait aucune allusion à Jésus dans le Talmud.

Me permettra-t-on cependant, puisqu'il est question de l'ancien antagonisme juif pour Jésus, de relever ce qui m'a paru contradictoire. Concluant son examen des passages talmudiques, Klausner déclare (p. 47 de l'édit. anglaise) qu'au moins jusqu'à la *fin* du deuxième siècle, on ne trouve aucun témoignage d'aversion. Or, p. 51, il dit, à propos du *Toldoth Yeschou*, que certains récits de ce pamphlet contre Jésus, insérés plus tard, furent courants chez les Juifs au *commencement* du deuxième siècle. La responsabilité de la génération des Tannaïm (13) ne serait donc pas aussi dégagée, relativement aux satires injurieuses à Jésus, que Klausner a désiré l'établir.

Peu importe ! Cet auteur a fait preuve de loyauté. Il l'a renouvelée à propos de difficultés non moindres. N'a-t-il pas eu le courage — puisque c'est le terme qu'il faut employer — de reconnaître l'authenticité des deux références de Josèphe concernant Jésus : l'une de pleine authenticité, l'autre d'authenticité partielle. Nous pourrions produire d'autres exemples. Il a également montré du tact. Parlant du « Nazaréen », il ne s'est pas répandu en considérations acides, étrangères à son sujet. Il ne fait allusion à

(13) Docteurs du Judaïsme aux deux premiers siècles de l'ère chrétienne.

l'Inquisition qu'une fois, et il parle sobrement des persécutions, autant qu'il le fallait. Si l'on veut bien se rappeler la qualité des arguments énoncés pendant la controverse de la *Jewish Chronicle*, il ne sera que juste de répéter que l'attitude de Klausner est méritoire. Dès lors, il me sera d'autant plus pénible de formuler quelques réserves sur son œuvre remarquable.

Un ouvrage écrit en hébreu et pour l'instruction de centres juifs, traduit pour les Juifs de langue anglaise qui n'ont point la connaissance de l'hébreu moderne, un ouvrage qui n'intéresse pas les Chrétiens, sinon d'une façon spéciale, et qui est, à mon avis, inférieur sous ce rapport à d'autres travaux de même genre, n'est-ce point toutefois une sorte d'impolitesse que de se permettre d'en donner son opinion ? Excusons-nous de cette indiscrétion.

La *Jewish Chronicle* exprimait son peu de confiance pour l'avenir, concernant l'essor intellectuel du Sionisme, en l'estimant d'après le premier bourgeon issu de sa *Yischub* (université). Partageons ce même sentiment, mais pour d'autres raisons que les siennes.

Que penser, en effet, d'un auteur qui, après avoir fait un grand étalage de ses prétentions à l' « objectivité », écrit froidement les assertions suivantes?

De tels problèmes : *Quelle est la valeur historique des Evangiles ? Quel a été le caractère historique de Jésus ?* (comme nous les comprenons aujourd'hui) ne se posèrent pas au moyen âge ni même à l'époque de la Réforme. Socin et Michel Servet (brûlé sur l'ordre de Calvin) nièrent tous deux la divinité de Jésus et le regardèrent comme un prophète et comme le fondateur d'une religion, mais ils ne trouvèrent aucun problème à résoudre dans la vie de Jésus, et ils ne purent point appliquer les méthodes de la critique historique aux Evangiles. Plus scientifique a été l'attitude des déistes anglais. Jean Toland, Pierre Annet, et le plus éminent de tous, Thomas Woolston, nièrent les miracles de l'Evangile et s'efforcèrent de les rationaliser.

Je ne crois pas qu'ils admettaient davantage les miracles

de l'Ancien Testament et ils les rationalisaient sans barguigner. Serait-il vrai, ainsi que le prétend Toland, que la colonne de nuée, qui conduisit les Israélites dans le désert, n'était autre que le beau-frère de Moïse ? Voilà une petite cachotterie à l'actif des Scribes et des Docteurs de l'Ancien Testament ! M. Klausner doit, je m'imagine, faire grand état de la loi de Moïse. Cependant, le « plus éminent » des Déistes nous affirme que Moïse n'a jamais existé, que ce nom désigne une pure allégorie. La gloire de Woolston n'aurait-elle toute son ampleur, pour notre Sioniste, que dans la mesure où ce négateur forcené sapait les bases de l'Evangile ?

Klausner pose donc, dès le principe, cette équation d'un objectivisme douteux : *Science critique* égale *Rationalisme*. Et quel rationalisme encore ! Celui de la négation radicale, celui du déisme anglais qui anticipa — d'après cet auteur qui leur adresse ses compliments à propos de leurs « anticipations » relatives au Nouveau Testament — maintes idées du XIXe siècle concernant Jésus et l'Evangile. Quelle objectivité! Les exégètes que notre Sioniste s'évertue à mettre en relief sont de la même farine. Chacun se souvient de la remarque de David Baron sur les Juifs de l'Europe centrale qui ne se plaisent à s'instruire de la littérature « chrétienne » qu'auprès des auteurs dont la critique religieuse est négative. Il se pourrait qu'en fait d'objectivisme, le Dr Klausner ait seulement transplanté en Palestine, à son insu, les semences du rationalisme judéo-allemand. Il n'était point nécessaire de signaler sur la couverture de son livre que l'éminent écrivain était gradué d'Heidelberg. La lecture de son texte pourvoyait à notre édification. Nous serions tout de même amusés de savoir si Klausner, qui appuie ses affirmations sur maintes autorités qui sont, par antisémitisme, destructrices du Nouveau Testament, les prendrait encore pour garanties à l'égard de l'Ancien. Son « objectivité » resplendirait d'originalité.

Eh quoi ! pas le plus petit mot, même pour un Tholuck

qui, forçant dans ses retranchements un Strauss, l'obligeait à s'amender. Eh quoi ! de chaudes louanges à H. Grætz pour son ouvrage *Sinaï et Golgotha*, à propos duquel Klausner ose écrire : « c'est par la forme et le style l'œuvre d'un artiste ; et, à maints égards, elle n'a pas vieilli. » Il ose ainsi parler d'une critique tortueuse, insinuante, sarcastique et acrimonieuse. Afin d'établir que la question confessionnelle, dans nos opinions, n'est pas en cause, nous avouerons (après nous être abstenu de citer quelque auteur catholique) que les travaux d'un Israël Abrahams auront toujours l'agrément des chercheurs désintéressés parce qu'ils apportent vraiment une documentation rabbinique de la meilleure qualité, pour épandre de vives lumières sur les faits et les dires évangéliques.

Et cependant, il y a un esprit nouveau dans le judaïsme. Reconnaissons-le avec le Dr Mélaméd. Klausner a introduit en Palestine le point de vue d'un Maïmonide (14), adopté depuis longtemps en d'autres pays par toute une phalange d'écrivains juifs. D'après l'animosité que nous ont dévoilée d'acerbes critiques, à propos de son livre, cet événement constitue un fait inédit. Un grand nombre des coreligionnaires de Klausner, en adoptant sa thèse, ne se rassasieront plus seulement de cette nourriture faisandée de pamphlets et de caricaturales satires contre Jésus. C'est ce que remarque Mélaméd en ces termes :

> Le caractère révolutionnaire de la proposition de Klausner (que les Juifs considèrent Jésus comme une grande personnalité morale) ne peut être saisi et apprécié qu'en réalisant le fait qu'elle a été énoncée à Jérusalem par le premier savant orthodoxe juif de notre époque, et que d'innombrables générations juives étaient venues, puis avaient disparu sans prononcer le nom de Jésus.

Il est vrai que Klausner, en somme, relèvera le niveau intellectuel des adversaires du Christianisme. C'est quelque chose. Nul n'est à même de prévoir les conséquences d'une telle hardiesse. On se rend compte, néanmoins, combien

(14) Jésus, lumière messianique pour les Gentils.

est peu informé ou puéril l'enthousiasme des uns et la haine des autres. Klausner, l'auteur de *Jésus de Nazareth*, qui est en même temps le directeur du principal organe sioniste de langue hébreue, *Ha-Siolach*, a été, en effet, traité de *chrétien fanatique* par le Dr A. Kominko, de Vienne ! Nul n'est capable de prévoir ces conséquences, il est compréhensible que l'orthodoxie les redoute. Les craintes de la *Jewish Chronicle*, par exemple, ne sont point vaines, lorsqu'elle assure que le Christianisme pourrait imprimer son influence sur le Judaïsme, « si les Juifs se mettent à étudier la vie de Jésus au lieu de méditer la loi de Moïse, et les enseignements du Nazaréen au lieu des messages des prophètes hébreux ». Elle va jusqu'à dire qu'une telle question est d' « importance vitale » pour le peuple juif.

Si l'ouvrage de Klausner, qui exclut Jésus-Christ de la tradition juive, ne permet certainement pas de constater, pour le présent, d'autre évolution de la pensée israélite que celle que nous venons d'indiquer, les articles apeurés de la *Jewish Chronicle* tendraient à témoigner, par leur inquiétude, à défaut de divers autres symptômes révélateurs, qu'il existe, en Angleterre tout au moins, un mouvement d'une certaine envergure, où la vigueur du Judaïsme s'appauvrit. L'agglomération des Juifs-Chrétiens y doit être assez considérable, puisqu'on a jugé opportun de composer une liturgie spéciale à cette classe de convertis. Cet office de la messe pour les Juifs-Chrétiens se compose d'un mélange des formes traditionnelles du judaïsme avec les principes de la foi et du culte chrétien. Cette liturgie a été approuvée par l'évêque (anglican) de Londres. Le soin de la rédiger a été confié à Paul Levertoff, hébraïsant d'une grande valeur. Ce Juif-Chrétien s'est acquis de la notoriété par une *Vie de Jésus* en hébreu, précédant celle de Klausner, une *Vie de saint Paul*, également en hébreu. Il a traduit dans cette langue les *Confessions* de saint Augustin. Son travail sur le *Hassidisme* a été très remarqué. Celui sur l'*Amour et l'époque messianique*, d'après les mystiques

juifs et dans leurs rapports avec le quatrième évangile, est l'un des écrits juifs-chrétiens les plus émotionnants, malgré sa forme austère et trop concentrée, à tel point qu'elle le rend profitable surtout aux personnes déjà familiarisées avec cette littérature. Cet opuscule de quelques pages appartient vraiment aux *maxima paucis*.

Le retentissement de l'ouvrage de Klausner serait étrange, inexplicable, si l'on oubliait qu'il s'agit d'une thèse composée par un Sioniste pour des Sionistes. En effet son opinion, dans le peu qu'elle a de favorable sur le prophète de Nazareth, laisse très loin derrière elle — c'est ce que l'on ne rappelle point — les hommages éclatants, rendus à différentes reprises, par des Juifs à Jésus. J'en citerai au moins un, celui qui est le plus récent, je crois, et qui présente le plus d'imprévu, de force et de courage. Je fais allusion à l'appel vibrant, pathétique et généreux que le distingué rabbin Enelow adressait, en 1920, à ses coreligionnaires, et à l'occasion duquel ils ne firent pas entendre le moindre tapage. En quelques feuillets, Enelow se révèle comme le Juif qui a peut-être le mieux compris Celui qu'il appelle la figure la plus fascinante de l'histoire. Son éloge, dicté par le plus bel idéalisme, accomplit la merveille de faire mieux aimer encore Jésus par les Chrétiens eux-mêmes, et il réussit à montrer tout ce que peut avoir de sympathique et d'émotif la religiosité juive, de suggérer l'intensité mystique d'Israël. Quoique savant, talmudisant expert, Enelow n'a point voulu étaler une brillante érudition. Son livre manifeste un élan du cœur en contact intime avec la raison. Ne nous y trompons point, en effet, ce rabbin n'est pas un disciple de la Kabbale, et nous nous sommes permis d'exprimer avec regret, autre part, notre dissentiment avec cet auteur sur un point de cette tradition. Son attitude repose sur un rationalisme affectif et créateur. Elle est d'un psychologue indépendant qui a profondément réfléchi sur l'expérience religieuse des mystiques.

Or, voici qu'aux yeux de ce Juif, qui n'a pas abandonné

la foi ancestrale, Jésus n'est plus un rebelle, un schismatique, un séducteur du peuple, un révolutionnaire, bon tout au plus à être ramassé par la police. Il n'est plus un contempteur des Sages, un thaumaturge entouré de femmes douteuses, guérissant les hystériques. Il n'est plus une doublure d'Hillel, un *rabbi* qui a su donner un tour poétique à des maximes morales que tout le monde connaissait, et capable par là d'enthousiasmer les simples. Jésus retrouve chez Enelow son caractère sublime. Il est un prophète qui reprend le rôle des prophètes, interprétant les lois qui règlent la vie intérieure suivant un mode nouveau et spiritualisé. Il devient celui qui a enseigé d'une manière personnelle, et en vertu de sa propre expérience mystique, les vérités essentielles et les beautés fondamentales de la vie religieuse. Et c'est pourquoi, s'écrie le rabbin Enelow nous l'estimons comme une personnalité vraiment originale. Plus loin, il énonce encore cette réflexion si exacte : « Jésus ne fut l'homme d'aucun parti, il a été lui-même ». Ce que ne comprennent guère tant d'exégètes juifs qui en font une sorte d'Essénien, comme Græetz, ou qui tendent à le confondre dans la foule des zélotes, quand ce n'est pas au nombre des émeutiers, flatteurs des gueux et de la racaille.

Que signifie encore Jésus pour Enelow ? Il signifie l'amour qu'il a inspiré, la consolation qu'il a donnée, le bien qu'il a créé, l'espérance de la joie dont il a embrasé les cœurs, tout ce qui est resté, en un mot, sans égal dans l'histoire humaine... Il faudrait reproduire tout l'opuscule de notre auteur.

J'en ai dit assez pour retracer la physionomie de l'ouvrage de ce rabbin qui pensait l'heure venue de proposer que le prophète de Nazareth soit enfin le trait d'union entre Juifs et Chrétiens. Mais Enelow, ce n'est pas Wise. Wise est un personnage d'importance, politique plus que religieuse. Enelow n'emprunte aucune force à sa situation. Il n'y avait aucun intérêt — étranger d'ailleurs au problème de Jésus — à prêter quelque attention à ses paroles, quoi-

qu'elles fussent plus impressionnantes que celles de Wise, et, sans comparaison possible, d'un « Christianisme » autrement plus exalté que celui de Klausner. Puisqu'il n'était point un Wise, ni un Klausner, qu'importait ! Enelow reprenait son rang parmi les Juifs distingués qui avaient, plus ou moins, exprimé des sentiments honorables sur Jésus : les Michel Weill, J. Cohen, Benamozegh, Lévy-Bing... et tant d'autres. Il n'en différait que par l'éloquence, l'énergie des convictions et l'amplitude de son libéralisme.

Nous savons maintenant ce que les Juifs pensent de Jésus. Et il nous a été agréable, pour finir, de citer les termes d'un rabbin dont la générosité a été soulevée par le rêve de la pacification des âmes et la réconciliation des esprits. On est heureux de constater qu'il se trouve en Israël des intelligences assez vastes, des cœurs assez libres, pour comprendre que, toutes questions théologiques mises à part, il serait encore préférable, pour le Judaïsme, au nom de la logique et de l'esthétisme moral qui se moquent des intérêts et des passions, de réintégrer dans sa tradition, plutôt que d'en rejeter la figure la plus désintéressée, la plus pure et la plus idéale, victime des pouvoirs établis et satisfaits de son temps.

Qu'on me permette d'ajouter une dernière réflexion. Jacob Wassermann, approuvé par Buber, énumère les éléments du caractère paradoxal du peuple juif. Le Juif est en effet contradictoire. Spinoza, excommunié par la Synagogue, a été réintroduit au sein de son peuple comme une gloire du Judaïsme. Il s'en était pourtant évadé ! Mais, enfin, on ne lui tient plus rigueur de rien, on ne veut pas même se souvenir qu'il a eu l'audace d'écrire que « le Christ a moins été un prophète que la bouche même de Dieu ». N'était-ce point parler de Jésus comme ce saint Jean qui proclamait en araméen : *Ou'mémra bissera ithhabéd* (Et la parole s'est faite chair) ? — Le Juif, peuple de contradictions !

PAUL VULLIAUD.

# MAUPASSANT
## SOURCE DE GABRIELE D'ANNUNZIO

—

Guy de Maupassant, Gabriele d'Annunzio? Il n'est pas coutumier de voir accouplés les noms de ce poète exalté, de ce conteur exact et prosaïque. Entre la froide impersonnalité du premier, l'ardent égotisme du second, nulle ressemblance. Pas davantage entre leurs caractères d'hommes, leurs conceptions de l'art, leurs idées philosophiques (si le mot n'est pas un peu lourd pour eux) ou les divers incidents de leur vie. Le parallèle ne saurait les réunir sous son joug.

Pourtant, il est entre eux un point commun : la fidèle admiration que d'Annunzio n'a cessé de vouer à Maupassant. De là part un fil qui nous mènera vers de curieuses constatations et des conclusions inattendues. Qu'un tel engouement ait pu naître chez un jeune Italien pour un Français déjà célèbre, rien de plus explicable, historiquement. Car nous ne chercherons pas par quels mobiles psychologiques cette nature a élu une idole si différente d'elle-même : le sentiment existe, et cela suffit. Mais ce qui lui a permis d'être, c'est la connaissance approfondie de notre langue, que possédait d'Annunzio. Il pratique constamment les auteurs français, il a habité et aime la France, il a même écrit pour notre scène. Encore favorable, ce fait : Maupassant est l'aîné de treize ans, et bien qu'il ait débuté assez tard dans les lettres, sa renommée grandissait déjà lors des premiers essais de d'Annunzio. Enfin, l'Italie commençait seulement à s'étirer de sa torpeur littéraire : où un esprit ouvert devait-il chercher l'aliment, sinon à l'étranger, et surtout

dans notre pays, qui pétillait alors de la flambée naturaliste?

Le jeune homme aborde, lui aussi, la prose par des contes. Dès l'âge de dix-neuf ans, il donne *Terre Vierge* (1882). Au vrai, s'il a choisi ce genre, ce n'est point par imitation de son devancier — qui d'ailleurs le précède de peu, son premier livre, *La maison Tellier,* datant de 1881. Lors de la composition de *Terre Vierge,* d'Annunzio ne connaissait pas encore Maupassant. Si l'on a pu discerner chez lui des influences étrangères, ce seraient plutôt, à cette époque, celles de Baudelaire et d'Edgar Poe. Rien qui ressemble moins aux nouvelles de l'écrivain normand que ces premiers fragments, qui mériteraient mieux le nom de tableaux, autant par la ténuité du sujet et l'abondance de la description que par une tendance à l'indéfini, à la conclusion sans véritable dénouement, en point d'orgue. Somme toute, *Terre Vierge* s'affirme assez conforme à ce que sera le génie du jeune Italien, et nulle interférence notable ne s'y est encore produite. Livré à lui-même, il s'y abandonne à une poésie sans limites, criante de couleur, antipode des dons exigés par le genre.

*Le Livre des Vierges* (1884) contient six nouvelles assez longues. Peut-être l'une de celles-ci, *La Comtesse d'Amalfi,* permettrait-elle de distinguer déjà, dans la peinture de cette bourgeoisie de petite ville, un certain réalisme narquois de provenance transalpine. En tout cas, celle qui s'intitule *Saint-Laimo, navigateur,* offre une analogie tout à fait frappante avec *La légende de Saint-Julien l'Hospitalier,* l'un des *Trois contes* de Flaubert : par le ton tranquille et fervent, naïf et hiératique à la fois; surtout par le sujet : un jeune aventurier sanguinaire qui finit en saint. Mais cette comparaison nécessiterait à elle seule une étude spéciale.

Dans le recueil intitulé *San Pantaleone* (1886), brusquement la note change. On ne peut dire sans doute

que l'auteur y a simulé constamment le tour de son émule français : il reste plus chaud, plus nuancé, moins sobre ; et certains contes tirés de la chronique de Pescare, sa ville natale, sont d'une couleur locale qui en fait à elle seule le caractère. Mais la différence de ce second volume avec l'ensemble de l'œuvre décèle l'influence maîtresse qu'il a subie. Une simple comparaison de dates le confirme : en 1883 paraissent coup sur coup les *Contes de la Bécasse, Mademoiselle Fifi, Une Vie*; en 1884, *Clair de Lune, Les sœurs Rondoli, Miss Harriet, Yvette.* Cette avalanche de chefs-d'œuvre a dû être happée au passage par d'Annunzio. Il les dévore, les rumine. Et son désir naît d'imiter cet art original, dont il voyait quel parti tirer. Nous saurons bientôt jusqu'à quel point l'imitation fut consciente. Il emprunte toutes les « manières » de Maupassant, tout son cycle. Ainsi, il transpose en italien la verve comique de l'autre : *Le cochon de Maître Peppe* évoque — mises à part les dissemblances de race et de climat — une de ces grasses histoires normandes dont l'élève de Flaubert avait le secret. Et *L'Idylle de la veuve* tente de reproduire l'atmosphère étouffante des drames de famille, tels que les concevait Maupassant.

Si ces productions de jeunesse ne donnent pas toute la mesure de son talent, une des raisons, peut-être, en est que d'Annunzio se laisse attirer trop loin de son tempérament par l'exemple illustre. Le conte lui convient mal, tant par une brièveté qui s'impose un peu sèche, que pour sa marche droit au but par un sujet très délimité. Ce genre veut une technique lucide et toujours maîtresse d'elle-même. Le sensitif et fougueux fils des Abruzzes se sentait peu à l'aise en une telle discipline. *Les Vierges aux Rochers, Le Feu,* voilà les thèmes qui lui agréent, où il peut se lancer sans crainte de se heurter à des bornes.

Il respire déjà mieux dans la nouvelle d'une certaine étendue, telle qu'*Episcopo et C^ie^* (1892), son chef-d'œu-

vre en ce genre. Mais qui ne voit que ce morceau est bien de la veine de Maupassant? Style à part, celui-ci ne l'eût pas désavoué. Même naturalisme précis et cruel, mêmes situations ordinaires fournissant des émotions tragiques, même *tous les jours* banal et atroce. Cette façon si peu « d'annunzienne » de choisir le sujet et de le traiter, qu'il a abandonnée par la suite pour un ton plus lyrique et brûlant, il la doit encore, sans nul doute, à son modèle. Enfin jusqu'au thème — ces confidences d'un pitoyable détraqué — qui ne laisse de rappeler *Le Horla* (1887).

Cette influence a galvanisé la verve de Gabriele d'Annunzio. Non pas les plus beaux de ses contes, mais les plus accomplis, sont ceux où elle se sent davantage. Mais plaçons-nous plus près. Nous distinguerons bientôt entre certains récits de l'un et de l'autre des relations plus profondes encore.

Le recueil de *San Pantaleone* renferme quatre contes dont la filiation apparaît incontestable : *La sieste, Le martyr, Turlendana,* et *La mort de Candia.*

Le premier, écrit en septembre 1884, s'apparente sans aucun doute avec *L'abandonné* (paru dans le volume intitulé *Yvette*) dont il a emprunté la trame pour y tisser des motifs un peu plus fournis, mais analogues. Tous deux retracent l'histoire d'une vieille dame de l'aristocratie. A peu près du même âge, voire elles ont quelque ressemblance, puisqu'elles portent leurs cheveux blancs tordus en spirales aux tempes. Elles ont fait jadis le même mariage de convenance, l'une avec un diplomate, l'autre avec un soldat, souvent et longtemps partis. Pendant une de ces absences prolongées, une passion survient dans leur vie; elles qui n'ont jamais aimé s'éprennent chacune d'un homme marié, et lui cèdent. Mais un jour, elles s'aperçoivent avec angoisse qu'elles sont enceintes. Et elles vont se cacher dans un petit village provençal : un chalet au milieu d'un jardin abri-

tera leur grossesse. Elles se rappellent avec une douceur mêlée les longues journées d'attente passées dehors, à l'ombre; puis les souffrances des derniers jours, la nuit de l'accouchement (l'amant était là, pâle, qui leur baisait la main), leurs cris, leurs tortures; leur émotion au premier vagissement du nouveau-né. Le lendemain, quelle joie de garder son fils auprès de soi! Mais aussitôt on le leur ôte, pour l'emporter elles ne savent où. Jamais elles ne l'ont revu. Elles savent seulement qu'il a été doté et établi par le père, qu'il vit maintenant en paysan.

Comme elles n'ont pas eu d'autres enfants, elles ont pensé leur vie entière à ce petit être. Et certes les mères sont toutes les mêmes, puisque l'une comme l'autre ne s'imagine point qu'il ait grandi. Bien des fois elles ont supplié l'amant de leur donner des nouvelles, de leur faire revoir leur enfant. Mais lui refusa toujours : elles n'eussent pas pu se contenir, l'autre eût deviné, cherché à exploiter son état. Tant de prudence les confondait.

Ici s'accuse une légère différence : d'Annunzio fait révéler le nom et la retraite du fils par l'amant sur son lit de mort; Maupassant, plus simplement, amène ensemble M. d'Apreval et M^me^ de Cadour sur le lieu de l'action. Le stratagème du premier lui permet d'accroître le pathétique : si le marquis de Fontanella venait à partir sans qu'elle eût pu lui arracher le précieux secret!

Et quarante ans après la naissance de leur fils, les deux vieilles femmes ont obtenu — caprice dont leur mari s'étonne — d'aller passer les vacances, l'une au milieu d'une aride campagne italique, l'autre dans la triste ville de Fécamp. C'est par une journée accablante qu'a lieu l'espèce de pèlerinage. Elles resongent à l'enfant: comment est-il? Et elles s'échappent : l'Italienne seule, la Française avec M. d'Apreval. Autour d'elles, les champs sont muets et déserts, seulement troublés par le cri des sauterelles ou la musique des cigales. La route s'engage

sous des arbres; on se renseigne à la première maison. L'émotion de la mère se manifeste dans les deux contes par les mêmes mots : « Mon Dieu! oh! mon Dieu! » et par les mêmes réactions physiques : violents battements de cœur, suffocation, faiblesse des jambes.

On prend un sentier, on arrive à une cour entre des bâtiments, on franchit une barrière. Pierre Bénédict est fermier, alors que Luc Marino fait le métier de passeur. Et les mendiants couchés manquent chez Maupassant. Mais, de part et d'autre, du bétail broute, veaux ou vaches, des poules picorent, des instruments aratoires gisent sur le sol. Quelqu'un sort de la maison, petite fille ou vieillard, également minables, et s'enquiert de ce que l'on veut. Il faut trouver un prétexte : chez Bénédict, ce sera une tasse de lait, et chez Marino le passage de la rivière. Maupassant confie à la femme du rustre un rôle plus actif que d'Annunzio. Mais tous deux feront couler les pleurs de leur héroïne, s'en étonner le spectateur, demander par lui quelle en est la cause, et si la dame ne se trouve pas malade.

Et voici l'arrivée de l'homme, du fils, saisi par l'objectif du narrateur en pleine fatigue d'une fin de travail. Il arrive à grands pas lents, passe sans regarder personne, pousse une exclamation triviale, puis réclame à boire à sa femme, car il a soif. Mais si d'Annunzio parachève son portrait, Maupassant se contente de nous suggérer que c'est une brute, et lui donne une apparition plus courte.

La surprise douloureuse de la mère est la même : c'est là son fils! Voilà ce qu'on en a fait! Dans les deux cas, elle paye le service rendu, et donne plus que le compte : tout ce qu'elle peut faire pour affirmer sa maternité.

Puis il faut partir, le cœur serré. Mais narquois est le dénouement de *L'abandonné*. « Avez-vous fait une jolie promenade, au moins? » demande le mari. D'Apreval

répond : « Charmante, mon cher, tout à fait charmante. » Au contraire, dans *La sieste*, la fin se montre plus poignante, mais aussi plus mélodramatique : la vieille dame éperdue, effrayée d'ailleurs par un mendiant idiot qui la poursuit de ses supplications, se jette à l'eau, et c'est son fils le passeur qui repêchera le corps avec une indifférence professionnelle, sans soupçonner la vérité.

*Le martyr* (écrit en avril 1885) a pour sujet l'opération en mer, sur un lougre, d'un matelot atteint d'une pustule maligne. Simple rougeur d'abord, « une affaire de rien », le bouton enfle rapidement et devient douloureux, énorme. Les remèdes variés que l'on essaie — y compris les invocations à saint Roch — échouent, et il ne reste bientôt plus à tenter que l'incision. Cependant le patient hésite, tergiverse. Il se décide enfin; un de ses compagnons taille dans la tumeur avec un couteau. Mais trop tard : l'homme meurt et son cadavre est jeté à la mer.

Le recueil des *Contes de la bécasse* (1883) offre une nouvelle semblable : *En mer*. Toutefois, le texte italien est loin de côtoyer aussi assidûment celui de Maupassant que dans le précédent exemple. Le récit français relate, non pas une piqûre d'insecte, mais un bras broyé par l'amarre du chalut. Sans doute la plaie s'envenime et, la gangrène s'y mettant, il faut aussi trancher avec le couteau d'un matelot, mais c'est le blessé lui-même qui s'opère; et il n'en meurt pas, et cela fournit à l'auteur une fin tragi-comique : l'enterrement du bras coupé.

Malgré ces divergences, la précision de certains détails communs permet d'identifier sûrement en ce conte la source où puisa d'Annunzio. Il y a d'abord le rôle joué par la mer, rôle de premier plan, puisque c'est elle qui prolonge la traversée et contraint de recourir aux moyens de fortune. Au départ, le temps était beau; mais le vent ne tarde pas à s'élever, tourne en tempête et fait dériver les bateaux. Puis l'ouragan s'apaise; fra-

gile accalmie, car une nouvelle bourrasque surviendra encore avant la sérénité finale.

Même identité dans l'attitude de l'équipage : chacun donne son avis, absurde ou empreint d'un solide bon sens. Après l'opération, on recommande au blessé, sur le chalutier comme à bord du lougre, de mouiller la plaie avec de l'eau salée. A un certain moment, les deux récits se rejoignent presque :

LE MARTYR (1)

— Descends! lui cria Ferrante.

Gialluca descendit dans la cabine. Il sentait une chaleur cuisante, etc.

Une demi-heure après, Gialluca remonta sur le pont, aussi défait que s'il fût sorti de la tombe. Il aimait mieux être en plein air, s'exposer aux embruns, voir les hommes, respirer le vent.

EN MER

— Tu serais mieux en bas, lui dit son frère. Il descendit, mais au bout d'une heure il remonta, ne se sentant pas bien tout seul. Et puis, il préférait le grand air.

Enfin la compassion de tous ces simples ne va pas sans beaucoup d'égoïsme — nécessaire peut-être — et l'âpre souci de leur intérêt. On abandonne le patient pour vaquer à la manœuvre. Javel aîné défend qu'on coupe la corde de son chalut pour sauver le bras de son frère. Quant aux matelots italiens, afin de n'être pas inquiétés, ils envoient au fond le corps de Gialluca et diront qu'une lame l'a emporté vif.

Entre *Turlendana* et *Le retour*, ce petit chef-d'œuvre qui fait partie du recueil d'*Yvette*, les dissemblances ont trait, non à la donnée en elle-même, mais plutôt à la composition et à quelques circonstances accessoires. La première partie (*Turlendana revient*) du conte italien est d'ailleurs seule à considérer : la seconde (*Turlendana ivre*), cette histoire d'ivrognes et de chameau mort, sur-

(1) Toutes mes citations sont empruntées aux traductions Hérelle.

ajoutée et de fin bizarre, ne présente aucune relation, même lointaine, avec le conte français. En bref, ce retour est celui d'un marin que l'on croit perdu en mer, et qui, rentré au pays après bien des années, retrouve sa femme remariée. Les deux héros ne se ressemblent pas absolument. Certes, las, taciturnes, guère plus l'un que l'autre ils ne mettent de hâte à se faire connaître. Mais la patience et la réserve du Normand, qui rôde deux jours autour de sa maison et ne se déclare qu'interpellé par le nouveau mari, ne sont point tout à fait la silencieuse goguenardise de Turlendana. Celui-ci fait d'ailleurs à Pescare une entrée singulière et bruyante, avec son singe, son ânesse et son chameau; par contre, Martin n'est qu'un pauvre hère. Si le premier revient au bout de trente ans, sa femme ayant eu dans l'intervalle trois maris, le second ne compte que treize années d'absence, mais revoit ses enfants mêlés à ceux de son successeur. Enfin Maupassant a su tirer une note sarcastique de la question d'intérêt : la maison appartient en effet à Martin, et il y tient plus qu'à la femme :

— Moi, j'ferai à ton désir. Je n'veux pas faire tort. C'est contrariant tout de même, vu la maison. J'ai deux éfants, tu n'as trois, chacun les siens. La mère, c'est-ti à té, c'est-ti à mé? J'suis consentant à ce qui te plaira; mais la maison, c'est à mé, vu qu'mon père me l'a laissée, que j'y sieus né, et qu'elle a des papiers chez le notaire.

Il faut arriver à la scène cruciale, à l'entrevue des personnages essentiels, pour constater les emprunts faits par d'Annunzio. Encore, dans *Le retour,* cette scène se joue-t-elle entre trois protagonistes : la femme et ses deux maris (sans compter les enfants), tandis que Turlendana ne dîne qu'avec le dernier époux de Rosalba; celle-ci est exclue par l'auteur. Mais, sauf ces différences, les deux narrations sont conduites de front sans trop s'écarter l'une de l'autre. On en jugera en comparant les fragments ci-dessous, où les passages identiques — qui

ne se trouvent pas toujours dans le même ordre — ont été soulignés :

TURLENDANA

... *Turlendana s'assit et commença à manger* à grandes bouchées, *la tête baissée* sur son assiette, sans souffler, comme un homme *affamé*. Il était presque complètement chauve; une profonde cicatrice rougeâtre lui coupait le front dans toute sa longueur et descendait au milieu de la joue; une barbe grise et touffue lui montait jusqu'aux pommettes, qui étaient saillantes; la peau, brune, sèche, pleine d'aspérités, *rongée* par les intempéries, brûlée par le soleil, *ridée par les souffrances*, semblait n'avoir plus conservé aucune sensibilité humaine; les yeux et tous les traits étaient, depuis longtemps, comme pétrifiés dans l'impassibilité.

LE RETOUR

... *Le rôdeur s'assit* et se mit *à manger, la tête baissée* sous tous les regards.

La mère, debout, le dévisageait; les deux grandes filles, les Martin, adossées à la porte, l'une portant le dernier enfant, plantaient sur lui leurs yeux avides, et les deux mioches, assis dans les cendres de la cheminée, avaient cessé de jouer avec la marmite noire, comme pour *contempler aussi cet étranger*.

*Verdura*, curieux, *s'assit près de lui* et resta là *à examiner l'étranger*. Il était plutôt gros, avec la face d'une couleur rosée, délicatement veinée comme la rate des bœufs.

A la fin, *il demanda* :

— *De quel pays venez-vous?*

Turlendana, *sans lever la tête*, répondit simplement :

— *Je viens de loin.*

— *Et où allez-vous?* demanda encore Verdura.

— *Je reste ici.*

Verdura, stupéfait, se tut.

Turlendana enlevait aux poissons la tête et la queue et il les mangeait un à un, broyant les arêtes avec ses dents. *A chaque poisson, il buvait une gorgée de vin.*

*Lévesque, ayant* pris une *chaise, lui demanda :*

— *Alors, vous v'nez de loin?*

— *J'viens de Cette.*

— A pied, comme ça?

— Oui, à pied. Quand on n'a pas les moyens, faut ben.

— *Ousque vous allez donc?*

— *J'allais t'ici.*

— *Vous y connaissez quéqu'un?*

— *Ça se peut ben.*

*Ils se turent. Il mangeait lentement*, bien qu'il fût *affamé*, *et il buvait une gorgée de cidre après chaque bouchée de pain.* Il avait un visage *usé*, *ridé*, creux partout, et *semblait avoir beaucoup souffert.*

— *Vous connaissez quelqu'un, ici?* reprit le cabaretier, avide de savoir.

— *Peut-être*... répliqua l'autre évasivement.

Démonté par la concision de son interlocuteur, *Verdura se tut* une deuxième fois. On entendait la *mastication lente* et pénible de Turlendana au milieu des cris des buveurs, au rez-de-chaussée.

Après un moment, Verdura rouvrit la bouche.

— Dans quel pays naissent les chameaux? Ces deux bosses sont-elles naturelles? Est-il possible de domestiquer une bête aussi grande et aussi forte?

Turlendana le laissait parler, sans bouger.

— *Quel est votre nom,* monsieur l'étranger?

Celui-ci *leva enfin le nez* de son assiette et dit froidement :

— *Je m'appelle Turlendana.*

— Quoi?

— Turlendana.

— Ah!

La stupéfaction de l'hôte n'eut plus de limite. Et *une espèce de vague épouvante* commençait à flotter au fond de son âme.

— *Turlendana!... D'ici?*

— *Oui... d'ici!...*

Verdura fixa sur l'homme ses gros yeux bleus.

— Alors, vous n'êtes pas mort?

— Je ne suis pas mort.

— *Alors, vous êtes le mari de Rosalba Catena?*

— *Je suis le mari de Rosalba Catena.*

— Et maintenant, s'écria Verdura avec un geste de per-

Lévesque lui demanda brusquement :

— *Comment que vous vous nommez?*

Il répondit sans *lever le nez* :

— *Je me nomme Martin.*

*Un étrange frisson* secoua la mère. Elle fit un pas, comme pour voir de plus près le vagabond, et demeura en face de lui, ses bras pendants, la bouche ouverte. Personne ne disait plus rien. Lévesque enfin reprit:

— *Etes-vous d'ici?*

Il répondit :

— *J'suis d'ici.*

Et comme *il levait enfin la tête,* les yeux de sa femme et les siens se rencontrèrent et demeurèrent fixes, mêlés, comme si les regards se fussent accrochés.

Et elle prononça tout à coup, d'une voix changée, basse, tremblante :

— *C'est-y té, mon homme?*

plexité, et maintenant, *nous sommes deux?*

— *Nous sommes deux.*

*Ils restèrent muets* pendant un instant. *Turlendana mâchait tranquillement sa dernière croûte de pain,* et dans le silence, on entendait ce léger craquement. Par une heureuse nonchalance de son âme et par une vaniteuse fatuité, Verdura *n'avait compris autre chose que la singularité de l'événement.*

Un brusque accès de gaieté le saisit, jaillissant spontanément du fond de son être.

— *Allons chez Rosalba ! allons! allons!*

Il articula lentement :

— *Oui, c'est mé.*

Il ne remua pas, *continuant à mâcher son pain.*

Lévesque, *plus surpris qu'ému,* balbutia :

— C'est té, Martin?

L'autre dit simplement :

— Oui, c'est mé.

(Ici Martin raconte son histoire.)

Lévesque prononça :

— Qué que j'allons fé, à c't'heure?

Martin demanda :

— *C'est té, qu'es s'n homme?*

Lévesque répondit :

— *Oui, c'est mé!*

Ils se regardèrent et *se turent.*

Alors, Martin, considérant les enfants en cercle autour de lui, désigna d'un coup de tête les deux fillettes.

— C'est-i les miennes?

Lévesque dit :

— C'est les tiennes.

Il ne se leva point; il ne les embrassa point, il constata seulement :

— Bon Dieu, qu'a sont grandes!

Lévesque répéta :

— Qué que j'allons fé?

Martin, *perplexe,* ne savait guère plus...

(Suit la scène entre le père, la mère et les enfants, qui n'a pas d'équivalent chez d'Annunzio.)

Comme ils passaient devant le café du Commerce, Lévesque demanda :

— *Si je prenions toujours une goutte?*

Et il tirait le voyageur par le bras, à travers la salle des buveurs, s'agitant et criant :

— *Voilà Turlendana, Turlendana le marin, le mari de ma femme, Turlendana qui était mort! Voilà Turlendana! voilà Turlendana!*

— Moi, j'veux ben, déclara Martin.

Ils entrèrent, s'assirent dans la pièce encore vide.

— Eh! Chicot, deux fil-en-six, de la bonne, *c'est Martin, qu'est r'venu, Martin, celui à ma femme, tu sais ben, Martin des Deux-Sœurs, qu'était perdu.*

Même parallélisme, dans le fond comme dans maint détail caractéristique, entre *La ficelle* (*Miss Harriet*, 1884) et *La mort de Candia* : deux histoires d'innocents accusés à tort et qui, cependant réhabilités peu après, continuent à être la proie de la calomnie, en perdent l'esprit, tombent malades et meurent. Comme toujours ou presque, les débuts diffèrent. Maupassant a pris pour héros un homme, un fermier, Maître Hauchecorne, tandis que d'Annunzio a choisi une femme, pauvre blanchisseuse travaillant en journées. Ils offrent d'ailleurs un trait commun : l'un est cassé en deux par des rhumatismes, et la seconde a l'échine un peu courbée par son métier. Maître Hauchecorne, le jour du marché, a été vu ramassant quelque chose sur la place. Or, pendant le déjeuner, le crieur public annonce la perte d'un portefeuille. Ses ennemis ne tardent pas à faire le rapprochement. Candia, elle, travaille à ranger le linge après les fêtes de Pâques, chez donna Cristina, lorsqu'on remarque la disparition d'une cuiller d'argent. Les soupçons se portent sur elle.

Tous deux sont invités à venir s'expliquer :

LA MORT DE CANDIA

Le lendemain matin, tandis que Candia Marcanda avait les bras dans la lessive, *le garde communal Biagio Pesce, surnommé le petit Caporal, parut sur le seuil de la porte.*

*Il dit à la blanchisseuse :*

LA FICELLE

On finissait le café, quand *le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.*

*Il demanda :*

— Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici?

Maître Hauchecorne, assis à

— *M. le syndic te veut tout de suite à la mairie.*

— Quoi? demanda Candia en fronçant les sourcils, sans laisser sa besogne.

l'autre bout de la table, répondit :

— Me v'là.

Et le brigadier reprit :

— Maître Hauchecorne, *voulez-vous avoir la complaisance de m'accompagner à la mairie? M. le maire voudrait vous parler.*

Surpris et inquiets, ils le sont tous deux. Mais le vieux paysan, respectueux de l'autorité, suit le brigadier aussitôt, alors que Candia, qui ne sait à quoi attribuer cet appel imprévu, « se cabre comme les bêtes rétives devant une ombre », noie le garde sous un flot de questions, l'oblige à revenir avec un compagnon, reste enfin plus agressive durant l'interrogatoire :

Devant la mairie, se tenait un groupe de curieux qui voulaient la voir passer. Candia, prise de colère, monta quatre à quatre l'escalier; elle arriva hors d'haleine devant le syndic et lui demanda :

— Mais qu'est-ce que vous me voulez?

Don Silla, *un homme pacifique,* resta un moment troublé par la voix rude de la blanchisseuse et jeta un regard de détresse sur les deux fidèles gardiens de la dignité communale. Cependant, il dit en prenant une prise de tabac dans sa boîte de corne :

— Asseyez-vous, ma fille.

Candia resta debout. Son nez crochu était gonflé de colère et ses joues rugueuses avaient un singulier frémissement.

— Eh bien, don Silla?

— Vous avez été hier rapporter le linge chez donna Cristina Lamonica?

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, *homme gros, grave, à phrases pompeuses.*

— Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin ramasser, sur la route de Beuzeville,

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce qu'il manque quelque chose? Nous avons tout compté, pièce par pièce... Il ne manque rien... Qu'est-ce qu'il y a, maintenant?

— Un moment, ma fille! L'argenterie se trouvait dans la même pièce...

Candia, *devinant enfin,* se retourna comme un faucon prêt à fondre sur sa proie : ses lèvres tremblaient.

— L'argenterie se trouvait dans la même pièce et donna Cristina ne peut retrouver une cuillère... Comprenez-vous, ma fille? Peut-être l'avez-vous prise... par erreur?

Candia bondit comme une chèvre, devant cette accusation imméritée. En vérité, elle n'avait rien pris.

— *Moi? moi? Qui dit cela? Qui m'a vue?* Cela m'étonne de votre part, don Silla! Oui, cela m'étonne de votre part!... *Une voleuse, moi! moi!*

Et son *indignation* n'en finissait pas. Elle était d'autant plus blessée du soupçon injuste, qu'elle se sentait parfaitement capable de commettre l'action qu'on lui reprochait.

— Donc, vous ne l'avez pas prise? interrompit don Silla, en se blottissant prudemment au fond de sa grande chaise curule.

— Cela m'étonne de votre part, don Silla! grogna de nouveau la femme, agitant ses longs bras comme deux bâtons.

— *C'est bon! allez-vous-en, on verra!*

le portefeuille perdu par maître Houlbrèque, de Manneville.

Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît pourquoi.

— *Mé, mé,* j'ai ramassé çu portafeuille?

— Oui, vous-même.

— Parole d'honneur, je n'en ai seulement point eu connaissance.

— On vous a vu.

— *On m'a vu, mé? Qui ça qui m'a vu?*

— M. Malandain, le bourrelier.

Alors le vieux se rappela, *comprit* et, *rougissant de colère:*

— Ah! i m'a vu, çu manant! I m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde.

Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

— Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauchecorne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant :

— C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité,

Candia sortit, sans saluer, se cognant contre le battant de la porte. Elle était devenue verte : elle était hors d'elle-même. *Qand elle se trouva dans la rue et vit tout ce monde rassemblé,* elle comprit que l'opinion publique était désormais contre elle et que personne ne croirait à son innocence. Néanmoins *elle se mit à crier sa justification. Les gens riaient* et s'éloignaient. Furibonde, elle retourna à la maison; elle se désespéra et se mit à sangloter sur le seuil.

Don Donato Brandimarte, qui habitait à côté, lui dit en plaisantant :

m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l'répète.

Le maire reprit :

— Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps dans la boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur.

— Si on peut dire!... si on peut dire !... *des menteries comme ça pour dénaturer un honnête homme!* Si on peut dire!...

Il eut beau protester, on ne le crut pas.

Il fut confronté avec M. Malandain, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurièrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauchecorne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin *le maire, fort perplexe, le renvoya,* en le prévenant qu'il allait aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. *A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré,* interrogé avec une curiosité sérieuse ou goguenarde, mais où n'entrait aucune indignation. *Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle.* On ne le crut pas. *On riait.*

— *Pleure fort, pleure bien fort, car il passe du monde.*

Comme le linge sale attendait la lessive, elle se calma enfin; elle releva ses manches et se remit à la besogne. Tout en travaillant, elle pensait à se justifier, elle bâtissait un système de défense et cherchait dans sa cervelle de femme rusée un moyen habile de prouver son innocence; tout en réfléchissant, elle s'aidait des divers expédients de la dialectique plébéienne, pour mettre sur pied un raisonnement qui persuadât les incrédules.

Puis, quand elle eut terminé son ouvrage, elle sortit et voulut aller d'abord chez donna Cristina.

Celle-ci ne se fit pas voir. Maria Bisaccia écouta le flot de paroles de Candia en secouant la tête, sans rien répondre et elle se retira avec dignité.

*Alors, Candia fit le tour de toutes ses clientes.* A chacune, *elle raconta l'incident, à chacune elle exposa sa défense,* ajoutant toujours un nouvel argument, allongeant ses discours, *s'échauffant, se désespérant devant l'incrédulité et la défiance générales* — mais inutilement. Elle sentait que désormais il ne lui était plus possible de se disculper. Son âme fut envahie par une espèce de sombre abattement. — *Que faire de plus?* Que dire de plus?...

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connaissances, *recommençant sans fin son récit et ses protestations,* montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait :

— *Vieux malin, va!*

Et il se fâchait, *s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire,* et contant toujours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit en route avec trois voisins à qui il montra la place où il avait ramassé le bout de corde; et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, *il fit une tournée dans le village de Bréauté,* afin de la dire à tout le monde. Il

III

Cependant Donna Cristina Lamonica envoya appeler la Chenille, une femme du commun, qui faisait profession de magie et de médecine empirique, avec beaucoup de succès. La Chenille avait quelquefois découvert des objets disparus; et on assurait même qu'elle avait des relations secrètes avec les voleurs des environs.

Donna Cristina lui dit :

— Retrouve-moi la cuillère et je te ferai un beau cadeau.

La Chenille répondit :

— C'est bien, mais il me faut vingt-quatre heures.

Et vingt-quatre heures plus tard, elle apporta la réponse : la cuillère se trouvait dans un trou, au milieu de la cour, près du puits.

Donna Cristina et Maria descendirent dans la cour, cherchèrent et trouvèrent l'objet, à leur grand étonnement.

*La nouvelle se répandit rapidement dans Pescare.*

Alors Candia Mercanda, *triomphante, se mit à parcourir les rues.* Elle semblait plus grande et tenait la tête haute, toute souriante, regardant les autres dans les yeux, comme pour dire :

— Avez-vous vu? Avez-vous vu?

Les gens dans les boutiques, *sur son passage, murmuraient quelques mots* et puis faisaient entendre un ricanement significatif. Filippo La Salvi, qui était en train de boire un verre de bonne eau-de-vie, dans le

ne rencontra que des incrédules.

Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Marius Paumelle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houlbrèque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rapporté à la maison et donné à son patron.

La *nouvelle se répandit aux environs.* Maître Hauchecorne en fut informé. *Il se mit aussitôt en tournée* et commença à narrer son histoire, complétée du dénouement. *Il triomphait.*

— C'qui m'faisait deuil, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-vous; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie.

Tout le jour, il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui bu-

café d'Angeladea, appela Candia.

— Un petit verre de fine pour Candia?

La femme, qui aimait les liqueurs fortes, fit avec les lèvres une grimace de convoitise.

Filippo La Salvi ajouta :

— Tu le mérites bien, il n'y a pas à dire!

Un rassemblement d'oisifs s'était formé devant le café. *Tous avaient une expression moqueuse sur le visage.*

Filippo La Salvi se tourna vers l'auditoire tandis que la femme buvait :

— *Elle a bien su s'y prendre, pas vrai?... Les vieux renards...*

*Et il frappa familièrement sur l'épaule osseuse de la blanchisseuse.*

Tous se mirent à rire.

Magnafava, un petit bossu, bête et bègue, posant l'index de la main droite sur celui de la main gauche, avec un geste grotesque, dit, en appuyant sur chaque syllabe :

vaient, à la sortie de l'église, le dimanche suivant. *Il arrêtait des inconnus pour la leur dire.* Maintenant, il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. *On avait l'air de plaisanter en l'écoutant.* On ne paraissait pas convaincu. *Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.*

Le mardi de l'autre semaine, il se rendit au marché de Goderville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi?

Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas achever et, *lui jetant une tape dans le creux de son ventre,* lui cria par la figure : « Gros malin, va! » Puis lui tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé « gros malin »?

Quand il fut assis à la table, dans l'auberge de Jourdain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montivilliers lui cria :

— *Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle!*

Hauchecorne balbutia :

— Puisqu'on l'a retrouvé, çu portafeuille!

Mais l'autre reprit :

— *Ca... ca... ca... Candia... et la... la... la... Chenille... Et il* continua à s'agiter et à bégayer d'un air rusé, pour montrer que Candia et la Chenille s'entendaient ensemble. *Tous les assistants,* en le regardant, *se tordaient de rire.*

*Candia resta un moment atterrée,* le verre à la main. *Puis, brusquement, elle comprit tout.* Ils ne croyaient pas à son innocence ; *ils l'accusaient d'avoir secrètement rapporté la cuillère d'argent, d'accord avec la sorcière,* pour ne pas avoir d'ennuis.

Alors, un transport d'aveugle colère lui monta au cerveau. Elle ne trouvait plus ses mots. Elle se jeta sur le plus faible, sur le petit bossu, et lui administra une grêle de coups. Le public, pris d'une joie cruelle devant cette lutte, formait un cercle bruyant, comme autour d'un combat d'animaux et excitait les deux parties du geste et de la voix.

Magnafava, épouvanté par cet accès de rage inattendu, cherchait à fuir, sautillant comme un singe, et, maintenu par les terribles mains de la blanchisseuse, tournoyait avec une rapidité croissante, comme une pierre dans la fronde, jusqu'à ce qu'il tombât violemment à terre.

Quelques-uns se précipitèrent pour le relever. *Candia s'éloigna au milieu des sifflets; elle alla s'enfermer à la maison,* se jeta en travers du lit, *sanglotant et se mordant les doigts, en proie à une grande douleur. Cette nouvelle accusation la brûlait*

— *Tais-té, mon pé, y en a un qui trouve, et y en a un qui r'porte. Ni vu, ni connu, je t'embrouille.*

*Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.*

Il voulut protester. *Toute la table se mit à rire.*

Il ne put achever son dîner et *s'en alla au milieu des moqueries.*

*Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finauderie de Normand, de*

*davantage que la première, car elle se sentait aussi capable de ce subterfuge. Comment se disculper à présent ?* Comment éclaircir la vérité? *Elle se désespérait,* en songeant qu'elle ne pouvait même pas invoquer pour sa défense des difficultés matérielles qui l'auraient empêchée de commettre le méfait. L'accès de la cour était très facile : une porte, mal fermée, conduisait au premier palier du grand escalier; pour enlever les ordures ou pour toute autre besogne, une quantité de gens entraient et sortaient par cette porte. Donc, elle ne pouvait fermer la bouche à ses accusateurs, en leur disant : « Comment aurais-je fait pour pénétrer dans la maison? » Les moyens pour conduire l'entreprise à bonne fin étaient nombreux et faciles, et c'est sur cette facilité que se basait la croyance populaire.

*Candia chercha alors différents arguments de persuasion;* elle imagina trois, quatre, cinq cas divers pour expliquer comment la cuillère avait pu se trouver dans le trou de la cour; elle recourut à des artifices et à des chicanes de tout genre; elle subtilisa avec une ingéniosité singulière. Puis elle se mit à faire le tour des boutiques, des maisons, *cherchant de toute manière à vaincre l'incrédulité publique, et on écoutait ces raisonnements captieux, en s'amusant.* Puis, à la fin, on disait :

— *C'est bien! c'est bien!*

Mais avec un tel son de voix que Candia restait anéantie. — *Toutes ses peines étaient donc*

*faire ce dont on l'accusait,* et même de s'en vanter comme d'un bon tour. *Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver,* sa malice étant connue. *Et il se sentait frappé au cœur par l'injustice du soupçon.*

Alors il recommença à conter l'aventure, *en allongeant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.*

— *Ça, c'est des raisons de menteux,* disait-on derrière son dos.

*Il le sentait, se rongeait les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.*

*inutiles! On ne croyait pas en elle! on ne croyait pas en elle!* — Et, avec une admirable ténacité, elle revenait à l'assaut. Elle passait des nuits entières à imaginer *des raisons nouvelles,* à construire de nouveaux édifices, à surmonter de nouveaux obstacles. Et peu à peu, dans ce continuel effort, *son esprit s'affaiblissait, elle ne pouvait plus penser à autre chose qu'à la cuillère d'argent,* elle n'avait presque plus conscience des choses de la vie courante. Plus tard, à cause de la cruauté des gens, une vraie manie s'empara du cerveau de la pauvre femme.

Candia, à force de négliger son travail, était presque tombée dans la misère. Elle lavait mal le linge, elle le perdait, elle le déchirait. Quand elle descendait au fleuve, sous le pont de fer, où étaient réunies les autres blanchisseuses, ses mains laissaient quelquefois échapper des draps qu'emportait pour toujours le courant. Elle parlait continuellement de la même chose, sans jamais se lasser. Pour ne pas l'entendre, les jeunes blanchisseuses se mettaient à chanter et la bafouaient dans des chansons avec des rimes improvisées. Elle criait, gesticulait, comme une folle.

Personne ne lui donnait plus de travail. Par compassion, ses anciennes clientes lui envoyaient de quoi manger. Peu à peu, elle s'habitua à mendier. Elle allait dans les rues, toute haillonneuse, courbée et misérable. Les gamins couraient derrière elle, en criant :

Il dépérissait à vue d'œil.

— Dis-nous l'histoire de la cuillère, que nous ne connaissons pas, tante Candia !

*Elle arrêtait les passants inconnus* pour leur raconter cette fameuse histoire et pour leur présenter sa défense. *Les mauvais sujets l'appelaient et, pour un sou, lui faisaient recommencer trois ou quatre fois son récit;* puis, ils en discutaient les arguments ou bien ils l'écoutaient jusqu'au bout sans rien dire, et à la fin, frappaient Candia d'un seul mot. Elle secouait la tête, passait outre, se joignait à d'autres pauvresses et raisonnait avec elles, toujours, toujours, infatigable, indomptable. Elle avait une prédilection pour une femme sourde, qui avait sur la peau une espèce de lèpre rouge et boitait d'un pied.

*Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle » pour s'amuser,* comme on fait conter sa bataille au soldat qui a fait campagne. *Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.*

*Elle tomba malade pendant l'hiver de 1874.* La lépreuse l'assista et donna Cristina Lamonica lui envoya un cordial et une chaufferette.

*Vers la fin de décembre, il s'alita.*

La malade, étendue sur son méchant grabat, *parlait de la cuillère dans son délire*; elle se soulevait sur ses coudes, essayait de faire des gestes pour souligner sa péroraison... La lépreuse lui prenait les mains et la recouchait pieusement.

Pendant l'agonie, tandis que ses yeux agrandis se voilaient comme d'une eau trouble qui montait de l'intérieur, Candia balbutiait :

— *Ce n'était pas moi, monsieur, voyez-vous... parce que... la cuillère...*

Il mourut dans les premiers jours de janvier et, *dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence,* répétant :

— *Une 'tite ficelle... une 'tite ficelle... t'nez, la voilà, m'sieu le maire.*

On s'excuse d'avoir cité les deux textes presque en

entier. Mais la comparaison en valait la peine. Ce conte de *Candia* constitue bien le plus bel exemple d'imitation que présente d'Annunzio. Il suit le modèle pas à pas, et rarement s'en écarte. La donnée, prise en elle-même, se moule sur celle du récit français, du début au dénouement. Pas d'épisode surajouté, peu de circonstances provenant de sa propre imagination ; seulement quelque surcharge, quelque surabondance méridionale. Quant aux petits faits qui peignent, aux analyses psychologiques, aux réactions du personnage principal, à ses paroles mêmes, la fidélité et la constance des emprunts sont bien faites pour surprendre.

Voilà pour ses recueils de contes. Mais dans ses romans, tout au moins dans un, d'Annunzio a encore fait appel à Maupassant. Le dénouement de *L'Intrus* (1892) est, en effet, manifestement pris dans *La Confession,* nouvelle du volume qui a pour titre *Toine* (1886). Il s'agit, dans celle-ci, d'un jeune avocat qui a de sa maîtresse un fils; qui, au bout d'un an, s'éprend d'une jeune fille et bientôt décrète, au profond de son inconscient, la suppression du petit être, obstacle à son mariage. Une absence de la mère, un soir glacé de décembre, sont des circonstances favorables. Poussé par son obsession folle, il va ouvrir la fenêtre et laisse l'air froid s'écouler longtemps sur le menu corps découvert. Une petite toux du poupon le fait enfin refermer, envahi par le remords. Mais le lendemain, se déclare une fluxion de poitrine qui emporte l'enfant en dix jours.

Ces quelques pages, d'Annunzio va les diluer considérablement et les remanier. Les circonstances préparatoires contrastent encore : ici le héros du roman condamne l'enfant de sa femme parce qu'il sait n'en être pas le père. Crime peut-être moins grave, n'était que plus longue, plus lucide est l'incubation de son odieux désir : « une préméditation froide, ingénieuse, incessante ». Il cherche la meilleure méthode pour tuer sans soupçon. Et un jour que « l'intrus » a toussé un peu, lui dit-on,

l'idée jaillit, soudaine. Désormais, elle chemine et se mue en acte: l'homme a fixé son jour, son heure. Il ne profitera pas d'un hasard suggestif. Mais, au contraire, il prévoira tout, prendra ses précautions, provoquera l'instant propice, l'éloignement de la nourrice et de tout témoin pouvant survenir à l'improviste.

Enfin le vide est fait autour du petit dormeur. Dès lors, le récit imite davantage celui de Maupassant. Tullio entre à pas de loup dans la chambre du bébé, le prend et l'expose à la croisée béante sur le gel nocturne de décembre. Plusieurs passages des deux narrations offrent même quelque analogie dans la forme :

L'INTRUS

J'ouvris la croisée avec des précautions infinies. *Une colonne d'air glacé m'enveloppa.* Je me penchai sur l'appui pour explorer les environs. Je ne vis aucune forme suspecte; je n'entendis que les ondulations musicales de la neuvaine. Je me retirai, je m'approchai du berceau, je triomphai par un effort de la violence de ma répugnance, je comprimai mon angoisse. Je pris le bébé *doucement, doucement*; je le maintins *loin de mon cœur, qui battait trop fort*; je le portai à la fenêtre; je l'exposai à l'air qui devait le faire périr.

(...) Un tressaillement du bébé me fit sursauter. Il s'éveillait.

(...) *Ce vagissement chétif, chevrotant, m'emplit d'épouvante, me donna soudain une peur folle. Je courus au berceau,* j'y déposai le bébé. Je revins pour fermer la fenêtre; mais, avant de la fermer, je me penchai sur l'appui, je scrutai

LA CONFESSION

Je me rappelle seulement que mon *cœur battait affreusement. Il battait si fort* que je l'entendais comme on entend des coups de marteau derrière des cloisons. (...)

Je soulevai doucement les couvertures qui cachaient le corps de mon enfant; je les rejetai sur les pieds du berceau, et je le vis, tout nu. Il ne se réveilla pas. Alors je m'en allai vers la fenêtre, *tout doucement, tout doucement*; et je l'ouvris.

*Un souffle d'air glacé entra* ainsi qu'un assassin, si froid que je reculai devant lui; et les deux bougies palpitèrent. Et je restai debout près de la fenêtre, n'osant pas me retourner pour ne pas voir ce qui se passait derrière moi, et sentant sans cesse glisser sur mon front, sur mes mains, l'air mortel qui entrait toujours. Cela dura longtemps.

Je ne pensais pas, je ne réfléchissais à rien. Tout à coup, *une petite toux me fit passer*

l'ombre du regard. Je ne vis rien que les étoiles. *Je fermai.*

*un épouvantable frisson des pieds à la tête,* un frisson que j'ai encore en ce moment, dans la racine des cheveux. Et d'un mouvement affolé *je fermai brusquement les deux battants de la fenêtre,* puis, m'étant retourné, *je courus au berceau.*

Et ailleurs :

Les pensées et les images qui me traversaient le cerveau étaient incohérentes, fragmentaires, absurdes, composées d'éléments qui ne se correspondaient pas, impossibles à fixer, de nature énigmatique. La peur de la folie m'envahit; je me demandai : « Combien de temps s'est-il écoulé? » Et je constatai que j'avais entièrement perdu la notion du temps.

Dans ma tête, c'était une étrange confusion, un tumulte, une déroute de toute raison, de tout sang-froid. J'étais dans une de ces heures d'effarement et d'hallucination où l'homme n'a plus la conscience de ses actes ni la direction de sa volonté.

A peu près semblables, les symptômes qui se manifestent au jour suivant : sommeil d'une durée insolite, toux passagère. Le médecin, d'abord perplexe, s'inquiète, multiplie ses visites. Et le remords aussi survient, mais plus tardif.

Que si le lecteur ne s'avouait pas encore convaincu, je lui citerais, pour confirmer mes inductions, ce curieux passage du roman italien :

L'éclair qui avait traversé mon cerveau (2), ce rayon de lumière sinistre, semblait avoir illuminé tout d'un coup un état de conscience préexistant quoique plongé dans l'obscurité, semblait avoir réveillé une couche profonde de ma mémoire. Je sentais que c'était un *souvenir*; mais quelques efforts que je fisse, je n'arrivais pas à ressaisir les origines de ce souvenir ni à en découvrir la nature. Sans nul doute, je me *souvenais. Etait-ce le souvenir d'une lecture ancienne? Avais-je trouvé dans un livre la description d'un cas analogue* (3)?

(2) Il s'agit de la résolution suggérée à Tullio par la légère toux de l'enfant.

(3) Ici, c'est moi qui souligne, et non d'Annunzio.

Ou bien quelqu'un m'avait-il un jour raconté ce cas comme ayant eu lieu dans la vie réelle? Ou bien encore cette sensation de *souvenir* était-elle illusoire, n'était-elle que l'effet d'une mystérieuse association d'idées? Ce qui est sûr, c'est qu'il me semblait que le *moyen* m'avait été suggéré par une personne étrangère...

Ainsi d'Annunzio s'identifie avec son personnage : à lui aussi cette idée a été soufflée. Mais verrons-nous là un aveu sincère doublé d'une excuse, la reconnaissance d'un vestige confus de lectures, dont il aurait oublié l'origine? Je crois plutôt que l'auteur a seulement voulu, de ce qu'il faisait lui-même — très sciemment — tirer parti en le tournant avec habileté à l'enrichissement psychologique de son héros. Il reste que cette façon de prêter à Tullio son propre procédé apparaît assez plaisante : il y a là quelque chose d'une subtile mystification, on le sent jouer avec le feu.

Ici semble se borner l'usage que d'Annunzio a fait, comme sources, des œuvres de Maupassant. Dorénavant, l'Italien, plus mûr, plus sûr de lui, peut-être aussi pris d'une pudeur, cessera de s'épauler à son aîné, au moins de manière perceptible.

Ce sont là péchés de jeunesse dont il ne faut pas outrer l'importance : quand il les répudie, il n'est encore que sur ses vingt-neuf ans. Pourtant, la longue et minutieuse étude qui précède dégage un étonnement profond. D'Annunzio ne devait-il pas être le dernier qu'on songeât à accuser de telles pratiques? Cet aristocrate qui se bandait en une si jalouse culture du moi, le prestigieux auteur des *Romans de la Rose*, du *Feu*, des *Vierges aux Rochers* — avoir pris des leçons d'un étranger! Une personnalité aussi entière, s'être mise à la remorque d'un maître! Voilà qui surpasse. Ses doctrines mêmes et ses prétentions appellent sur lui la rigueur du jugement. Noblesse oblige.

Mais y a-t-il proprement faute contre la probité littéraire? Ou plutôt simple manque de logique avec soi-même et impuissance à soutenir jusqu'au bout son personnage, sans secours extérieurs? Et d'abord quelle est exactement la nature des actes dont il s'agit? Bref, faut-il prononcer le mot de *plagiat*?

Ce terme paraît un peu rude. D'Annunzio ne va jamais jusqu'à la copie servile. Lorsqu'il se rapproche du texte au point de s'y mouler, c'est toujours pour un temps court; il reprend bientôt son indépendance. Rares sont les phrases entières qu'il a transportées chez lui. On se voit encore contraint de lui décerner des éloges pour l'intelligence même de son imitation.

Parmi l'ample matière que lui tend Maupassant, il commence par faire une sélection. Son goût raffiné, son infaillible sens littéraire ont jeté leur dévolu sur les contes les plus singuliers et en même temps les plus typiques, fertiles en états d'âme intéressants, en situations à exploiter. *L'abandonné, En mer, Le retour, La ficelle, La confession,* voilà les œuvres à la fois particulières et générales qu'il a élues. On ne pouvait guère mieux opter.

Ces contes mis à part, il y choisit ensuite : le fond du sujet toujours, c'est ce qui l'avait dès l'abord séduit. Il pique aussi les détails caractéristiques, et là non plus ne se trompe point. Les détails d'ordre psychologique, s'entend. Car pour les descriptions, il détient, dans les granges de son esprit, de quoi revendre à son émule. C'est lorsque vient la scène finale, qui est en même temps l'essentielle et qui, peut-on dire, forme à elle seule l'action du conte, que le jeune Italien serre de plus près son maître. Ses yeux ne le quittent plus guère, et si ses pas ont leur grâce et leur rythme propres, du moins ils vont dans le même sens et par les mêmes traverses. C'est qu'alors le mouvement de l'œuvre se précipite : il ne s'agit plus de folâtrer à l'aventure en cueillant les fleurs des buissons,

mais d'atteindre, coûte que coûte, en devançant et maîtrisant sa fatigue, en roidissant son effort, le but. Et rien ne vaut pour cela l'exemple d'un marcheur expérimenté.

Enfin, soit pour dérouter le lecteur, soit pour corriger son modèle, soit pour appliquer sur la matière son sceau, il apporte quelque changement capital, quoique purement formel. Ainsi le héros de l'histoire se travestit en femme. L'auteur ajoute ou retranche des personnages. Ou bien le nœud de l'affabulation varie : le vol d'une cuiller remplace la découverte d'un portefeuille; au bras tranché se substitue la piqûre de mouche. L'ordre de certains développements est renversé. Des épisodes s'adjoignent. Les circonstances accessoires, les à-côtés diffèrent très souvent.

Tout ce pétrissage se parachève par un travail de minutie qui interpole, enrobe le fragment emprunté dans le style propre de l'auteur, en sorte qu'on ne sent plus ce qui ne vient pas de lui. On ne peut garantir que le processus suivi par d'Annunzio fut toujours aussi conscient et méthodique. Il est possible que, après une lecture de Maupassant, sa verve prise d'émulation se soit emballée, qu'il ait créé de son côté à l'aide des souvenirs seuls, et sans avoir eu le texte sous les yeux en écrivant. Mais, d'enthousiasme ou par réflexion, il a dû procéder à peu près comme je l'ai inféré.

De ces leçons, de ces emprunts, quel parti a-t-il tiré? N'aurait-il pas, comme beaucoup, surpassé son modèle et, à l'exemple de nos classiques, qui « prenaient leur bien où ils le trouvaient », fait d'une pierre brute un pur joyau? Tel n'est pas mon avis. Presque constamment, il demeure inférieur au conteur français.

En premier lieu, l'exposition reste d'ordinaire, chez Maupassant, plus élégante et preste. *L'abandonné* nous emporte, dès le début, au cœur du sujet, alors que *La sieste* commence par un assez languissant exposé. Le prélude de *Turlendana*, cette arrivée de la ménagerie à

Pescare, encore que plaisant, s'accuse un peu long et détruit l'harmonie du conte aux dépens de la scène principale qu'il écourte et comprime.

Et puis, le texte de Gabriele d'Annunzio s'étale plus verbeux, plus insistant, plus appuyé, d'une redondance méridionale, alourdi de détails, de fioritures, d'accessoires parfois oiseux, qui affaiblissent l'effet. Les tableaux tendent à empiéter sur l'action. L'auteur s'y laisse entraîner par son goût un peu malsain de l'horrible, en quoi il s'avère plutôt romantique que réaliste.

Mais comment égaler l'admirable concision de notre Maupassant, cet art réticent et plein à la fois? Il y a là deux tempéraments presque opposés, qu'on ne songerait même pas à comparer si l'un d'eux n'avait cherché la compétition.

Les corrections de l'Italien ne se révèlent pas toujours heureuses : ainsi *La ficelle* fait les apparences plus trompeuses à l'égard de Maître Hauchecorne. On l'a vu ramasser quelque chose : le portefeuille, croit-on. La cruauté du hasard nous paraît plus lourde. Par contre, l'accusation portée contre Candia reste en l'air, n'étant pas fondée sur un témoignage. En outre, la surprise se ménage mieux dans le conte normand : entre les deux faits capitaux (la trouvaille de la ficelle et l'annonce, par le crieur, de la perte d'un portefeuille) aucun lien visible, jusqu'au moment où le fermier comparaît devant le maire.

D'Annunzio ne semble pas avoir été très bien inspiré en écartant de la scène finale la femme de Turlendana. Il a ainsi négligé — peut-être pour ne point pousser trop loin la contrefaçon — un élément important de pathétique; le sujet est traité par lui dans un sens plus farce.

Pourtant, sa nouvelle contient quelques bonnes retouches. Elle laisse le mystère sur l'existence antérieure du marin. Et la façon de nouer l'intrigue s'affirme fort pi-

quante. A Turlendana qui demande s'il y a des cabarets dans la ville, on énumère :

— Le cabaret de Speranza, le cabaret de Buono, le cabaret d'Assau, le cabaret de Matteo Puriello, le cabaret de la femme borgne de Turlendana...

— Ah ! fait tranquillement l'homme.

Et celui-ci s'entend conter sa propre histoire.

Enfin, la présentation du héros aux buveurs : « Turlendana qui était mort ! », vaut évidemment mieux que : « Martin qu'était perdu. »

La seule supériorité de *La sieste* est le procédé — déjà signalé — dont use d'Annunzio pour enseigner à la mère le nom et la demeure de son fils : par son amant près de mourir. Avec elle, on tremble qu'elle n'arrive trop tard ou que l'homme ne puisse plus parler. Le conte français n'offre rien d'analogue.

En somme, ce que Gabriele d'Annunzio a demandé à Maupassant, c'est surtout une ossature. Il ne conçoit pas le conte comme un jardin bien clos, solidement verrouillé par un dénouement. Au contraire, le second n'a point son pareil pour circonscrire le sujet entre des limites soigneusement plantées par lui. Toutefois, M. Benjamin Crémieux, dans son *XX<sup>e</sup> Siècle*, affirme en passant que le maître réaliste se sent trop à l'étroit en ce genre; la nouvelle de quelque étendue, comme *Yvette* ou *L'héritage*, voilà, dit-il, la véritable carrière pour son talent. Il est vrai que M. Abel Hermant a soutenu l'inverse : pour lui, les romans de Maupassant ne renferment pas la matière d'un roman, ne constituent que des nouvelles rallongées. La prédilection d'annunzienne fait la meilleure réponse à M. Crémieux. Il a bien vu que chacun des contes de son émule formait un petit monde fermé, vivant par lui-même, de sa propre substance, sans échappées vers le dehors. L'invention du Français ressemble au cheval de course exactement dressé qui, pendant le galop, sait donner toute sa vitesse, mais aussi peut, sur un geste

du cavalier, arrêter net son élan; et l'on ne voit au contraire qu'un reproche à lui faire, ce serait d'être parfois tenu d'un peu court. A ce titre, Maupassant s'offre comme exemple et comme assortiment de modèles à tous ceux qui ne savent ou ne veulent se contenir, qui laissent leur œuvre pousser des prolongements, incitent l'imagination du lecteur à travailler encore après la dernière ligne.

Ainsi l'illustre Italien s'était d'abord cru né conteur. Il eut tort, et s'en aperçut bien vite. Voilà pourquoi ce qui précède, si l'idée qu'on peut se faire de l'homme s'en affaiblit un peu, ne doit rien soustraire de notre admiration pour l'artiste. La valeur littéraire de *San Pantaleone* — mettons à part *L'intrus* — ne saurait balancer celle des livres postérieurs. L'intérêt de ce recueil est plutôt historique. Pardonnons donc au jeune Gabriele ses pillages en terre étrangère.

LUCIEN DUPLESSY.

# LE CAFÉ DU COMMERCE[1]

—

BRINEAU-S/-LOIRE. — *Brinomagus,* puis *Ligeriensis.* — Sous-préfecture du Dép. de Loire-et-Vienne, au confluent de ces deux cours d'eau, et à 248 km. S.-O. de Paris. — Très belle cathédrale gothique XIII-XV^e^ siècle. Magnifique château Ren. sur un coteau dominant la Loire. (Mon. hist.) Ecole d'horlogerie. Biblioth. (48.671 vol.) Musée. Jardin bot. Centre d'un grand commerce de vins, céréales, peaux, bétail, textiles. Filatures et distilleries. 26.496 hab. — Brineau fut important dès l'époque romaine, comme en témoignent son amphithéâtre et les débris d'un aqueduc sur la Vienne. Il fut plusieurs fois assiégé, par Childéric 464, par les Normands 873, par les Bretons, les Anglais, les Français à diverses époques, et ne se rendit qu'aux Vendéens en 1793. Incendié par les Armagnacs, reconstruit par les Bourguignons, mis à sac par les Protestants, rasé par les Anglais, reconstruit par les Valois, Brineau connut enfin la tranquillité sous Henri II qui l'habita. — Centre de tourisme très important. Patrie de Saint-Rablay, du jurisconsulte Bobinard (1517-1599), du peintre Liénard (1670-1747), du céramiste Longin (1640-1735), du maréchal Gouillon, duc de Campo-Formio (1761-1848), du romancier Goyer-Labrosse (1850-1916) et du

tribun Hégésippe Vadrouillot (1855-1917).

(*Dictionnaire de Géographie Universelle,* vol. I, page 148. Ed. Albin Michel.)

## I

## L'HEURE SAINTE DE L'APERO

... Ils sont là six ou sept qui, chaque soir, avant dîner, viennent célébrer au *Café du Commerce* les rites sacrés de l'Apéritif, — « l'Apéritif catégorique », comme aime à le redire le docteur Bareau, l'homme le plus spirituel de Brineau, sans que d'ailleurs ses concitoyens aient jamais compris cet à peu près néo-kantien.

Ils ont leur coin, auprès de la caisse à gauche, sous le regard de la belle M[me] Leclampier, dont ils invoquent parfois l'autorité quand il s'élève une contestation sur quelque fait de la chronique locale... Car M[me] Leclampier, bien qu'elle n'ait jamais quitté son comptoir, centralise et contrôle tous les potins de la ville. De son fauteuil immuable et cannelé, elle voit passer sur le Cours Gambetta toutes les « personnalités de la localité » et connaît les antécédents de chacune d'elles. Comme ces messieurs ne l'ont jamais vue qu'en buste, ils ne se lassent point de lui attribuer les plus jolies jambes de la ville. Cette plaisanterie innocente, et dont elle sourit volontiers, a le don d'exaspérer son mari, M. François Leclampier, patron de l'établissement et conseiller municipal, qui tient à la dignité de son intérieur et au bon renom de la Maison (une des plus belles terrasses de l'Ouest !).

... Par cette froide soirée de mai 1926, ces messieurs causent avant la belotte, qui absorbe quatre d'entre eux de 6 heures et quart à 7 heures et demie. Comme ce sont des Français moyens, ils parlent pour parler. Ils parlent de tout à tort et à travers et ils n'ont les mêmes opinions sur rien. Et même chacun d'eux, quand on le pousse

dans ses retranchements, se découvre avec une surprise ingénue des opinions contradictoires entre elles. Mais, quand ils sont ensemble, ils ne s'en avisent pas, par la raison que chacun parle pour soi et sans écouter les autres. Ils se croient des idées générales et se considèrent comme l'Aréopage de la Cité. Il va sans dire que la Politique, interne et externe, n'a pas de secrets pour eux, non plus d'ailleurs que l'Art, la Science, le Sport et les ménages de Brineau-sur-Loire.

... Il y a là Tricotel, vendeur aux *Quatre Saisons*, qui porte fièrement une noble tête de reître. Son autorité s'étend sur le rayon de la Chemiserie et des Flanelles irrétrécissables. Il passe pour l'amant en titre de l'accorte et sémillante directrice de son magasin, M<sup>me</sup> veuve Plantereau... et il ne s'en défend pas. Il est radical-socialiste et, à ce titre, représente la modération, le libéralisme et les principes conservateurs. Il étale une compétence avantageuse et professionnelle des choses du Commerce et de l'Industrie.

... Il y a Pécherain (Antoine), le patron de la Grande Epicerie Moderne, qui fait le coin du boulevard Maréchal-Gouillon et de l'avenue Sainte-Radegonde. C'est un pur, celui-là !... un irréductible, un belliqueux pacifiste qui parle de l'Humanité (avec une majuscule) comme s'il la connaissait personnellement. Bien qu'il dépasse à peine la quarantaine, il a eu le temps de s'enrichir pendant la guerre, ses relations politiques l'ayant tenu à l'écart de ces hostilités dont il réprouvait le principe.

Il y a Redoublot, le caissier principal de la succursale du Crédit Immobilier, un cinquantenaire sec, méticuleux, précis et *tâtillon* — comme on dit sur les bords de la Loire, — parfait honnête homme, mais toujours mécontent. Il vit avec sa nièce, M<sup>lle</sup> Euphrasie Redoublot, vieille fille acariâtre et d'une laideur masculine, mais d'un dévouement à toute épreuve et qui passe pour un des meilleurs cordons bleus de Brineau. D'ailleurs Redoublot

(Sigismond) n'a jamais invité personne à dîner chez lui et, de mémoire d'homme, il ne lui est jamais arrivé de payer une tournée. Il est avare, pessimiste et pointilleux : mais c'est un As de la Belotte! Sa psychologie peut se résumer dans ces deux phrases lapidaires :

— « Si j'étais le gouvernement! » — et — « ça ne se passerait pas comme ça en Amérique! »

Alphonse Daudet avait connu l'aïeul de Redoublot, il y a quelque cinquante ans; il l'a immortalisé dans *Sapho*. L'espèce n'en est point perdue et durera sans doute autant que l'Histoire de France.

Il y a le brave colonel en retraite, Justin Panachard. Il a fait toute la guerre à Brineau-sur-Loire dans le Service des Subsistances, mais n'en a pas moins contribué à la victoire finale par la découverte de son fameux produit, « le *Ratamor* », qui a anéanti des millions de rongeurs dans les Tranchées. Le colonel affecte, comme il sied, une allure martiale et conquérante. Le *Ratamor* lui a valu le ruban rouge et de fortes rentes, dont il vit fastueusement dans sa belle villa du quai Georges-Clemenceau, entre une femme de chambre et une cuisinière jolies comme les amours... Les mauvaises langues insinuent qu'il les mène à la cravache et que, par-dessus les murs de son jardin, on entend parfois la nuit des cris et des supplications de filles vertement corrigées... Toutefois Sidonie et Léontine ne s'en sont jamais plaintes. On prétend qu'elles y gagnent « des mille et des cent », et d'aucuns se disent que ce seront de beaux partis, quand le colonel aura... relayé.

Il y a encore ce vieux Samuel Lévy (Commission, Exportation), l'homme d'affaires qui ne parle que par chiffres et par statistiques. Il ressemble à un vieux lièvre; mais son visage craintif, aux cheveux crêpus et aux yeux éraillés, respire la finesse et la bonhomie. Il sait l'anglais (assez mal), l'allemand comme sa langue maternelle, l'italien comme Mussolini; il baragouine même le polonais,

le yiddisch et le pedjinn. Il fait de la propagande pour le volapuk, mais déprise l'espéranto. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu. Il a habité toute la planète. Il ne lit jamais — que sur le visage des gens, qu'il connaît à merveille. Sa conversation est nourrie de faits précis et ses jugements pleins d'une nonchalante indulgence. Il voudrait que tout le monde fût heureux et gagnât de l'argent... sauf le sien. Personne ne sait au juste ce qui peut retenir ce bon Juif errant à Brineau-sur-Loire... Il s'y occupe de ventes et d'achats de biens et passe pour réaliser de beaux bénéfices. Chacun reconnaît, du reste, son absolue probité et la sûreté de sa parole. Mais on n'ôtera pas de l'idée de M^me^ Leclampier qu'il y a autre chose et que le père Samuel représente « quelque immense firme internationale », quelque affaire de houille blanche, de gisement ou de minerais.

Enfin, il y a Bareau, l'homme sympathique par excellence, le loustic, le boute-en-train, celui qui ne s'en fait pas et pour qui tout est prétexte à saillies et à calembours. Cela n'empêche point que Pierre Bareau ne soit à trente-sept ans un des plus habiles chirurgiens de France. Il a fondé à Brineau une clinique modèle, qui lui aurait déjà rapporté une fortune, s'il ne travaillait pas pour l'amour de l'Art. Il opère à tour de bras tous les pauvres du département, les amis et les amies de ses amis, les ouvriers, les employés, les domestiques, les paysans, sans jamais leur demander d'honoraires. Sa clinique abrite une dizaine de *cas spéciaux* qu'il observe et qu'il étudie avec passion, mais qui ne lui rapporteront pas un sou. Il ne fait payer que les riches, qui lui gardent rancune de ce traitement de faveur. Il est aussi connu à Paris qu'à Brineau, où la *société* affecte de ne pas le prendre au sérieux. On lui en veut d'être resté bohème, d'affecter le dédain absolu de l'argent, d'avoir gardé ses vieilles habitudes du Quartier latin et d'aller parfois

chercher à Paris quelque belle fille qu'il promène pendant deux ou trois jours en voiture découverte.

Le Tout Brineau n'oubliera jamais une superbe gaillarde blonde, et qui « eut le front » de se baigner dans la Loire, tout juste vêtue d'un maillot de soie rouge qui moulait insolemment les plus secrètes perfections d'une anatomie vraiment digne du culte d'un chirurgien.

Le colonel Panachard lui-même tomba d'accord avec Mme Leclampier que l'on devrait fouetter en place publique de semblables « créatures »... Mais peut-être y mit-il quelque arrière-pensée...

Toujours est-il que « le docteur » se fiche du tiers comme du quart, vit à sa guise et ne renoncerait pour rien au monde à sa belotte. Ce n'est pas que Pécherain, Redoublot et les autres lui donnent l'illusion de l'intelligence. Il les estime à leur juste valeur, mais il les trouve amusants comme de vivantes caricatures et ils lui inspirent ce mépris indulgent qui est la forme la plus durable de la camaraderie .

Çà et là, à d'autres tables, Bilocard, le champion cycliste, une gloire locale, entouré de toute une cour de gamins, coiffés de casquettes, qui croient élégant d'échanger à tue-tête les propos les plus obscènes et les jurons les plus ignobles; un gentil couple transi et visiblement en voyage de noces, comme il appert du geste de l'homme dont la main droite caresse amoureusement à travers la robe la croupe émue de la jeune femme; une dizaine de clients de passage, trois commis-voyageurs absorbés dans une correspondance fébrile... et un géant blond aux bons yeux clairs derrière des lunettes rondes et qui déguste un étonnant mélange d'anisette, de bière et de pippermint en lisant un numéro du *New-York Standard,* qu'il a tiré de sa poche.

Ces messieurs causent...

PÉCHERAIN. — La République est en danger!

BAREAU. — Encore? Elle n'en perdra donc jamais l'habitude?

PÉCHERAIN. — Je ne comprends pas qu'on ose plaisanter...

TRICOTEL. — Vous avez raison, Pécherain... C'est à se faire naturaliser Patagon.

BAREAU. — Et encore, on y perdrait... avec le change!

TRICOTEL. — On voit bien que vous n'êtes pas dans le commerce, docteur! Le fait est que les affaires n'ont jamais plus mal marché. Chaque matin, je me dis en ouvrant mon journal : « Quelle est encore la nouvelle tuile qui vient de nous tomber sur le coin de la figure? »

REDOUBLOT. — Il nous faudrait un homme! Il n'y en a plus...

BAREAU. — Parbleu! c'est depuis qu'il n'y a plus d'enfants!

*(Le colonel Panachard entre, présente ses devoirs à Mme Leclampier, visiblement flattée, serre des mains, s'enquiert des santés, puis s'assied en poussant son juron favori :* Carpaccio!*)*

PÉCHERAIN. — Asseyez-vous, Colonel... On est mieux assis que debout, et Vermouth Cassis!

LE COLONEL. — Carpaccio! Quel temps de chien!

BAREAU. — C'est à ne pas mettre un thermomètre dehors !

REDOUBLOT. — Il n'y a plus de saisons!

BAREAU. — C'est ce que disait mon arrière-grand-père...

REDOUBLOT. — De mon temps, docteur, à cette époque de l'année, nous allions canoter...

BAREAU. — Bah? La Loire était donc navigable?

REDOUBLOT. — J'habitais Chatou... Ah! la vie valait alors la peine d'être vécue.

PÉCHERAIN (*amer*). — On n'était pas victorieux!

LE COLONEL (*péremptoire*). — La France a gagné la guerre, mais la République a perdu la paix!

PÉCHERAIN. — Tout se serait arrangé, Mossieu, si la guerre avait été faite par des civils!

BAREAU. — Il est sûr qu'elle aurait duré moins longtemps.

PÉCHERAIN. — Comment l'entendez-vous?

SAMUEL LÉVY. — Voyons! voyons! messieurs! pas de personnalités, que diable... A quoi bon se disputer? Il y a tant de questions sur lesquelles tous les Français devraient être d'accord.

BAREAU. — La vie chère, par exemple!

LE COLONEL. — Ce matin, au marché, on a encore demandé à Sidonie quarante-huit francs pour un poulet!... Elle se l'est d'ailleurs laissé enlever par la cuisinière de Mme de Beaugency qui en a offert cinquante francs.

BAREAU. — Aux enchères — et en hausse!

TRICOTEL. — En hausse de poulet! (*Il s'esclaffe bruyamment.*)

SAMUEL LÉVY. — ... Il n'y a plus que l'argent qui n'ait pas de valeur...

BAREAU. — Et l'on n'en a jamais tant dépensé, que depuis que personne n'a plus le sou.

REDOUBLOT. — L'Epargne française est morte! On ne fait plus d'économies, on ne veut plus se priver de rien. Les ouvriers de la manufacture ne mangent plus que des côtelettes premières, leurs femmes portent des bas de soie... Et tous ces gens-là vont au Cinéma, au Café-concert et au Dancing.

BAREAU (*avec une ironie qui passe complètement inaperçue*). — Les foules aussi ont droit à de la Beauté!

REDOUBLOT (*suivant son idée*). — ... Tous les fermiers de la région ont leur auto! J'en connais qui se sont offert des pianos et des postes de radio!.. Les tarifs des che-

mins de fer sont prohibitifs — et ça n'empêche pas que tout le monde voyage!

BAREAU. — Et l'on prétend que les Français ne voyagent pas assez!

PÉCHERAIN. — C'est-à-dire qu'ils ne voyagent pas assez à l'étranger.

BAREAU. — Dommage!! Un si beau pays!

PÉCHERAIN. — D'où nous viennent les plus grands progrès, Mossieu!

BAREAU. — ... Comme l'automobile, la télégraphie, le cinéma, la photographie, l'aviation, la T. S. F., le 75...

PÉCHERAIN. — Il y aura toujours trop de canons, docteur!!

LE COLONEL. — Ça dépend chez qui...

PÉCHERAIN. — Il ne devrait plus y avoir de frontières!

SAMUEL LÉVY. — Cela éviterait bien des ennuis avec les douanes...

PÉCHERAIN. — Le libre échange est la plus belle conquête de la civilisation.

BAREAU. — Après le cheval! le cheval vapeur, bien entendu!

TRICOTEL. — A propos, docteur, vous qui êtes allé à Paris, avant-hier, avez-vous joué *Galipette* à Auteuil?

BAREAU. — Même que j'ai touché douze cent quarante francs — que j'ai d'ailleurs répandus dans les cabarets montmartrois.

REDOUBLOT. — L'argent du jeu ne profite jamais qu'aux autres!

PÉCHERAIN. — Le jeu est une honte!

BAREAU. — Alors? quoi? Vous nous interdisez la belotte, M'sieu Pécherain?

PÉCHERAIN. — Vous essayez, docteur, de créer une facile confusion entre d'inoffensifs passe-temps et la plus terrible passion.

LE COLONEL. — Vous divaguez, mossieu Pécherain!

Pécherain. — Je ne divague pas, Mossieu! Je vous dis M...!

Le colonel. — Vous en êtes un autre, Mossieu!

Samuel Lévy. — Allons! messieurs, que diable, s'il n'est plus permis d'exprimer une opinion!

Redoublot. — Mon cher Pécherain, vous partagez l'illusion de tous les démagogues qui voudraient réprimer les vices au lieu de les canaliser!.. Le jeu est un mal nécessaire et qui peut devenir un mal profitable... Que demain l'Etat reprenne la ferme des jeux, ou qu'il organise une immense loterie internationale avec des lots considérables, et le budget sera équilibré, le franc remontera au pair.

Pécherain. — Ces expédients sont indignes d'une démocratie qui se respecte!

Bareau. — J'ai déjà entendu dire cela quelque part. Comme tous les propos que nous échangeons du reste... Et le Pari Mutuel, Pécherain?

Pécherain. — Je ne fréquente pas les hippodromes, moi!

Bareau. — Mais votre absence n'empêche pas l'Etat de percevoir!

Pécherain. — Il serait plus honorable et plus digne des immortels principes de vendre quelques-unes de nos colonies! Elles ne nous servent à rien... On n'y va pas.

Samuel Lévy. — Vous exagérez... monsieur Pécherain. Moi, je les ai visitées presque toutes. Elles gagnent à être connues, je vous assure... Elles gagnent même beaucoup plus que vous ne pensez... J'ai connu, pour ma part, quelques colons qui ont fait fortune en Indochine, en Algérie, au Maroc... J'ai des clients à Dakar, à Hanoï, à Madagascar.

Pécherain (*péremptoire*). — Les Français ne sont pas colonisateurs!

Samuel Lévy. — Il n'y a plus qu'eux qui le disent! Les colonies sont un superbe placement d'avenir.

REDOUBLOT. — Nos arrière-neveux nous devront cet ombrage!

PÉCHERAIN. — Je n'ai ni enfants, ni neveux.

TRICOTEL. — Nous sommes six Français ici, et nous n'avons pas un enfant à nous six.

BAREAU. — ... Cela tient peut-être à ce que les races supérieures sont les moins prolifiques! Une carpe ou un lapin se reproduisent plus qu'une baleine ou un cheval.

PÉCHERAIN. — Quand on veut avoir des colonies, il faut les peupler!

BAREAU. — Croyez-vous? Et ne vous a-t-on jamais fait remarquer que depuis plusieurs années déjà, cent mille Anglais gouvernent cent cinquante millions d'Indiens... et en retirent quelque profit?.. Et pendant que vous y êtes, pourquoi ne pas revendre la Savoie à l'Italie, le Dauphiné à la Suisse, et le Pas-de-Calais à l'Angleterre qui le paierait un bon prix? Et pourquoi ne pas faire cadeau de la Champagne aux Allemands pour les consoler d'avoir perdu l'Alsace..?

(*Ayant ainsi remanié la carte de l'Europe et agité avant de s'en servir tant d'idées générales, ces messieurs « renouvellent les consommations », et sans transition abordent la chronique locale.*)

PÉCHERAIN. — Irez-vous à la soirée de la Sous-Préfecture?

LE COLONEL. — Fichtre! je le crois bien... On nous promet des attractions parisiennes!

REDOUBLOT. — Et le Tout Brineau est invité!

TRICOTEL (*qui n'a pas reçu d'invitation*). — Parbleu... Le Sous-Préfet cherche à se créer des relations.

PÉCHERAIN (*indigné*). — M. Abrabanel Mardochet est un haut fonctionnaire de la République. Il n'a pas besoin de cela!

BAREAU. — Je crois en effet qu'il a plus de relations que de connaissances.

Pécherain. — C'est un homme politique distingué.

Bareau. — Alors, c'est à peu près le seul.

Redoublot. — Qui donc a dit que la politique est un des rares métiers qu'on puisse faire sans avoir jamais rien appris?

Pécherain. — Si je connaissais l'imbécile...

Bareau. — Il n'est pas d'ici, Pécherain... C'est Anatole France.

Redoublot. — A moins que ce ne soit Alphonse Karr...

Bareau. — Je m'en fiche comme du tiers! Mais j'irai quand même à la Préfecture, parce qu'il y aura cinq ou six jolies filles.

Samuel Lévy. — Je vous croyais célibataire endurci, docteur!

Bareau. — Oh! moi, je ne compte pas... Les plus déterminées marieuses de Brineau ont renoncé à me proposer des partis — et j'ai pris celui de m'en consoler.

Le colonel. — Pensez-vous que notre belle Mme de Beaugency sera invitée?

Pécherain (*indigné*). — Vous ne voudriez tout de même pas!

Redoublot. — Et pourquoi donc, s'il vous plaît. Est-ce qu'elle n'a pas tous les droits?

Pécherain. — Que prétendez-vous insinuer, mossieu Redoublot?

Redoublot. — Je n'insinue rien du tout. Je répète ce que tout le monde sait... Avant-hier encore et hier — et les jours précédents, la Citroën du Sous-Préfet a stationné pendant deux heures devant l'hôtel de Mme de Beaugency.

Pécherain. — Eh bien? qu'est-ce que cela prouve?

Bareau. — Que deux et deux font quatre! Car il ne saurait échapper à l'œil de l'observateur le plus myope que la sous-préfète, Mme Mardochet (née Sephora Rauchverger), porte le plus vif intérêt au sémillant et bronzé

Cicéron-Démosthène-Napoléon de la Limonadière, secrétaire de la Sous-Préfecture.

PÉCHERAIN. — C'est une infâme calomnie colportée par les suppôts de la Réaction.

REDOUBLOT. — Ah pardon! mon cher Pécherain... je suis plus vieux républicain que vous et ça n'empêche pas que j'ai vu, de mes propres yeux vu... et de la fenêtre de ma chambre qui donne sur le jardin de la Préfecture, un spectacle assez édifiant, il n'y a pas plus de huit jours, exactement samedi dernier, le seul beau jour de ce triste mois de mai, du reste.

TOUS. — Et qu'avez-vous vu, Redoublot.

REDOUBLOT. — Je le dirai si vous m'offrez un Export-Cassis.

CINQ VOIX (*moins celle de Pécherain*). — Sosthène! un export-cassis à M. Redoublot.

VOIX LOINTAINE DE SOSTHÈNE. — Boum! Voilà!

REDOUBLOT. — Devant cette générosité presque unanime... Eh bien, voici : il pouvait être sept heures et demie du soir; le grand jardin venait d'être fermé au public... Vous savez qu'une simple grille le sépare du petit jardin réservé au Sous-Préfet qui d'ailleurs n'y met jamais les pieds... d'autant moins que ce soir-là, il était à Paris, appelé par le Président du Conseil à cause de cette menace de grève.

PÉCHERAIN. — Au fait, il paraît que ça va de mal en pis.

BAREAU. — Pécherain! n'essayez pas de faire dévier l'entretien! La parole est au témoin Redoublot.

REDOUBLOT. — La sous-préfète se promenait au bras du secrétaire. Ils étaient fort tendrement enlacés. Ils s'assirent sur un banc, tout juste dans le champ de ma lorgnette.

SAMUEL LÉVY. — Ah! vous aviez une lorgnette? je connais justement... un ami qui...

Le colonel. — Mais n'interrompez donc pas tout le temps, monsieur Lévy!

Redoublot. — La sous-préfète portait une espèce de blouse à col marin, fort ouverte et sans manches. Le seigneur de la Limonadière s'empara d'un des beaux bras nus et le parcourut de baisers prolongés jusqu'à l'aisselle... J'ai pu d'ailleurs me rendre compte que la sous-préfète a les aisselles rasées... La moustache du secrétaire s'y attarda longuement, cependant que sa main accentuait l'ouverture du corsage et mettait au jour un sein! Ma foi, je n'aurais jamais cru que Mme Mardochet, qui doit avoir dépassé la trentaine, pût encore montrer d'aussi jolis nichons. La main gauche du secrétaire s'en amusa savamment, tandis que la droite...

Mme Leclampier. — Monsieur Redoublot, vous savez que j'ai des oreilles! Et du reste, vous ne m'apprenez rien... Il y a plus de six mois que j'étais au courant...

Bareau. — La cause est entendue!

Pécherain. — C'est un scandale! Je ferai mon rapport à la ligue des Devoirs de l'Homme!

Redoublot. — Vous ne ferez pas ce métier-là, Pécherain.

Pécherain. — En politique, la dénonciation est parfois un devoir.

Redoublot. — Mais que diable vient faire ici votre politique?

Pécherain. — Il s'agit de la vie privée d'un homme public!..

*(Tous éclatent d'un tel rire que Pécherain, furieux, se plonge dans son Export.)*

Le colonel. — Moi, ce qui me dégoûte dans cette histoire, c'est que la sous-préfète, qui est une belle brune et bigrement aguichante, se laisse... aimer par ce mulâtre avantageux, que son époux a ramené de je ne sais quelles Antilles.

TRICOTEL. — Elle n'est pas la seule! Aux *Quatre Saisons*, j'ai deux ravissantes petites vendeuses qui en sont folles. Et je vous réponds qu'elles ne lui coûtent pas cher!

BAREAU. — Vous voulez parler des deux petites Russes : Natacha et Sonia?

TRICOTEL. — Comment savez-vous?

BAREAU. — L'oreille de Moscou! D'ailleurs le *tout Brineau* les connaît sur le bout du doigt... Mais ne vous frappez pas, Tricotel! Ce n'est pas ce mulâtre préfectoral qui fait le plus de ravages dans votre personnel!

TRICOTEL (*inquiet*). — Que voulez-vous dire?

LE COLONEL. — Allons, cachottier! On sait bien que vous êtes le Sultan des Quatre Saisons, et qu'il faut que toutes vos jolies employées y passent ou qu'elles disent pourquoi.

PÉCHERAIN. — C'est le droit de cuissage, renouvelé de la Féodalité!

TRICOTEL. — Mais sacrebleu, je ne suis pas le patron!

LE COLONEL. — Non... mais c'est tout comme!

BAREAU. — D'ailleurs, n'en déplaise à Tricotel, ce n'est pas du tout de lui que je voulais parler, mais de notre Don Juan local, Gontran Tricard de la Tricardière.

TRICOTEL. — Allons donc! Votre beau Gontran a déjà trop à faire avec toutes ces demoiselles du quartier Sainte-Radegonde, toute cette ribambelle de petites flirteuses, de garçonnes et de demi-vierges, qui ne demandent qu'à se laisser tripoter...

BAREAU. — Justement! Il déguste les hors-d'œuvre avec ces petites pimbêches et il s'offre le plat de résistance avec vos jolies midinettes qui n'y regardent pas de si près.

LE COLONEL. — Je me demande ce qu'il a pour plaire aux filles, ce grand dépendeur d'andouilles! Il est laid, avec son front bas et son grand nez de travers. Il est déjà chauve à trente-cinq ans... il est dégingandé et mal

fichu. Avec ça, bête à s'en réveiller la nuit! Il n'a rien lu, il n'a pas voyagé... Il ne sait même pas l'orthographe.

Samuel Lévy. — Tout cela n'a aucune importance auprès des femmes! Les hommes les plus aimés que j'aie connus étaient des brutes ou des monstres... Ce Tricard s'habille bien; il a de belles cravates; il connaît tous les potins; il a du bagout et l'air insolent.

Le colonel. — Il vit d'expédients!

Samuel Lévy. — De quoi vivrait-il, puisqu'il ne sait rien faire?... Il s'en tire d'ailleurs fort habilement... Il a organisé le Circuit d'Indre-et-Cher et la course des 300 kilomètres; il indique aux touristes les bonnes auberges et les belles occasions. Je suis sûr qu'il a touché trente-cinq mille francs en février dernier sur la vente des meubles anciens de la succession Goulard. Et je ne serais pas étonné qu'il fît le beau mariage!

Redoublot. — En tous cas, il vient de rater le plus beau de tous : il a demandé le mois dernier la main de M<sup>lle</sup> Chamboreau... et il s'est fait retoquer de la bonne manière.

Tricotel. — Dame! aussi! Il a eu, comme on dit par ici, « les yeux plus grands que le ventre »... M<sup>lle</sup> Chamboreau. Malepeste! Le plus riche parti de toute la province! Six milions de dot et quatre-vingts millions d'espérances.

Redoublot. — Vous pouvez même dire cent millions... Les usines du faubourg Saint-Gatien, les dépôts dans les banques, le chiffre d'affaires, les immeubles, les fermes, les terres, le château de Givray-Chanterey, les meubles, la collection de tableaux — sans compter tout ce que papa Chamboreau a placé en dollars et en argent suisse... Oui, M<sup>lle</sup> Céline aura bien au bas mot 100 millions.

Tricotel. — C'est pourquoi M<sup>lle</sup> Chamboreau évince tous les prétendants... Elle s'imagine qu'ils n'en veulent qu'à sa dot!

LE COLONEL. — Elle est pourtant assez jolie fille et assez désirable...

BAREAU. — Vous trouvez, colonel?

LE COLONEL. — Si vous ne trouvez pas, docteur, c'est que vous êtes myope!

PÉCHERAIN. — Le fait est que cette petite Céline a une frimousse bigrement jolie.

LE COLONEL. — Une frimousse!! Cette superbe fille blonde, bâtie comme une Diane antique.

REDOUBLOT. — Je ne suis pas riche, mais je donnerais bien la moitié de ce que j'ai pour qu'elle consente à être la mienne.

TRICOTEL. — A votre âge, Redoublot!

REDOUBLOT. — Je vous demande en quoi mon demi-siècle m'empêche d'admirer une belle fille? Vous pensez bien que je ne prétends pas à la main de M^lle^ Chamboreau!

BAREAU. — Ça ne ferait qu'un prétendant de plus mis au rancart. Le sixième!

M^me^ LECLAMPIER (*du haut de son comptoir*). — Le septième, docteur! Le neveu du sénateur Longin s'est fait blackbouler le mois dernier.

PÉCHERAIN. — Vous verrez que cette belle enfant finira par coiffer Sainte-Catherine, à moins que le parti prêtre ne s'en mêle et qu'elle n'entre dans un couvent.

BAREAU. — Vous voyez toujours des jésuites dans les murs.

PÉCHERAIN. — Oui, docteur! Moi, j'enrage quand je vois les robes noires! Je suis hydroprêtre!

SAMUEL LÉVY (*bas à Redoublot*). — Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire?

PÉCHERAIN (*continuant*). — Vous pensez bien que la Congrégation fera l'impossible pour mettre la main sur les millions de papa Chamboreau. Vous n'avez pas lu le *Juif errant*?

TRICOTEL. — J'aime mieux *Rocambole*.

BAREAU. — Moi, j'aime mieux la *Chartreuse de Parme.*

PÉCHERAIN. — Ça parle des curés, ce bouquin-là?

BAREAU. — Tout le temps!

PÉCHERAIN. — Alors, il faudra que je me le paie. Mais pour en revenir à ce que je disais, maman Chamboreau, qui mène tout dans la maison, est accaparée par les ratichons! Elle fait vivre toutes les œuvres de sa paroisse.

BAREAU. — En un mot, elle rend le pain bénit par tous les pores!

PÉCHERAIN. — Soyez sûr que c'est elle qui remue les millions là-dedans. Et quand je pense que j'ai connu, il y a vingt-cinq ans, Chamboreau petit pharmacien, au coin de la rue Paul-Bert!

SAMUEL LÉVY. — Il n'avait pas encore découvert le *Respirol* et la *Digestine*!

PÉCHERAIN. — La *Digestine* surtout, qui a remplacé la Chartreuse ! Ah! Chamboreau peut se vanter de devoir toute sa fortune à la Séparation... Si la République n'avait pas fichu tous ces sacrés moines à la porte...

SAMUEL LÉVY. — Ils rentrent toujours par la fenêtre... comme les Juifs d'ailleurs. Eux et nous, nous avons le temps d'attendre.

BAREAU. — Oui! mais la belotte n'attend pas. Allons, colonel! Allons, Redoublot! Allons, Tricotel! A vos places, il est belotte moins deux!

*(...Pécherain, qui abhorre les jeux de hasard, demande* L'Illustration *et Samuel Lévy la* Cote Desfossés. *Le garçon apporte le « jeu du docteur ».)*

LE COLONEL (*battant les cartes*). — Les deux premiers rois rouges ensemble, n'est-ce pas?

TRICOTEL. — Tiens, vous êtes encore avec moi, monsieur Redoublot.

REDOUBLOT. — Alors, attention! Et ne mettez pas avec des bigorneaux.

BAREAU. — Garçon! Picon!! Glaçon!!! Siphon!!!! Citron!!!!!

Cependant, des oreilles amies et alliées n'avaient rien perdu de tous ces propos interrompus...

## II

## DE L'AUTRE COTÉ DE LA PLANÈTE...

### I. — UN ENTRETIEN UNILATÉRAL.

...Or, quinze jours auparavant, Joë Will Joker, l'éminent directeur de *The Star*, avait fait venir son fidèle reporter Teddy Weldon et lui avait tenu à peu près ce langage :

— Weldon, je suis content de vous. Votre récente enquête sur les grandes Firmes pétrolières a été une excellente affaire pour le journal...

— ? ? ... dit le regard de Teddy Weldon.

— Ça vous étonne... parce que les trois quarts de vos articles n'ont pas paru? Cela prouve que vous êtes encore très jeune, mon garçon. Vous n'avez que trente-quatre ans. Quand vous aurez comme moi cinquante-sept ans d'âge et quarante de journalisme, vous saurez que dans un grand journal les articles qui rapportent le plus sont ceux qui ne paraissent pas. L'essentiel est que je les aie lus avec soin et que j'aie su en tirer un parti auquel vous n'eussiez sans doute point songé. C'est mon rôle de directeur, comme le vôtre est de voir juste et d'écrire vite... je ne dis pas d'écrire bien, car notre langue s'y prête peu et notre public encore moins. J'ai su découvrir dans le texte de votre enquête des qualités d'observation, de bon sens, de gaîté, d'humour même et de fantaisie, qui m'ont paru tout à fait... comment dirai-je?... commerciales! Vous savez ce qu'il faut pour intéresser le lecteur, ce qui est bien, et même pour l'amuser, ce qui est mieux.

Teddy Weldon inclina gauchement sa taille athlétique et ses larges épaules. Il allait remercier son directeur d'avoir si bonne opinion de lui. Joë Will Joker l'arrêta d'un geste bref.

— Laissez-moi parler, dit-il. Mes minutes sont comptées et j'ai des choses importantes à vous dire... Vous êtes entré ici, après votre retour de la guerre, sur la recommandation du sénateur Alva Webster, à qui notre Conseil d'Administration n'a rien à refuser. Vous avez pris votre place — la dernière, alors — parmi les quarante-trois reporters de la maison. A vrai dire, je vous considérais un peu comme une quarante-troisième roue à un moteur qui n'en avait aucun besoin. Au bout d'un an, vous avez eu l'ingénieuse idée de demander à toutes les étoiles du Cinéma le récit de leurs premières amours. Le tirage du journal a doublé et j'ai doublé vos appointements. L'année suivante, votre originale enquête sur les costumes de bain portés par nos plus jolies actrices remporta un succès considérable... Puis ce furent vos voyages au pays des Soviets et au Pôle magnétique, votre vigoureuse campagne sur la Traite des Noires, vos indiscrétions sur le divorce de Mrs Steenfield, vos intéressantes enquêtes sur la chaussette pour dames, sur la contrebande de l'alcool, vos souvenirs de campagne qui ont démontré de façon si opportune que, sans le concours de l'Amérique, les Alliés n'auraient jamais gagné la guerre... Vous avez même à ce propos, commenté la parabole « des Ouvriers de la dernière heure » avec un lyrisme un peu trop littéraire pour notre clientèle, mais que je n'ai pas cru devoir vous reprocher, parce que vous restiez dans la tradition biblique... Puis vous avez été le premier, dans la presse américaine, à constater que le Chili a un port sur l'Océan Atlantique. Ça, c'est une trouvaille et qui peut prêter à de futures affaires! Enfin, votre enquête sur les Firmes pétrolifères... A tous ces titres, Weldon, et pour tous ces motifs, j'ai songé à vous con-

fier une mission de premier ordre et pour laquelle vous me paraissez tout désigné.

— *Thanks,* fit Weldon.

— Ne me remerciez pas encore. Vous me remercierez au retour. Voici ce dont il s'agit. Le paquebot *Lutetia,* de la Transatlantique, part après-demain pour la France... Je vous ai fait retenir une cabine de pont.

— ? ? ! ! !

— Oui, je sais, vous êtes fiancé depuis trois mois avec miss Arabella Smith, la fille cadette des bretelles Smith and C°, une ravissante enfant, ma foi! Un visage d'ange et des jambes parfaites!! Oh! ne protestez pas et ne roulez pas des yeux tout ronds!... J'ai eu, comme toute la gentry de New-York, l'occasion de les admirer au bal travesti du *Franklin Palace,* où Miss Arabella portait un charmant costume de scout boy qui ne laissait rien ignorer de ses perfections. Et je n'ai pas été le seul à les admirer... Ces bals travestis sont d'ailleurs, avec les bains de New Port pendant la saison, le meilleur moyen d'information sur les performances des jeunes filles à marier. Je vous félicite donc de votre choix, Weldon, et je serai très heureux, dès votre retour, d'assister à votre noce et d'être votre témoin.

— Pourtant... fit Weldon.

— Oui, j'entends!... Vous auriez préféré vous marier avant de partir. Mais vous n'avez plus le temps et, du reste, vous seriez en tous cas contraint de partir seul; car la mission que je vous confie exige toute liberté d'action et la compagnie d'une jeune épouse ne pourrait qu'en compromettre le succès... Et puis la France est un pays qui offre aux jeunes femmes trop de distractions et de tentations. La vôtre voudrait visiter Paris, Aix-les-Bains, Biarritz, Trouville, la côte d'Azur, que sais-je encore. Et justement ce n'est point là que je vous envoie.

— ? ? ? ? ?

— Ce que j'attends de vous, Weldon, c'est une enquête

documentée sur *la vraie France...* vous entendez bien : *la vraie France,* — c'est-à-dire celle que les Américains ignorent. J'ai cent raisons de penser que la France est pour nous, comme d'ailleurs pour tous les autres peuples, un pays aussi inconnu et aussi inexploré que le Thibet, la Chine intérieure ou l'Afrique centrale. Nous jugeons les Français d'après leur littérature, qui n'est pas du tout le reflet de leurs mœurs, d'après leurs journaux qui se contredisent tous... ou pis encore, d'après des racontars de touristes qui ne parlent jamais que de la soi-disant vie parisienne, et qui ne connaissent que le Moulin Rouge, les Folies Bergère et les cabarets de Montmartre. Sans doute, le peuple des Etats sait le nom du maréchal Foch, du maréchal Joffre, de Clemenceau, de Poincaré, de Carpentier, de Mistinguett, de Suzanne Lenglen. Je prends au hasard, comme vous voyez, les noms les plus représentatifs! Mais on ne juge pas un pays d'après de telles exceptions, et j'estime que nous avons, en ce moment surtout, le plus grand intérêt à connaître le Français moyen, le fonctionnaire, le rentier, le commerçant, le professeur, le paysan, le petit bourgeois, l'ouvrier, l'employé, à savoir comment ces gens-là gagnent leur vie, mangent, boivent, aiment, s'amusent et travaillent.

» Or, vous savez le français aussi bien que l'anglais... Vous vous exprimez couramment dans cette langue, sans accent et même sans parler du nez, ce qui est rare chez un Américain. Vous aimez les Français, ce qui me paraît indispensable pour les bien comprendre. Vous vous êtes plu chez eux. Vous avez passé en France les dix-huit derniers mois de la guerre. Vous y aviez fait deux autres voyages auparavant. Vous y avez laissé des relations et des sympathies. Vous serez donc, à tous égards, *the right man in the right place.*

— *Of course,* fit Weldon; *but...*

— Ne m'interrompez donc pas, sapristi! J'ai tout mon

courrier à dépouiller!... Voici maintenant mes conditions : voyage et frais à la charge du journal, bien entendu. Vos appointements continueront à courir pendant votre absence. Vous les toucherez au retour, ou, si vous le préférez, par chèque tous les mois sur une banque française... Avant votre départ, je vais vous remettre deux mille dollars, et, à votre retour, trois mille qui feront très bien dans la corbeille. Ça va?

— *However*... fit Weldon.

— Non? Alors quatre mille dollars à votre retour. Vous savez que je ne lésine jamais. Pas encore? Alors cinq mille, mais je ne puis faire plus... La question d'argent résolue, je veux, mon cher garçon, non point certes vous imposer, mais vous proposer le plan de travail que j'aimerais vous voir suivre là-bas... Voyons, comment s'appelle cette petite ville d'où vous nous avez envoyé quelques papiers et où vous avez passé trois mois pendant la guerre?... Brineau-sur-Loire, je crois?

— *Yes*... fit Weldon.

— Eh bien... vous allez vous y installer dans un bon hôtel, ou mieux encore dans une pension de famille. Vous y vivrez autant que possible de la vie des habitants, vous vous ferez recevoir partout où vous pourrez; vous causerez avec les gens de toutes les conditions; vous ne dédaignerez pas les potins locaux, les racontars de commère, les petites histoires de tous et de chacun... Vous vous ferez passer pour un ingénieur en congé, pour un touriste en voyage d'agrément, pour tout ce qu'il vous plaira, excepté pour un journaliste. Et ne vous croyez pas obligé de m'envoyer des chroniques à date fixe, non plus que des rapports détaillés et circonstanciés! Pas de statistiques surtout, ni de tableaux synoptiques... C'était bon, cela, dans votre enquête sur les pétroles! Ce que je vous demande, ce sont des impressions, des bouts de croquis, de simples notes, pas d'idées générales surtout! Notre clientèle a horreur de cela. Vous généraliserez à

votre retour et, si cela vous paraît en valoir la peine, vous publierez vos conclusions en un volume que nous éditerons aux frais du journal.

» Nous sommes à la fin d'avril. Vous resterez en France trois mois au moins, six au plus. Mais ne craignez donc rien, que diable! Miss Arabella vous attendra! Elle tient à vous — et son père davantage encore, car il a besoin d'un bon Directeur de publicité — et c'est une sinécure agréable qui vous prendra trois ou quatre heures par semaine et que vous pourrez remplir sans quitter la fonction que vous occupez ici. Et dites-vous bien, Weldon, que votre enquête remportera le plus grand succès et rendra service à votre pays... Bien entendu, je vous donne congé jusqu'à samedi, pour que vous ayez le temps de faire vos préparatifs et vos adieux à Miss Smith.

— *Of course!* fit Teddy Weldon.

— Demain, vous passerez à la caisse. Tout sera prêt selon nos conventions... Et là-dessus, bon voyage, Weldon. Et, surtout, comme dit la chanson française : revenez si le pays vous plaît!!!

### 2. — ENTRETIEN BILATÉRAL.

Une heure plus tard, le side-car de Teddy Weldon s'arrêtait devant le petit hôtel portant le n° 1245 de la 56e Avenue.

Pendant tout le parcours, Teddy s'était demandé si ce voyage l'enchantait où le désolait. Revoir la France, où il avait vécu de si terribles heures pendant les trois derniers mois de la guerre — mais de si belles heures après le regrettable Armistice du 11 novembre 1918... la France, et ses paysages harmonieux et mesurés, la France où l'on a le temps et où l'on goûte la douceur de vivre — la France où l'on peut aimer, boire et manger à sa guise! Mais quitter Arabella Smith, qui avait daigné le distinguer parmi tant d'autres, la livrer pendant trois mois à

tous ses flirts, risquer de perdre cette superbe fille, si gaie, si vivante, si sportive, et avec cela d'esprit si pratique et si décidé! Renoncer à ces entretiens d'une si franche camaraderie, et aussi à ces agréables travaux d'approche qu'Arabella, avertie et sensuelle, l'avait laissé pousser jusqu'à la limite de l'abandon?.. Et elle? qu'allait-elle penser de cette mission qui allait retarder de cinq ou six mois leur bonheur définitif?

Ah! tant pis! Si elle laissait voir trop de regrets, Teddy était résolu à quitter son journal, à rompre avec le Patron, à chercher ailleurs une situation qu'il trouverait sans peine. Tout dépendait de l'entretien qu'il allait avoir avec sa fiancée. Et, n'ignorant point que le jeudi elle passait tout l'après-midi à ses exercices de culture physique, tandis que papa Smith était à son usine, il avait enfourché son side-car et après deux contraventions sans gravité, était arrivé à la porte du 1245.

La négresse, accourue au coup de sonnette, roula de bons gros yeux blancs, et répondit qu'elle ne savait pas si Mademoiselle pouvait recevoir, car elle prenait sa leçon de gymnastique dans le balneum.

Teddy allait s'impatienter, lorsqu'une voix claire cria au lointain :

— C'est vous, Teddy? Mais vous pouvez venir, cher garçon!

Teddy suivit un long vestibule et pénétra dans une immense salle, dont une piscine d'eau courante occupait le centre.

Tout alentour, sur une piste dallée, s'ouvraient des cabines de bains, des salles de douches, des salons de repos. Le fond de la pièce était occupé par un gymnase, muni de tous ses agrès. Une lumière éclatante tombait du plafond vitré... et tout cela respirait la santé, la clarté, le confort.

Miss Arabella s'était élancée à la rencontre de son *sweet heart*.

Elle était vêtue (si l'on peut dire!) comme une naïade de Marc Sennett... c'est-à-dire d'un maillot noir qui soulignait et accentuait tous ses charmes, et chaussée de petites espadrilles rouges dont les cordons se nouaient sur de courtes chaussettes noires. Ses cheveux, de nuance *auburn*, coupés très ras, lui faisaient comme un petit casque de cuivre.

La perfection de ses formes suscitait à la fois la plus vive admiration et le désir le plus direct et le plus net : mais elle ne semblait point s'en rendre compte et la tranquille indécence de son costume ne la gênait pas même aux entournures.

— Vous arrivez tout juste à point, fit-elle, en secouant vigoureusement la main de Teddy. Nous avions fini! Ah! pardon... j'oubliais, mon professeur, M. Triandinoramikalis.

Teddy eut peine à retenir un geste de dégoût devant la basse et obséquieuse figure d'un Levantin quadragénaire, dont le veston à brandebourgs moulait le torse bombé et les bras musclés. Des yeux immenses, des yeux d'almée, surmontés de sourcils broussailleux, exprimaient une sorte de cupidité servile. Les moustaches agressives, les cheveux laineux, et la lèvre pareille au bétail égorgé complétaient la physionomie de ce don Juan de Port-Saïd. Ses jambes trop courtes se perdaient dans de hautes bottines vernies. Ainsi M. Triandinoramikalis participait à la fois du tsigane et du dompteur de foire.

Il s'inclina très bas devant Teddy Weldon, tout en cinglant le cuir luisant de ses bottes avec une petite cravache qu'il tenait à la main.

— Comme je regrette, fit-il d'une voix qui semblait avoir roulé dans de la confiture, comme je regrette que Monsieur n'ait pas assisté à la leçon! Il aurait pu voir notre travail. Miss est une de mes meilleures élèves... Elle pourrait faire un numéro.

— Vous ne disiez pas cela, tout à l'heure, Trian!

dit en riant miss Arabella. Car, sans reproche, vous m'avez durement cinglé les mollets. Tenez, voyez plutôt, Teddy!

Et se tournant à demi, elle montra à Weldon ses divines jambes nues, rayées au-dessous des jarrets de cinq lignes rouges qui avivaient la blancheur de la peau.

Teddy jeta au professeur un tel coup d'œil, que miss Arabella s'empressa d'ajouter :

— Mais je vous retiens inutilement, Trian! et Mrs Constable vous attend. Votre temps ne m'appartient plus!

Elle lui glissa deux dollars dans la main, et le professeur disparut en faisant force courbettes et bredouillant des remerciements attendris.

Dès qu'ils furent seuls, Teddy saisit les petites mains de sa fiancée.

— N'êtes-vous pas folle, Bella? lui cria-t-il... Comment! vous permettez à cette brute ignoble de vous corriger comme une gamine.

Arabella éclata de rire.

— Oh! mais, c'est qu'il est très sévère! fit-elle... Et sa réputation lui vient justement de sa méthode. Toutes mes amies en sont folles. Il exige que ses élèves travaillent jambes et bras nus, pour pouvoir régler leurs mouvements avec sa cravache.

— Mais c'est un sadique immonde!

— Pas du tout. Il ne m'a jamais fait le moindre brin de cour. Il me fait travailler comme on travaille au cirque.

— Mais enfin, Bella, c'est inouï! Et je me demande si je ne deviens pas fou!!

Et Teddy se laissa tomber sur une pile de coussins.

— Vraiment, *dearest,* fit la jolie fille du ton le plus naturel, il n'y a pas de quoi perdre la tête. Est-ce que vous-même, l'année dernière, au bal masqué des Swincairn...

— Sans doute, méchante... Et je ne le regrette pas! Mais cet ignoble bonhomme et moi, ce n'est pas la même chose!

— Justement! Teddy... Et s'il passait par la tête de M. Trian l'idée de me consoler comme vous l'avez fait ensuite, je vous réponds qu'il ne l'emporterait pas en Paradis... Mais que faites-vous?.. Vous n'êtes pas sage, vilain garçon!

... Comme Bella était restée debout près de lui, Teddy mettait à profit sa situation inférieure pour s'occuper activement des deux belles jambes nues, qu'il couvrait de baisers et de caresses.

— Oh!... venez chez moi, dit Bella tout à coup. Ici l'on peut entrer d'une minute à l'autre.

Quelques instants après, ils étaient installés dans le studio qui précédait la chambre, le petit salon, le boudoir, la salle de bains et le cabinet de toilette, réservés à l'usage exclusif de Miss Arabella par la sollicitude maternelle d'un père idolâtre.

— Bella, fit Teddy Weldon d'un ton qu'il eût voulu rendre solennel... j'ai les choses les plus graves à vous dire.

— Eh! bien, alors, répondit la charmante espiègle, commencez par me caresser comme vous savez faire.

Et elle lui jeta ses bras autour du cou, d'un geste spontané, mais habile, qui fit glisser les épaulettes du maillot et dégagea un torse digne du ciseau de Praxitèle et même d'Auguste Rodin et deux seins éblouissants, dignes du stylographe de Marcel Prévost.

... Quoique beaucoup moins ancienne, la galanterie américaine a, tout comme la galanterie française, ses lois imprescriptibles et qui sont d'ailleurs les mêmes. Teddy s'y conforma strictement et facilita la chute du léger vêtement qui s'abattit aux pieds de Bella.

Puis tous deux jouèrent, pendant un délicieux quart d'heure, à ce jeu de la petite oie, renouvelé des Grecs et

de plusieurs autres peuples de l'antiquité, et qui de tous temps a permis aux fiancés ardents de tromper les rigueurs de l'attente.

Ils n'échangèrent plus que ces paroles sans nom — et pourtant immortelles — qui depuis cinq mille ans se suspendent toujours aux lèvres des amants.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Ah! cher vilain garçon, conclut Bella encore toute haletante, vous pouvez vous vanter de ne pas avoir perdu votre temps en France.

— J'ai contribué pour ma faible part à la victoire des Alliés, repartit Weldon avec une feinte modestie qui n'était pas exempte de fatuité.

Il esquissa le geste de reprendre l'entretien. Mais Bella Smith se redressa d'un bond, courut jusqu'à sa chambre, dont elle ferma la porte au nez de Teddy et reparut quelques minutes après, vêtue d'un délicieux et pervers pyjama à petite culotte courte.

— Que vous êtes donc ravissante, ainsi, mon cher cœur, s'écria Teddy... Vous avez l'air d'un adorable petit garçon vicieux...

— Vous êtes venu, Teddy, parce que vous avez des choses graves à me dire.

Et elle s'assit sur le divan, qui venait de se prêter à d'autres ébats, en lui faisant signe de prendre place auprès d'elle.

Teddy obéit à regret.

— Il n'y a pas moyen de causer sérieusement avec vous, lui dit Bella d'un ton de gai reproche.

— C'est que vous m'avez fait perdre la tête, méchante chérie!

— Voyons, Teddy, de quoi s'agit-il? Vous seriez-vous fait mettre à la porte de votre journal?

— Non, pas du tout, au contraire... Le patron me charge d'une mission très importante... il veut m'envoyer passer cinq ou six mois en France, pour une Enquête...

— Hurrah! s'écria Bella Smith en battant des mains! Nous allons nous marier le plus tôt possible et vous m'emmenez à Paris... Oh! j'ai si envie!

— Hélas! ma pauvre chérie, le patron exige que je voyage seul et que je parte après-demain! D'ailleurs, je n'irai pas à Paris... je passerai tout mon séjour là-bas dans un trou de province.

— Ah?.. Cela n'est pas très gai, sans doute. Mais puisque votre situation en dépend, grand ami, il n'y a pas à hésiter.

— Vous en prenez bien facilement votre parti, gémit Weldon.

— Il faut bien se résigner, cher garçon, quand il n'y a pas moyen de faire autrement. Je n'aime que vous, vous le savez... et je vous l'ai prouvé... autant qu'une jeune fille peut le faire.

— Et qui me dit qu'en mon absence, vous ne céderez pas à l'un de vos flirts?

— Cela jamais! Je ne vous dis pas que je ne me laisserai pas faire la cour... Mais vous-même, *naughty boy*, je suis bien sûre que vous saurez trouver des consolations... Ces Françaises sont si dangereuses!

— Oh... Bella, dans une petite ville!

— Il y a de jolies femmes partout. Mais je ne vous en voudrai pas... Je suis sûre que vous me reviendrez...

— Et si je ne partais pas, Bella?

— Ce serait idiot, mon chéri! Vous compromettriez une situation qui s'annonce très belle et qui a décidé papa. Et vous trouverez peut-être là-bas une grosse affaire imprévue. Songez-y, Teddy... Avec le change actuel, dans ce beau pays qui se croit ruiné et où tout est à vendre, les terres, les maisons, les œuvres d'art...

Et le joli visage de Bella prit une expression nette et déterminée, qui laissait voir quelle admirable femme d'affaires elle saurait être à l'occasion.

Teddy en ressentit une admiration sincère... Il l'aima

davantage encore d'être de sa race. Et dès lors son parti fut pris.

— Je quitterai donc New-York, après-demain, dit-il... Mais promettez-moi... que vous serez bien sage... et surtout que vous ne verrez pas trop souvent votre petite amie Betsy. Je la déteste, vous savez pourquoi... C'est une vicieuse.

— Vous êtes un grand fou, Teddy... Cette chère Betsy... Son affection me permettra de vous attendre... Et je vous défends d'être jaloux... Sans cela, je ne vous épouserai pas! là!

Weldon savait par expérience qu'il ne fallait rien interdire à Bella et que rien ne la tentait comme le fruit défendu — ce en quoi, du reste, elle s'apparentait à toutes les filles d'Eve depuis la discutable création du monde.

CURNONSKY et J.-W. BIENSTOCK.

(*A suivre.*)

# REVUE DE LA QUINZAINE

## LES POÈMES

Alban Guyraud : *Voyage de l'Homme, I. Sous le Signe de Flore*, « le Bon Plaisir ». — Marc-George Mallet : *Musicale*, A. Fabre. — Armand Dehorne : *Dynamique des Orchestrions*, « Mercure de Flandre ». — Louis Parrot : *Cornemuse de l'Orage*, préface de Jean Lebrau, « éditions du Panier Fleuri », Tours. — Auguste Villeroy : *Le Soleil sur la Mer Grise*, Messein. — Théo Martin : *La sonate improvisée*, « aux éditions septimaniennes ».

Premier livre d'une trilogie : **Voyage de l'Homme. I. Sous le Signe de Flore**, c'est une suite de poèmes mouvants et colorés, d'un souffle assez soutenu, et marquant par emblèmes lisibles aisément la destinée sentimentale ou psychique de l'homme. « J'ai décidé d'un grand voyage vers le Jardin des Hespérides », nous renseigne tout de suite l'auteur. Il s'élance, juvénile, et aborde, hardi, les solitudes du désert à traverser. Il est le jouet de mirages dont le mensonge l'hallucine et le transporte, mais qui tôt s'évanouissent et se dérobent à son désir. Les tortures de la soif entravent l'élan du nomade chercheur, mais en dépit des tourments, les images se précisent, le rêve se fait plus enchanteur, plus sûr, plus accueillant. Après la dure morale et le repos dans l'*oasis aux fleurs*, après *le travail et les jeux*, s'ouvre tantôt aux rumeurs de l'espace, tantôt selon la musique du rossignol, l'éternelle *cité du Rêve* d'où s'élève *la Prière aux Etoiles*, mais la possession de l'extase montre ses bornes, ce n'est point encore le Jardin des Hespérides ; le voyage aux livres annoncés va reprendre et se compléter.

Si mauvais ouvrier que s'estime M. Alban Guyraud :

> Si mauvais ouvrier que je sois, et pour tant
> Que l'heure dissipât de fictions précaires,
> O Destinée ! ô toi ! laisse encore un instant
> Ma Muse se suspendre au long col des Chimères !...

du moins est-il noble de s'attaquer ainsi à un difficile et vaste

sujet, et de l'ordonner sur un plan bien conçu, large et méidté sans crainte ni timide réserve. Les vers sont d'une belle venue, trop faciles à mon gré, car ils côtoient le banal dans l'expression non moins que dans la mélodie, et surtout accueillent des à peu près et des incorrections qu'il serait, avec un peu d'attention, simple d'éviter :

Je revois tous les miens qui pour toi sont péris...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Ne dois-je pas plutôt, en élu légitime,
Franchir le dur passage où ma race immola ?...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Gagner mon paradis sans aide *ni* sans armes...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . .
Et vous tous qui souffrez ceux de loin ou de proche...

« *Me* les entendez-vous ? » — « Me les comprenez-vous ? » Voilà qui confine parfois au galimatias. C'est que M. Guyraud est moins épris de la pureté limpide d'un parfait lyrisme que des effets, même redondants, d'une ardente éloquence. Par bonheur, le poète, lorsqu'il veut ou qu'il s'est senti en soi-même plus ému, s'observe et quelques poèmes exquis — en général les plus brefs ou construits sur des rythmes variés et courts, — chantent délicieusement dans une douce lumière.

**Musicale**, c'est une ode, un poème que M. Marc-George Mallet aurait pu joindre à la *Ronde des Déesses* qu'il nous donna précédemment. Solides strophes claires, d'un rythme souple et ferme, belle tranquillité, sereine ampleur. Le Poète échappe à l'immense désordre, au tumulte d'asservissement qu'est la vie moderne par la contemplation assidue des sommets de l'Infini, que foulent les pieds purs de l'apparition suprême, ô muse qui guide, qui inspire et qui délivre !

M. Armand Dehorne, dont la vigueur, un peu désordonnée pourtant, nous avait arrêté à ses deux recueils : *Nord* et *Routes*, la discipline sans l'amoindrir dans ces nouveaux poèmes, réunis sous un titre barbare et d'abord déplaisant : **Dynamique des Orchestrions**. Mais il exprime excellemment le dessein du poète. A qui a hanté les faubourgs industriels des villes du Nord, certes il évoque cet épouvantable et étourdissant tintamarre des orchestrions dans les « ducasses », fêtes ou kermesses. C'est, en vérité, un bruit plus odieux, avec ses grincements, ses

chocs de sonorité éclatants ou qui se brisent en tumultes, que les bruits les plus sinistres du travail des usines sous les cieux noyés de fumée ou convulsés de flammes malsaines et empuanties. Mais il s'en dégage une sorte de soûlerie violente, un étourdissement, une hallucination fauve où les populations s'abreuvent d'une joie tapageuse et démente, grossière, mais qui les prend, sens et cerveau, les empêche de penser, les détourne de souffrir, les gave d'ahurissement et de plaisir sauvage. Au milieu d'un tel tohu-bohu, le poète prend son inspiration. Ce déchaînement de voracité sensuelle, d'amours grassement populaires, ce débordement d'instincts lascifs et canailles l'exalte ; il en subit l'ivresse, au risque de perdre l'équilibre, et aborde, fasciné, exténué sans doute, ahuri peut-être un peu, et transfiguré aux rivages de l'inconscient, en plein domaine du rêve. Telle sur lui la puissance *dynamique des orchestrions.* Comme naguère les peines, le rude labeur de ces peuples ouvriers du Nord, aujourd'hui ce sont leurs liesses qui captivent son attention et qui l'ensorcellent; mais des tendresses se dissimulent dans tout ce fracas; la grossièreté des attitudes et du mouvement livre passage à des délicatesses soudaines du sentiment :

Vides réalités !
On s'évade toujours.
Et mon cœur a quitté
D'avance tous séjours !

Et ainsi l'exaspération cède à un adoucissement quasi-puéril ; une flûte bocagère passe un instant entre deux accords effrénés de cuivre roux et véhément. M. Deborne, demeurant de sa région dont il est l'âme fervente, hallucinée ou tour à tour tranquille, est un des poètes nouveaux de qui l'avenir est assuré !

Charmant livret d'allure un peu désuète, de ton volontiers archaïque, la **Cornemuse de l'Orage** par M. Louis Parrot, encore que par instants crispé d'un maniérisme excessif. Rêve délicat de femmes un peu affectées ou minaudières, gestes précis, étudiés d'abbés de cour et de danseuses semblables à des colombes, palpitations d'amours musquées ; images fines, élégances suprêmes. Ces vers sont jolis et ce qu'ils évoquent d'autrefois ou de toujours est charmant. Exquise œuvre d'art, avec une pointe vraie de sentiment et un grain insidieux de philosophie sans amertume, début intéressant.

M. Auguste Villeroy, après une ballade à la louange de Paul Fort : « Prince, on t'a donné la rosette... », chante **Le Soleil sur la Mer Grise** avec des nuances d'ombre et de lumière glissante. Son vers est tour à tour familier et grave, fervent ou maladroit peut-être à dessein. Car ce qu'il poursuit le plus, c'est, avec des habitudes de théâtre, l'effet plutôt que la justesse ou l'ampleur de l'expression. L'auteur du moins est maître de son art, et réussit dans ses desseins.

Cédons aux pires modes, abolissons les majuscules, inscrivons ce titre : **la sonate improvisée**, et ce nom d'auteur : théo martin. Voilà qui est horrible et déplaisant à l'œil. Le goût du jour l'exige, inclinons-nous. Mais pourquoi, si j'ouvre le livre, la lettre initiale de chaque vers est-elle, quand même, une majuscule ? Pourquoi, au second vers d'un poème, ces mots : Poésie et Art, au quatrième : Mme Sarah-Bernhard, alors que le titre en est : à maurice rostand ? Singularité pour singularité, celle-là est moins répréhensible, à tout prendre, que celle que je remarque au deuxième vers de la deuxième strophe : « Tu les imprégnis de ta foi... » Quel diable de verbe est-ce là, sans doute employé au parfait de l'indicatif ? *Impreindre*, juste ciel, serait-ce là l'infinitif d'un verbe vraiment peu usité — et je le comprends ? Serait-ce *imprégner* qui jusqu'à présent eût donné, semble-t-il, imprégnas ? Mais le mot ne se trouve pas à la rime, c'est donc vous, typographes, qui aurez commis une erreur. théo martin, à en croire son panégyriste et préfacier, M. paul plessis de pouzilhac, est une jeune fille « de grand talent dont l'œuvre théâtrale, poétique et critique a été soulignée maintes fois par la grande presse, et qui dans les cénacles littéraires de Paris et de Province [ce n'est pas moi qui introduis ces majuscules] possède des admirateurs fervents et de fidèles amis ».

Grand bien leur fasse, en vérité. Mais moi qui n'ai pour me former une opinion que le présent recueil, je l'entr'ouvre tout d'abord sur ce sonnet, *la mort d'un jour*, et je lis ces quatre vers :

> Le soir, comme un rôdeur malfaisant, s'est glissé
> Dans un ciel craquelé tel un champ de bataille,
> Et des gerbes de sang s'échappent de l'entaille
> Que dessine un soleil douloureux et blessé...

... et, je le confesse, je ne me sens nullement émerveillé par le

talent particulier de celle en qui, paraît-il, il sied de saluer une « impératrice et prêtresse du verbe ». J'attendrai une occasion plus propice. Tant de poètes ne peuvent se présenter en une édition si parée et si riche de grands et beaux ornements ; tant de jeunes poètes d'un talent personnel et véritable ne trouvent, hélas, en Province ou à Paris, aucun moyen de se faire éditer ! Ce ne sont pas, il est vrai, des jeunes filles de grand talent, de qui la presse s'occupe et que les cénacles prennent soin de choyer. Mais peut-on, leurs noms, comme celui de théo martin (affirme son préfacier) les *placer à côté de celui de Virgile*, sans que les leurs pâlissent ?

ANDRÉ FONTAINAS.

## *LES ROMANS*

Philippe Soupault : *Histoire d'un blanc*, au Sans Pareil ; *Le nègre*, Simon Kra. — Henry de Montherlant : *Aux Fontaines du désir*, Bernard Grasset ; *La mort de Pérégrinos*, Emile Hazan. — André Rivollet : *Battement de cœur*, Simon Kra. — Pierre Humbourg : *Escale*, Nouvelle Revue française. — Georges Imann : *Le cœur et les chiffres*, Bernard Grasset. — André Castagnou : *Diana*, Librairie Plon. — Nicolas Ségur : *Le rideau rouge* Albin Michel. — Louis Martin-Chauffier : *L'amant des honnêtes femmes*, Nouvelle Revue française.

La plupart des écrivains, et non les moins doués, qui écrivent aujourd'hui des romans n'ont rien ou presque rien du romancier. M. Louis Martin-Chauffier, qui fait en tête de **L'histoire d'un blanc**, de M. Philippe Soupault, la « présentation » de cet auteur, le constate, du reste : « Les âmes en peine ou en quête, dit-il très justement, ne font pas des romanciers. » Elles font des lyriques. Nos jeunes écrivains sont trop soucieux de leur moi pour s'occuper du vulgaire, et comme ils ne trouvent pas facilement de débouchés au théâtre (leurs aïeux du Romantisme se servaient de cette tribune pour plaider en faveur de leurs passions), comme l'histoire, et en particulier celle du moyen âge, ne les excite pas, c'est de plain-pied qu'il entrent dans l'introspection ou c'est avec impudeur qu'ils se délivrent de leur souvenirs. A cet égard, personne pour aller plus loin que M. Soupault — qui a un autre trait de commun avec les romantiques : la haine du bourgeois. Il est littéralement la proie de son tourment individuel. Sa sensibilité, ainsi que l'observe encore M. Martin-Chauffier, ne dispose plus d'elle-même, n'est plus capable de se prêter. D'ailleurs, c'est publiquement, cette fois, qu'il se confesse, sans

même un semblant de transposition ou de symbolisme (d'essence surréaliste) comme dans **Le nègre**, en qui il faut voir, je pense, l'incarnation de son esprit de révolte. J'avoue que je préfère cela. La vraisemblance y gagne, au surplus, sinon la vérité, car on sait, depuis Jean-Jacques, qu'il ne suffit pas qu'un homme dise : « j'ai fait ceci, je pense ou je sens ainsi », pour qu'on le croie sur parole. L'intéressant, en la matière, c'est la façon dont ces jeunes gens se voient ou s'interprètent. C'est, aussi, la nature des sortilèges qu'ils emploient pour ressusciter leur passé. Magiciens, ils le sont chacun à leur manière, sans doute, mais ils ne le sont pas tous avec assez de force communicative pour opérer sur nous en même temps que sur eux, comme M. Soupault. Ce qu'il y a de général dans son cas très particulier, voilà ce qu'il sait nous rendre sensible, à travers toutes ses extravagances — et si sa fureur anarchique paraît vaine, si ses maux semblent injustifiés ou chimériques, on y découvre quelque chose de désespéré qui émeut. Il a, d'ailleurs, avec des dons aigus d'observation, un sens caricatural du pittoresque, le pouvoir d'exalter la réalité, ainsi que *Le nègre* en témoigne : livre amusant, varié, dont les audaces gratuites ou par trop outrées (je fais allusion à certain viol, en particulier...) m'ébahissent moins que ne me plaisent le lyrisme très moderne et l'excellent style.

Si le romantisme de M. Soupault m'émeut, celui de M. Henry de Montherlant m'indispose, s'il ne m'agace, en dépit des très réelles beautés dont il favorise l'épanouissement. C'est que le tourment égotiste qu'il décèle reste enfermé dans un cercle par trop restreint. M. de Montherlant, qui promettait d'être héroïque à défaut de se montrer généreux, ne souffre pas en fonction du monde et de ses semblables, mais de lui-même, exclusivement, et du plus superficiel et du plus extérieur de lui-même, semble-t-il. Il s'irrite qu'on ne l'admire pas assez, et quand il se plaint que la vie le déçoit, c'est surtout en homme de lettres qu'il s'exprime. **Aux fontaines du désir**, tout de suite taries, son attitude, malgré ses « alternances » (il faut lire, à cet égard, **La mort de Pérégrinos** dont il a fait un tirage à part) reste trop constamment celle de Narcisse pour que nous nous attendrissions sur son destin. « Je porte mon cœur en écharpe », disait Chateaubriand. Chez M. de Montherlant, la vanité seule est blessée, parce qu'il ne met qu'elle en jeu. Aussi bien fait-il plus que de l'ex-

poser. Il la rend provocante, agressive même, et jamais les maux qu'il éprouve par elle ne lui sont prétexte à ces ironiques retours sur soi-même où le sage savoure les plus délicieuses consolations. Je ne voudrais pas le calomnier : je le crois sincère dans son désir d'une vie dangereuse, libre, variée, altière ; et le thème de « la féerie » qu'il reprend de Barrès, et qu'il définit : « la réalisation, la mise en pratique de sa poésie », est séduisant, certes, plus que séduisant : riche en possibilités à cause même de sa *gratuité*, pour parler comme M. André Gide. Le malheur est qu'il ne conçoive ou ne veuille éprouver « l'enchantement » que comme une fête du sang, et qu'il ne soit ni assez nerveux (comme Baudelaire), ni assez bilieux (comme Barrès), pour l'élever au-dessus de la réalité ou, si l'on veut, pour la parer des merveilles de l'imagination, l'ennoblir de l'idée du devoir, l'exalter de celle du sacrifice. Rien de plus vain que le désir de la gloire ou du pouvoir pour eux-mêmes, sans une ascèse ; de l'action sans un but, fût-il chimérique, de la volupté sans l'amour. M. de Montherlant se bornera-t-il à ne vouloir jouir que de ses sens, ou faut-il croire qu'en ayant bientôt trouvé la limite, il ira au delà ? Je l'espère ; et je le crois digne de se surmonter. Mais c'est un écrivain né et qui trouve de magnifiques formules, que je ne pourrais mieux comparer qu'aux gestes amples et aux harmonieuses attitudes d'un grand acteur, d'un grand acteur latin, bien entendu.

C'est à la première personne que s'exprime M. André Rivollet dans **Battement de cœur**, ou qu'il fait s'exprimer son héros, dont le journal ou la confession forme la matière de son petit roman. Livre troublant, trouble même, puisqu'il tourne autour d'un inceste qui demeure, il est vrai, platonique, mais n'en est pas moins très caractérisé pour cela. L'art est remarquable avec lequel M. Rivollet analyse ou plutôt décèle les sentiments qu'un jeune homme dont l'éducation a été négligée peut éprouver pour sa sœur à l'éveil de la puberté. Séparé longtemps de cette sœur, son héros a l'impression charnelle de la découvrir en se retrouvant en sa présence, et les tendres souvenirs qu'elle réveille concentrent ou font soudainement se cristalliser les forces éparses de sa sensualité encore farouche. D'avoir pris conscience de ses désirs l'incite à aller, le soir même où il a revu la jeune fille, chez une femme qu'il sait prête à se donner. Mais

la possession de cette femme déjà mûre aiguise seulement son appétit de la fraîcheur de Marie-Blanche... L'amour d'un camarade sauve celle-ci du péril avec lequel elle jouait bien imprudemment ; mais, plus tard, son malheureux frère, qui aura tenté en vain de se ressaisir, se tuera. M. Rivollet, qui écrit avec distinction, a fait preuve de beaucoup de délicatesse en traitant son sujet. Il a du talent, et un talent sain, en dépit de ce que j'écrivais plus haut qu'il y a de scabreux dans ce sujet même.

L'histoire que raconte M. Pierre Humbourg, dans **Escale**, est celle d'un marin du commerce qui, à peine embarqué, apprend que sa femme le trompe. Les besognes du bord le distraient de son obsession en accumulant la cendre du devoir quotidien sur le feu de sa colère. De retour, il se résignerait, dans l'assoupissement des caresses retrouvées, si le hasard, en le mettant en présence du couple adultère, ne l'affolait brusquement et ne faisait de lui un meurtrier. Histoire très simple, comme on voit, mais qui vaut par l'atmosphère dont M. Humbourg s'est efforcé de l'envelopper. C'est avec beaucoup de soin que cet écrivain, qui fut officier de marine, a évoqué la vie en apparence monotone, mais toute frémissante d'inquiétude et traversée d'infini, des gens de mer, et s'il y a quelque didactisme dans son récit, on n'en est point gêné, non plus que par le vocabulaire, nécessairement spécial, dont il est obligé d'user, mais dont il use avec modération. On ne saurait dire qu'il fait songer à aucun des écrivains britanniques qui ont comme imposé leur marque à la peinture des mœurs maritimes. Sa « manière » est très française, d'une simplicité classique, dans son réalisme. Enfin, les types sont bien de chez nous qu'il nous montre se pliant à leur rude métier, et profondément imbus de la relativité des choses de la terre, ou de leur provisoire, par la pratique du silence et l'habitude du recueillement, en présence du ciel et de l'eau, les éléments qui donnent le plus, par leur union, le sentiment de l'éternel. Je ne ferai qu'une légère critique à M. Humbourg qui écrit dans une langue colorée et ferme, et qui sait déjà, malgré son inexpérience, rendre vivante une histoire : c'est d'avoir rompu l'unité de celle-ci en abandonnant un moment son héros. En nous faisant voir, en effet, la femme de Mevel avec son amant, il a eu le tort de nous distraire du drame tout intérieur auquel il nous intéressait.

Le mépris que M. Georges Imann témoigne pour la mode, ou, si l'on veut, son indifférence pour le genre de récits dont le public snob se montre aujourd'hui friand, est déjà un signe qui milite en sa faveur. En outre, il a le goût de l'observation, et il s'intéresse aux hommes pour eux-mêmes, non pour ce qu'il cherche à retrouver de lui dans leurs personnes. Il a le tempérament d'un romancier. D'un réaliste, objectera-t-on. Mais je tiens que dire d'un romancier qu'il est réaliste, c'est commettre un pléonasme ; car, en dehors des conteurs, il n'y a pas d'écrivains romanesques qui ne s'inspirent de la réalité, et de la réalité la plus proche de nous. L'intrigue en elle-même (non le sujet, qui en diffère de tout au tout) est peu de chose pour M. Imann, et elle se réduit à presque rien dans **Le cœur et les chiffres**: histoire d'une menace de chantage qui se trouve dans l'obligation de détourner de la femme de son patron, par des moyens irréguliers, un secrétaire appartenant « à cette race près de s'éteindre des mandataires sublimes plus dévoués aux intérêts de leurs maîtres qu'à leur propre fortune ». Mais M. Imann a tracé de son principal protagoniste, M. Geoffrin, un portrait vivant, très nuancé, et en mettant brusquement en face de la vie, qu'il a jusqu'ici ignorée, cet homme abstrait, si je puis ainsi parler, il a fait une œuvre émouvante dont la signification dépasse l'anecdote. On songe en la lisant à *Fromont jeune et Rissler aîné*, d'Alphonse Daudet, non qu'elle s'en inspire, mais parce qu'on y retrouve le même genre de sensibilité, plus contenue, il est vrai, et la même qualité d'humour aussi, mais plus discret ou moins jaillissant, avec un certain accent d'ironie sceptique, qui détonne un peu.

J'ignore si M. André Castagnou fait partie du « Stendhal club », mais il doit faire sa lecture favorite de ce chef-d'œuvre de notre grand psychologue : *La Chartreuse de Parme*, qu'il met entre les mains d'un des personnages de son livre, et c'est un roman d'allure stendhalienne, mais d'allure seulement, qu'il a écrit, car s'il se règle avec élégance sur son modèle, il se contente d'effleurer là où Beyle portait le scalpel. Mariée par goût à un homme qui se tue pour avoir cru faire de ruineuses spéculations, **Diana**, son héroïne, s'éprend, une fois veuve, d'un bel officier, Gennaro, qu'elle quitte presque aussi vite qu'elle s'est donnée à lui, déçue, sans doute, par ce qu'il y a de trop juvénile en

lui, ou de trop superficiel dans son amour. Plus tard, elle connaît, enfin, la véritable tendresse, mais, sur le point d'épouser l'homme, un compositeur de musique, d'une exquise sensibilité, qui lui ferait connaître le bonheur, elle se voit menacer par Gennaro de la divulgation de leur passé. Affolée, elle assomme son ancien amant, et, condamnée à cinq ans de prison, après avoir purgé sa peine, apprend que le musicien s'est marié... Beau sujet, et tout plein de passion, mais dont, encore une fois, M. Castagnou n'a pas extrait toute la passion. En revanche, il nous promène en Italie, nous fait aller dans la société raffinée et à l'Opéra, et éveille toute une rumeur de propos mondains autour de ses personnages. Il écrit avec une très délicate légèreté de touche et il a du goût. Qu'il se surveille ou s'étudie un peu moins : qu'il soit plus délibérément lui-même, il nous donnera des livres excellents.

Ce n'est point, malgré la préface par laquelle il a prétendu en justifier l'audace, un roman freudien que M. Nicolas Ségur a écrit dans **Le rideau rouge**, dont le titre me rappelle la célèbre nouvelle de Barbey d'Aurevilly, mais un hymne à la sensualité, et tout inspiré des idées de Renan. Cette histoire d'une femme, mariée à un gringalet, et dont les yeux s'ouvrent, par surprise, à la sauvage grandeur de l'acte qui perpétue la vie, n'illustre pas, en effet, la théorie du refoulement sur laquelle le psychanalyste viennois a édifié son système, en le surchargeant de trop ingénieux symboles. Elle montre, seulement, l'influence directe, sur un tempérament sain, d'un spectacle fait pour exalter ; et il n'y a rien là qui fournisse matière à introspection tortueuse. C'est assez que la jeune femme de M. Ségur écarte le rideau qui sépare sa chambre de celle de sa sœur, dans l'hôtel où elle a, par hasard, rencontré celle-ci, pour qu'elle se convainque de n'avoir jusqu'alors connu qu'une dérisoire parodie de l'amour... M. Ségur est un philosophe, et qui ne plaisante pas avec ce sentiment dont il connaît les profondes attaches charnelles. Mais quel groupe, digne du ciseau païen de Rodin, il a sculpté, en nous montrant l'homme et la femme en proie au sublime enfantement du plaisir, cet enfantement qui prépare l'autre ! S'il serait imprudent de mettre son œuvre sous les yeux des petites filles « dont on coupe le pain en tartines », comme disait Gautier, on ne saurait nier que la beauté en égale, au moins, l'impudeur.

Vouloir posséder une honnête femme est pure folie, car la créature que l'on est convenu d'appeler ainsi cesse d'exister aussitôt qu'elle devient notre maîtresse... Valère en fait d'ailleurs l'expérience, dont M. Louis Martin-Chauffier nous raconte avec esprit les aimables aventures dans son nouveau roman. Ce disciple de Proust, dont j'ai loué, naguère, à propos de *Patrice ou l'indifférent*, les dons d'analyste subtil, se révèle plus moraliste, et moraliste classique, avec une pointe de préciosité, que romancier véritable. Le sujet qu'il traite, dans **L'amant des Honnêtes femmes**, eût très bien pu être débattu dans « La Chambre bleue », devant Voiture et Chapelain, mais sous les regards perspicaces de La Rochefoucauld. Et c'est un très agréable régal pour les lettrés.

JOHN CHARPENTIER.

## *THÉATRE*

*Mixture*, 3 actes, 16 tableaux, de M. H. R. Lenormand, au théâtre des Mathurins.

Les croyants, tels que M. Paul Claudel dont l'Œuvre vient de reprendre l'*Annonce faite à Marie*, et les illuminés névropathes, tels que M. H.-R. Lenormand de qui on nous donne une nouvelle **mixture**, c'est tout un (talent mis à part) sous le rapport de la désaffection du bon sens. Le croyant se contient au dogme, l'illuminé névropathe cherche son refuge, son soutien dans la pathologie. Les deux excentriques ont là leurs havres respectifs. Le dogme, lui, au moins, a ses bornes avouées et sa tradition qui lui donnent, en quelque sorte, par ses abdications consenties de la raison, ses lettres franches à un commerce avec nous. Mais quant aux illuminés à « au delà » et à médecine, on ne voit guère en quoi le sens critique pourrait trouver chez eux matière substantielle, au moins à cet étage inférieur où se tiennent ceux qui se proposent. Par exemple, il est bien évident que les ouvrages de M. H.-R. Lenormand, dans leur monomanie sépulcrale et leurs pataugements qui vont d'une uniforme et lancinante déjection morale systématique à une puérile prétention à remuer outre-tombe des reviviscences cadavériques, il est bien évident, dis-je, que l'auteur les conçoit et les mène — ses ouvrages — sous la mieux caractérisée des impositions maladives où le traitement

critique n'a que faire, mais où bien plutôt serait bienfaisante, par exemple, une cure de grand air.

Les personnes qui vont parfois aux foires parisiennes de Neuilly, de la place de la Nation, de la place d'Italie, de la Bastille, ou de la Révolte, connaissent, au moins d'extérieur, cette baraque aux diplômes apparents et avantageux où sont représentés, en cire et sous un jour livide, les aspects les plus infects des maladies ou anomalies humaines ; sorte de musée Dupuytren à l'usage des incultes. Parmi la foire du théâtre actuel, la baraque de M. H.-R. Lenormand est assez bien l'équivalent de cela — sauf cette augmentation dans l'éventaire que le moral y figure lui aussi dans ses plus grossières déconfitures. On y voit une larvaire pathologie mentale. L'auteur, et le premier déjà, tout maître qu'il se croit, n'est pas ici le moindre sujet. Jamais homme d'apparence plus aimable, la plus polie, la mieux civilisée, n'est apparu mieux friand de plus funèbres et plus macabres mésaventures. A tout le moins, c'est un système, sinon tout à fait une aberration monomane, chez cet auteur, brave type au demeurant et dont chacun s'accorde à louer la gentillesse des manières. Mais quand il tient une plume et s'enfonce dans son mal, autant dire qu'il est déchaîné. Il s'ébat parmi les torturés neurasthéniques et les spectres comme pied énervé dans chaussure à son point. Nos lecteurs se souviennent peut-être des flatteries que cet auteur, l'an passé, fit au rédacteur du *Mercure*, puis ensuite comme il aventura qu'il le voulait battre ; c'était là, bien entendu, grâce à Dieu, simple façon de parler.

Extrémité commode chez un écrivain dont la plume inhabile, dès lors inutile, était tombée de ses doigts (1). Et c'était, hélas, trop montrer son absence que de prétendre que l'on y devait voir, à la place, un bâton. Mais le tour est familier de l'auteur en état de crise : aussitôt qu'il est tendu et que l'heure serait si naturellement de se contenir, de réfléchir et de s'exprimer convenablement, c'est tout aussitôt les moyens excessifs du ressort mélodramatique où sa pensée s'écroule ; et ce parfait galant homme ébroue son imagination parmi les exactions, les brumes, les larves, et un désordre où ses efforts à le dénouer ne savent appor-

(1) Il est d'ailleurs remarquable qu'aucun de nos auteurs dramatiques n'est capable, fût-ce dans la plus petite chronique ou controverse, de s'exprimer en écrivain, ni de développer logiquement ses idées, — s'il en a.

ter qu'une plus complète obscurité. Les deux ou trois heures de spectacle sont uniformément employées à le délayer. Le genre d'agrément que l'on y peut trouver, en général, c'est la pitié et la répugnance pour cet art à l'envers, puis aussi, tout de même, la satisfaction que — quels que soient fragiles nos relatives assurances esthétiques et nos discernements critiques — nous reconnaissons combien nous sommes heureusement sans aucun lien avec ces ruminantes et prétentieuses aliénations monomanes de l'esprit, que l'auteur, qui s'emploie vainement à les expliquer, réussit seulement à placer dans un relief plus opaque et plus lamentable.

De M. H.-R. Lenormand j'ai feuilleté — avant de voir sa nouvelle pièce — 1° *Le temps est un songe*, joué par les Pitoëff, à Genève en 1919 : cas pathologiques d'hallucination, et de manie du suicide. Il y a seulement deux morts au tableau, — les autres personnages étant peu nombreux et secondaires : le jeune maniaque se suicide ; et sa fiancée — l'hallucinée — tombe morte sur son cadavre. J'y vois qu'à ses débuts M. Lenormand a été un auteur du Grand Guignol : *la Folie Blanche* (1905). C'était là sa vraie place, sauf qu'il mêle trop l'ennui à l'horreur. Mais le genre : émotions de la Morgue, des asiles d'aliénés, des exécutions capitales, etc... lui va comme l'eau au poisson. *Le temps est un songe* est précédé, sous couleur de préface, d'une longue réclame. 2° *Dent Rouge* (Odéon, 1922). Sombre paysannerie de montagnes savoisiennes. 3° *L'homme et ses fantômes* (Odéon, 1924). L'homme est un don Juan ; les fantômes sont ses victimes ; les esprits de trépassés sont des personnages affectionnés par l'auteur. 4° *A l'ombre du mal* (Arts, 1924) : ça se passe dans l'Afrique équatoriale, où s'agitent alcooliques, brutes, sadiques, monstres variés; 5° *Les Ratés* (Arts, 1920), séries de tableaux. Quelques silhouettes de *M'as-tu vu* parfois assez amusantes, mais c'est genre froid et banal. Le raté principal est un auteur assez immonde, qui vit accroché sur une actrice pauvre — et abondamment stupide — et qui finit par la récompenser en l'égorgeant dans un accès de jalousie et d'alcoolisme. J'ai rendu compte ici, l'an passé, de *L'amour magicien*, ce ridicule mélo au spectre étrangleur par l'intermédiaire d'une cataleptique. Je me souviens du *Simoun* : détraquement causé par l'Afrique, inceste (non consommé) de père et fille, tuerie, — cette dernière pièce

moins nulle peut-être que le reste (au moins ce que je connais de l'auteur).

Je sors de *Mixture*. Bien médiocre ; bien peu honorable à tous égards. Il est d'ailleurs possible que cela reste un peu affiché, l'auteur ayant jeté (ça n'est pas difficile !) des appas faisandés à la curiosité inférieure et bête d'un public qui se croit « avancé ». Il y a un tableau où nous assistons à la profession de foi et aux querelles des deux invertis, dont le principal est « médecin à l'hôpital Boucicaut » (1). Un autre tableau nous présente un sadique, éventreur de petites filles (ça se borne à un récit des exploits du dit).

Il n'y a qu'un cadavre dans la pièce. L'inverti médecin — ayant fini par tomber ivre mort — est poignardé (mais je reconnais n'avoir éprouvé aucune émotion pénible à cet assassinat, prestement exécuté et sur un ignoble individu) et volé par la femme qu'il avait amenée chez lui, non pour son usage, mais pour exciter la jalousie de son copain abject et infidèle.

Mon Dieu ! si l'on s'assoit dans son fauteuil avec la résolution d'oublier les « ambitions considérables » et singulièrement confuses de M. Lenormand, et si l'on ferme l'oreille aux moments de verbiage, il reste un défilé de 16 tableaux qui se laisse voir avec le petit intérêt machinal que l'on apporte à un ciné de médiocre catégorie. Ça nous représente — de façon assez curieuse et vide — la vie d'une aventurière — maladroite et malchanceuse. Elle est pourtant issue d'une bonne famille de Grenoble ; mais avant sa fugue définitive, elle en avait fait déjà une ou deux, après lesquelles sa famille l'avait reprise. Lâchée par le dernier amant qui venait de lui faire une fillette, elle ne sait pas « se retourner convenablement ». Elle tombe dans la basse prostitution, dans le vol, dans l'assassinat. Quand je dis qu'elle n'est pas chanceuse, elle l'est pourtant, et singulièrement, à certains égards: après avoir assassiné à Paris, après avoir pratiqué le vol pendant toute une année à Londres, elle ne fait pas un jour de prison.

Les décors de M. Pitoëff sont, comme d'habitude, sommaires et économiques, mais très suffisants en l'espèce.

Que si l'on passe au côté « profond » de la pièce, certainement on ne risque pas de se fouler le pied en y sautant. La psychologie de M. Lenormand est d'une naïveté suffisante et d'une faus-

(1) Petite précision qui a dû faire plaisir au personnel de cette Fondation.

seté, devant lesquelles on ne peut que tirer le chapeau, et qui ne comporte pas de discussion. Il part du principe, archi-usé par les religions de toutes marques, que nous avons tous en nous un *double*; que nous sommes moitié bon, moitié mauvais! Ainsi, sa formule de « mixture » apparaît un peu balourde. Et puis, talent à part, bien entendu, n'est-ce pas tout bêtement la formule des drames du père Hugo : une courtisane pleine de virginité ; un bandit plein d'honneur, etc. ?. Pourtant, il y a des gens qui possèdent *mens sana in corpore sano;* il y en a aussi d'autres qui, pour être parfois atrocement tourmentés, tâchent tout de même à trouver leur propre équilibre, à se rendre compte, à se considérer avec sang-froid et selon le frein de la raison. Tout le monde n'est pas disloqué et relâché et complaisant à la désagrégation ou à l'évanouissement de sa personne humaine, mon cher Monsieur !

D'ailleurs, si contestable que soit la thèse, elle aurait pu être présentée d'une manière moins invraisemblable. Nous avons tous connu des catins qui avaient des filles, — et qui s'efforçaient (le plus souvent avec succès) de leur procurer une existence honorable, « un bon mariage ». Mais est-ce qu'aucune d'elles avait, au fond du cœur, le désir que ses efforts et sacrifices fussent perdus ? Que cette enfant élevée avec tant de soin tournât mal ? Et quant à d'autres catins qui, soit par inconscience, soit faute de pouvoir faire autrement, ont dirigé leurs filles sur la carrière maternelle, ce n'est évidemment point par joie maligne, perfide, de les voir « trimer comme leur mère », mais bien plutôt par relâchement, par laisser-aller, et, au pis-aller, par intérêt.

Certes, l'égoïsme est un maître farouche, et que nous avouons. Mais de là à cette mixture épaisse de M. Lenormand, d'après laquelle nous aurions tous un fond abject, et voudrions détruire par la suite nos actions les meilleures et les plus utiles ! C'est là fabrication d'un auteur trop indulgent à lui-même — et indigent — tellement que l'on peut écrire qu'il en est aveugle.

C'est bien joué sur toute la ligne. M^me^ Pitoëff est charmante, presque fillette de 12 ans au début. Elle a quelque chose de très ingénu, d'enfantin, dans le sourire surtout, les yeux ont davantage une impression de fatigue, de maturité et de tristesse ; mais ce n'est pas invraisemblable chez cette enfant. M^me^ France Ellys défend très bien le rôle — lourd et faux — de la mère.

Les communiqués de publicité des *Mathurins* nous ont fait

connaître, aux « courriers des théâtres », quelques bêlements :

... Jamais l'art profond, mystérieux, pathétique de Lenormand ne s'était plus affirmé que dans *Mixture*. — ANTOINE (*L'Information*).

Lenormand, qui est un poète et un artiste, fait jaillir de l'affreuse réalité l'émotion sublime. — CHARLES MÉRÉ (*Excelsior*).

... Ce soir le jeune théâtre est arrivé à un point de richesse et de perfection qui fait crier au chef-d'œuvre. — F. STROWSKI (*Paris-Midi*).

Est-ce moi qui perd la cervelle, ou bien ces gens-là (comme l'a dit approximativement le vieux Gœthe) ?

Ce qui me surprend — un peu seulement — c'est l'enthousiasme de Strowski ; non point parce qu'il est membre de l'Institut, professeur en Sorbonne, etc. ; mais c'est un Montaigniste éminent. Cet universitaire faisant du feuilleton s'efforce trop systématiquement *d'être à la page*, de faire le boulevardier, etc. Par crainte d'être qualifié retardataire, on fait le Paillasse. C'est ce qui est arrivé également dans la critique littéraire à un autre normalien : l'ineffable Paul Souday.

Après toutes les sottises de la critique, on ne peut s'étonner que les jeunes auteurs se laissent griser, et se cantonnent dans ces composés hybrides de ciné, d'humour funèbre, de scènes dans l'autre vie. Je ne vois là qu'une mode excentrique, déplaisante et passagère, momentanément soutenue par la critique et le snobisme. Genre facile où, avec un talent très modeste et une culture très faible, on peut se donner l'apparence de la nouveauté et de la profondeur, et aussi, comme fait si bien M. H.-R. Lenormand, donner de la répugnance aux gens de goût.

ANDRÉ ROUVEYRE.

## *LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE*

Etienne Rabaud : *L'Orientation lointaine et la Reconnaiseance des lieux ;* Félix Alcan. — Marie Goldsmith : *La Psychologie comparée*, Bibliothèque des Sciences contemporaines, A. Costes. — A propos de l'ouvrage de Georges Clemenceau : *Au Soir de la Pensée*, Plon.

Si, depuis les temps les plus reculés, les faits d'orientation lointaine et de reconnaissance des lieux chez les animaux ont frappé tous les observateurs, la solution du problème que posent ces faits ne préoccupe les naturalistes que depuis un demi-siècle à peine. Et ce n'est guère que depuis le commencement du siècle qu'est intervenue l'expérimentation scientifique.

Dans **l'Orientation lointaine et la Reconnaissance des lieux**, M. Etienne Rabaud, après avoir posé le problème et indiqué la méthode, expose précisément les recherches expérimentales récentes, qui ont porté sur les insectes volants (abeilles, guêpes) et marchants (fourmis), sur quelques mollusques, et enfin sur les vertébrés. L'ouvrage de M. Rabaud est bien ordonné, écrit avec clarté et sens critique ; l'auteur s'efforce manifestement d'apporter l'esprit d'impartialité dans la discussion des résultats expérimentaux.

La question qui se pose est celle-ci : L'animal se guide-t-il au moyen de *repères sensoriels*, et fait-il usage pour cela de sensations analogues aux nôtres ? Ou bien l'animal possède-t-il un *sens interne* de la direction qui le mène en dépit de tout ? Cette dernière hypothèse a été soutenue par Fabre d'Avignon et par l'Allemand Bethe. Les expériences de Fabre sur les abeilles ne paraissent pas probantes : trop peu d'individus transportés loin de la ruche reviennent au but.

L'imprécision de ces résultats surprend aussitôt, tant elle contraste avec le ton catégorique des conclusions.

Et M. Rabaud d'ajouter :

Bien au contraire, les expériences conduites avec rigueur dictent une tout autre conclusion.

Et ces expériences sont nombreuses. Elles sont dues à H. von Buttel-Reepen, Romanes, E. Yung, Rabaud, Ch. Ferton, E.-L. Bouvier, Verlaine... Les faits observés semblent significatifs. Non seulement aucun ne suggère l'idée d'un sens spécial, mais tous conduisent à l'idée de repères visuels : les abeilles, les guêpes s'égarent dès qu'elles sont lâchées dans une région inconnue.

De même en ce qui concerne les fourmis. « Seul contre tous, Fabre nie l'intervention de l'odorat. » M. Rabaud expose avec précision les expériences récentes de Cornetz, de Santchi, de Brun. L'orientation s'effectuerait grâce à un complexe d'éléments multiples, les uns ou les autres prédominant au gré des circonstances ; les repères olfactifs prédominent pour les individus marchant en colonne, mais les repères visuels interviennent quand la piste se trouve accidentellement détruite ; pour ce qui est des fourmis isolées, elles suivent des repères visuels de diverses natures (lumières, grands objets).

En ce qui concerne les vertébrés, on possède beaucoup moins de données sûres. M. Rabaud rejette l'hypothèse d'un sens magnétique, qui a paru séduisante à divers auteurs.

Sa conclusion est :

En renonçant à toute interprétation hâtive, à toute hypothèse sans fondement, nous laissons le champ libre à la recherche et conservons la possibilité d'aboutir à une solution.

§

M^lle Goldsmith vient d'inaugurer une nouvelle bibliothèque, dite des Sciences contemporaines, en écrivant un ouvrage sur **La Psychologie comparée.** L'auteur a été pendant de nombreuses années le secrétaire et le collaborateur d'Yves Delage ; pour la première fois, M^lle Goldsmith s'essaie à écrire un livre seule, et elle fait preuve de réelles qualités d'exposition. En 1908 et 1909, j'ai publié moi-même deux livres sur ce sujet, *La Naissance de l'intelligence* et *La Nouvelle Psychologie animale*, où je m'efforçais de donner une base physiologique, voire chimique à la psychologie. Le livre de M^lle Goldsmith m'a rappelé de bien vieux souvenirs ; j'y ai retrouvé avec plaisir les faits et les idées essentielles sur lesquels j'avais insisté. Mais à le lire, on croirait que la psychologie comparée, qui pour M^lle Goldsmith « n'a guère qu'une trentaine d'années d'existence », n'a rien donné de nouveau depuis 15 ans, comme si l'auteur avait négligé de mettre au courant la bibliographie de son sujet. Parmi les travaux cités depuis 1910, je relève en effet des lacunes regrettables : rien sur les recherches de Metalnikoff; relatives à la mémoire associative chez les infusoires, peu de choses sur Cornetz et Verlaine, rien sur Santchi et sur Brun ; une seule mention relative à Szymanski, auteur d'une série importante de travaux, certains concernant l'enfant, étudié objectivement comme l'animal. M^lle Goldsmith cite bien le récent ouvrage de Pavlov, sur les réflexes conditionnels des mammifères, mais ne rend guère compte des travaux récents et nombreux sur ce sujet, cependant si important, car il constitue un lien entre la psychologie animale et la psychologie humaine. Quant aux idées personnelles, elles ne se dégagent pas nettement.

§

Puisque j'ai été conduit à parler aujourd'hui de psychologie comparée, je ne puis résister à la tentation de signaler le chapitre sur « l'Evolution psychique » du récent ouvrage de Georges Clemenceau, **Au Soir de la Pensée.**

Dans ma dernière chronique, j'ai indiqué que des savants expérimentateurs, tels que le professeur Brachet, auteur de *La Vie créatrice des formes*, sont loin de mépriser la métaphysique. Or, la métaphysique semble être la bête noire de Georges Clemenceau. Dès la page 91 du tome premier, il s'attaque à la métaphysique des révolutionnaires, « métapolitique à blanc ». Y a-t-il un plus bel exemple d'abstraction divinisée que le culte laïque de la *Déesse Raison*, célébré à Notre-Dame par de puérils révolutionnaires qui, prétendant bouleverser de fond en comble la vie mentale du genre humain, n'avaient rien trouvé de mieux que de diviniser une faculté de l'intelligence ? On a souvent signalé le « conservatisme profond du révolutionnaire inculte, qui ne peut rien voir au delà d'un changement de noms ou de personnages ».

A propos de la morale, Clemenceau parle de notre « vanité métaphysicante », des « brouillards de la métaphysique », de l'« aberration métaphysique ».

Il commence à se découvrir qu'à considérer simplement la pratique des *mœurs* (*morale*), les enchaînements d'activités de la série vivante ne nous offrent qu'un *processus* organique, au cours duquel il n'y a point de place pour l'insertion miraculeuse d'une « *âme* » *insubstantielle*, avec des attributs verbaux de surhumaine fixité. Lors donc qu'ayant à situer le phénomène moral, je me permets d'en chercher la source profonde dans les développements de la vie, je dois brutalement choquer tous les « penseurs » professionnels qui s'acharnent aux développements verbaux d'une morale entitaire à l'usage des parleurs.

Plus loin, p. 203-204, Georges Clemenceau s'efforce de ramener les phénomènes de la vie à des équilibres chimiques, physiques, électriques, à des oscillations rythmiques, à des phénomènes de résonance, et il ajoute : « Il n'y a de *principe vital* que dans les élucubrations de la métaphysique. »

Georges Clemenceau combat le verbalisme en même temps que la métaphysique. « L'aberration métaphysique se contente, pour fondement de connaissance, d'un verbalisme insaisissable au delà

de tout essai de vérification. » Il écarte les termes d'*imagination créatrice* (Ch. Ribot), *d'évolution créatrice* (Bergson).

Maintenir dans la science ou dans la métaphysique le mot de *création*, au sens de la Bible, ne peut que nous ramener à des conceptions périmées.

Dans *Au Soir de la Pensée*, Georges Clemenceau reste le lutteur qu'il a toujours été. Il profite de toutes les occasions pour tomber la métaphysique (p. 229).

Les *entités* de la métaphysique qui peuplent le monde d'existences sans autre réalité que le son de voix qui les exprime, n'ont pas la vie moins obstinée que le dogme des théologies. Elles sont même plus persistantes, ayant dépouillé l'appareil mal dégrossi des premiers jours, pour y substituer des raffinements de pédagogique subtilité.

Ainsi la métaphysique se place au-dessous des mystères des théologiens, dont elle n'est « qu'un raffinement d'anémies ». Bergson, il est vrai, en rénovateur de la métaphysique, a cherché à s'accommoder, vaille que vaille, aux données de l'expérience, mais il en a été « réduit à chanter *l'évolution* avec un entrain de fossoyeur ».

On ne s'étonnera pas que Georges Clemenceau veuille « démétaphysiquer » notre psychologie classique et la psychologie comparée. Pour lui, l'évolution psychique ne doit et ne peut être qu'une manifestation de l'évolution organique. Cette vue ne saurait évidemment « correspondre aux gauchissements d'une métaphysique ennemie de l'observation ». *Ame*, *esprit*, et aussi *instinct*, ne sont que les « noms fallacieux d'existences métaphysiques ». Mais voici qu'une psychologie comparée nouvelle s'édifie sur la base expérimentale. G. Clemenceau en parle avec enthousiasme. Il cite souvent les travaux de Jacques Loeb et la *Vie psychique des Insectes* de Bouvier, et aussi mes propres ouvrages sur la question ; il adopte l'enchaînement : *tropismes*, *rythmes vitaux*, *sensibilité différentielle*, *mémoire associative*. Il semble même avoir lu l'ouvrage de J. Loeb édité par le *Mercure de France*, sur « la Fécondation chimique ». Et avec une lucidité d'esprit surprenante, il a saisi toute l'importance de l'étude des réactions de la cellule-œuf pour les réactions motrices des animaux. « La parthénogénèse expérimentale aboutit à faire, dans les phénomènes *biologiques*, la part de plus en plus grande

aux éléments *physico-chimiques.* » De même les recherches méthodiques sur la sensibilité différentielle des organismes inférieurs ont permis de montrer que les lois des équilibres physiques et chimiques s'appliquent aux êtres vivants. La notion de *sensibilité différentielle,* envisagée de ce point de vue, paraît en effet fondamentale pour l'avenir de la biologie.

GEORGES BOHN.

## *SOCIÉTÉ DES NATIONS*

**Perspectives d'avenir.** — Cette Société traverse des crises de délire et de prostration. Dans l'intervalle, elle calcule, combine et vivote. Elle doute d'elle-même. Alors la foi a déménagé. Elle est allée s'installer dans la maison d'en face, qui s'appelle Bureau international du Travail. Parce que si les nations ne veulent pas céder un pouce du tarif douanier, un pistolet de la défense nationale, un poil de la souveraineté, alors il n'y a pas de règle commune, il n'y a pas d'unité, il n'y a pas de société. Comprenant vaguement qu'elle défait d'une main ce qu'elle fait de l'autre, l'Assemblée des nations discute le péché originel et fait marcher l'orgue de Barbarie.

Pendant ce temps, le Bureau international du Travail gagne du terrain. A l'origine, il n'est qu'un rouage. Par clause budgétaire, le Directeur du Bureau doit rendre des comptes au Secrétaire général de la Société. La clause n'a jamais été appliquée, parce que le Bureau du Travail n'accepte pas cette subordination.

Tandis que la S. D. N. piétinait sur place, le B. I. T. multipliait les démarches et les offensives. Chaque fois qu'une commission quelconque se réunit dans un endroit quelconque pour discuter n'importe quoi, le B. I. T. demande à être représenté et entendu. Qu'il s'agisse de mandats coloniaux, d'hygiène publique, de finances, de désarmement, il faut absolument que le B. I. T. fasse connaître et si possible triompher le point de vue des travailleurs salariés. Les autres citoyens se contentent d'être représentés par une délégation nationale. Les syndicats se sont assurés une place à part et des droits supplémentaires à l'intérieur de l'Etat. En langage logique de simples piétons, des droits supplémentaires s'appellent des privilèges. Comme son nom l'indique, la S. D. N. se fonde sur la souveraineté des Etats. Fondé sur les

syndicats, le B. I. T. mine et sape la souveraineté nationale. Au nom de la production et de la justice sociale.

Tout cela est inscrit dans le Traité de paix. Ils se sont mis à deux ou trois cents pour le fabriquer, députés, sénateurs, ministres, ambassadeurs, l'élite politicienne des cinq continents, avec une escorte pullulante d'experts, conseillers, techniciens et mouches du coche. Pour leur défense, ces gens disent que la critique est aisée. C'est tout ce qu'ils trouvent à répondre quand on leur enfonce des épingles dans le cuir. S'ils ont fait ce qu'ils ont pu, la preuve est faite qu'ils ne pouvaient pas grand'chose. Il leur a manqué un théologien qui dise le premier jour et répète de temps en temps qu'on ne peut pas servir deux maîtres à la fois.

Le traité de paix fut apporté par un Suisse, déposé sur la table, ouvert à la page un : Pour garantir la paix, les Etats souverains s'engagent à faire régner la justice. Tout le monde est d'accord. Lecture (solennelle) est donnée de 386 articles. Ici, un temps d'arrêt, le lecteur reprend haleine, puis élevant la voix : Attendu que la S. D. N. a pour but d'établir la paix universelle et qu'une telle paix ne peut être fondée que sur la base de la justice sociale... il importe d'affirmer le principe de la liberté syndicale. Personne n'a sauté en l'air, pas un monocle n'a bougé. Un tel silence qu'on entendit une colombe roucouler au fond du parc de Versailles ! Il ne s'agit plus seulement de garantir la paix, mais de l'établir. On avait déjà pas mal de peine à s'entendre sur la justice, voici maintenant la justice sociale qui pose des conditions et énumère ses exigences. Enfin la liberté syndicale est introduite dans le ventre de la souveraineté comme une cartouche de dynamite. La conscience universelle a bu l'obstacle, il reste à le digérer.

La S. D. N. a réuni des conférences. La première en date, organisée à Bruxelles par un marchand de cognac, a coûté très cher et n'a servi exactement à rien. Celles qui ont suivi n'ont pas fait baisser d'un millipouce les barrières douanières. Quant au traitement équitable du commerce, Aristophane doit bien regretter de n'y avoir pas pensé pour sa république des oiseaux. Le système de production imaginé pour les souverainetés nationales n'est pas compliqué. Il se fonde sur un dogme patriotique : le pays doit produire tout ce dont il a besoin, afin de ne dépendre de personne, surtout en temps de guerre. Donc, il faut protéger la

production nationale. Arrière les mitrailleuses, en avant les tarifs douaniers. Pullulement de parasites, la vie renchérit. Le salarié pousse des cris de putois ; le patron, pour le faire taire, puise et repuise dans la poche du consommateur, lequel commence à la trouver mauvaise et s'embrigade dans un syndicat.

Rationaliser, cela veut dire mettre de l'ordre dans la pétaudière nationale. Si le syndicat y réussit, tant mieux. Mais qui en profitera d'abord ? Il faudrait être plus qu'ingénu et sur-ignorant pour s'imaginer que des gens qui ont peiné et bataillé pendant des années pour conquérir des privilèges syndicaux aux dépens d'autrui vont restituer ce qu'ils ont pris. Rationaliser, cela veut dire s'attribuer le rôle principal dans la production et le gros morceau dans la répartition des biens.

FLORIAN DELHORBE.

## *VOYAGES*

Léon Heuzey : *Excursion dans la Thessalie turque en 1858*, Société d'édition « Les Belles-Lettres ». — Francis Jammes : *Basses-Pyrénées*, Emile-Paul frères.

Le volume de M. Heuzey : **Excursion dans la Thessalie turque en 1858**, a tout l'intérêt des choses rétrospectives. Ce sont des notes de voyage, prises au lendemain de la guerre de Crimée, par l'auteur, alors à l'école d'Athènes, et qui montrent un ancien état du pays.

La question hellénique se trouvait alors à un des grands tournants de son évolution. Après la guerre, les puissances occidentales avaient exigé de la Turquie un régime libéral dont on espérait de merveilleux résultats.

Nous passons sur diverses considérations où se complaît le voyageur pour arriver de suite à son récit. Parti d'Athènes pour de laborieuses randonnées en Thessalie, dans une région que se disputaient déjà les diverses populations qui peuplent la province, M. Léon Heuzey nous parle d'abord des Thermopyles, qui se trouvent sur son chemin. Travaillé par les eaux, l'ancien passage historique s'est élargi ; mais on peut encore suivre sur le terrain les phases successives de la bataille. En avant était un mur percé de portes et, un peu plus loin, le terrain praticable s'élargissait. Le mur était protégé par un fossé que remplissaient des sources thermales (d'où le nom de Thermopyles).

Le voyageur arrive à Dhamoko, mais se voit refuser l'entrée de la ville par un fonctionnaire grincheux et passe par Volo pour entrer en Thessalie. A Larissa, il descend au consulat britannique. Au loin, on aperçoit le mont Olympe, et tout proche de la ville se trouve un camp de *Cosaques* turcs (les Kazaki, comme on les appelle), dont l'organisation a suivi la guerre de Crimée et parmi lesquels se trouvent surtout des Polonais. Mais leurs officiers ne sont pas aimés des Musulmans, dont ils troublent le bonheur conjugal, et dans le moment se trouvaient en prison une douzaine de femmes turques, mises aux fers pour le crime d'aimer trop les Cosaques.

Dans la région, on fabriquait autrefois des étoffes rayées, qu'on importe maintenant d'Europe, d'Allemagne surtout. Dans une réunion où l'on parle d'Hippocrate, qu'on appelle Poucrat, il est aussi question de la différence qui existe entre les protestants et les catholiques, les catholiques considérant que le chemin de fer, le télégraphe, etc., sont des signes précurseurs de la fin du monde ; les protestants y voyant, au contraire, une des formes du Progrès.

A Larissa, on reconnaît encore l'emplacement de l'ancienne acropole, mais les antiquités sont à peu près nulles ; des débris de statues, de sarcophages, de colonnes, etc., sont partout épars dans la ville. M. Léon Heuzey arrive à Tournavo et se trouve reçu dans la maison d'un érudit qui lui montre la ville. Une longue description est d'ailleurs donnée de l'habitation pittoresque, — où il séjourne. Tournavo possède treize églises, pavées de pierres blanches et plafonnées de boiseries en damier. Tournavo a eu aussi jadis beaucoup de métiers à tisser, des teintureries, etc. L'industrie de la garance y était surtout prospère. On arrive ensuite à Damasi, dans la région montagneuse des Balkans. On y remarque surtout, se dressant séparément, trois hautes tours carrées d'un aspect très original, les *Kouliaes*, véritables châteaux aériens des maîtres turcs.

Il y a d'ailleurs, de ce côté, des ruines d'une importante forteresse du moyen âge, diverses églises curieuses ; et à Damasi même, on en cite une dont le narthex, réservé aux femmes, est couvert de peintures propres à leur édification.

M. Léon Heuzey pousse une pointe en Perrhébie, arrive au

village de Doméniko, où se trouvent les restes d'une fontaine byzantine.

Nous revenons bientôt à Larissa, mais pour nous diriger sur la région du Kambos, et à Trikkala et au couvent de Donsko ; puis aux ruines du Porta-Panaghia, dont la situation dans le défilé même méritait seule le surnom de monastère des Grandes Portes ; et au couvent de Varlaam, etc...

En appendice sont donnés deux chapitres sur les documents des couvents de Leukosada et de Zavlantia.

Le volume abonde surtout en indications historiques et archéologiques ; et si nous regrettons qu'il soit publié un peu tard, c'est à cause des changements politiques si fréquents en Orient. Mais les éditeurs ont des raisons qui ne sont pas les nôtres ; et l'on a souvent bien du mal à leur faire accepter des ouvrages dont l'intérêt semble flagrant. L'éditeur de M. Léon Heuzey pourrait encore publier un volume sur *l'Olympe*, resté inédit, et dont l'intérêt semble indiqué d'avance.

§

Tous ceux qui ont suivi Francis Jammes dans ses publications antérieures liront avec intérêt son volume : **Basses-Pyrénées**, dans la collection Emile-Paul frères (Portrait de la France). Une sorte de commentaire sur la préhistoire et sur la zoologie de la région fournit de précieux détails. Une légende y fait aborder l'arche de Noé, comme elle s'échoue en Grèce dans le volume de M. Léon Heuzey. Il y a des indications sur des grottes analogues à celles des Eyzies et où des découvertes curieuses ont été faites.

Le volume passe ensuite en revue les plantes et les animaux de la région : poissons, grenouilles, serpents, crocodiles, oiseaux, mammifères, etc... A propos des crabes, l'auteur rappelle la légende d'un gros *dormeur* qui rapporta à François-Xavier son crucifix tombé dans la mer.

A propos des prairies, des moissons, des bois et sous-bois, des talus et bords des routes, des étangs et marécages, des landes, quelques pages charmantes sont à mentionner encore ; et le volume se termine par une sorte d'invocation lyrique où l'on pourra retrouver le poète pyrénéen que beaucoup apprécient.

CHARLES MERKI.

## *LES REVUES*

*Bibliothèques :* M. J.-J. Brousson, insatiable, continue de ronger le cadavre d'Anatole France. — *L'Europe nouvelle*: D'un discours de M. Philippe Berthelot. — Naissance : *Palestine*. — Mémento.

**Bibliothèques** (octobre) mêle à d'intéressants articles de techniciens et à la réponse de M. Georges Girard interrogeant lui-même : « Faut-il brûler les bibliothèques ? » — quelques pages des souvenirs de M. J.-J. Brousson.

On sait que la mort d'Anatole France a fait de M. Brousson un cynique indiscret d'une bassesse d'âme peu commune, en même temps qu'un pasticheur de son ancien patron. L'imitation fait penser à un singe qui répéterait les tics et attitudes d'un Voltaire. S'il avait eu le sentiment du respect ou simplement le scrupule de pudeur indispensable, M. J.-J. Brousson se serait honoré par ses livres ; car il y montre de la finesse. Si sa méchanceté est toujours venimeuse, elle n'est jamais vulgaire. La voici en œuvre à propos de la *Jeanne d'Arc* d'Anatole France :

En juin 1901, Anatole France m'embauche pour sa *Jeanne d'Arc*. Il s'agit de coudre un galon de pédantisme et d'érudition bénédictine à la nuque de la pucelle. Il faut donner à cette sainte fille un petit air voltairien. La matière a été cent fois traitée et surtout maltraitée. Il y a vingt ans que M. Bergeret tourne autour de la bergerette et essaye de lui ravir sa fleur mystique. « Quand j'avais besoin d'argent, m'expliquait-il, quand j'avais besoin aussi d'un sujet d'article pour le magazine illustré et bourgeois dirigé par Jules Simon-Suisse, je me rabattais sur Jeanne d'Arc. Je feuilletais la compilation de Quicherat. Je m'efforçais d'être naïf et conservateur. C'était après la Commune : le pétrole avait rendu pieux le bourgeois voltairien. La défaite avait exaspéré le sentiment national. Alors, la vierge de Domrémy apparaissait comme la pure incarnation de la patrie mutilée, l'image, candide et saignante, de l'Alsace et de la Lorraine. J'en écrivais donc l'histoire d'une plume cocardière et piétiste. Mon éditeur, aujourd'hui, me dit qu'on formerait deux volumes de tous ces articles dispersés ; que cela pourrait être de bonne vente... Je me laisse séduire : je suis ambitieux de faire pour la Pucelle d'Orléans ce que Renan fit pour Jésus de Nazareth : la séculariser. Mais il faut se hâter, car les gens de Rome s'agitent. Ils s'apprêtent à nimber de l'auréole des saints le front cruellement mitré de la martyre de Rouen. Je voudrais que vous lisiez pour moi tous les ouvrages que l'on m'opposera. Jusqu'ici, je m'en suis tenu au pittoresque. Je n'ai pas le temps de voir le dossier.

Les ouvrages sur Jeanne d'Arc forment une écrasante bibliothèque... Je compte sur vous pour cette besogne, ingrate et patriotique. Vous irez à la Nationale, et vous glanerez, dans l'aride jardin du xve siècle, quelques rares fleurs inattendues... »

Sept années durant, chez M. Bergeret, et par plaisir, sans penser au pain et à la viande, oubliant presque l'amour, j'ai sextuplé ma rhétorique. Le matin, Villa Saïd, nous nous entretenons, selon la girouette, de Tacite—qui n'est qu'un pamphlétaire : le Léon Daudet de son temps. Nous réhabilitons Claude, Néron, Tibère... « S'ils nous semblent si noirs, c'est la faute aux gazetiers. Il y avait déjà de ces punaises à Rome. » Et nous déshonorons saint Paul. Nous mordillons les mules des papes. Nous effeuillons la *Légende des Saints*. Les plus belles roses mystiques, nous les enlaçons aux polissonneries de l'Arétin. Boccace, Béroald de Verville... Nous récitons alternativement Voragine et Casanova. Après l'orgie, nous allons, par le plus long, déjeuner chez Madame, aigre et chiche.

Et puis le Maître va dormir, les pouces sur l'estomac. Et moi, par le métro, je cours à la Nationale, je m'enfonce dans le moyen âge. « Je fais amitié avec les ténèbres », le mot est d'Augustin Thierry... Je l'ai récité au Maître, et lui, qui ne perd rien, l'a épinglé dans la *Préface de Jeanne d'Arc*.

Il est possible que France ait emprunté un mot d'Augustin Thierry à M. Jean-Jacques Brousson. Celui-ci tient tout ce qu'il a écrit, et fort probablement tout ce qu'il écrira encore, d'Anatole France qui l'employa et qu'il ne cesse de décrier.

§

**L'Europe nouvelle** (25 octobre) publie le texte d'un discours que M. Philippe Berthelot prononça le 12 du même mois, à Prague. La presse française, hospitalière à tant et tant de vaines harangues, n'a pas imprimé les belles, les utiles paroles du grand diplomate. Elles contiennent des déclarations d'une hauteur où parviennent peu de nos orateurs politiques. Il s'agit là d'un simple toast à l'issue d'un banquet. La pensée et son accent sont dignes du fin lettré qui a écrit une si belle étude sur Louis Ménard et, dans les années de jeunesse, ne fut pas sans influer beaucoup sur les premières œuvres de Barrès. Ce qui suit fixe, en outre, un petit point d'histoire :

Je ne crois qu'aux forces invisibles. La pensée et la justice ont, en elles-mêmes, une force de réalisation presque irrésistible. Comme on l'a dit, la plus formidable armée, c'est celle des vingt-quatre soldats de

Gutemberg : les caractères d'imprimerie. L'explosif le plus puissant, c'est celui qui combine, dans une proportion égale, la pensée et le sentiment.

Voyez cette petite note griffonnée fiévreusement, la nuit, à Londres, sur un coin de table d'hôtel : la réponse des alliés au président Wilson sur les buts de guerre. Elle reçoit la signature des alliés. L'âme de la Bohême tressaille: les plus grandes puissances de l'Europe se sont engagées solennellement à libérer les Tchèques et les Slovaques.

La petite note arrive à Washington : la grande République américaine va entrer dans la guerre. Désormais la partie est gagnée : le petit fonctionnaire qui a tenu la plume est payé de sa peine. Qui pourrait désormais lui enlever ce souvenir et cette fierté ?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Celui qui garde son idéal n'a rien à craindre de l'avenir.

Je voudrais, en terminant, vous proposer une devise : elle est faite avec la pensée du grand philosophe américain Emerson, qui disait « qu'on doit toujours attacher son char à une étoile », et avec les dernières paroles d'un brigand silicien. Celui-ci n'avait pas d'argent pour payer le brave curé qui lui rendait les derniers soins et lui dit qu'il le payerait au centuple avec un conseil : « Quand vous frapperez, que ce soit le pouce sur la lame et de bas en haut. »

Oui, il faut toujours frapper du bas vers le haut, jusqu'aux étoiles.

§

*Naissance.*

**Palestine**, « revue internationale paraissant dix fois par an » (7, place Saint-Sulpice) sous la direction de M. Justin Godart, est ainsi présentée par son directeur :

Palestine n'est exclusivement ni une revue des Juifs d'origine française, ni une revue, en langue française, des Juifs de tous les pays ou des Juifs de Palestine : elle est une revue due à l'initiative d'un Comité simplement français, dont font partie, Juifs ou non Juifs, indifféremment, des Français de haute autorité dans tous les domaines de l'esprit et de l'action.

....Ce sera une Revue Internationale, au premier chef, que notre Revue. La vie juive palestinienne, la vie juive dans le monde seront constamment présentées en fonction de la vie internationale et confrontées avec elle.

Il en sera de même de la vie intellectuelle française qui y trouvera un miroir particulièrement propre à la faire valoir.

Nous donnerons à cette liaison de l'idée juive palestinienne avec les préoccupations universelles, deux développements parallèles : un

développement analytique et critique sur le plan politique, juridique, social, lequel, en nos chroniques mensuelles, sera corroboré par de la documentation fraîche, et un développement littéraire sous la forme de nouvelles, de poèmes, d'essais, soit sur les Juifs de la part de non Juifs français ou non français, soit sur des thèmes d'imagination, de la part de Français ou de non Français d'origine juive.

Ainsi constatera-t-on avec quelle flexibilité la Palestine et l'esprit juif se jouent dans les nations et au milieu des nations, les influencent, prêtent, avec eux, à des comparaisons, au gré du plus actif concordat.

*Palestine* vient de donner son second numéro. Il contient de belles pages de M. Joseph Kessel : « Au bord du Pacifique », un compte rendu par M. Henri-Hertz du XV$^{e}$ Congrès sioniste, etc.

MÉMENTO. — *La Nouvelle Revue française* (1$^{er}$ novembre) : « Jean-Jacques », une bien remarquable et généreuse effusion de M. Joseph Delteil, admirateur de Rousseau. — La fin de « La trahison des clercs », l'œuvre nouvelle, riche et intelligente, de M. Julien Benda.

*Revue des Deux Mondes* (1$^{er}$ novembre) : « Venise menacée », sixième chapitre de ce beau livre évocateur : « L'Altana », par M. Henri de Régnier, de l'Académie française et Vénitien. — « Bossuet et Louis XIV », par M. A. Rebelliau.

*Le Correspondant* (25 octobre) : « Bossuet », par Mgr Julien. — Suite des Souvenirs de M. Maurice Talmeyr. — « Un amour de Carpeaux », par M. A. de Poncheville.

*La Renaissance d'Occident* (novembre) : Un poème inédit de Charles De Coster : « Ceux qui sont dessus et ceux qui sont dessous. »

*Ménorah* (novembre) : « Le procès Schwartzbard ».

*L'Arc-en-ciel* (4$^{e}$ cahier) : Jugements juvéniles sur M. Paul Valéry et « poèmes d'amour » d'un de ses juges les moins indulgents, M. Guy Lévis-Mano, qui se présente ainsi :

je ne m'aime pas
je méprise ma sensibilité
je suis un jeune homme je ne tiens
pas à être un poète
le poème si vous voulez cela sera
moi

*Le Divan* (septembre-octobre) : Trois lettres inédites de Stendhal, publiées par M$^{me}$ M. L. Pailleron. — « Ad Puella », poème de M. Jean Lebrau.

*Revue Universelle* (1$^{er}$ novembre) : « Souvenirs sur le roi Louis-Philippe et sur M. Thiers », par M$^{me}$ Dosne, où la vulgarité du roi des Français s'étale, stupéfiante.

*Europe* (15 novembre) : « La Qaçida du Harraz », poème marocain,

recueilli et traduit par MM. Mohammed El Fasi et E. Dermenghen. — La suite des impressions de Russie, de M. Luc Durtain. — Des inédits de Georges Chennevière où l'on peut lire l'histoire du soldat Boileau, un souvenir de guerre des plus émouvants.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

## *ART*

**Le Salon d'automne. La Peinture.** — Le Salon d'automne est, comme tous les ans, multiple, varié, charmant par place, irritant parfois : bref, tous les phénomènes de la vie.

J'ai dit irritant et ne m'en dédis point. Le Salon d'automne possède le meilleur mode de recrutement de jury qui se puisse rencontrer, après celui des Indépendants, qui n'ont point de jury. Le Salon d'Automne voudrait posséder assez de salles pour accueillir toute la production du monde. Il n'en dispose pas. Il crée donc un jury — barrière qui se recrute au sort parmi les sociétaires, Les sociétaires sont recrutés à l'élection. Parmi les sociétaires. un tirage au sort détermine les élus. Parmi ces élus, quelques-uns, loin des réunions, ont spécifiquement affaire à la campagne pour leur peinture, afin de profiter esthétiquement de la beauté de l'automne finissant. Alors, cela va à la petite moyenne. On prend des pochades amusantes, on rejette des toiles travaillées. Parmi les envois d'un artiste, on prend une toile sur deux, et, je le crains parfois, au petit bonheur. Les membres du bureau, qui ont le droit d'assister aux séances du jury, et qui pourraient former l'élément fixe de ce jury mobile, viennent ou ne viennent pas. Pour ne pas dire plus, il y a du caprice dans cette affaire, et, plus un salon est large et libéral, moins il y faut de caprice. Le Salon d'automne a une belle tradition d'indépendance créatrice. Il se doit de ne pas nous présenter des pochades naïves et des sculptures grossières, malgré la tendance qu'auraient volontiers quelques-uns de ses participants notoires à prendre, par dilettantisme, de l'ignorance complète pour des essais de synthèse et à rejeter des œuvres travaillées parce que le jury a craint d'y voir poindre la technique à la mode des Artistes français.

Ceci dit, par pure sympathie pour le Salon d'Automne et l'intérêt que je porte à ses destinées, où la part du hasard, largement admise, ne peut être que hasardeuse, je répète que le Salon de cette année est très divers et fort intéressant.

Georges Desvallières, chargé du placement, a accompli sa tâche avec son habituel désintéressement. Il a tenu à ce qu'aucun jeune n'ait à se plaindre de la place qui lui était attribuée. Il a pleinement réussi. Si quelque bon peintre se trouve épinglé à un stand d'art décoratif, c'est qu'il est notoire; il expie ses anciennes années de cimaise. Les arts décoratifs, dont Georges Desvallières, qui est une sorte d'Isaïe de la peinture, ne fait cas que lorsqu'ils resplendissent, fer, or, vitraux, pour la magnificence d'une église, ont été choyés par lui. Pour la peinture, il a juxtaposé les artistes les plus divers dans des salles, pour qu'on puisse impartialement juger des tendances les plus contrastées. Il est arrivé à donner l'image la plus nette d'une époque un peu anarchiste, où ce sont les impressionnistes qui construisent, et les constructeurs qui ne construisent pas.

Il a réhabilité le *pourtour*, tout ce rectangle clair qui borde les grands escaliers, une place excellente entre toutes. Il y a installé le comité du salon et lui-même et sa cohorte de l'art religieux; il a choisi de bonne toiles pour les accompagner. On retrouve là l'éclectisme intelligent d'un élève particulièrement distingué de Gustave Moreau et imbu, par lui, du culte de la personnalité.

Malheureusement, avec Maurice Denis, occupé ailleurs, Desvallières est seul à représenter l'art religieux. Cette manière emportée, oratoire, lyrique, qui lui a dicté des Christs cruels parmi des poilus saignants et un Eternel qui semble un Job protestataire et se levant de ses tessons pour briser le miroir optimiste de l'Univers, il est seul à la manier.

Ses beaux desseins sur une vie de Jésus, où j'admire, particulièrement, une vierge transportée de colère, sont entourés, exception faite de bons panneaux de M. et M^me Lemaître et de plaques de chemin de croix de Marcel Wolfers, par une série d'œuvres, peintes ou modelées, du plus pur Saint-Sulpice. Je ne détaillerai pas.

En face l'art religieux, le Comité.

Une très belle œuvre de Louis Valtat, un de nos grands peintres reconnus, mais que le public des dilettantes ne met pas à sa juste place. De l'allure la plus simple, une femme rentre chez elle et arrange des lilas dans un beau vase. Elle a jeté son manteau sur la table, et le hasard, d'accord avec l'art subtil de l'artiste, a fait, de ce bout d'étoffe, la draperie la plus ornementale. La figure

est charmante; c'est là un triomphe d'un vérisme de poète, lumineux et imagé.

Georges d'Espagnat expose une femme couchée, joliment cambrée, resplendissante de ce sens câlin qu'il possède de la beauté féminine et de sa puissance à en rendre la ligne et l'attrait. De plus, un bouquet à deux tons, rose et blanc, éblouissant, aussi beau que des fleurs de Fantin.

Charles Guérin a un très bon portrait de femme, d'une parfaite simplicité de pose, d'un beau travail de carnation colorée, puis une nature-morte où l'uniformité d'un damier contraste avec l'éparpillement joyeux d'un jeu de cartes. Il a craint tout de même que la régularité du damier paraisse monotone et il a posé une pipe neuve dessus. C'est une page excellente.

Flandrin a quatre paysages, de Rome et de Tivoli. Il nous a habitués ces dernières années à tant de nobles évocations sculpturales de personnages qu'on est tenté de trouver ces beaux paysages un peu froids.

Girieud est un des beaux peintres de la Provence. Il la traduit, paysages et êtres. Il en a tiré ce poème multiple et vivant qui est son illustration de *Domaine*, de Paul Arène. Cette fois, il suit le cours de la Durance, avec excursion à Avignon et on éprouve, à le suivre, un grand plaisir.

Dufrenoy expose un intérieur de la luminosité la plus nuancée. Favory, une de ces compositions bien dessinées, bien peintes, un peu vagues de concept, dont le but principal est de juxtaposer des corps nus à des personnages habillés. Le balancement de lignes est intéressant, mais cela risque d'être purement décoratif.

Robert Bonfils a une nature-morte, à laquelle manquent quelques transparences, et un portrait de petit porteur de journaux, maigriot, du caractère le plus aigu et le plus intéressant.

Du Laprade du plus joli goût, des Asselin de belle tenue, un grand nu solide, clair, décoratif, de Deziré, un beau paysage fleuri de Demeurise d'une savante vérité d'arborescences, un souvenir d'Italie de Warocquier, un portrait de Paul Valéry, fort intéressant, et des gravures sur la *Bourse*, d'Ouvré. Ce n'est pas là une impression exacte de la Bourse. Ouvré, au moins dans ce qu'il nous montre, ne semble pas avoir réalisé son sujet.

§

Le Salon d'automne a admis, dans une de ses salles, une représentation de la *Sécession de Berlin*.

Ces importations d'art étranger sont toujours partielles. Souvenons-nous que, pour nous présenter l'art pictural hollandais actuel, il a fallu une exposition au Jeu de Paume, une grande salle protestataire contre le choix du Jeu de Paume, au Salon d'Automne, et qu'en plus un voyage en Hollande n'était pas inutile pour une parfaite connaissance du sujet.

En principe, le Salon d'automne a eu pleinement raison d'accueillir ces artistes allemands. D'abord l'esprit de Locarno ! puis les artistes doivent se parler par-dessus les frontières. De plus, c'est un délicat hommage à l'influence mondiale de l'art français.

Tous sont-ils aussi pénétrés de notre art? Il y a George Gross, dont certains critiques font, ici, grand bruit.

C'est un dessinateur de beaucoup de talent. Il est de la lignée du grand caricaturiste allemand Th. Th. Heine et de Bruno Paul (moins intéressant) qui, connaissant fort bien Daumier et même Traviès, n'en ont pas moins possédé une manière de style original et presque germanique, par la coloration un peu acide et aussi par la ligne, par la déformation constante du type moyen de la bourgeoisie allemande. Nous retrouvons, à une des pages de M. Gross, le gros bourgeois allemand, officier de réserve, enrichi dans les affaires, plein de morgue, brandissant un énorme cigare et, type plus neuf, sa fille bossue, rachitique, laide, offerte, comme une prime, aux désirs matrimoniaux des faiseurs d'affaires déjà enrichis et encore soucieux de capitaux. *Le matelot à Paris* est de moindre valeur, encore que l'état d'ivresse paroxyste, immobile encore, spectrale, du matelot, entouré de sirènes montmartroises, soit curieusement traduit.

Louis Corinth a été, après Liebermann, le plus brillant représentant de l'art allemand (en date, s'entend). Il n'a point participé aux expositions de Paris. Son autochtonisme est panaché d'influence de Millet, de Ribot... Il possède néanmoins une personnalité définie. Il dessine robustement. Les fonds lui servent d'orchestration à l'idée. Il rend les images de façon saisissante. Son portrait par lui-même est une belle étude réaliste ; le travail physionomique en est curieux. Il envoie un portrait de Georges Brandès vieilli (à comparer à celui de Brandès jeune par Lieber-

mann), d'une grande intensité dramatique, d'une belle étude du délabrement de Louis Corinth par l'âge. Le masque de vieillard semble déjà noyé de brume lourde. Il se détache difficilement d'une nuit opaque. *L'arbre* est d'une belle couleur, dans sa campagne bleu sombre, striée de reflets à vives couleurs.

M. Heckendorf, dans un beau tableau de courses, n'ignore point Degas. M. Spiro installe adroitement un chef d'orchestre à l'œuvre dans une salle d'opéra, avec une distribution ingénieuse d'ombres et de lumières sourdes, pendant que la demi-obscurité s'est faite dans la salle. M. Heuser nous montre un rendez-vous de patineurs, habillés de couleurs claires : des drapeaux flottent sur des kiosques près des éventaires de tons vifs. C'est loin d'être sans intérêt. M. Kleinschmidt place dans un cirque des danseuses de caractère, avec le grand souci de traduire la particularité de leurs figures et l'irrégularité de leurs physionomies. Citons encore un portrait de jeune fille de M. Degner, un bouquet de M. Rohricht, un portrait d'enfant de M. Rudolf Lévy...

La sculpture est nettement inférieure.

Est-ce à dire que les Allemands n'ont pas de sculpture ? Dans le passé, l'Allemagne ne nous montre aucun grand sculpteur. Il semble que la tradition continue. Depuis longtemps, la sculpture est exclusivement française. La légèreté de main des praticiens italiens n'est pas suffisante à contredire cette assertion.

§

Henri Matisse envoie deux nus, blottis dans un ensemble de colorations roses et bleues, rouges aussi, qui envahissent des fonds de notes légères, très harmonieusement disposés. Bonnard expose un très beau paysage à lumière tempérée, où jouent toutes ses belles qualités de finesse.

Urbain a deux très beaux paysages, doux et pénétrants. Mme Marval évoque avec sa grâce coutumière et cette sorte de fragilité solide qui marque sa manière, des plages, des baigneuses, des ombrelles versicolores, des enfants jouant avec de grands chiens, tout cela dans la plus jolie lumière.

Portrait d'Antoine, dit Van Dongen. Il s'agit d'une sorte de danseur, à croppetons, mi-nu, paré de larges colliers de pierres bleues, poussé au joli, assez bien peint, pas mal dessiné, une sorte de dieu de bazar. C'est tout de même sage d'exécution pour un Van Dongen.

Rupert Bunny personnifie, dans un curieux paysage marin, Pélée et Thétis. L'*Offrande* amène les hommes à venir verser à la source de la beauté et de l'illusion des vases pleins d'eaux, alimentant eux-mêmes, de leur effort et de leurs piétés, la source même de leurs rêves.

§

Maks envoie ses danseuses espagnoles, notées dans un sombre décor de Séville, avec ses femmes projetées dans un rythme violent, comme sculptées dans l'ombre par une lumière insuffisante, vacillante, miroitante.

De l'ombre jaillissent des masques de guitaristes, hilares, fats et vicieux : œuvre de verve et de caractère.

Verhoeven a un beau tableau de fleurs, d'une ordonnance très décorative, et des effigies de Javanaises, au teint de cuivre et parées de lourds joyaux dorés.

Adrienne Jouclard a voulu étudier un préau d'école dans toute sa variété. Les fonds se composent de masses joueuses, d'enfants enlevés par le même rythme courant et presque dansant, au gré de jeux divers, autour de fillettes méditatives et qui simplement se promènent et peut-être échangent des idées. C'est un bel effort, tenté vers un but difficile à atteindre et tenté avec succès.

Sabbagh s'est élevé à une grande composition d'un mouvement très moderniste, mais avec des moyens d'ordonnance connus. C'est une sorte de pyramide humaine dont la cime est construite d'une baigneuse, bonnet et maillot noir, laissant tomber à plis nobles un grand peignoir. Autour d'elle, groupées en décor d'apothéose, des baigneuses à maillot et des baigneuses nues, d'une belle forme. Malgré un peu de figé dans la présentation, le tableau représente une heureuse et intéressante tentative.

Ekegardh est un coloriste doué. Pour une décoration d'église, il enlève vers le ciel, enrobés d'une éclatante draperie bleue, une sorte de sainte Cécile et des anges musiciens, d'un rythme très pur et d'un bel élan.

Mme Babaiau exerce un art subtil, discret et émouvant. C'est une harmoniste de grande valeur, chez qui jamais un ton ne crie, et qui obtient des ensembles colorés fort intéressants dans leur gamme tempérée. Elle expose un très beau portrait de femme, d'une grande simplicité de pose et très intuitif de son modèle.

Marcel Roche expose une nature-morte où s'orchestrent autour d'une tarte rousse, dorée, resplendissante, tout un attirail d'assiettes et de flacons.

Un portrait de négresse de Kramstky éclate de vie, un peu brutale, mais réelle.

Un cirque de Jean Dufy s'éparpille en flocons roses qui sont des chevaux, dans une atmosphère d'un bleu solide et pourtant nuancé ; c'est sommaire, mais décoratif et agréable.

Picart le Doux évoque des plaines de Provence, larges comme une mer fleurie. Une femme est allongée dans un hamac mobile, au seuil de cette belle nature.

De Jean Saint-Paul, un nu assis, de bonne ligne en atmosphère colorée, intéressante.

Mme Hélène Dufau donne une vision nette et ensoleillée, bleue et blanche, du port d'Antibes, animé d'une figuration de baigneurs et de baigneuses.

Jean Peské a rapporté de Vendée deux bons paysages spacieux.

Gaston de Villers est un bon peintre de la plage, dont il saisit la beauté d'horizon et le mouvement alerte de promeneurs.

Il expose aussi un nu de femme d'une belle harmonie simple.

Balande, d'Italie et des bords du Loing, rapporte des paysages très différenciés de lumière, mais d'une égale largeur dans la transcription de leurs étendues lumineuses et fleuries. De Klingsor des paysages très détaillés et irisés, notés de Brantôme à Albi. De Kars, un beau nu.

Fautrier accroche un sanglier écorché, des sanies émaillant le poil bleuâtre, les rouges des chairs saignantes, puissamment exprimées. Le Scouezec : un taureau à l'étal ; les silhouettes de ses bouchers sont bien traduites ; l'animal, déjà paré, est d'un ton assez uniforme. De Belay peint avec son ordinaire vigueur des marins bretons affairés autour de leurs barques.

Signalons les *voiles noires* de Pierre Bertrand, les jeux d'enfants près des palissades de Montmartre de Léon Paul, les aquarelles de Masereel aux puissants contrastes de couleurs, de belles fleurs d'André Lhote, où il épanouit en stylisation une étude directe, travail très poussé et significatif, pleinement, de sa manière, de ses manières pourrait-on dire. Elles semblent s'unifier ingénieusement. Il montre aussi un nu de femmes sobrement construit.

M. Wietuchter, un peintre allemand, qui sans doute n'appartient point au groupe de la sécession de Berlin, expose un portrait de liseuse, vu de dos, d'une belle tenue.

M. Mario Cavaglieri place des jeunes femmes à la Gervoux dans un décor papillotant à la Fortuny. M. Hasegawa a d'assez bons paysages. Koyonagui des chèvres et des chevaux d'une grande légèreté de touche. De. Fernande Barrey, un souple portrait de jeune fille.

Il faut s'arrêter devant *la Rue* de Maurice Taquoy. C'est d'une excellente synthèse. Taquoy est un observateur attentif et exact, d'une habileté technique remarquable, qui a donné les plus précieuses études de courses, de vie animale, au sein de la forêt, des épisodes de vénerie. Il applique ses belles qualités à l'étude de la rue, à ses passants dans un éclairage blafard et donne une vision saisissante de vérité et d'humour. Guy Dollian réussit aussi à noter, rue Pigalle, au-dessus de la foule grisâtre, l'éclat dispersé des affiches lumineuses.

Roger Reboussin expose une fuite de sangliers, à travers une clairière d'une vérité de couleur remarquable et d'une puissance de raccourci dans la figuration animale, d'un caractère saisissant.

Eberl a des portraits de jeunes femmes, d'un grand charme de couleur et d'une belle simplicité de présentation. Un portrait de Cheval, portrait de vieil homme lisant son journal, participe de tout l'intérêt de la vie réelle, traduite avec intelligence et soumission. Kohl montre une curieuse étude de Martiniquaises.

Chenard-Huché peint largement la plaine du Castellet, ses oliviers poussant en terrain âpre et rocailleux et les arêtes vertes des arbres aux cimes des collines. Grunsweigh donne ses transcriptions émues et vivantes de la banlieue parisienne et de ses passants. P. E. Colin, un torrent des Cévennes et des paysages stylisés d'Italie. De Jacques Denier, un bon portrait du jeune poète Hyacinthe Loyson. De Bibal, un coin lumineux de Ciboure. Bibal est le peintre accrédité du paysage basque, de ses maisons roses, de ses fêtes, de ses pelotaris. Un inconnu, M. Flexor, détaille avec finesse des anémones. Deltombe est toujours somptueux, ornemental et touffu. Berjonneau montre un très bon portrait de vieille femme. De Rij Rousseau une belle évocation de vieilles pierres. Mme Magdeleine Dayot a deux beaux paysages de Provence. En Provence, Mlle Clouzot note la joie bruyante et popu-

laire du vire-vire. Mlle Sylvie Rosenthal expose une bonne nature morte.

§

Ramey a peint son propre portrait, pittoresque et véridique, puis une bonne étude de nu sur draperie rouge. Une fenêtre ouverte laisse voir toute une large plaine verte et vallonnée.

Barat-Levraux détaille la vie sonore, bruyante, cahotée, d'un dancing de matelots à Saint-Tropez, avec de bonnes études de mouvement et de physionomies picaresques.

Gustave Florot est un peintre singulièrement méditatif. Il crée des symboles. C'est un art difficile. Il peint clair et solide. Il y a d'excellents détails de pensée et des nus de très belle ligne dans ces toiles bien ordonnées. Capon a deux bons portraits. Mme Angèle Delasalle traduit avec finesse et dans une belle harmonie de couleurs le paysage parisien ; c'est d'une technique sûre et précieuse. Paul Elie Dubois excelle à noter les atmosphères qui soudainement semblent couvrir d'une gaze aux transparences teintées d'un ton unique des villes du Maroc. Chériane expose un nu rehaussé d'un châle écarlate. Ghy Lemm a de beaux paysages d'eaux, canal d'Ostende encombré de vapeurs, un canal de Bruges, d'une harmonie de couleurs ardente et nourrie.

Isy de Botton, un jeune peintre, s'affirme avec une toile de rare qualité : une baigneuse au bord de la mer dont la plaque bleue sombre s'anime du passage éclatant d'un steamer. Gerber a une jolie scène de vie parisienne, de dînette dans un jardin. Notons de belles natures-mortes de Germaine Casse, le café de Toulon d'André Joubert, les coins de Provence d'un si ferme dessin de Vivis-Apy, le Paris fumeux de Kanelba, la maison de Napoléon de Kosloff, d'une belle technique certaine, *l'arbre sur le toit* du bon paysagiste Conrade, les paysages de Paris de Clary-Baroux, les paysages du bon graveur Lebedeff, une grande composition aux lignes souples de Liausu, *l'atelier* de Menon, la Vénus purement décorative de Metzinger, les paysages très colorés de Mme Lanoa, ceux de M. Le Molt, de composition heureuse, les palmeraies d'un accent juste de Carlos Reymond, les paysages d'Antoine Villard, Sigrist Le Beau, les notations calmes, et d'une intimité prenante, de Georges Carré, des figures de Synave, agréables dans leurs tonalités fines, un nu d'Hayden, l'hommage à Toulouse-Lautrec de Pierre Hodé, peintre volontaire et très

doué, les paysages de Martin-Ferrières, de Bertram, de Ladureau, les figures de Labat, le midi de Peccate, les falaises normandes et le *gros temps* de Deverin, les *Seines* d'un beau mouvement de Ranefer, la *femme et la fenêtre* de La Clau, La *Mappemonde* de Charlemagne, gros effort intéressant, et le *Massacre* de d'Esparbès, tentative curieuse et travaillée, qui tient plutôt de la vignette très agrandie que de la peinture, mais qui a des qualités de verve et d'exécution. De Robert Lemercier, un bon paysage de Provence et une nature-morte.

Fernand Maillaud est de ceux qui savent le mieux inscrire dans le paysage, ou la scène de la rue qu'ils traduisent, l'émotion qui les a décidés à tenter le tableau. Sa roulotte verte de bohémiens, et l'entour confus de ses personnages sous l'ombre touffue d'un mail provincial d'une foisonnante vision de toits de Paris, de fumées, sous une brume trouée de lumière pâle, affirment, une fois de plus, son grand talent.

William Malherbe a un très beau paysage. Suréda expose une figure de Mauresque d'un très grand style et des femmes au jardin d'un précieux charme coloré. Mme Méla Muter a deux portraits, dont celui, très représentatif et réfléchi, de notre confrère Léon Rosenthal. Olivier Picard, un de nos jeunes peintres les mieux doués, présente une harmonieuse *promenade en barque*. André Mare, ce meublier si fécond et si subtil, est aussi un peintre de premier ordre. Son *poulain* est une belle page. Notons Jaquemot, Mlles Dinkès, Hélène Marre et sa jeune fille en rose, la couseuse d'Yvonne Mareschal, les claires visions du paysage d'Avallon de Maurice Marque, le portrait de Basler par Grunewald, les bateaux à Paimpol du bon peintre Henry Portal, les natures-mortes de bel éclat de Durrey, les paysannes de Mme Popea, l'Hollywood de Jacques Mauny et les images humoristiques d'Hémard (celles-ci de premier ordre).

§

**La Sculpture** est d'une belle tenue. Les fabricants de monstres, de devinettes et les exhibitionnistes du muscle se sont abstenus. Il y a tendance générale vers un art harmonieux et classique. Pas de monuments ; de la petite sculpture, des statuettes nombreuses autour de quelques statues.

Les meilleurs des sculpteurs du Salon d'automne réduisent

leur envoi à une seule œuvre. Albert Marque expose un enfant tenant un poisson empreint de grâce subtile et sentimentale, qu'il unit à une joliesse de forme dérivée des meilleurs maîtres français du XVIII^e.

Paul Massé expose le plâtre d'une nymphe, œuvre gracieuse et forte.

Un groupe d'Anna Bass figure une fuite de nymphes, pas trop rapide ; avec des regards en arrière vers la poursuite de quelque faune. Les figures sont charmantes, l'allure d'une précision de rythme qui touche à la danse.

Les draperies jouent autour de corps sveltes avec une parfaite légèreté. C'est une œuvre charmante. Elle se présente en terre cuite, parée de polychromie de la façon la plus réservée et la plus opportune.

Pimienta expose un vigoureux portrait de lui-même (torse nu) et le bronze d'un buste de femme d'un modèle énergique et détaillé. Guénot est un de ceux qui recherchent, en sculpture, la grâce de la ligne et aussi la beauté de la matière. Voici de lui une femme, àmi-corps, au geste élégant des bras refermés sur la nuque, qui est, dans la production de Guénot, une belle réussite.

Hernandez montred es animaux massifs et puissants, taillés en pleine matière. Pompon juxtapose le bronze vigoureux d'un sanglier à celui plus maniéré d'un pigeon. Joseph Bernard montre un faune dansant, Gimont un bon buste de Gaston Riou et de jolies figures de femmes. Contesse montre une femme drapée, d'un art élégant et résumé.

Wlerick envoie un buste de femme, bien travaillé, profondément intéressant d'intimité et de complet rendu.

Halou, de nombreuses statuettes et un vigoureux portrait de vieille Beauceronne. Une statue de femme d'un débutant, du moins d'un inconnu, Ilmari, appartient à la bonne sculpture. Citons Lamourdedieu, Clara, avec un aimable portrait de jeune femme, Marius Cladel avec une Danse, un bas-relief, d'un rythme sobre et agréable, M^me Tallichet Popineau, la tentative intéressante de M^me Yvonne Serruys, l'*Eve moderne*, Eric Grate, etc.

M. Citronowich fait preuve dans ses statuettes de remarquables qualités de vérisme.

§

L'art décoratif présente des ensembles intéressants et de belles vitrines. Nous en traiterons, ainsi que de la section du livre, dans un prochain article.

GUSTAVE KAHN.

## *MUSÉES ET COLLECTIONS*

L'Exposition de la Gravure moderne anglaise au Musée des Arts décoratifs. — Un vandalisme au Musée du Louvre : lacération d'un tableau de Lenain. — Les conférences du Musée du Louvre. — Mémento.

C'est une heureuse idée qu'a eue le **Musée des Arts décoratifs** de mettre sous nos yeux une vue d'ensemble de la gravure anglaise moderne (1) : en dehors de certains noms universellement célèbres, comme celui de Brangwyn, qui donc chez nous, sauf les amateurs d'estampes, connaît les principaux représentants de cette école d'outre-Manche, cependant si nombreuse et d'un art si à part et si raffiné ? Il ne s'agit ici que de peintres-graveurs, c'est-à-dire de graveurs originaux, depuis le premier champion en Angleterre de cette forme d'art, fondateur et premier président de la Société royale des « Painters-etchers », sir Francis Seymour-Haden, mort en 1910 à l'âge de quatre-vingt-douze ans, jusqu'aux plus récents de ses émules, et, sauf quatorze artistes décédés depuis 1900, tous ces exposants représentent la gravure anglaise d'aujourd'hui.

L'exemple et l'impulsion donnés par Seymour-Haden (dont les célèbres *Etudes à l'eau-forte* parurent à Paris en 1865) furent secondés par les enseignements de notre compatriote le peintre Alphonse Legros, réfugié à Londres après 1871 et professeur, à partir de 1876, à la Slade School où il eut de nombreux disciples, dont les plus célèbres furent William Strang et sir Charles Horoyd, représentés à l'exposition par un choix de belles pièces où l'on admirera surtout les incisifs et vigoureux portraits gravés au burin ou à la pointe sèche par le premier. A côté de ces vétérans (on eût souhaité voir Seymour-Haden représenté par plus de trois pièces), d'autres, dans ce groupe des artistes décédés, se font particulièrement apprécier : Th. Roussel (un Français, mais dont l'œuvre entier fut exécuté en Angleterre) avec des pay-

(1) Exposition ouverte jusqu'au 24 décembre.

sages et une étude de fleurs ; Synge avec des vues d'Italie, de Hollande et de Tyrol. C'est dans le paysage qu'excelle d'ailleurs toute cette école britannique : vues de nature ou coins de ville, finement retracés à l'eau-forte ou à la pointe sèche dans leurs traits essentiels, sans surcharge de détails secondaires ; on remarquera surtout, dans cette catégorie, et aussi dans celle des scènes de mœurs, les œuvres de Muirhead Bone, de sir David Young Cameron, de sir George Clausen, de Frank L. Emanuel, de J. Gray, de A. Hartley, de M. Osborne, de F.-L. Griggs, de Sydney Lee, de W. Sickert, de Frank Short (qui a succédé à Seymour-Haden à la tête de la Société des « Painters-etchers », etc., notations délicates en regard desquelles tranchent les magistrales évocations, si puissantes et si colorées, de Brangwyn.

La lithographie, beaucoup moins pratiquée, s'honore des œuvres d'Albert Belleroche, de John Copley, de Rothenstein (portraits) et surtout de Shannon. L'estampe en couleurs, destinée surtout à l'illustration des livres, et traitée à l'eau comme les estampes japonaises, est représentée par des études d'oiseaux de W. Giles, des paysages de J.-E. Platt, une jolie fantaisie de Miss Elyse Lord, et surtout de délicieuses compositions de Lucien Pissarro — fils, comme on sait, de Camille Pissarro — pour l'Eragny Press dont les bibliophiles connaissent bien les charmantes éditions. Le même artiste se retrouve dans la section, peu importante, de la gravure sur bois où se remarquent en outre les compositions d'Edward Gordon Craig et d'Eric Gill, les animaux de Daglish et de O'Gorman, les paysages de Sydney Lee, d'Allan McNab, et les illustrations de Charles Ricketts.

§

Un acte stupide de vandalisme a été commis le 13 novembre au **Musée du Louvre.** Un déséquilibré, voulant se faire arrêter, a tailladé à coups de rasoir la belle toile de Lenain, *Famille de paysans dans un intérieur*, acquise en 1915. Heureusement les trois entailles produites n'atteignent aucun des personnages ; elles n'ont entamé que le bas de la composition, coupant le museau et le haut de la tête du petit chien assis à terre, et la réparation sera facile.

Au premier rang des innombrables cours et conférences sur l'histoire de l'art qui, de tous côtés, sollicitent le public, il faut

naturellement placer ceux qui ont lieu au Louvre : Ecole du Louvre, conférences-promenades dans les salles du musée, et cours gratuit d'histoire générale de l'art fondé par la générosité de Mme Rachel Boyer. M. d'Estournelles de Constant, qui a tant fait pendant son passage à la direction des Musées nationaux pour développer cet enseignement, a continué, depuis sa retraite, cette œuvre de diffusion en créant sous le titre « Office d'enseignement par les musées » des séries de conférences sur divers sujets d'art, qui ont lieu dans le sous-sol du pavillon de Flore, 4, quai des Tuileries, les mardis et samedis, à 14 h. 45. Nous tenons à signaler et à recommander aux personnes cultivées, désireuses de compléter leur éducation artistique par la connaissance des richesses d'art disséminées dans les diverses villes et musées du monde, ces causeries érudites, confiées aux plus éminents spécialistes et accompagnées de projections. Elles comprennent cette année trois séries : principales villes d'art de l'étranger (14 conférences, les mardis) ; grands maîtres de la peintures des différentes écoles (23 conférences, les samedis) ; quelques grands musées d'Europe (9 conférences, les mardis) (1).

Mémento. — L'histoire de l'art religieux s'est enrichie dernièrement de trois ouvrages importants que nous nous empressons de signaler.

M. Abel Fabre vient de rééditer, en les réunissant en volume et en les complétant, les *Pages d'art chrétien* qui avaient d'abord paru en cinq fascicules isolés, de 1901 à 1915, et que l'Académie française avait couronnées en 1917 (Paris, Maison de la Bonne Presse ; in-4 vi-634 p. av. 404 fig. ; 50 fr.). Le titre du livre indique bien qu'il ne s'agit pas ici d'un cours d'art religieux, mais seulement d'études détachées, études d'architecture, de peinture, de sculpture et d'iconographie, destinées, dit l'auteur, principalement « aux artistes et aux étudiants ecclésiastiques », mais que le grand public également lira avec intérêt et beaucoup de profit. Elles seront utiles aux historiens d'art eux-mêmes par les excellents résumés d'ensemble qu'elles contiennent, comme par exemple le tableau de l'évolution de l'architecture à l'époque romane puis à l'époque gothique, qui, illustré de 92 gravures, occupe les 200 premières pages du volume et où l'auteur se montre non seulement au courant des derniers travaux des archéologues (par exemple ceux de M. Kingsley Porter), mais capable, lui aussi, d'ajouter à leurs découvertes les siennes propres. L'histoire de l'autel depuis les premiers temps chrétiens

(1) Le programme avec les dates de ces conférences (du prix de 5 fr. chacune) est en distribution à la direction du Musée du Louvre et 4, quai des Tuileries.

jusqu'à nos jours, suivie d'un très utile répertoire par siècle des autels et retables les plus remarquables, et un quatrième chapitre consacré aux églises néo-gothiques du XIXe siècle et aux églises modernes jusqu'à Notre-Dame du Raincy, apportent une suite précieuse à cette histoire de l'architecture au Moyen Age. De semblables tableaux d'ensemble, non moins riches de documentation et illustrés d'exemples choisis parmi les plus typiques, retracent ensuite l'iconographie du Christ et du Crucifix, celle de la Vierge, des Anges et des Mages. Enfin dans les deux dernières parties, consacrées à la peinture religieuse, l'auteur nous donne des études isolées sur divers artistes : Giotto et sa suite, Fra Angelico, Raphaël, Michel-Ange, les Primitifs français, Memling et Carpaccio interprètes de la légende de sainte Ursule, puis sur les principaux représentants de la décoration religieuse au XIXe siècle et de nos jours : Ingres et ses élèves Amaury Duval, Flandrin, Mottez, Signol, Brémond, Janmot, Lehmann, Lamothe, Ziegler, etc., puis Orsel, Périn et Roger, qui, sans être élèves d'Ingres, ont suivi sa doctrine ; Overbeck et l'école bénédictine de Beuron, Chassériau, Puvis de Chavannes, P. Borel, Henri Martin, Humbert, Albert Besnard, Lameire, etc. ; enfin, nos peintres religieux contemporains, en tête desquels se placent ces deux maîtres : George Desvallières et Maurice Denis. L'illustration, bien choisie, achève de rendre plus instructives et plus convaincantes encore ces remarquables études (1).

L'art religieux contemporain fait à lui seul le sujet d'un bel et important ouvrage de M. Maurice Brillant : *L'Art chrétien en France au XXe siècle ; ses tendances nouvelles* (Paris, Bloud et Gay ; in-4, 375 p. av. 72 pl. ; 60 fr.) qui vient développer et compléter sur ce point le volume de M. Abel Fabre et que tout le public curieux d'art moderne et, en premier lieu, le public catholique et le clergé, dont le goût, gâté par tant de productions mercantiles, a tant besoin d'être éduqué, devront lire. Ils y trouveront non seulement un « exposé », comme le dit trop modestement l'auteur dans son introduction, mais encore l'explication et le commentaire le plus intelligent, de l'état actuel et des tendances nouvelles de notre art religieux qui, après une longue période de décadence et de stagnation où brillent seulement çà et là quelques maîtres et quelques chefs-d'œuvre isolés rencontrés tout à l'heure dans le volume de M. Abel Fabre, se signale aujourd'hui par un mouvement de renaissance et de fermentation qui autorise les plus beaux espoirs. Admirablement au courant de toutes les manifestations de ce

(1) L'auteur nous permettra-t-il de lui signaler quelques « coquilles » qui déforment l'orthographe de certains noms et qu'il serait utile de corriger dans une édition ultérieure : *Thanner* au lieu de Thann (p. 391), *Brooderlam*, Jacques *de Baers* pour Baerze, *Sarono*, *Flaxmann*, etc. ?

renouveau comme de toutes celles de l'art moderne, qu'il suit et commente chaque mois dans ses chroniques si vivantes du *Correspondant*, nul plus que M. Maurice Brillant n'était qualifié pour écrire cette histoire. Avec une abondance de documentation véritablement stupéfiante — il a littéralement tout vu et tout lu de ce qui concerne son sujet, et l'on voudrait qu'une table des noms cités rassemblât, à la fin du volume, pour permettre d'en utiliser toutes les richesses, une telle moisson, — il nous présente successivement les théories sur lesquelles doit s'appuyer ou que doit répudier (tels le réalisme, l'académisme, le jansénisme, l'hermétisme) l'art religieux, — puis les divers groupements d'artistes qui, à l'heure actuelle, tentent de réaliser cet idéal et, à leur tête, les maîtres que nous avons déjà cités : Desvallières et Maurice Denis, sans parler d'isolés non moins admirables comme l'âpre Rouault, Marcel Lenoir, Auguste Perret, Jacques Beltrand et autres, — ensuite les diverses techniques employées, — les réalisations obtenues et qu'on a admirées à diverses expositions comme celle de la Société de Saint-Jean au pavillon de Marsan en 1920, dans les section d'art religieux aux divers Salons, et à l'Exposition des arts décoratifs de 1925, — enfin quelques ensembles particulièrement typiques et remarquables comme ceux du Vésinet et de Saint-Paul de Genève par Maurice Denis, de l'Institut catholique de Toulouse par Marcel Lenoir, de Notre-Dame de la Salette à Suresnes par Angel Zarraga, et des édifices hors de pair comme Saint-Louis de Vincennes par Droz et Marrast, les constructions en briques de Dom Bellot, et ce chef-d'œuvre de l'architecture en béton armé qu'est Notre-Dame du Raincy par Auguste Perret, qu'aurait encore surpassé, si l'on n'avait eu la sottise d'en rejeter le projet, la basilique Sainte-Jeanne d'Arc à Paris rêvée par le même artiste. Les plus belles de ces créations (où manque seulement le poignant *Sacré-Cœur* de Desvallières du Salon des Indépendants de 1906, qui inspira à Léon Bloy une magnifique lettre (1) à son auteur) sont reproduites à la fin du volume en fidèles photogravures dont l'ensemble constitue, comme le texte, le plus parfait résumé de l'activité de notre art religieux moderne.

A la même librairie, une élève de l'Ecole du Louvre, Mlle Cécile Jéglot, qui avait déjà étudié de façon générale *La Vierge dans l'art*, vient de reprendre, en lui donnant plus d'extension, ce magnifique sujet dans un beau volume intitulé *La Vie de la Vierge dans l'art* (Paris, Bloud et Gay ; gr. in-8, 262 p. av. 160 fig. hors texte ; 45 fr.), livre charmant de fond et de forme, qui nous fait suivre pas à pas, à la lumière des textes du Nouveau Testament complétés par ces autres sources d'inspiration, si riches en détails pittoresques et savoureux, que furent pour les artistes les Evangiles apocryphes, la *Légende dorée* et

(1) Voir Léon Bloy, *L'Invendable* (Paris, « Mercure de France, 1909), p. 174.

les *Mystères*, toutes les phases de la vie de Marie depuis sa conception sans tache jusqu'à sa mort, son assomption et son couronnement dans le Ciel, — histoire que complète celle de ses apparitions et de ses miracles, des anciennes confréries et des sanctuaires érigés en son honneur, — en rappelant au fur et à mesure les œuvres les plus significatives inspirées par ces thèmes aux artistes de tous les temps, depuis ceux des Catacombes jusqu'à ceux de notre XXe siècle, et en les commentant avec la plus fervente et la plus intelligente sensibilité. Non seulement presque aucune œuvre essentielle n'est oubliée, mais l'on a plaisir à faire connaissance avec maintes créations peu connues et des plus intéressantes. La sélection qu'en vue de l'illustration il a fallu nécessairement opérer dans une telle quantité de productions n'était pas facile à réaliser ; ce choix, qui a porté sur 160 œuvres, est en général excellent. Cependant, on aurait souhaité y voir figurer l'*Annonciation* du Musée de Colmar, décrite p. 55, qui compte parmi les rares représentations du curieux thème, qu'il eût été intéressant d'expliquer, de la « Chasse mystique », le pittoresque *Dénombrement à Bethléem* de Breughel le Vieux, une des nombreuses et charmantes *Educations de la Vierge* qu'a produites l'école champenoise du XVIe siècle, la *Fontaine de vie* de Van Eyck du Musée de Madrid (oubliée dans le texte), enfin et surtout le magnifique *Couronnement de la Vierge* qui forme la partie centrale du merveilleux rétable (que l'auteur semble ignorer ; car il offre d'autres figurations typiques de la vie de Marie qu'on ne trouve pas citées) de l'église de Sanct-Wolfgang en Haute-Autriche, sculpté et peint par le Tyrolien Michel Pacher en 1481. Mais, tel qu'il est, ce beau livre, d'une documentation si nourrie et d'une lecture si attrayante, constitue le meilleur manuel d'art marial que nous possédions (le volume, justement célèbre, de M. A. Venturi, *La Madone*, ne s'occupe que des figurations de la Vierge dans l'art italien) et il ne faudrait que peu de retouches à l'ouvrage de Mlle Jéglot pour qu'il fût parfait (1).

AUGUSTE MARGUILLIER.

(1) Aussi pensons-nous que l'auteur nous saura gré de lui signaler, pour qu'elle les corrige dans une 2e édition, en plus de bizarreries typographiques qui déconcertent et de quelques incorrections (comme *Ribeira*, *Breira*, *Pierro*, etc.), quelques détails à vérifier ou à rectifier : l'*Hortus deliciarum* d'Herrade de Landsberg (XIIe siècle) est donné tour à tour à ce siècle ou au précédent ; — le *Repos pendant la fuite en Egypte* de Gérard David, mentionné p. 116 comme faisant partie de la collection « Kahn », semble être celui de l'ancienne collection Rodolphe Kann ; — le Fra Angelico indiqué p. 138 comme reproduit à la fig. 109, l'est en réalité à la fig. 84 ; — la prétendue église Saint-André à Troyes (p. 195) est celle du village de Saint-André près Troyes. — Mais c'est surtout la présentation des gravures, groupées sur des planches à la fin du volume, qui appelle les critiques : ayant déjà à sauter sans cesse du texte aux planches, on voudrait n'avoir pas, par surcroît, l'ennui de ne trouver presque jamais les figures placées dans leur ordre numérique ; et

## CHRONIQUE DE GLOZEL

En réponse à M. Boule. — Une protestation de M. P. Saintyves (E. Nourry). — Une suggestion de M. Dussaud. — La logique de M. Dussaud. — « Une visite aux fouilles de Glozel », par le Pr A. Bayet. — Constatations, réflexions et hypothèses du Dr Stéphen Chauvet. — La thèse druidique. — N'avouez jamais ! — Revue de la presse.

**En réponse à M. Boule.** — M. Boule « me tient, dit-il, pour un galant homme » ; je le considère comme un grand savant. Et puisqu'il insiste sur ce fait qu' « il n'est pas archéologue de profession », mais paléontologue, je dirai qu'il est surtout paléontologue d'essence. Je le dirai d'autant plus volontiers que dans l'histoire du Renne que je reprendrai ici, c'est la paléontologie qui a joué le rôle *ex machina.*

Mais avant, je déplore que M. Boule n'ait pas su s'abstraire de l'influence de ses amis ou collaborateurs. Lorsqu'au mois de juillet, M. Vayson de Pradenne vint me trouver, il m'assura qu'il se faisait fort de faire partager son opinion à M. Boule. Il me laissa même entendre qu'il était gros actionnaire dans la revue *l'Anthropologie.* J'étais alors bien loin de croire que M. Boule pût se laisser circonvenir par un acheteur de collections (1) notoire qui avait dû m'avouer le soir son mensonge du matin !

Aussi est-ce avec une profonde tristesse que je lis dans *L'Information* (27 octobre) la phrase suivante de M. Boule : *Quand, à Glozel, on fouille sur un point où l'on vous a conduit, on trouve généralement quelque chose, et si l'on fouille au hasard, on ne trouve généralement rien.* C'est une contre-vérité (voir les rapports officiels des fouilles de contrôle et les travaux de la commission internationale) que je suis habitué à trouver

l'on regrette, en outre, la fantaisie très peu « scientifique » apportée dans la rédaction des légendes ; plausible peut-être quand, voulant éviter les répétitions de titres, l'auteur cherche à souligner plutôt le caractère distinctif d'une œuvre, cette fantaisie, dans un cas au moins (fig. 82), crée une confusion fâcheuse : on y trouve, en effet, dénommé *Communion de la Vierge* le tableau de *La Cène* de Fra Angelico où l'on voit le Christ communier de sa main non pas Marie, qui est agenouillée à l'écart, dans l'attente, mais saint Jean. Il faudra également dans la légende de la fig. 94 (*Déposition de croix* de R. van der Weyden) changer « Galerie du Prado » en « Palais de l'Escurial », comme il est d'ailleurs indiqué à la table, et intervertir les légendes des fig. 29 et 30.

(1) Quand il eut acheté la magnifique collection Commont (Saint-Acheul), M. Vayson de Pradenne se crut maître d'une partie importante de la préhistoire. Et son premier soin fut d'écrire contre le préhistorien éminent que fut Commont! Le matin, il m'avait dit qu'il ne connaissait pas Glozel ; le soir, il dût m'avouer qu'il y était déjà venu le mois avant.

sous la plume d'un Vayson de Pradenne, d'un Seymour de Ricci, d'un Comte Bégouen et autres Dussaud ; mais quand on l'entend dire par l'illustre auteur des *Hommes Fossiles*... on est peiné !

Et ce n'est malheureusement pas la seule inexactitude que j'aie à reprendre dans les deux interviews successives de M. Boule : *L'Information* du 27 octobre et *Le Temps* du 16 novembre.

Je n'avais pas voulu répondre à la première par déférence reconnaissante pour les excellents conseils que je reçus en effet au *Muséum* sur la façon efficace de défendre mes trouvailles contre certains préhistoriens dont M. Boule n'ignorait, aucun des agissements. Mais aujourd'hui, après la nouvelle interview du *Temps* mon silence deviendrait une lâcheté.

J'arrive donc immédiatement à l'histoire du Renne marchant et n'ai pour ceci qu'à consulter mes notes de cette époque.

D'abord il est inexact de dire que c'est M. Boule qui m'avait demandé de venir lui montrer notre galet gravé d'un renne. J'allai à Paris de mon propre chef... mais pour convaincre M. Salomon Reinach. M. Boule, au contraire, avait été partisan de l'authenticité de nos trouvailles dès ma première visite, comme peut en témoigner le passage suivant d'une lettre qu'il m'adressa ensuite (29 nov. 1925) :

Je vous souhaite bonne chance pour la continuation de vos très intéressantes recherches archéologiques, au succès desquelles je continuerai à applaudir de tout cœur.

A ma première visite, je lui avais montré plusieurs galets gravés de signes, entre autres celui qui figure sur la couverture de notre premier fascicule et dont la patine — par suite de la nature de la roche — *est loin de valoir celle de notre Renne*. Tout, alors, avait été admis... et jusqu'à ma théorie de la ressemblance de nos caractères avec les caractères égéo-crétois. Le paléontologue n'était pas encore gêné dans ses théories...

Etant à Paris au printemps 1926, je ne manquai pas de faire une deuxième visite à M. Boule, ainsi qu'à plusieurs autres savants.

A peine étais-je entré dans son cabinet de travail, *avant même que j'aie ouvert le sac qui contenait le galet*, M. Boule, à qui j'avais envoyé précédemment notre deuxième fascicule, s'écriait : « Heureusement que l'animal que vous dites être un renne dans votre brochure n'en est pas un. C'est un Cerf élaphe comme ceux-

ci (et il me montrait les cerfs et saumons de Lorthet). Car sans cela, ce serait un faux. Vous ne me ferez jamais admettre, à moi paléontologue, que le renne vivait encore à l'époque néolithique (2).

Je cherchai dans ma valise le galet incriminé et le présentai à M. Boule: « Si. me dit-il aussitôt, c'est bien un renne. Alors, je ne marche plus. »

Il se fit apporter une loupe montée (promue aujourd'hui au rang de microscope), frotta énergiquement, à l'aide d'une brosse à dents, une partie de la gravure, mit la loupe sur le galet et prétendit aussitôt que les traits n'avaient pas de patine. Et à l'appui de sa thèse, il voulut me montrer dans les mêmes conditions la gravure paléolithique d'un bison. Mais en toute conscience — et je le lui dis — je ne pus voir aucune différence entre la patine des deux gravures. M. Boule me dit alors que c'était à cause du crayon de couleur qu'il avait mis pour la photographie de sa gravure. Il ajouta que les traits du dessin devaient avoir la même coloration que le cortex du galet. Ceci n'existait pas non plus sur le sien et M. Boule crut devoir me dire : « Ce galet, que j'ai acheté il y a quelque temps, a été considéré longtemps comme faux, *cependant, je le crois authentique* ».

Depuis j'ai pu me rendre compte au Musée de Saint-Germain que les traits des gravures paléolithiques sur galets n'ont jamais la même patine que le cortex ; bien plus, lorsque ces galets sont en schiste, *la patine est parfois nulle*. Mais ce fait est bien connu des PRÉHISTORIENS. M. Peyrony, entre autres, me disait il y a quelques jours à peine : « Il est impossible, quand il s'agit de certains schistes, de reconnaître si une gravure date d'hier ou de l'époque préhistorique. » M. Boule a eu raison de dire au début de son interview qu'il n'est pas archéologue.

C'est moi qui dis à M. Boule qu'un trait récent présenterait une teinte toute différente et il fit alors une rayure à l'envers du galet. Ce trait, que j'ai montré depuis à bien des savants, est resté blanchâtre alors que la patine de ceux de la gravure du

(2) Cette phrase, notée au sortir du Muséum, je l'ai répétée quelque temps après à MM. Depéret et Mayet qui ne s'en montrèrent pas peu surpris. Ils pourront témoigner aujourd'hui que ce n'est pas une phrase faite après coup pour les besoins de la cause.

renne, pour moins noire que celle du cortex du galet, est excellente de l'avis de tous les préhistoriens qui ont examiné la pièce : MM. Depéret, Mayet, Viennot, Arcelin, Mendès-Correia, Peyrony, Bjorn, etc., etc., et jusqu'à l'abbé Breuil, qui l'eut entre les mains pendant une journée entière pour la dessiner et qui me répondit, devant M. Loth, lorsque je lui demandais ce qu'il en ferait s'il la trouvait dans un gisement magdalénien : « Je l'admettrais, mais comme une gravure d'un art moins consommé. »

A un moment donné, M. Boule a parfaitement enlevé au fond d'un trait une particule étrangère, d'origine organique, sembla-t-il, sous laquelle d'ailleurs la patine se révéla identique, mais jamais il ne fut question de gélatine ou de colle forte, *toutes deux solubles dans l'eau.* M. Boule ne me dit point : « Votre galet est faux », *après examen : il me l'avait dit avant que je le sorte de ma valise. Notre gravure était fausse parce que c'était la représentation d'un renne et qu'au point de vue paléontologique le renne n'existait plus à la période néolithique, au dire de M. Boule* (3).

Je n'avais donc pas à lui répondre : « Si cette pièce est fausse, c'est donc que toutes les autres sont fausses ! *car je ne suis pas paléontologiste.* D'ailleurs les savants qui m'ont vu, en ces jours-là, MM. S. Reinach, Loth, Glotz, etc., savent que je n'ai jamais douté du témoignage de mes propres yeux. Je fouillais moi-même en terrain non remanié, j'étais fixé.

Si M. Boule avait été, *à ce moment-là*, absolument sûr qu'il s'agissait d'un faux, comme il le proclame aujourd'hui *dans la presse*, aurait-il envoyé, quelques mois après, M. l'abbé Breuil à Glozel, en le chargeant pour moi de cette lettre :

Je dois maintenant reprendre mes travaux scientifiques. Et l'affaire de Glozel ne saurait me laisser indifférent.

Ne pouvant moi-même, à cette époque de l'année et dans les circonstances actuelles (reprise de ses travaux après un deuil) aller à Vichy pour répondre à votre aimable appel, je me fais un plaisir de prier mon collaborateur et ami, M. Breuil, de se rendre près de vous pour étudier la question sous toutes ses formes et en qualité de délégué de *l'Institut de Paléontologie humaine* (18 octobre 1926).

S'il avait cru à un faux dès le printemps 1926, pourquoi

(3) Dans la petite grotte de la *Tourrasse*, dont la chronologie paraît bien être la même que celle du gisement de Glozel, on avait déjà constaté la présence du renne (deux ou trois pièces seulement).

M. Boule aurait-il attendu la fin d'octobre 1927 pour le proclamer tout à coup, *dans les journaux* ?

En réalité, le paléontologue avait été gêné de trouver un renne au début du néolithique, mais pendant plus d'un an le savant, jugeant objectivement, lui avait conseillé d'attendre *avant de vouloir plier les faits devant les théories.*

Les dates ici deviennent révélatrices. *Le 26 octobre 1927, M. Boule était absolument sûr que notre Renne marchant était un faux* (4) *parce que, le 24 octobre 1927, M. Depéret, l'illustre géologue, paléontologue et préhistorien français, en avait proclamé l'authenticité à l'Académie des Sciences !*

Si M. Boule avait voulu, par son jugement, *faire œuvre de savant*, il ne se serait pas contenté de juger *sur une seule pièce, dont l'examen datait de si longtemps.* Avant de porter une accusation aussi grave que celle de *faussaire*, il se serait rendu à mes invitations réitérées, il serait venu examiner le gisement et l'ensemble de nos trouvailles !

Dans ses interviews, M. Boule a fait œuvre de partisan.

J'ai, je le repète, pour son œuvre une profonde admiration. Il m'est douloureux de voir qu'*ici l'homme a fait taire le savant.* Et je me permets de lui rappeler cette phrase de M. Depéret, qu'il ne saurait lui-même désavouer : « C'est à la science à se plier aux données de l'observation et non aux observations à se plier aux approximations d'une science toujours en formation. »

D^r A. MORLET.

§

**Une protestation de M. P. Saintyves (E. Nourry).** — Nous recevons de M. P. Saintyves (E. Nourry), la lettre suivante :

(4) L'histoire du renne de Brehm fait partie du « roman chez la portière » si cher à M. Vayson de Pradenne, l'ami et le collaborateur de M. Boule. Notre renne ressemble au renne de Brehm comme un renne ressemble à un renne. Mais que de différences dans l'allure, les membres, le port de la tête ! De très grands artistes m'ont affirmé qu'ils ne connaissaient personne à l'heure actuelle capable d'exécuter un pareil chef-d'œuvre : « Ce serait une grande chance si c'était l'œuvre d'un faussaire, me disait l'un d'eux. La France compterait un génie de plus. » Et il ajoutait : « Vous pouvez me donner tous les dictionnaires que vous voudrez ; quoique je sache graver, je serais incapable de *créer cette vie intense* si je n'avais l'animal marchant en face de moi ! »

Paris, le 19 novembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Mes travaux, vous le savez, ont été souvent loués par le *Mercure de France*; mais ce n'est pas la première fois que je ne partage pas les opinions du chroniqueur de Glozel (1). Lorsque je publiai les *Contes de Perrault et les Récits parallèles*, il consacra à cet ouvrage, dans votre revue, des lignes désobligeantes où sa critique se réduisait à dire qu'il n'admettait ni ma méthode ni mes vues sur l'origine liturgique des contes. C'est, sans aucun doute, à cet article qu'il renvoie, sans références précises, dans sa chronique du 15 Novembre, lorsqu'il exprime le regret que les *Débats* ne soient pas mieux renseignés à mon sujet.

Je me bornerai, pour éclairer la religion de vos lecteurs et la vôtre, s'il en était besoin, — celle des *Débats* n'avait, paraît-il, pas besoin de l'être, — à vous citer une autorité qui domine d'assez haut, je crois, toutes celles des glozéliens réunis. Voici ce que M. Salomon Reinach écrivait de mes *Contes de Perrault* dans la *Revue archéologique* :

« Très important ouvrage, qui, venant après tant d'autres du même auteur, fait de lui le chef incontesté du « Traditionisme Français »... Livre désormais indispensable à tous les folkloristes et comparatistes, écrit avec autant d'élégance que de savoir. »

Sans doute votre chroniqueur ignorait-il que j'avais rédigé, publié et signé une relation de *Mes deux visites à Glozel* lorsqu'il écrivait sa dernière chronique. Veuillez donc lui dire que c'est une chose faite, et le prier de la lire avec soin. — Je vous l'envoie par le même courrier. — Je ne doute pas qu'après l'avoir lue, il renonce à dire que je me cache.

M. Espérandieu, dans une lettre affligeante, reproduite dans la même chronique, approuve M. Marcel Sauvage condamnant mon anonymat. Depuis lors M. Espérandieu m'a remercié de l'envoi que je lui ai fait de ma brochure. Il regrette, sans doute, aujourd'hui cette lettre du 26 octobre où il déclare ignorer mon opinion, alors que je lui avais écrit dès le 27 juin (à titre confidentiel, il est vrai) pour lui exprimer mes inquiétudes et lui dire que je croyais utile de garder le silence afin de laisser le champ libre au faussaire qui, s'enhardissant sans cesse, ne manquerait pas de faire lui même la preuve de ses faux, par des faux indiscutables pour tous.

M. Espérandieu était si bien fixé en ce qui me concerne qu'après sa lettre publique du 26 octobre, il m'écrivait encore le 12 novembre une lettre où, arguant des récentes trouvailles de la Commission, il tentait

(1) Il n'y a pas de « Chroniqueur de Glozel ». M.A. van Gennep, dont il est ici question, collabore à la « Chronique de Glozel » par les notes ou lettres dont il est signataire et par la « Revue de la presse » qu'il signe également. — N.D.L.R.

de m'enrôler sous les drapeaux de l'orthodoxie glozélienne. Je crains fort pour lui, — et le regrette vivement, — que son attitude ne lui attire pas de gloire.

Je veux espérer, Monsieur le Directeur, que vous apprécierez la modération de ma réponse, et vous prie de croire à mes sentiments tout dévoués.

P. SAINTYVES.

§

**Une suggestion de M. Dussaud.** — Interviewé après les fouilles de la commission internationale (1) M. Dussaud a affirmé :

> Nous allons, nous, les Antiglozéliens, en être réduits à demander l'acquisition, par l'Etat, du champ d'exploration de Glozel. Ce sera le seul moyen d'établir la provenance des objets trouvés.
>
> *Le Quotidien*, 9 novembre 1927.

Indigné de cette volontaire injustice, M. Espérandieu a tenu à adresser au Dr Morlet la lettre suivante :

Nîmes, 9 octobre.

Cher Docteur,

Avez-vous lu le *Quotidien* d'aujourd'hui ? Ainsi, pour l'assouvissement de leurs basses rancunes, ces messieurs se proposent de demander l'acquisition, par l'Etat, du champ d'exploration de Glozel ! Quelle ignominie, et se peut-il que la haine pour vos belles découvertes conduise à d'aussi bas sentiments ? Il faudrait donc que vous fussiez dépossédé et qu'un fouilleur de choix vous remplaçât pour tout nier ; car c'est là le but poursuivi. Cela ne peut pas être et cela ne sera pas ! Au-dessus des passions humaines, il y a le droit et la justice.

Vous pouvez publier ma lettre, si vous le jugez à propos. J'en prends toute la responsabilité.

Bien cordialement à vous,

ESPÉRANDIEU.

(1) Au sujet de cette *Commission internationale*, M. Dussaud a déclaré dans une interview de l'*Intransigeant* du 9 nov. : « *Je me réjouis des résultats proclamés par la Commission internationale, qui comprend cinq membres étrangers contre deux Français ; ainsi la science française se trouvera préservée du ridicule de l'affaire de Glozel qui commençait à l'éclabousser.* »

§

**La logique de M. Dussaud.** — J'ai dit dès le début, et répété hier encore à une dizaine de personnes, que la posittion choisie par lesadversaires de Glozel, et surtout par M. Dussaud, était imprenable. L'interview accordée par Dussaud à André Laphin, publiée par l'*Intransigeant* du 8 novembre, apporte un argument de plus, que j'attendais, à mon opinion,

Celle des antiglozéliens se fonde, en effet, sur le postulat suivant : les objets, sinon tous, du moins la plupart, et spécialement ceux trouvés à partir d'une certaine date, *sont faux*. C'est une affirmation, négative si je puis dire, contre laquelle on ne peut rien. Car une fois admise, tout ce qu'on fait, trouve ou dit s'interprète par rapport au postulat primordial ; et la règle fondamentale de Descartes, c'est-à-dire toute la logique scientifique, est éliminée. Le célèbre « recours à l'évidence », germe de toute science naturelle,physique, chimique, sinon même, partiellement, historique, ne joue plus.

Au contraire, cette évidence se transforme en interprétation. Tout objet nouvellement découvert, appartenant à des séries connues, n'est plus la preuve des trouvailles antérieures, mais la preuve de l'imitation ; tout objet vraiment neuf est une invention *ex abrupto* ; toute enquête sur place est une plaisanterie ; tout rapport de fouilles est dû à une hallucination collective. C'est exactement un raisonnement de primitifs et de mystiques, conforme à la *loi de participation* logique, si bien analysée et illustrée par Lévy-Bruhl.

C'est pourquoi je n'ai guère discuté leurs affirmations. Dussaud Vayson, Bégouen, Breuil, etc., appliquent à Glozel la logique mystique et scolastique. Que peut-on leur opposer ? Rien, puisqu'ils nient le syllogisme d'une part, l'évidence matérielle de l'autre. Ce qui ne les empêche pas de se réclamer aussi de la Science — la leur !

9 novembre.

A. VAN GENNEP.

§

**« Une visite aux fouilles de Glozel », par le Pr A. Bayet.** — Le *Flambeau*, revue mensuelle belge, a

publié, dans son numéro du 1er novembre 1927, un remarquable travail de M. le Pr A. Bayet sur la Station de Glozel.

Versé depuis de longues années dans les études archéologiques, ayant donné une importante étude sur *La Civilisation de la Crète ancienne*, M. Bayet présente aujourd'hui au public belge la question de Glozel en son entier. Les différents points de vue y sont exposés tour à tour et passés au crible d'une logique serrée. Nous ne pouvons malheureusement en donner ici que quelques passages :

La quantité de ces objets (industrie de l'os) est considérable. Tous sont nettement dans les traditions paléolithiques de l'Europe occidentale, à part des nuances de détail qui sont compréhensibles, étant donné les différences de vie des populations, de leur milieu et probablement de leur race.

GRAVURES. Nous parlerons ici surtout des dessins, en raison de leur importance, réservant les signes alphabétiformes pour une description séparée. Les gravures se rencontrent sur des galets, sur des fragments de roche, sur des os. Elles rappellent avec évidence l'art des magdaléniens, non pas le beau magdalénien que l'on connaît par les sculptures et les gravures, sur ivoire ou sur bois de renne, ou par celles qui couvrent les parois des cavernes célèbres. Elles représentent, avec toutefois des différences marquées, un magdalénien dégénéré, un art en manifeste décadence. Evidemment, en comparant telle ou telle pièce de Glozel avec les belles productions de l'art magdalénien, ce sont les différences qui sautent surtout aux yeux, et l'on serait tenté de les distinguer complètement l'une et l'autre, mais quand on considère *l'ensemble* de la production artistique des Glozéliens, on ne peut se soustraire à l'idée que cet art est un héritage direct des traditions magdaléniennes, peut-être le terme ultime d'un développement artistique qui a commencé bien avant le magdalénien, à l'aurignacien, qui a atteint son apogée avec l'art naturaliste de la Madeleine et s'est terminé par une période de décadence.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce que les fouilles de Glozel ont mis au jour, c'est bien un CHAMP DES MORTS, un lieu sacré où, autour de quelques tombes, les offrandes des vivants sont venues s'accumuler. J'ai pu voir en Nubie, en face du temple d'Abou-Simbel, une tombe dans un marabout, dont le sol était jonché d'une quantité considérable de petits vases, à destination nettement funéraire, que les fidèles y avaient apportés. Peut-être s'agit-il à Glozel de coutumes analogues ? Cela expliquerait la profusion d'objets qu'on y a rencontrés.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

OBJECTIONS RELATIVES A L'AUTHENTICITÉ DU GISEMENT :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Pour le premier point, il est au moins étrange que M. Vayson de Pradenne ait constaté une fraude aussi évidente et qu'*aucun des savants qui ont assisté aux fouilles de M. le Dr Morlet et qui en ont fait eux-mêmes ne s'en soient point aperçus*. Ils connaissaient cependant les accusations formulées, les suspicions publiées. Leur attention était en éveil. J'ajoute que tous étaient connus pour leur compétence en préhistoire et en archéologie : c'étaient MM. S. Reinach, Espérandieu, membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; Depéret, doyen de la Faculté des Sciences de Lyon et membre de l'Académie des Sciences ; Viennot, professeur de géologie à la Sorbonne ; le professeur Loth, membre de l'Institut, professeur au collège de France ; Arcelin, président de l'Association régionale de Paléontologie humaine et de préhistoire ; Björn, directeur du Musée archéologique d'Oslo ; Mayet, professeur à l'Université de Lyon ; Mendès-Corréia, professeur d'archéologie à l'Université de Porto, et aucun de ces savants, habitués aux fouilles, venus spécialement pour vérifier l'authenticité de ces fouilles, n'aurait aperçu les fautes grossières que seul M. Vayson de Pradenne aurait constatées ! Ce serait folie de le croire.

Si cet argument, à lui seul, ne suffisait pas pour montrer combien est fausse et tendancieuse l'assertion de M. Vayson de Pradenne, un autre suffirait à la réduire au néant. Le nombre des objets exhumés à Glozel se monte à un millier. Parmi ceux-ci, il en est de volumineux, comme les briques à caractères alphabétiformes, les vases, les idoles. De plus, ces deux derniers sont d'une extrême fragilité. Pour introduire cette masse d'objets dans la terre compacte et uniformément tassée d'un gisement de dimensions assez faibles, il eût fallu transformer celui-ci en écumoire ! Ces mille trajets d'introduction, dans un terrain où tout dérangement se lit comme dans un livre ouvert, auraient échappé à la perspicacité avertie des fouilleurs dont je viens de donner la liste ! On croit rêver en entendant de pareilles absurdités ! Et ce sont elles cependant qui ont trouvé un écho à l'Institut et dans la presse.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

L'on assiste à l'heure actuelle à un spectacle incroyable : d'un côté, *tous* les savants, sauf M. Vayson de Pradenne, qui ont examiné le site de Glozel, déclarent que le site et les objets qu'on exhume sont authentiques ; en face d'eux, ceux qui déclarent le gisement totalement ou partiellement truqué et dont aucun, exception faite pour la visite clandestine de M. Dussaud et pour celle de M. Vayson de Pradenne, *n'a*

*mis les pieds à Glozel ni vu les pièces exhumées.* Et l'on hésite ! C'est à douter du bon sens humain !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il (le GISEMENT DE GLOZEL) est bien néolithique d'essence. Et, dans ces conditions, les trouvailles gardent leur puissant intérêt. Série compacte de plaques d'écriture pendant le néolithique, alphabet idéographique d'où dérivent les alphabets des vieilles civilisations périméditerranéennes, trouvailles au cœur de la France, de vases rappelant les séries de la Troade, une seule de ces découvertes suffirait à conférer au site où elle a été faite une renommée mondiale. Leur réunion est un ensemble encore mystérieux, qui fait de Glozel un des points sonores du monde.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

15 octobre 1927.

Dr ADRIEN BAYET
Membre de l'Académie de médecine.

§

**« Constatations, réflexions et hypothèses » du Dr Stephen Chauvet.** — Le Dr Stéphen Chauvet, l'ethnographe et préhistorien bien connu, vient de publier une étude documentaire des plus intéressantes sur le montage et l'utilisation des harpons de Glozel (*La Nature*, 1er novembre 1927).

Nous en détachons les passages suivants qui constituent la partie la plus originale de cette étude :

*Harpons.* — Deux remarques, tout d'abord :

1° Tous les os retirés du sol et qui ont pu avoir un rôle utilitaire sont bien conservés, alors que les quelques très rares morceaux de squelette humain qu'on a trouvés sont abîmés et très fragiles ;

2° Ces objets en os n'ont pas la même couleur, la même patine que les os humains qui se sont, eux, si mal conservés.

Dans d'autres stations il en est également ainsi.

Voici à mon avis quelles sont les raisons de ces phénomènes qui n'ont pas été expliqués et surprennent certains auteurs.

1° Les néolithiques savaient qu'un os, pour être résistant, ne doit pas avoir cuit avec la viande qui l'entoure ; aussi débarrassaient-ils certainement, avant toute cuisson, les os qu'ils voulaient employer ;

2° Ceci fait, pour les rendre encore plus résistants, il les suspendaient au-dessus de la fumée d'un feu ; de ce fait, les os devenaient imputrescibles et beaucoup plus durs, et prenaient une couleur plus jaune ;

3° Enfin, ils étaient polis soit avec un grès fin, soit avec un morceau de cuir rugueux tendu sur une planchette de bois.

C'est pourquoi, j'en suis convaincu, les objets préhistoriques en os nous parviennent, en général, en bien meilleur état et avec une autre couleur que les os humains.

Ceux-ci, au contraire, non seulement ne subissaient pas l'espèce de tannage que provoque l'enfumage, ni le polissage, mais par contre étaient peut-être (comme le suggère le Dr Morlet) attaqués par les toxines et les microbes de la putréfaction des chairs qui les entouraient. Aussi se sont-ils altérés encore davantage par la suite sous l'influence de l'humidité.

Ceci dit, les harpons en os de Glozel sont bel et bien des harpons et non des représentations de feuilles ou de branches de lauriers, et ne sont pas non plus des harpons votifs.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Mais deux faits méritent de retenir tout particulièrement l'attention. Tout d'abord, aux deux extrémités des harpons se trouvent des encoches, comme on en fait quand on veut lier une ficelle autour d'un os. *C'est donc qu'aux deux extrémités il y avait quelque chose à fixer.*

Or, de plus (autre fait jusqu'à présent méconnu), en regardant ce harpon de dos, on aperçoit nettement, que l'os a été diminué d'épaisseur sur tout le tiers supérieur. Dès lors, l'usage de ce harpon peut être reconstitué très facilement et très certainement, comme on peut retrouver l'enchaînement des idées qui, du type magdalénien, a amené nos ancêtres à créer le type glozélien.

Quand les magdaléniens passèrent de la sagaie à pointe de silex éclaté à celle à pointe d'os, plus régulière, plus facile à travailler et plus pointue, ils fabriquèrent le type 1 (et, plus tard, le type 2) dans lesquels la pointe et les barbelures formaient une seule pièce, et, très artistes, ils apportèrent un soin extrême à ce travail. Mais ultérieurement, on ne tarda pas à s'apercevoir des inconvénients de ce système.

Quand la sagaie frappait un animal, la pointe se rompait en général, soit parce qu'elle rencontrait un os, soit parce que la hampe de bois, faisant levier, la brisait dans les chairs. Plus souvent, encore, si elle manquait son but, la pointe se cassait sur le sol. Enfin, même quand ces accidents n'arrivaient pas, la pointe s'usait rapidement. Or, elle ne pouvait pas être retaillée souvent, car il lui fallait garder une certaine longueur avant la première barbelure. De plus, faire tout un harpon demandait beaucoup de temps et de peine, et la partie qui exigeait le plus de labeur était précisément celle qui, en général, demeurait intacte, mais inutilisable parce que la pointe était cassée. Aussi nos ancêtres furent-ils amenés à chercher un dispositif qui permît de garder le plus longtemps possible l'usage de la partie

barbelée (qui représentait le plus de travail). C'est ainsi que fut cherché et trouvé le dispositif en deux morceaux, à pointe amovible, qui représente, donc, en se plaçant au point de vue utilitaire, non pas une dégénérescence de la technique magdalénienne, mais bien, au contraire, un perfectionnement. Mais comme l'ensemble représenté par les deux pièces ne pouvait plus avoir le galbe d'une pièce unique, et comme, d'autre part, il s'agissait d'un engin périssable, les néolithiques estimèrent inutile de ciseler ces deux pièces avec tout le raffinement des magdaléniens, malgré qu'ils eussent été encore capables de le faire; les pierres gravées de Glozel en font foi.

Quoi qu'il en soit, donc, ils montaient le dispositif de la façon suivante: à la base du harpon, dans la gorge était attachée une ficelle qui s'enroulait, d'autre part, à l'extrémité antérieure de la hampe de la sagaie (extrémité qui, parce qu'elle devait recevoir le harpon, était entourée elle-même de quelques tours de ficelle, le tout englué de résine) afin d'éviter l'éclatement.

Au moment du jet, le dispositif perforant était maintenu par de la résine dans l'extrémité de la hampe ; dès qu'il y avait eu pénétration dans les chairs, la hampe se séparait du harpon auquel elle restait attachée par la ficelle déroulée et, ou bien flottait à la surface de l'eau ou traînait dans le sous-bois et gênait la fuite de l'animal blessé.

Pour ce qui est de l'extrémité antérieure du harpon, nos néolithiques y fixaient une pointe en os qui se trouvait maintenue par des spires de ficelle dont certaines encerclaient, précisément, la gorge de l'extrémité supérieure du harpon. Bien entendu, la pointe en os avait une forme plate qui s'adaptait à l'évidement signalé sur la face interne du harpon, elle pouvait être unie ou bi-pointue ; dans ce dernier cas, la moitié inférieure qui restait attachée au harpon (après fracture de la moitié supérieure) pouvait être retournée et prendre la place de celle-ci ; un peu de résine contribuait à fixer le fil qui garnissait la pointe et l'extrémité supérieure du harpon et préservait ce fil de l'humidité.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

J'ajoute, pour terminer ces considérations sur les harpons vrais, que les harpons du Mas d'Azil devaient, à mon avis, avoir un montage analogue, car, eux aussi ont une pointe trop courte pour pouvoir pénétrer la peau des animaux. La seule différence est qu'au lieu d'une encoche circulaire, ils ont un trou à la base, pour attacher le fil flotteur. Ce trou, quand par hasard le chasseur voulait avoir une sagaie fixe, pouvait permettre un montage fixe très solide, car il suffisait qu'il corresponde avec des orifices « en regard » de la hampe, pour permettre le passage d'un fil en huit de chiffre. J'ai essayé (fig. 1) de reconstituer cet ensemble.

Il est à noter que ces dispositifs de montage ne sont pas des vues de l'esprit.

De très nombreuses peuplades sauvages utilisent de pareils dispositifs ; les Papous, en particulier, ont des sagaies composées de trois parties ; la hampe, un harpon de bois, et une pointe soit en bois très

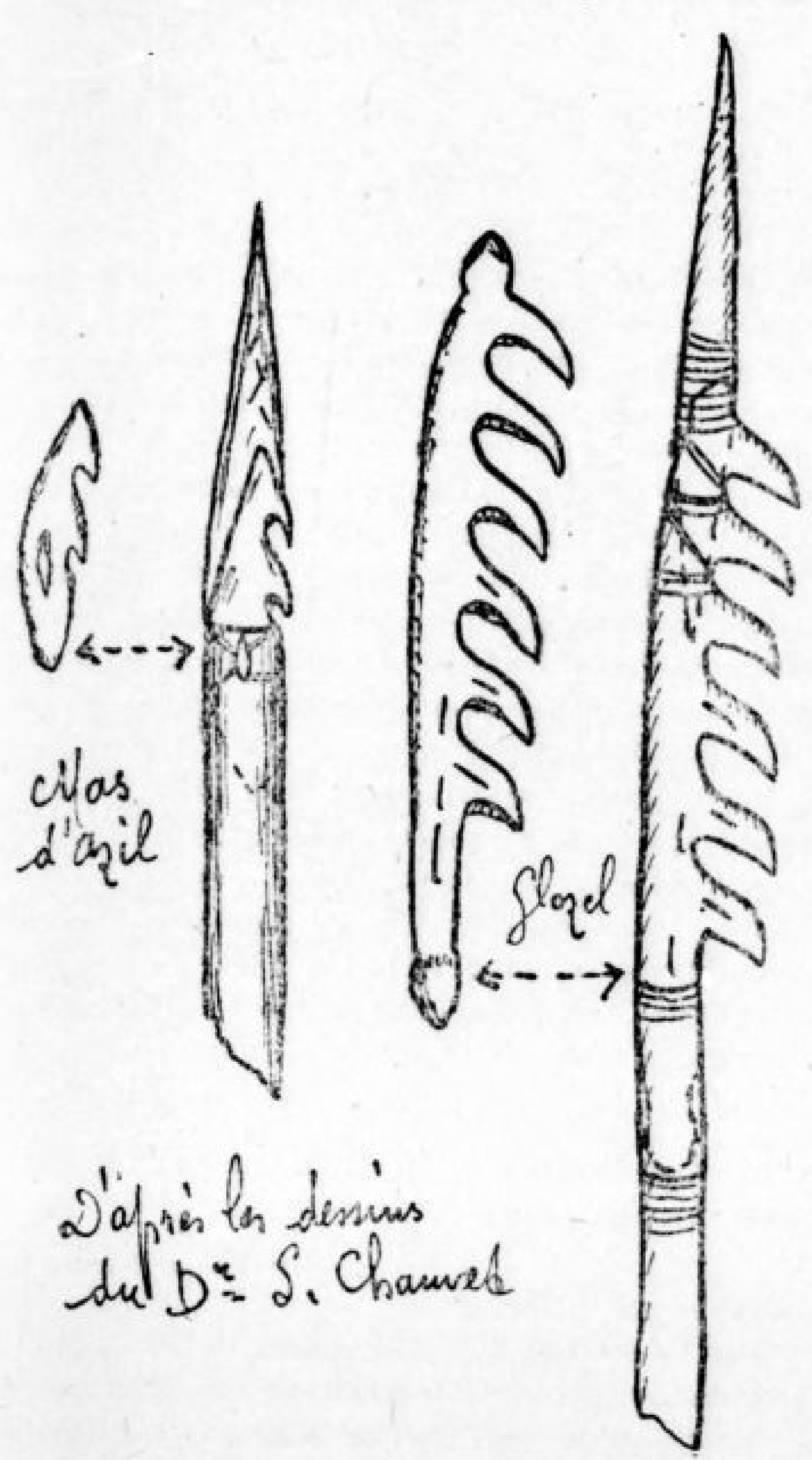



Fig. 1

dur, soit en os de casoar (ou humain) ; et ces trois parties sont reliées entre elles, comme il a été dit ci-dessus.

Quoi qu'il en soit, il est facile de comprendre que les harpons de Glo-

zel ont été utilisables et utilisés, et même, au point de vue pratique, constituent un progrès sur les harpons magdaléniens.

Dr STÉPHEN CHAUVET
Membre correspondant de la Commission préhistorique
du Ministère des Beaux-Arts.

§

**La thèse druidique.** — Elle est exposée par M. Charles de Saint-Cyr comme conclusion à un intéressant article sur Glozel paru dans *La Semaine à Paris* du 11-18 novembre. Voici la curieuse suggestion de Charles de Saint-Cyr :

Savez-vous ce que signifie le triomphe de Glozel ? Il y a quelques semaines, durant que nous nous promenions à travers le sixième, j'exposais, dans une conversation amicale et déférente à mon cher maître Camille Jullian, le rêve qui m'a toujours animé : prouver que la civilisation est née en Occident, voire sur le sol de France, et que cette civilisation idéaliste, dont les Eyzies nous ont conservé quelques témoignages, cette civilisation, que les cataclysmes avaient comme rayée du monde, subsistait chez les Druides. Je ne peux rentrer ici dans le détail. Depuis bien des années, je vis, groupant des arguments en faveur de cette théorie et ce n'est pas en quelques lignes que je les peux exposer. Je voulais simplement indiquer que Glozel rend à notre pays la possibilité de cette primauté. Le druidisme avait précédé sur notre sol la venue des Celtes ; il avait également précédé celle des Ligures (dont il est bien certain, d'ailleurs, que l'esprit, tourné vers les choses matérielles, ne l'aurait pu concevoir). Il gardait les traditions plus anciennes, les premières traditions du monde ! L'art si élevé des Magdaléniens n'est qu'un des incidents de cette magnifique épopée de la pensée...

§

**N'avouez jamais !** — M. Bégouen n'avoue pas, et il nous le fait savoir en ces termes ;

Paris, le 6 novembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Je répondrai brièvement à M. Cazedessus.

Tour *ce qu'il dit est contraire à la vérité.*

Je ne relèverai qu'un mot dans sa longue lettre, comme un aveu échappé à son ignorance. C'est le mot *métal* qu'il reconnaît avoir employé, or qui dit *métal* dit *fusion de minerai.*

Donc...

Tout le reste à l'avenant.

Vos lecteurs ont d'ailleurs jugé les qualités morales et intellectuelles du personnage.

Cela me suffit.

Recevez, etc... COMTE BÉGOUEN.

§

**Revue de la presse.** — Tous ceux qu'intéresse la bibliographie de Glozel trouveront dans les numéros du dimanche de *La Dépêche de Vichy et du Centre* des notes relatives à la station, des textes originaux du Dr Morlet et des reproductions de documents, notamment des rapports de fouilles. La plupart de ces documents se retrouvent d'ailleurs dans la *Chronique de Glozel* du *Mercure de France*.

Dans l'*Ouest-Eclair* (Rennes) des 17, 18 et 19 octobre, J. Loth a consacré aux fouilles de Glozel des articles explicatifs et descriptifs très bien faits, où il rappelle ses fouilles personnelles et déclare : « quoique invraisemblables, les objets de Glozel sont vrais » ; il place la station au néolithique ancien sans se livrer à des calculs chronologiques plus précis ; regarde [avec raison, comme je l'ai toujours dit] la station comme un sanctuaire où se sont accumulées des offrandes [donc, non pas comme une nécropole] ; cite l'opinion de divers savants pour et contre ; et conclut :

> La fabrication de cette masse d'objets si variés, d'une exécution souvent si difficile, eût exigé des années et toute une équipe de faussaires d'une prodigieuse habileté. J'ai vraiment quelque honte de me voir obligé de m'inscrire en faux contre des suppositions aussi saugrenues; c'est un véritable défi au sens commun.

La Commission internationale élue par le Congrès d'Amsterdam, organisé par l'Institut international d'Anthropologie (dont le siège, il ne faut pas l'oublier, est à Paris et, par son comité central, aux mains du Dr Capitan et de ses amis) est arrivée le 5 novembre à Vichy où elle a été hébergée au Majestic et promenée, à Glozel et aux environs, par le syndicat d'initiative.

Plusieurs journaux avaient délégué à Glozel des reporters dont je n'ai malheureusement pas la liste complète. Les *Débats* par Henri de Varigny, le *Quotidien* par Jean Cabrerets, le *Petit Parisien* et *Excelsior* par H. Régnier, le *Journal* par Paul Bringuier, le *Petit Journal* et le *Matin* par des correspondants locaux, ont ainsi tenu leurs lecteurs au courant des trouvailles jour par jour. Naturellement, les membres de la Commission

s'étant imposé un silence absolu, les journalistes ont dû interpréter des gestes et des attitudes. Tous ont noté que, si le premier jour les savants se sont tenus à l'égard des Fradin et du Dr Morlet sur une réserve grosse de suspicions, cette réserve a fondu dès le deuxième jour et si bien que, le dernier, la confiance dans les propriétaires et le fouilleur du terrain était complète et se nuançait d'estime amicale.

La Commission a commencé ses travaux le samedi 5 novembre et les a continués le 6, le 7 et le 8 ; le 9, elle a visité les collections Morlet et Fradin. Les reporters ont décrit, avec plus ou moins de détails, les objets découverts dont je cite une idole phallique, un galet à incisions animales, un anneau à inscriptions, une tablette à caractères, bref non pas des objets représentant *toutes* les séries glozéliennes (comme on l'a affirmé à tort), mais seulement quelques-unes.

On trouvera donc des renseignements descriptifs dans les journaux du 7 au 10 novembre. Il serait trop long d'analyser tous ces articles, qui se ressemblent nécessairement plus ou moins; mais ils ont une grande importance historique, parce qu'ils contiennent tous de petits détails d'observation ; plusieurs journaux avaient envoyé aussi des photographes ; les photos d'*Excelsior* sont vraiment bien venues ; la plus intéressante, au point de vue documentaire, est celle qui représente le champ de fouilles avec ses bosses et ses trous ; amusante est souvent l'attitude des savants en train de fouiller.

La Commission internationale ayant terminé ses travaux, plusieurs journaux ont demandé à leurs reporters de mettre au point l'état du problème. Je signale l'article de Jean Cabrerets dans le *Quotidien* du 11 novembre, qui prend résolument parti pour l'authenticité et, après un examen direct des lieux et des musées Fradin et Morlet, déclare l'argumentation « des épigraphistes arbitraire et éloignée de toute plausibilité ». A noter aussi l'argument de bon sens suivant : si Fradin avait fait les faux, il aurait dû : 1° susciter la suspicion par ses allées et venues pendant trois ans ; 2° ou bien mettre tout en place d'un coup il y a longtemps ; 3° donc fabriquer en série ; 4° et se procurer à trois kilomètres de là, sans qu'on le voie, les matières premières telles que les pierres volcaniques ; bref « se livrer à un actif charroi à l'insu de ses voisins » ; 5° enfin, il aurait dû continuellement

remanier son terrain de manière à situer les objets sous la terre végétale juste là où on fouillerait le lendemain. « Un tel roman touche à l'épopée mythologique. »

Paul Fourcade, dans *Paris-Matinal*, résume aussi les données nouvelles et signale, avec documents et raisonnements à l'appui, « l'inconvénient d'être trop affirmatif dans ses conclusions », en critiquant celles de Dussaud.

Dans *L'Echo de Paris* du 8 novembre, on lit une interview par Paul Fons de M. Massabuau, sénateur de l'Aveyron, dont voici le texte :

M. Massabuau a lu les articles publiés ici par Guy Mounereau et il déclare qu'il entend exposer à la tribune de la Haute-Assemblée toutes les raisons d'ordre historique et archéologique susceptibles de renforcer sa thèse.

Autre point de vue auquel se propose de se placer M. Massabuau ; le rôle joué par les représentants les plus autorisés de nos établissements nationaux.

Le sénateur de l'Aveyron me dit :

Quel a été le rôle de certains de ces représentants ? Là est précisément l'intérêt de l'enquête que je vais inviter M. Herriot, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, à ordonner, afin d'obtenir la lumière la plus complète sur cette affaire qui passionne le monde des savants.

Et M. Massabuau ajoute :

Si un conservateur de musée ou de bibliothèque est amené à dénier de parti pris et par des procédés pareils (lettre anonyme et affirmations erronées), cette mentalité nous paraît particulièrement inquiétante. Avec quelle liberté d'esprit pourra-t-il apprécier les collections offertes et juger de leur intérêt si elles contredisent sa thèse ? Il n'y aura plus en ce cas de garantie de justice dans ses appréciations. Car le parti-pris est le contraire de la science.

Si, comme on l'a dit, Glozel n'est pas de la politique, cette affaire par ses à-côtés touche aux beaux-arts et à leurs fonctionnaires et il était utile de la signaler au ministre compétent.

Le Sénat transformé en un jury de savants, c'est ce que nous verrons dans quelques jours, mais, qu'on ne se montre pas trop étonné, car la Haute Assemblée compte des membres de l'Institut, et non des moindres.

Pour comprendre certaines allusions, il faut se rappeler que la brochure de Dussaud a été dédiée par son auteur à M. Victor Bérard, sénateur, auteur de travaux retentissants sur *Homère et les Phéniciens* ; si Glozel est authentifié, la base même des théories de M. Victor Bérard est réduite en poussière.

Dans le *Phare de la Loire* du 9 novembre, Paul Combes, membre de la Société géologique de France, rappelle que Kerviller a réussi à établir un chronomètre géologique lors de ses fouilles de Penhoet et déclare que si on l'applique aux trouvailles de Glozel, celles-ci peuvent être regardées comme relativement récentes, tout en appartenant au néolithique. Mais je crois la comparaison impossible, vu les circonstances de lieu et de terrain : Penhoet était une *vasière*, ce que Glozel n'est pas ; l'argile vierge y est au contraire très compacte et très lourde.

Le *Correspondant* du 10 novembre a publié, pages 440-462, un article descriptif, et partiellement explicatif, d'Audollent, que je ne signale ici que pour son intérêt historique. Le manuscrit avait été en effet remis à la revue fin juillet 1927, mais retenu par la Direction, très émue par les bruits de faux. L'indécision est telle encore que la Rédaction prend les précautions d'usage : elle se résout à imprimer ce texte sans modifications, mais en laisse à l'auteur « l'exclusive responsabilité ». Il ne faut pas se brouiller avec certains membres de l'Institut, sans doute ; mais surtout, il suffit qu'en France un individu nie pour que les affirmations de vingt autres, quelque sérieux qu'ils soient, semblent réduites à rien. Ainsi le *Correspondant* s'avère voltairien.

Ceci dit, l'article est surtout à étudier dans sa partie critique ; Audollent fait maintes réserves sur les interprétations déjà proposées de diverses séries d'objets et indique quelques suggestions. La critique des interprétations de Jullian est aussi fort instructive et conduite avec mesure. Intéressantes aussi, du moins comme arrangement, car elles n'apportent rien de nouveau aux spécialistes, sont les observations des pages 458-459 sur les divers systèmes d'écriture. On trouve cité ici un article de Vendryès, dans la *Revue celtique*, 1926, pages 222-224, qui m'avait échappé, où le savant linguiste montrait que les caractères de Glozel se comparent à des séries connues par ailleurs. Conclusion : Glozel est authentique... et néolithique.

Un rédacteur du *Primeiro de Janeiro* (Porto) fait dans le numéro du 11 novembre l'historique de la polémique, montre l'importance de l'intervention dans le débat des deux savants portugais, Leite de Vasconcellos et Mendès-Correia, et rappelle leurs arguments en faveur de l'authenticité.

A titre de curiosité sans doute, les *Débats* du 12 novembre

reproduisent la première tablette à inscription trouvée à Glozel et l'interprétation qu'en donne Camille Jullian : *Ainsi nous parle Ax... Afin que vous (vous) aidiez à aimer* (faites) *ainsi : à la nouvelle lune, autour des Calendes d'avril, allez au Sichon prendre des bains*. Mais *Suxon*, traduit par *Sichon*, peut aussi désigner *Vichy ;* le journal ajoute que, si la tablette est authentique et si la lecture est exacte, les habitants de Glozel étaient bien intentionnés à l'endroit de Vichy et de son syndicat d'initiative.

Dans le *Temps* du 13 novembre, Jean Lefranc publie : 1° une note historique et critique sur l'état de la controverse de Glozel ; 2° une interview de Salomon Reinach ; 3° une interview de René Dussaud. On pense bien que les deux savants sont restés sur leurs positions. Encore convient-il de citer ici divers arguments de l'un et de l'autre, avec quelques commentaires très brefs de ma part.

*S. Reinach* : la commission se tait ; mais elle n'a trouvé à Glozel aucune trace de fraude ni de truquage. Il compte publier un jour ses documents sur ce curieux épisode des recherches archéologiques en France. Rappel des affaires Boucher de Perthes, Lartet, Santuola (Altamira), et Piette ; analyse de ce « scepticisme » et rage des spécialistes contre les *outsiders*, parmi lesquels se range Morlet.

Qu'enseignent les découvertes de Glozel :

1° Alors qu'on admettait que la civilisation quaternaire de la Madeleine était morte avec le dernier renne, tuée par l'adoucissement du climat, les fouilles ont montré que, sur les contreforts du Plateau Central, le renne a survécu quelque temps et la civilisation avec lui ;

2° Alors que la coexistence du renne et de la céramique passait pour impossible, les fouilles ont montré que les débuts de la céramique, dans cette région, sont contemporains des derniers rennes ;

3° Alors que l'on croyait que l'art de la gravure sur pierre et sur os était mort avant l'époque néolithique, on l'y trouve encore, bien que dégénéré, avec les premiers vases, les premières haches mal polies ;

4° Alors que l'on croyait que l'imitation des formes humaines en terre cuite ne paraissait pas en Gaule avant l'an mille, on l'y constate au moins vingt siècles plus tôt, sous l'aspect d'idoles aux deux sexes, qui n'ont de similaires nulle part ailleurs, et de vases à visages dont des exemplaires très perfectionnés, *beaucoup plus tardifs*, apparaissent en Troade et dans l'Allemagne du nord ;

5° Alors — et voici la grande nouveauté — qu'on faisait venir de

l'Orient méditerranéen après l'an mille les rudiments d'écritures linéaires en Gaule et en Espagne, les fouilles ont prouvé que, sur le point exploré, l'écriture linéaire sur terre cuite et sur pierre, sans aucun vestige d'emploi de métal, était déjà très développée vers 3000 à 4000 avant notre ère. Les tablettes de Glozel, dont l'une contient plus de 100 caractères, sont contemporaines des plus anciennes inscriptions d'Egypte et de Chaldée, sinon plus vieilles, et ne leur doivent absolument rien. En revanche, les 120 ou 130 signes de cette écriture comprennent, à côté de beaucoup qui sont tout nouveaux, presque tous ceux des écritures ibériques, phéniciennes, grecques, italiques, etc. (Cet *etc.* est indispensable, car il faut penser aussi aux écritures de Libye, de Chypre, de Crète, peut-être même du nord de l'Europe.) Force est donc de se demander si l'alphabet dans lequel j'écris ces lignes ne serait pas d'origine occidentale, hispano-gauloise, et non orientale c'est-à-dire syro-phénicienne.

Bien que ces conclusions étonnent et scandalisent, elles ont été en partie prévues, sur de faibles indices, par des hommes que les savants en *us* qualifiaient d'amateurs téméraires, à savoir Estacio de la Vega et Riccardo Severo au Portugal (1891, 1904), Piette en France (1896), Wilke en Allemagne (1912). Piette, surtout, s'autorisant des signes graphiques découverts par lui au Mas-d'Azil et de ceux — bien rares — qu'on avait remarqués depuis Lortet (1865) sur des objets quaternaires, avait pressenti avec un véritable génie divinatoire que les Phéniciens furent les classificateurs, les abréviateurs, les propagateurs, mais non les créateurs de l'alphabet, qu'ils surent extraire, pour les besoins de leur commerce, de l'ensemble confus des écritures linéaires nées dans l'ouest méditerranéen, les 22 signes qui ont fait une si grande fortune. Ces écritures descendent, par voie de développement, des rudiments de l'art d'écrire à l'âge du renne. Cette magnifique civilisation du Périgord et des Pyrénées a pu être étouffée, en Gaule et en Espagne, par des invasions venues du nord, mais ses conquêtes essentielles se sont conservées près de la grande mer intérieure, ont voyagé vers l'est et ont été rendues bien plus tard à nos rivages par les marins phéniciens et grecs. L'histoire connaît de ces chocs en retour.

Conclusion : la civilisation de l'âge du Renne est bien plus récente en Gaule qu'on ne croyait ; elle subsiste avec des vases en terre [rappel, au surplus périmé, des vases en cuir ; il y a bien d'autres origines, à commencer par les empreintes d'animaux, fait connu des ethnographes] ; civilisation déjà en partie sédentaire [je n'admets pas cela] et concordance avec la chronologie babylonienne « conservée par la *Genèse* » [ceci, je l'admets

moins encore]. Glozel est ainsi situé à 4 ou 5.000 ans avant J.-C. [ce qui dépasse les prémisses].

*R. Dussaud* : Il se cantonne sur le terrain de l'épigraphie ; répète son argument des emprunts aux inscriptions phéniciennes d'Eshmounazar d'abord, plus tard d'Ahiram, affirme « un bouleversement du numérotage des signes glozéliens » [je ne comprends pas en quoi un arrangement théorique de Morlet peut fournir une preuve dans un sens ou dans un autre]. Opinion d'Isidore Lévy sur la brochure Dussand : « Démonstration décisive ; la cause est entendue. »

Les partisans de Glozel ont, paraît-il, l'esprit « géométrique » en ce qu'ils se fondent sur l'expérience. Mais l'autre école, non dénommée, « considère les objets en eux-mêmes » [c'est le Chameau en Soi épigraphique]. Nombreux sont les partisans de cette école [mais, sauf Isidore Lévy, Dussaud n'en cite pas]. Rappel des faux de Moab (voir l'article du *Figaro*), rappel d'erreurs commises par René Dussaud lui-même [alors, s'il s'est trompé si souvent, pourquoi ne se tromperait-il pas une fois de plus ?] Il a « pris ses responsabilités » et exige que Salomon Reinach prenne les siennes en achetant les objets de Glozel pour le musée de Saint-Germain et en publiant des articles dans sa *Revue archéologique* [mais Morlet ne tient pas du tout, ni Fradin non plus, à se défaire de ses collections ; ils ne sont pas des mercantis, comme le brave Selim el Qari du pays de Moab ; et ils ne tiennent pas à publier dans la *Revue archéologique*, qui est trimestrielle, quand ils ont le *Mercure*, qui paraît tous les quinze jours ; il est drôle de disposer ainsi du bien d'autrui]. Rien de nouveau par rapport aux interviews antérieures, ni à la brochure, mais quelques insinuations désagréables nouvelles.

Cette enquête directe de Jean Lefranc auprès des divers savants qui se sont occupés de Glozel continuera ; nous analyserons les autres réponses dans notre prochaine « revue de la presse ».

A. VAN GENNEP.

## *LITTÉRATURE COMPARÉE*

André Maurois : *Quatre Etudes anglaises*, Cahiers de la Quinzaine. — Adolphe Yvon : *Horace Walpole*, Presses Universitaires. — W. S. Lewis : *A Selection of the Letters of Horace Walpole*, Oxford University Press. — Austin

Dobson : *Horace Walpole, a Memoir*, édition augmentée, O. U. P. — Dorothy M. Stuart : *Horace Walpole*, Macmillan.

**Horace Walpole** est redevenu à la mode. Même en France, on commence à s'intéresser à lui pour lui-même, pas seulement comme l'objet des ardeurs de Mme du Deffand et des colères de Jean-Jacques Rousseau. La brillante caricature qu'en fit Macaulay a depuis longtemps cessé de donner le ton. Chasles et Rémusat allèrent plus loin dans l'étude de son caractère, sans toutefois dépasser cette reconstruction par l'extérieur qui est à la critique ce que la description des symptômes est à la pathologie. Sainte-Beuve a parlé de Walpole avec son habituelle intelligence, mais il semble n'avoir connu de lui que l'aile gauche, tournée vers Paris. D'autres, professeurs de salon et confesseurs d'alcôve, l'ont rabaissé au niveau du roquentinisme qu'ils pouvaient atteindre, en se haussant. La passion sénile de Mme du Deffand pour Walpole, l'absurde et bruyante querelle Hume-Rousseau-Walpole-d'Alembert, remplissent les trois quarts de ce qui a été publié en France sur le châtelain de Strawberry Hill. Taine, écrivant sur la littérature anglaise, ne lui accorde qu'un mot.

Mais enfin, mais pourtant, il y avait tout de même un Horace Walpole. Où est-il dans tout cela ? Il ne suffit pas de le voir « par rapport », comme on dit si mal, à la Marquise du Deffand, ou à Voltaire, à Rousseau, à Chatterton. On cherche Horace lui-même. Oh, il se cache bien derrière l'archéologue, le mondain, le politicien, le collectionneur, l'épistolier, le rimeur, le squire et le snob, le cosmopolite et l'insulaire, le satisfait et le déçu, qui tous sont lui, dont aucun ne l'explique. Horace est comme l'envers d'une porte de ces fins coffrets de son temps, où de minuscules leviers sont à nu, mais qu'on ne peut plus ouvrir, ni fermer, parce que la clef est perdue.

M. Adolphe Yvon, professeur à la Faculté des Lettres de Caen, a fait récemment un gros effort pour la retrouver. Son ouvrage, vraiment monumental, est en 900 grandes pages imprimées fort serré. Personne ne peut désormais parler de Walpole sans descendre dans cette mine de renseignements, de citations, de références. Pour tout ce qui regarde les faits relatifs à la vie et aux œuvres de Walpole, M. Yvon est maintenant une autorité.

Reste l'interprétation. La définition de Walpole tient-elle bien dans le mot *dilettante* ? N'est-ce pas encore là procéder par l'ex-

térieur ? *Dilettante* est bel et bon. Mais qu'est-ce que le dilettantisme de Walpole ? Expansion d'une nature trop riche pour son destin rétréci ? Ou au contraire évasion, refuge, pour une espèce de raté trop petit pour son cadre, trop grand pour lui-même ?

Il y a de ces définitions savantes qui ressemblent un tantinet aux diagnotics des médecins de Molière. Quand vous aurez dit de quelqu'un : *dilettante*, d'un autre ; *jouisseur*, d'un troisième : *ascète*, ou : *ambitieux*, nous ne serons guère éclairés que sur ses « rapports » avec les hommes et les choses. Mais, dans la mesure où l'on peut explorer un caractère, nous n'aurons pas encore touché ce jeu secret de ressorts qui déclanche le Moi. Personne n'ira peut-être au fin fond. Il faut pourtant pousser plus bas, plus loin. Nous le pouvons mieux, chaque jour mieux, à mesure que la science de l'âme et spécialement la psychiatrie, la psycho-pathologie étendent leur domaine avec leurs ressources.

Faites-moi la grâce de penser que je ne parle pas ici de Freud et de son école (qui ont leur mérite et dont j'ai, voici dix ans et plus, signalé l'influence *littéraire*). Je pense à tout un ensemble de recherches qui sont au freudisme ce que l'étude de l'électricité fut naguère au mesmérisme. Lisez Dumas et Claude, parmi tant d'autres.

Les érudits les plus fins croient parfois se rattraper en étendue de ce qu'ils négligent en profondeur. D'où, ces « multiples » d'influences, de « relations » visibles, documentaires, qui aboutissent à des livres graves et pleins, qui sont néanmoins frivoles parce qu'ils n'atteignent point au vif. Mieux vaut d'ailleurs, et cent fois, cette abondance un peu décevante, mais consciencieuse, que la virtuosité des étalagistes qui, ne choisissant dans une destinée que le tape-à-l'œil, font à tout coup de belles devantures pour badauds.

L'imposant livre de M. Yvon n'échapperait que de justesse au reproche d'incontinente impuissance s'il n'était d'abord sauvé par la probité d'intention, le sens de la direction intérieure. Je cite l'Avant-Propos, en soulignant d'italique les mots essentiels :

« C'est le *pourquoi* et le *comment* de cette vie, une vie de dilettante, que l'on désire étudier... La vie *privée* d'Horace Walpole sera l'*âme* de ce travail... L'image fidèle de l'âme *réelle* et *profonde* d'Horace Walpole se laisse malaisément surprendre.... Mais il importe d'essayer de fixer, tels qu'on les discerne dans l'œuvre, les *traits essentiels* de

cette figure aux aspects compliqués, multiples, fugitifs, contradictoires et décevants...

Qu'après cela M. Adolphe Yvon ait vidé ses carnets de notes dans son ouvrage, et noyé les « traits essentiels » parmi ceux qui ne le sont pas, c'est peut-être parce que, faisant une thèse pour le doctorat, non pas un livre pour nous, ni pour lui, il était tenu de prouver son érudition et de parer à l'inévitable : « Vous n'avez pas dit que... »

Par manière de contraste, lisez l'étincelant croquis d'Horace Walpole qu'en cent lignes André Maurois accroche à la première de ses **Quatre Etudes anglaises** (Neuvième cahier de la Quinzaine). Il ne s'agit ici que d'une causerie. Là encore, Walpole est « en fonction » si l'on ose dire, de Mme du Deffand. Leur liaison (qui, par maint côté, ressemble à l'Entente Cordiale) n'est peut-être pas un sujet d'*Etude* purement « anglaise ». Qu'importe ? Les traits connus et classés de Walpole sont là, réduits et choisis, dessinés sans appuyer, mais au crayon lumineux. C'est la maquette d'un petit bijou — un de plus. Voilà, en épingle de cravate, la Tour Eiffel de MM. Yvon et Cie.

De même que, plus tard, un Brummell dira qu'être bien habillé, c'est ne pas être remarqué, un Horace Walpole pense qu'avoir de l'esprit, c'est, avant tout, l'avoir invisible. Brummell fera porter ses costumes neufs par ses valets, j'imagine qu'Horace Walpole eût volontiers fait user ses mots par le sien. Pour qu'il juge une chose belle, il faut qu'il y trouve un naturel qui aille jusqu'à la négligence. Il écrit bien naturellement, mais ne publie pas volontiers. Le bon ton est d'être amateur.... Enfin Walpole s'est fait de Walpole une image qu'il juge charmante, celle d'un homme plein de goût, égoïste, spirituel, un peu original, mais pas trop original (un amateur, même en originalité), parfaitement futile et assez dédaigneux. Il regarde le monde et la vie avec un mépris amusé. Ayant ainsi fixé, pour sa grande satisfaction, le style de son personnage, il agit aussi peu que possible, pour éviter d'altérer la grâce de cette esquisse. Il a beaucoup d'amies femmes, pour la plupart assez vieilles, avec lesquelles il échange des attentions, des compliments en vers, sans que jamais l'ombre d'un sentiment vienne troubler sa tranquillité.... Il marche avec une négligence un peu affectée, genoux pliés, sur la pointe des pieds. Il est parfaitement distingué, il le sait, il ne l'est pas trop. Ah! qu'il est donc agréable de se savoir Horace Walpole !

Enfin, voici, republié par l'*Oxford University Press*, le très

fin et très vivant **Mémoire** que Dobson, le Poète-lauréat, consacrait naguère au lauréat du bon ton. En même temps, Horace Walpole, présenté par Miss **Dorothy Margaret Stuart**, entre dans la célèbre collection Macmillan des *English Men of Letters*, qui est comme le Panthéon des Ecrivains anglais. Il y entre surtout comme littérateur. L'homme reste un peu à la porte. Elle a bien de l'esprit et du meilleur, Miss D. M. Stuart. Mais, pas plus que les autres critique d'Horace Walpole, elle ne semble avoir touché racine.

Son livre est le premier (à ma connaissance) qui ait, sous une même couverture, réuni, coordonné, analysé, apprécié l'hétérogène production littéraire d'Horace Walpole. Besogne fort utile et très bien faite, où il y a, nécessairement, vu le sujet, un côté catalogue et du bibelotage.

Il n'était pas dans le programme de Miss Dorothy M. Stuart d'aller jusqu'aux racines dans le tempérament de son personnage. Il y a, dans le destin d'Horace Wlapole, plusieurs points névralgiques. Quand ils y arrivent, la plupart des critiques se hâtent et passent. C'est là pourtant que, peut-être, s'accrochent les commandes secrètes de sa mécanique intérieure.

Il n'est pas sûr du tout qu'il soit le fils de Sir Robert Walpole, mais il est tout à fait sûr qu'il a passé toute sa vie pour ne l'être pas, et l'on admet difficilement qu'il ait pu ne pas s'en apercevoir. Il a été l'idole de sa mère et l'a aimée passionnément. Il n'a jamais pu s'entendre avec son père et ses frères, dont il était le vivant contraste. Mais son père (auquel il devait fortune, places, carrière ouverte) était le Grand Homme qu'on ne peut s'empêcher d'aimer comme Grand, même quand on ne peut le supporter comme Homme, lui, sa maîtresse, ses chiens, ses chevaux, sa bouteille. C'est le Chef-de-Famille, c'est-à-dire (comme le Roi en France) le Bien-Aimé par définition. Walpole a grandi dans une triple atmosphère de secrètes contradictions. La chute de son père, après vingt ans de toute puissance, l'a précipité dans ce qui fut le néant par rapport aux perspectives qui s'ouvraient devant lui, et il n'était pas de force à en sortir par ses propres moyens. Il avait alors moins de trente ans. Déjà sa nature l'entraînait, faute de vigueur native, vers l'exceptionnel, l'artificiel, le bizarre. C'était son moyen de se distinguer. Après la mort de son père, il se *réfugie* dans l'enfantillage, la babiole intellectuelle, l'amateurisme et l'excen-

tricité. Là, au moins, il est quelqu'un. D'où cette vie de bibeloteur, que catalogue Miss Stuart, et ces petits Saxe d'étagère littéraire que sont ses œuvres. Seule, sa correspondance le sauve de l'oubli. Ce fut un grand *Epistolier*. Mais ses lettres, pas plus que ses livres, ne révèlent ce qu'il y eut de profond, de secret, en ce fieffé mondain qui en fit un des premiers romantiques.

Deux fois seulement, quand il a déjà la cinquantaine, il écrit sous l'impulsion irrésistible et la dictée formelle de son être subconscient. C'est lui qui le dit, pas de cette façon brève, mais en termes plus catégoriques. Le résultat, ce sont deux œuvres abracadabrantes : *Le Chateau d'Otrante*, et la *Mère Mystérieuse* où se révèlent crûment toutes les formes (inceste, crimes familiaux, victimisations d'innocents) de ces secrètes images, vieilles comme le monde (tragiques grecs, légendes d'Arthur, Arcadies, Hamlets) — que les Freudiens de nos jours ont cru découvrir en les baptisant : « complexe d'Œdipe » et : « complexe d'infériorité ».....

Ce n'est point ici le lieu d'insister. Mais cette destinée d'homme qui veut et ne veut pas, à la fois (si sensible dans l'épisode du Deffand) ; qui, une seule fois dans sa vie, à 70 ans, quand son être, en se désagrégeant, se dégage aussi de l'hermaphrodisme mental, éprouve une passion de jeune homme, mais l'éprouve à la fois pour deux gamines, deux sœurs, — cette destinée-là, si profondément contradictoire en apparence, et pourtant une, ne s'explique point de l'extérieur. Il ne faut pas faire Horace Wapole plus romantique que nature. Mais il l'a été. Il a voulu l'être : Il a inventé le romantisme horrifique. Et cela, il ne faut pas l'oublier non plus.

ABEL CHEVALLEY.

## *CHRONIQUE DE BELGIQUE*

A la gloire d'Emile Verhaeren. — Théâtre du Groupe Libre : *L'Homme sans corps*, de M. Herman Teirlinck. — Les représentations du *Katholiek Vlaamsch Volkstooneel*.

Depuis le 9 octobre 1927, **Emile Verhaeren** repose à Saint-Amand, son village natal, sur les bords de l'Escaut qu'il glorifia dans une ode célèbre. Son tombeau y mire sa masse sombre et, selon le jeu des marées, subit ou brave les joies et les colères de l'eau. Le jour où on l'y déposa, le fleuve était en joie. Pailleté d'or,

il conduisait vers le poète, sur une flottille de bateaux et de barques, tous ses disciples et amis qui, venus de France, de Flandre et de Wallonie, avaient voulu, dans une sorte de pèlerinage marin, communier avec sa grande âme éparse sur les flots et les terres d'alentour. Un miraculeux soleil d'automne illuminait les êtres et les choses.

Sans doute on était venu célébrer la mémoire d'un grand poète. Mais si le deuil avait jadis déchiré les cœurs, aujourd'hui l'enthousiasme imprégnait les âmes. Verhaeren n'était plus le corps immobile enseveli sous ce sarcophage ; il n'était plus le tragique blessé de Rouen sur qui avaient coulé tant de larmes; il n'était même plus l'être délicieux dont on se rappelait la pittoresque silhouette, le large rire et l'accueil généreux : Emile Verhaeren était devenu la lumière de ce beau jour, la voix de ces eaux transparentes, le murmure de ces roseaux, le chant de ces églises, la rumeur de ces usines, l'harmonie de ces berges, le vol de ces oiseaux, la grâce de ce ciel auroral et la grande voix de la nature en fête. Ses vers erraient autour des pèlerins, sur l'aile des goélands et dans le sillage des bateaux rôdaient ses rimes familières. Etait-ce de pleurs ou de cris de joie qu'il fallait saluer cette pierre où rayonnait son nom illustre ?

Ces musiques, ces discours, cette *Ode à l'Escaut* dispersée aux quatre vents du ciel par une voix inspirée, n'exaltaient-ils pas le chantre immortel dont l'œuvre, négatrice de mort, demeurait vivante parmi nous, et n'était-ce pas la Poésie, bien plus qu'un homme périssable, qu'étaient venus honorer ce Roi, cette Reine, ces ministres et ces artistes ?

Fête du souvenir, certes, mais avant tout fête de l'art éternel, l'apothéose du 9 octobre revêtit un caractère sacré et, lorsque les barques prirent le chemin du retour, chacun vibrait d'une irrésistible allégresse.

Est-ce à dire que le lyrisme de ce grand barbare résiste à un contrôle spirituel et que ses poèmes, si poignants et si pathétiques quand il les scandait de sa voix mordante et de son geste inspiré, gardent pour un lecteur réfléchi l'impeccable splendeur que certains prétendent y découvrir ? Nés d'une impulsion forcenée, ils nous entraînent dans leurs remous, balayant, au gré d'une force aveugle, traditions, règles et lois.

Leur prestige leur vient de leurs assourdissants cahots, bien

plus que des idées dont ils se réclament. Ce sont des clameurs plutôt que des chants.

Passe encore pour l'incomparable trilogie des *Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux noirs* où l'âme du poète malade se débat parmi les cauchemars, les fantômes et les angoisses dont il a fixé en traits saisissants les hallucinants visages. Passe aussi pour *Les Heures Claires*, *Les Heures d'après-midi* et *Les Heures du soir*, toutes ruisselantes d'amour éperdu.

Mais qu'il s'agisse de l'*Ode à l'Escaut* ou des célèbres fresques de *la Multiple splendeur*, des *Forces tumultueuses* et des *Héros*, on a tôt fait d'en percer le faux romantisme et l'artificielle noblesse.

Mal équilibrés, tortueux, débordants de solécismes, accouplant au hasard de l'inspiration les vers les plus éblouissants aux plus mal venus, ils s'essoufflent en pénibles ahans à la poursuite d'une idée rebelle pour s'achever dans l'incertitude et la confusion.

Ainsi parlent d'Emile Verhaeren les prêtres de la discipline et de l'ordre et tous les fils d'Apollon qui ne pardonnent pas à Marsyas d'avoir exhalé sa colère et sa plainte dans des roseaux ensanglantés.

Sans doute l'œuvre d'Emile Verhaeren contient des erreurs et des faiblesses, sans doute ce farouche Flamand a délibérément violé le génie de la langue française, qui gênait ses enjambées. Sans doute encore peut-on préférer à ses rauques appels un chant plus harmonieux et plus dépouillé, mais est-on en droit de lui dénier l'ardeur sacrée et l'accent prophétique qui propagèrent sa grande voix d'un bout à l'autre de l'univers ?

N'en déplaise aux subtils joueurs de flûte, Emile Verhaeren demeure, avec Walt Whitman, le seul poète qui parvint à enclore dans ses vers tout le drame de la vie contemporaine.

De plus, au moment où l'on s'y attend le moins, il fait tonner dans le lyrisme français le tintamarre, les révoltes, les découvertes et les victoires d'une civilisation saturée d'autant d'orgueil que de désespérance.

Le premier, il y devine les ravages de la paralysie générale qui décime tant de ses individus et en parfait clinicien, sans que son effarement obnubile sa clairvoyance, il enregistre, au fur et à mesure qu'ils se manifestent, tous les symptômes de la terrible maladie.

Tantôt saisi par la vie en qui il a gardé sa foi, tantôt pris par la mort dont l'environnent les ricanements funèbres, il note sur lui-même les rémissions et les progrès de la folie universelle.

Ses poèmes, écrits dans la fièvre, notent ces va-et-vient du sort en traits fulgurants ou chaotiques jusqu'au moment où la Mort triomphante, ruée sur le monde qui n'a cessé de l'appeler, le ramasse sur un quai de gare et l'emporte dans son manteau rouge.

La démence actuelle des hommes lui a été épargnée. Il n'aura point connu les sombres jours où la civilisation, blessée à mort, cherche à se raccrocher aux mensonges d'une nouvelle espérance.

Ecœurée de savoir et désabusée de ses conquêtes, l'âme humaine, toute pantelante encore des convulsions qu'elle a subies, cherche une eau lustrale où se retremper. Quel baptême lui restituera son innocence originelle? Dans son attente, elle s'impatiente, s'irrite et balbutie comme une enfant, et ses tentatives comme ses expériences portent, toutes, la marque d'un croissant désarroi. Que ce soit dans le domaine social ou esthétique, elle n'obéit qu'au démon de l'absurde dont elle a fait son confident préféré. Pareille à un ivrogne saturé de vin, elle chante les vertus d'une eau saumâtre qui apaise la brûlure de son gosier et, tout en tournant le dos à la lumière, s'émerveille devant la flamme grésillante d'une chandelle.

Comment s'étonner dès lors de son goût pour les miracles à rebours? Tout ce qui contredit règles, doctrines et lois, s'inscrit à son nouvel Evangile.

Considérées sous cet angle, les plus indiscutables valeurs prennent figure de billevesées et les pires sottises se muent en actes de foi.

Lorsqu'il écrivit **L'Homme sans corps**, M. Herman Teirlinck ne fit que traduire cet état de choses. Reconnaissons toutefois que la version qui nous en fut donnée a pu nous induire en erreur.

M. Herman Teirlinck est un écrivain flamand et nous avons été obligés de juger son drame sur une traduction.

Quoi qu'il en soit, nous pouvons en dégager l'essence et comprendre, au moins dans ses grandes lignes, la leçon qu'il contient.

Deux frères, amoureux d'une orpheline, vivent avec elle dans une cabine de garde-barrière. L'un, Jacob le Fou, épris d'un idéal qui s'est obstiné à le fuir, part un beau jour à sa conquête en

sautant sur une locomotive en marche. L'autre, Jacob le Sage, restera tranquillement au logis.

Le fou a été grièvement blessé. Transporté dans une clinique, il y est soigné par un chirurgien qui s'aperçoit, non sans stupeur, de son insensibilité complète à la douleur.

Surpris de ce phénomène, ce singulier docteur, qui semble ignorer les signes les plus typiques de l'hystérie, propose au blessé l'achat de son corps et, tout comme Pierre Schlemihl qui céda son ombre au diable, Jacob le Fou abandonne à son sauveur une défroque à laquelle il ne paraît d'ailleurs guère tenir.

Libéré de son corps, mais mal guéri de sa folie, Jacob le Fou, lesté d'argent, repart à la recherche de son idéal inexaucé. Dans un pays de cauchemar où rôdent des larves maléfiques, il rencontre un Roi armé qui, si l'on comprend bien l'idée de M. Teirlinck, doit incarner la Matière. Ce roi est père d'une belle princesse qui, comme toute belle princesse bien stylée, est captive dans une haute tour et symbolise. à n'en point douter, la Beauté ou l'Esprit.

Jacob le Fou croit reconnaître en elle le rêve qu'il poursuit. Aussi n'hésite-t-il pas à la délivrer. Mais à peine a-t-il accompli cet exploit qu'il se sent envahi par un immense désir de son corps absent et, au prix du collier arraché à la princesse qu'il vient d'étrangler, le voilà rachetant d'abord ce corps au chirurgien, puis reprenant la route de son ancienne demeure. Il y retrouve son frère marié et père de trois enfants. L'arrivée du voyageur est évidemment saluée de cris de surprise. On veut savoir d'ou il vient et ce qu'il a fait. Hélas, Jacob le Fou, qui n'a pas retrouvé la raison au cours de son équipée, s'empêtre dans un récit confus, qui ne fait qu'attiser la curiosité de son frère.

Que ne fera pas le sage pour connaître le secret du fou ? En vain il l'interroge, en vain il le presse. De cette bouche balbutiante ne sortent que des bredouillements, L'impatience est trop grande, la déception trop cruelle. Aussi, pour en avoir le cœur net, Jacob le Sage, brusquement tenté par le démon de l'aventure, ouvre la porte, saute sur un train qui passe et part à son tour vers l'inconnu.

Si l'on s'en tient à ce schéma, on peut facilement se rendre compte des intentions de M. Teirlinck. Sous le masque de ses deux héros se dissimule un être unique en proie à des forces

ennemies. Tantôt conquis aux sollicitations de l'esprit, il enfourche allègrement les pires chimères ; tantôt prisonnier de la matière, il se complaît à en subir les licences et les décrets. Lequel de ces deux maîtres faut-il préférer ? M. Teirlinck, qui ne s'embarrasse guère d'ambitions transcendantes, n'opine ni pour l'un ni pour l'autre. Selon lui, la vraie sagesse réside dans un prudent juste-milieu. Jacob le Fou n'a pas trouvé le secret du bonheur, Jacob le Sage pas d'avantage.

Qu'ils se donnent la main et leur âme équilibrée goûtera sans la moindre amertume les plaisirs qu'elle mérite.

Ce drame symbolique n'a, comme on peut s'en apercevoir, rien de révolutionnaire en soi. Il prêche la plus paisible des philosophies, celle de Candide et de bien des bourgeois. Bien plus, il contient une leçon comme les moralités du moyen âge et en ceci encore il se rattache à une tradition vénérable. On dirait même que M. Teirlinck a mis une certaine coquetterie à affirmer la parenté de son drame avec le vieux théâtre. Non seulement il lui a emprunté sa formule, mais encore quelques-uns de ses personnages qui, sous le voile allégorique, appuient sa thèse avec plus ou moins d'à-propos.

Au cours de ses trois actes, on voit en effet graviter autour des deux héros, déjà emblématiques par eux-mêmes, une foule de comparses masqués qui, s'il ne s'appellent pas *Bonne Espérance*, *Charité*, *Bon Temps* ou *Connaissance* comme dans les pièces du XV$^{e}$ siècle, figurent pour les contemporains de Freud que nous sommes, *Hérédité*, *Subconscient*, *Instinct* et *Libido*. Pour pittoresque qu'elle soit, leur présence n'ajoute guère à la signification de la pièce. Bien au contraire, elle ne fait que l'obscurcir. Mais encore ici faut-il peut-être incriminer le traducteur qui entreprit de transposer, dans une langue fixée comme le français, un texte à coup sûr poétique, mais assez vague. On connaît le sort des adorables poèmes de Guido Gezelle, traduits et bien traduits, par M. Cammarts. Il n'en subsiste pas grand'chose. Est-ce à dire que *L'Homme sans corp* soit sans mérites ? Que non pas. Il en est bourré. Malheureusement, ceux sur lesquels compte son auteur sont parmi les plus discutables.

M. Teirlinck prétend en effet avoir écrit son ouvrage sous le signe du modernisme. On a pu juger, par l'exposé qui en a été fait plus haut, combien peu se justifie cette affirmation.

La troupe du *Groupe Libre*, qui se pique de ne représenter que des pièces d'extrême avant-garde, a cru sauver la face grâce à une mise en scène, d'ailleurs intéressante, calquée sur des modèles allemands et russes. Mais cela ne suffit pas pour nous donner le change, à moins qu'il ne faille considérer comme des réformes capitales les vertus symboliques des locomotives ou des masques freudiens. Si l'on ne tient compte que de leur signification figurative, M. Teirlinck a raison. Les rapproche-t-on de la symbolique ancienne, ils ne sont que des transpositions peu heureuses d'allégories familières. L'antique hippogriffe et les héros emblématiques du moyen âge valent bien en effet la locomotive et les masques de *L'Homme sans corps*.

A part ces détails accessoires, on cherche donc en vain dans ce drame le modernisme que M. Teirlinck prétend y avoir mis. Peut-être réside-t-il dans la complexité fumeuse de l'action et le désordre du dialogue. Dans ce cas, il n'y aurait pas lieu de s'en prévaloir.

M. Herman Teirlinck, de qui nous avons applaudi naguère *Le Film ralenti*, qui est une pièce excellente et vraiment moderne, nous doit donc une revanche. Mais pour que nous puissions le juger en toute équité, qu'il se défie désormais des traducteurs et nous offre son œuvre dans son texte original sur une scène flamande.

Bruxelles compte précisément aujourd'hui une admirable troupe d'acteurs flamands dont l'activité a pris naissance dès 1924, mais qui ne s'est vraiment révélée au grand public que depuis cette année. Il ne nous fut pas donné d'assister à son interprétation du *Lucifer* de Vondel, qui, d'après des avis autorisés, marqua une date et que Paris salua d'acclamations. Le programme de la saison actuelle comporte huit spectacles :

*Le Bourgois Gentilhomme*, traduit par M. Roelants ; *Hamlet*, traduit par M. Buygendyk ; *Smidje-Smee*, de M. Pol de Mont, et *L'impromptu du Charcutier*, de M. H. Ghéon, traduit par M. P. de Mont ; *L'annonce faite à Marie*, traduit par M. Hein Boeken; *Van Twee Coninx Kinderen* (De deux enfants de Roi) de M. W. Putman ; *Ser Halewyn* (Sire Halewyn), de M. A. Vande Velde ; *L'Or*, de O'Neil.

Enfin, une grande pièce allégorique de Calderon, dont le titre n'est pas désigné.

Comme on le voit, le répertoire du **Katholiek Vlaamsch Volkstooneel** (Théâtre populaire catholique flamand) comporte un grand nombre de pièces étrangères (six sur neuf).

Les Flamands, qui s'enorgueillissent avec raison de leur mouvement littéraire, pourraient s'étonner de cette prédominance s'ils ne se rendaient compte de sa nécessité. Outre ses ambitions artistiques, le *K. V. V. T.* sert en effet à une propagande linguistique qui, par l'entremise de chefs-d'œuvre universellement admirés, ne peut que réussir.

Son Directeur, *M. Johan de Meester*, y apporte d'ailleurs un enthousiasme et une volonté du meilleur aloi.

Du 1er juin d'une année au 30 avril de l'autre, la troupe se déplace environ vingt fois par mois de ville en ville et de village en village. Décors et figuration sont conçus de manière à s'adapter à toutes les scènes.

De plus, du 1er juin au 15 septembre, les représentations ont lieu en plein air. Les ressources de la troupe sont fournies par la coopération de tous les Flamands de bonne volonté, les membres d'honneur versant une annuité de cent francs, les membres ordinaires une cotisation de cinq francs.

Pour qui connaît la solidarité flamande, l'entreprise ne peut que prospérer et elle l'a prouvé au cours du présent exercice en représentant à la perfection *Le Bourgois gentilhomme.* Jamais Molière ne parut plus vivant. Interprètes, décors et costumes s'étaient amalgamés en un irrésistible ensemble. Ce fut une fête des yeux et de l'esprit et, malgré tous les périls d'une traduction, l'immortelle comédie étincela de tous ses feux.

La joie des interprètes, galvanisés par la verve moliéresque, gagna l'auditoire et, du plus simple au plus raffiné, tous les spectateurs communièrent dans le rayonnement du chef-d'œuvre.

Pour *Hamlet*, qui succéda au *Bourgois gentilhomme*, la réussite fut plus discutable.

Peut-être M. de Meester la compromit-il par un excès d'originalité. Si un directeur de théâtre a ses prétentions, un chef-d'œuvre a les siennces. C'est pour avoir bravé celles d'*Hamlet* que M. de Meester n'a pas remporté la victoire qu'il escomptait. Pour un artiste de sa valeur, la leçon est dure. Mais qui ne tire bénéfice d'une leçon, surtout quand il a le courage de s'en souvenir ?

GEORGES MARLOW.

## LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

Elmer Edgar Stoll : *Shakespeare Studies*, Macmillan. — Mc Gee : *La littérature américaine dans la* « Revue des Deux Mondes »(1831 à 1900), imprimerie La Charité, Montpellier. — James Weldon Johnson : *God's Trombones, seven Negro Sermons in verse*, The Viking Press. — Divers.

Nous allons en cette chronique parler brièvement de trois ouvrages différents, pleins d'intérêt, mais un peu sévères, et nous nous divertirons, en fin de compte, avec quelques glanures de presse.

M. Elmer Edgar Stoll a depuis longtemps dévoué son étude à l'œuvre shakesparienne, qu'il a abordée dans la lassitude des critiques allemandes et un peu la méfiance des jugements français. Il y a apporté du bon sens. C'est toute une révolution. Faire de Hamlet un personnage de théâtre, et non plus un romantique hâbleur, cela n'a l'air de rien, et cela est considérable. M. Stoll a beaucoup écrit sur Shakespeare. Nous connaissons de lui maint article, une brochure sur *Hamlet*, une sur *Othello*, et voici que nous est arrivé de chez Macmillan un remarquable livre qu'il intitule modestement **Etudes shakespeariennes**. Etudes... en effet, et non théories, rhapsodies ou impressions. Il était temps que l'on abordât Guillaume Shakespeare comme un homme, non comme un mythe. M. Stoll n'est certes pas le premier. Il appartient à une école qui a de nombreux élèves et peut-être beaucoup de maîtres. En Angleterre, l'étude de Shakespeare est sérieusement menée, peut-être ailleurs, et même de-ci de-là en France. Et ce nous est agréable de voir, de saisir cette occasion pour signaler à ceux que cette question intéresse (ils sont nombreux en France, témoins les récentes représentations de Shakespeare à Paris et en province, et, à ce propos, les récentes critiques) que dans la *Revue anglo-américaine* M. Derocquigny nous donne de fréquentes interprétations de passages obscurs avec une compétence et un zèle remarquables. Il n'y a pas là ambitieuse et synthétique entreprise. Mais avant d'en arriver à une théorie d'ensemble, toujours flatteuse et toujours utile, ne faut-il pas comprendre ? Or, que de passages incompris jusqu'ici dans *Hamlet*, *Othello*, *Le Conte d'hiver* et autres ! Quelle juste et amusante ironie que le véritable sens d'un mot ou d'un vers détruise la théorie d'un critique hégélien ou d'un savant idéologue.

Je renvoie mes lecteurs au dernier numéro de la *Revue anglo-*

*américaine* où, à côté d'articles sur David Garnett par Léonie Villard, sur Robinson Jeffers par Charles Cestre, ils trouveront un curieux commentaire sur *L'embonpoint d'Hamlet*, de la plume spirituelle de Jules Derocquigny.

M. Stoll nous avertit dès l'abord que « ceci n'est pas tout à fait le livre qu'il a eu l'intention d'écrire pendant longtemps »... Il avait espéré réunir ses précédents « articles et monographies sur Shakespeare et le drame élizabéthain en un tout compact et raisonné ». Il s'est aperçu que ce n'était guère possible. M. Stoll est en effet environné de tant de documents, de tant de détails, qu'avant un volume d'ensemble il lui faut épuiser l'étude et la mise en œuvre de ceux-ci. Son nouveau livre par conséquent n'est divisé en huit chapitres que pour satisfaire aux exigences de l'édition. Ces huit chapitres forment huit discussions indépendantes. Nous lisons d'abord que Shakespeare, indifférent à son œuvre littéraire, n'avait qu'un soin : le public, avec lequel il tâchait à se tenir en parfaite sympathie. Quant à sa personnalité, il n'avait nul souci de la manifester dans ses comédies ou ses drames. Cette conception moderne de symboliser sur la scène des sentiments ou des idées personnelles lui aurait paru saugrenue.

Au chapitre II vient une discussion serrée de cette théorie que la littérature et surtout le théâtre sont une image de la vie. M. Stoll montre avec humour que la Comédie de la Restauration ne saurait être l'image de la société anglaise de cette époque, mais au contraire une fantaisie brodée sur sa réalité.

Au chapitre III, une comparaison très juste entre la caractérisation de Shakespeare et la méthode française, qu'il déclare plus près de la vie. Puis, au chapitre IV, nous lisons sur la méthode comique dans Molière et Shakespeare une critique inspirée par la théorie de la répétition, telle que Bergson l'a exposée dans *Le Rire*. Au chapitre V, la meilleure critique que nous connaissions des fantômes shakespeariens, que Stoll déclare être « réels » avec preuves à l'appui, et non pas symboles ou projections de la conscience des personnages. En passant, il cite le passage où Remy de Gourmont soutient la même idée :

La scène du spectre est saisissante, pourvu que l'on croie aux fantômes et qu'on ignore les jeux de glaces. M. Maeterlinck veut que l'on y voie comme une projection de la conscience, une hallucination mo-

rale. Voilà bien de l'ingéniosité. C'est un fait matériel que voit Macbeth, et cela seul peut expliquer son trouble.

Et notre critique humoriste d'ajouter : « Car le dramaturge belge est un symboliste ».

Oui, et ce symboliste a traduit (!) du Shakespeare et l'a destiné à la scène. Mais aussi quel résultat ! Ceci est une autre histoire.

Croire aux fantômes et aux sorcières était chose courante à l'époque de Shakespeare et plus tard, et Stoll cite une longue liste de noms célèbres, Thomas Nash, le roi Jacques Iᵉʳ, Bacon, Raleigh, Coke, Thomas Heydood, Sir Thomas Browne, Jeremy Taylor, Thomas Fuller, etc., etc.

Au chapitre VI, M. Stoll applique au caractère de Shylock la méthode du bon sens et il va sans dire qu'il réprouverait notre Gémier national de reparaître au Vᵉ acte du *Marchand de Venise* pour concentrer sur Shylock la sympathie du public sensible. Le chapitre VII concerne les Criminels et le dernier Falstaff qu'il débarrasse de la croûte de sentimentalité fade dont l'ont entouré maints critiques.

Le livre de M. Stoll, qui est d'un érudit, est charmant à lire et fait honneur à la critique américaine.

Un livre très honorable aussi est celui que vient d'écrire M. Mc Gee et qu'il a présenté à l'Université de Montpellier comme thèse de Doctorat, **La littérature américaine dans la « Revue des Deux Mondes »**, de 1831 à 1900, c'est-à-dire à un beau moment de cette publication. M. Mc Gee s'est attaché à montrer comment il y avait en France un public sympathique aux œuvres populaires des Etats-Unis, soit aux poèmes doucement sentimentaux de Longfellow, soit aux romans sociaux de Mme Beecher Stowe. Il a montré aussi, et ce n'est pas la partie la moins importante de son livre, à quelles modes françaises correspondait à cette époque la critique des œuvres américaines dans la *Revue des Deux Mondes*.

Montégut est roi. Il semble qu'il vaut mieux dans sa critique de la littérature française que dans celle des œuvres d'outre-atlantique. Une tentation était forte à ce moment-là, c'était de copier la critique anglaise et de ne s'aventurer que prudemment sur un terrain inconnu.

Nous avons tout de même plus d'audace. Et c'est à la France

que revient l'honneur d'avoir, depuis ces dates de 1831-1900, révélé au monde quelques œuvres méritoires de l'Amérique du Nord.

Il est vrai que ce n'est pas dans la *Revue des Deux Mondes* que la révélation s'est faite.

La méthode de M. Mc Gée est assez sûre, sa documentation suffisante. Son livre tend au catalogue malheureusement, défaut qu'il était bien difficile d'éviter avec un tel sujet.

§

Nous avons déjà parlé de M. James Weldon Johnson, à propos de précédentes publications comme son *Livre de Poésie nègre*, et nous avons dit un mot de ses deux volumes de *Spirituals*, c'est-à-dire de chansons religieuses. Voici de lui un bien curieux livre : **Les trombones de Dieu, sept sermons nègres en vers.**

Ce livre devrait intéresser nos lecteurs et le grand public qui en France est sur le qui-vive pour découvrir des nouveautés et des bizarreries.

Nous citerons un texte afin de donner un avant-goût du livre. C'est un sermon sur *La Création.*

*Then God himself stepped down —*
*And the sun was on his right hand,*
*And the moon was on his left,*
*The stars were clustered about his head,*
*And the earth was under his feet.*
*And God walked, aud where he trod*
*His footsteps hollowed the valleys out*
*And bulged the mountaius up.*

*Then he stopped and looked and saw*
*That the earth was hot and barren.*
*So God stepped over to the edge of the world*
*And he spat out the seven seas...*

M. Johnson prétend qu'il n'a eu qu'à transcrire ce qu'il a entendu dans les églises nègres. Il est vrai que le noir a le sens du rythme dès qu'il parle, danse, ou joue.

Pour finir, nous empruntons à *Correspondance de New-York* la publication écrite en français qui paraît à New-York quatre fois l'an, quelques-uns de ces fragments d'articles de presse que,

à l'instar de revues américaines, elle recueille dans les feuilles de chou provinciales.

On est les premiers à rire de ces annonces, ou nouvelles, chez nos jeunes amis qui les considèrent comme fleurs cocasses d'un esprit étroitement provincial ou d'un puritanisme mal compris. Et quel peuple jettera la première pierre ?

— Enseigne au-dessus d'un restaurant populaire de Northman Street, à Ohklohama City :

Toutes nos cuisinières sont des mamans.

— Notice imprimée dans les chambres du meilleur hôtel de Colombus :

Si vous recevez dans la chambre une personne du sexe opposé, prière de laisser la porte entr'ouverte d'au moins six centimètres.

— Contribution à l'histoire secrète de la République, par le Révérend Harry Anderson, ecclésiastique de Des Moines :

Que Dieu bénisse Calvin Coolidge ! Avant d'être Président, Coolidge n'était pas officiellement membre d'une Association religieuse. On lui demanda : Croyez-vous en Jésus ? — Il répondit : J'y crois. — Croyez-vous en l'Eglise ? — J'y crois. —Alors, pourquoi ne devenez-vous pas membre permanent d'une Eglise ? — Inscrivez-moi, dit-il. Que Dieu bénisse Calvin Coolidge !

— Paroles du Révérend Burke Cullpepper, de l'Eglise épiscopale de Mont Vernon :

La danse est une des causes principales du divorce. C'est une damnable habitude qui paralyse la spiritualité et dégrade l'homme et la femme. Il est temps de dire que la danse est un des vices les plus pernicieux du monde moderne.

— L'Américanisation des étrangers, à Détroit :

Tout rempli de l'esprit d'américanisme, Monsieur Apostoulous Stavorno Cenacoudis, cuisinier, West High Street, a demandé à la Cour de changer son nom. Le juge Charles Simons lui a donné cette permission. Son nouveau nom est : Charles Xnaks.

— Boston Telegram :

Le rhum Saint-James est la seule liqueur difficile à obtenir ici.

Le professorat à l'Université d'Illinois, d'après le *Chicago Tribune* :

William R. Carroll, de l'Université d'Utah, vient d'être nommé professeur ès-accouplement des porcs à l'Université de l'Illinois. Le professeur Carroll occupera sa chaire le 1er février.

— Dépêche du journal *The Little Rock Gazette* :

Le Révérend Docteur M. Culpepper, pasteur de Grand Avenue Methodist Church, discutant sur l'art musical, à la demande du Club Philharmonique de la ville, reprocha aux sociétaires de perdre leur temps à l'étude du grand opéra, car, dit-il, personne n'y comprend rien et, si l'on y comprend quelque chose, cela ne sert à rien.

— Note mondaine dans le journal *Daily News*, de Little Rock :

Le docteur du condamné à mort Diamond Joë Sullivan dit qu'il va beaucoup mieux et qu'il sera bientôt guéri. Le Gouverneur Macrae annonce que, quand Sullivan sera tout à fait guéri, il fixera le jour de son exécution.

— Extrait d'une lettre adressée par le Révérend R. H. Rice, de l'Eglise libérale de Denvers, à une fabrique de Coca-cola, boisson rafraîchissante :

A cette époque de prohibition, vous avez entendu dire qu'en de nombreuses églises on a remplacé le vin de communion par de l'extrait de grappes non fermenté. Nous sommes fiers d'être les premiers à faire usage du coca-cola. Dimanche dernier, à 11 heures, pendant la communion, une grande bannière portant le nom « coca-cola » fut déployée. La pureté, la qualité et le goût excellent de votre breuvage justifient l'usage que nous en faisons, et nous espérons que beaucoup d'autres congrégations suivront notre exemple.

— Notice au public :

La raison pour laquelle j'ai pu pratiquer la médecine dans des conditions de bon marché exceptionnel est due au fait que je n'ai pas d'enfant à nourrir. Je dois annoncer au public que cet avantage ne durera pas longtemps. Il fera donc bien de profiter des anciens prix. Mon cabinet est dans la maison Tisdale, au coin de la 4e rue, à Rizon, Arkansas. Fraternellement.

DOCTEUR J. E. COOPER.

JEAN CATEL.

## *BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE*

Roger Dumon : *Expérience de l'Alsace*, Plon. — Henri Béraud : *Ce que j'ai vu à Berlin*, Editions de France. — Ernest Lémonon : *La Nouvelle Europe et son bilan économique*, Alcan.

M. Roger Dumon, dans **L'Expérience de l'Alsace**, étudie le rôle de l'*intelligence en force de la race*. Comme on le voit, c'est un peu un problème de philosophie historique qui est le

sujet du livre. M. Dumon l'a traité avec amour, en s'appuyant sur une très riche documentation. J'avoue d'ailleurs que beaucoup de ses considérations me paraissent plus subtiles qu'exactes. Il a cependant aperçu le fait capital : « Si la culture tendait à devenir mixte, il n'en est pas moins vrai que dans le peuple, elle demeurait jusqu'à la veille de 1870, en grande partie à base allemande ». Grâce aux attraits de la civilisation française et aux influences militaires, administratives, universitaires et commerciales, toutes les classes supérieures, une bonne partie de la classe moyenne et beaucoup d'ouvriers et de paysans étaient bilingues en 1870, et comme les classes dirigeantes (expression à la mode vers 1875) étaient presque tout à cette époque, l'Alsace était alors presque française sans avoir cessé d'être allemande et surtout alsacienne. C'était la conséquence de ce fait trop méconnu que *les classes dirigeantes peuvent être bilingues, mais que le prolétariat ne le peut pas.* 47 années de domination allemande avaient beaucoup changé cela. Néanmoins, il restait encore des préférences bien vives pour la France en 1918. Notre stupide et sans conscience administration les a fait beaucoup diminuer. Nos parlementaires se sont d'ailleurs montrés aussi ignorants, aveugles et maladroits qu'elle. Evidemment, la situation n'est plus aussi bonne qu'en 1918, mais elle n'a pas cependant beaucoup changé. L'Alsacien est avant tout Alsacien ; il demande à choisir entre les civilisations française et allemande. Il faut chercher à le gagner et non le rebuter par le *compelle entrare.* Le particularisme alsacien était notre meilleur allié ; nous l'avons combattu jusqu'à nous en faire un ennemi. Il n'était pas possible de donner une preuve plus criarde de notre *inintelligence* politique.

C'est, au fond, la conclusion de M. Dumon : comme remède aux difficultés actuelles, il demande la *décentralisation.* « L'Alsace n'est pas une province comme les autres », dit-il avec raison.

Non seulement M. Henri Béraud est universellement connu, mais il l'est même particulièrement des lecteurs du *Mercure*, où il a tenu pendant trois années la critique dramatique. Je ne les surprendrai donc pas en leur disant que le récit de son nouveau voyage de reportage, **Ce que j'ai vu à Berlin** [Nuremberg, Hambourg, Doorn] a les mêmes qualités que son prédécesseur à Moscou. M. Béraud a le talent de voir d'une façon tranchée et

de raconter d'une façon impressionnante, sans longueurs, en jugeant tout avec bon sens et pénétration. Il n'a passé que quelques semaines d'août 1926 en Allemagne, mais cela lui a suffi pour décrire les couleurs des choses et deviner les pensées intimes sous l'aspect des visages. Pour le reste, il s'est aidé de ses lectures et du raisonnement.

Ses conclusions sont :

L'Allemagne, luttant de toute son énergie pour échapper aux conséquences de sa défaite, n'a rien fait qui doive surprendre... Réclamant aujourd'hui un traitement dont elle ne fit pas bénéficier les plus faibles quand elle était la plus forte, elle assure qu'elle s'est amendée... Faut-il répondre non?... *Elle vaut mieux que l'on n'est, chez nous, porté à le croire.* Elle vaut moins toutefois que certains l'imaginent. Mais elle est susceptible de devenir ce que la paix du monde exige qu'elle soit... Elle changera, si elle doit changer, *mais ce ne sera pas sans notre aide*... Aider l'Allemagne à faire la paix, c'est encourager ceux d'entre les Allemands qui défendent la paix, et *souvent au péril de leur vie.* Nous devons perdre l'habitude de nier, de railler l'existence, dans le Reich, d'une force populaire jeune, active, cultivée, très capable d'agir utilement. Au lieu de cela, que faisons-nous ? Nous irritons, pêle-mêle, nos plus intraitables ennemis et des hommes qui, peut-être, souhaitent ardemment que cessent les malentendus... Nos hésitations, nos coups de force suivis de renoncements, nos appels à la conscience universelle mêlés de déclarations sur les droits de la France à agir seule, tout cela nous fait un tort incroyable... Existe-t-il d'ores et déjà entre l'Allemagne et la France les possibilités d'un durable rapprochement ?... Seuls, quelques hommes d'Etat peuvent avoir entre les mains les données d'un tel problème. Je crois que le devoir est de leur faire confiance...

Ces conclusions sont à peu près celles que j'avais adoptées moi-même : il y a en Allemagne deux groupes de partis ; l'un veut la paix, l'autre la guerre ; nous devons aider par nos actes, nos paroles et notre attitude celui qui veut la paix, d'autant que *grâce aux fautes accumulées depuis huit ans*, les perspectives de victoire sont bien plus petites que celles qui existaient le 5 août 1914.

En dépit de son titre, **La nouvelle Europe** de M. Lémonon traite à peu près le même sujet que le *Berlin* de M. Béraud ; elle recherche les conséquences de la défaite pour l'Allemagne. C'est un excellent résumé, bourré de dates et de chiffres.

ÉMILE LALOY.

## OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Guillaume II : *Souvenirs de ma vie*, Payot. — — E. Landouzy : *Les Tortures des régions envahies*, Laon, imp. des Tablettes de l'Aisne. — Maréchal Galliéni : *Mémoires*, Payot. — A. René Brouillhet : *Les Héros sans gloire*, Charles Lavauzelle.

Les **Souvenirs de ma vie** de Guillaume II, comme on pouvait s'y attendre, sont un livre auquel le manque de sincérité de l'auteur a enlevé presque tout l'intérêt qu'il eût pu offrir. C'est avant tout un plaidoyer fait par l'intéressé qui veut faire croire que de 1859 à 1888, date où les *Souvenirs* s'arrêtent, il a toujours été le fils irréprochable de parents parfaits. Le Kaiser tait tout ce qui pourrait lui attirer de nouvelles inimitiés parmi les gens qui pourraient lui être utiles, et ils sont légion, mais il sait écrire et conte remarquablement ; aussi son livre se lit-il sans peine et est-il même souvent intéressant.

Fort intéressante aussi est la brochure de M. E. Landouzy sur **Les Tortures des Régions envahies sous l'occupation allemande**. Sa forme primitive était celle de notes prises au jour le jour, et l'auteur, employé de chemins de fer à Montcornet (Aisne), dut enterrer son manuscrit quand en 1917 les Allemands firent évacuer cette localité. Malheureusement, il a remanié depuis son travail et, comme il n'a point le talent d'écrivain du Kaiser, il lui a fait perdre beaucoup de ses attraits. Ce n'en est pas moins un témoignage fort intéressant et très précieux.

L'éloge des **Mémoires** de Galliéni n'est plus à faire : ils constituent le document à la fois le plus exact et le plus émouvant sur les journées inoubliables du 25 août au 11 septembre 1914. La librairie Payot a eu la bonne idée d'en donner une édition *définitive*. C'est un livre qui ne doit manquer dans aucune bibliothèque.

Au livre de Mme A. René Brouillhet, on ne peut adresser qu'un seul reproche : l'injustice de son titre. Les **Héros sans gloire** sont en effet, d'après elle, les médecins qui sont morts héroïquement sur le champ de bataille ou de blessures ou, comme son mari, de maladies contractées en soignant nos soldats. Tout le monde sans exception avait cependant rendu justice à leur dévouement. Mais il était bon assurément que quelqu'un éternise le souvenir de leurs innombrables actes de vaillance en les racontant

en détail dans un livre. M^me^ Brouillhet ne s'est pas en effet contentée de réunir les notices officielles, citations, etc., des 1600 médecins morts pendant la tourmente, elle s'est mise en communication avec les familles et donne de longs extraits vraiment intéressants des lettres et carnets de notes des braves dont elle immortalise le souvenir. Livre émouvant et qui sera conservé avec un légitime orgueil dans de très nombreuses familles.

ÉMILE LALOY.

## *PUBLICATIONS RÉCENTES*

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

### Archéologie

Gaston Migeon : *Manuel d'art musulman. Arts plastiques et industriels.* Tome II. Avec de nombr. illust.; Picard. « »

### Art

Henri Clouzet : *L'art du Poitou.* Avec des illust.; Boccard. « »

Emile Mâle : *Art et artistes du moyen âge.* Avec 8 pl. h. t.; Colin. 30 »

Louis Réau : *Une dynastie de sculpteurs au XVIII^e siècle. Les Lemoyne.* Biographie et catalogue critiques. L'œuvre de l'artiste reproduite en 136 héliogravures. (Coll. L'Art français); Les Beaux-Arts. 125 »

Charles Terrasse : *Bonnard.* Nombr. reprod. en phototypie à pleine page et dans le texte, 11 pl. h. t. en fac-similé en couleurs et une eau-forte originale inédite de Bonnard. Couv. en coul. spécialement dessinée par l'artiste pour cette édition; Floury. 200 »

Van Dongen : *raconte ici la vie de Rembrandt et parle, à ce propos, de la Hollande, des femmes et de l'art*; Flammarion. 10 »

### Cinématographie

Louis Favre : *La musique des couleurs et le cinéma*; Presses universitaires. « »

### Géographie

Pierre Denis : *Amérique du Sud*; 1^re^ partie : *Caractères généraux. Guyanes. Brésil.* Avec 36 cartes et cartons dans texte, 64 photog. h. t. et 1 carte h. t. en couleurs. (*Géographie universelle* sous la direction de P. Vidal de La Blache, tome XV); Colin. 50 »

### Histoire

Pierre Champion : *Louis XI.* Tome I : *Le Dauphin.* Avec 12 phototypies h. t. Tome II : *Le Roi.* Avec 28 phototypies h. t.; Champion. « »

P. Cloché : *La civilisation athénienne*; Colin. 9 »

Bernard Gui : *Manuel de l'Inquisiteur,* édité et traduit par G. Mollat avec la collaboration de G. Drioux. (Coll. *Les classiques de l'Histoire de France au moyen âge*); Champion.
Tome I. 15 »
Tome II. 12 50

Emile Pautrel : *Notions d'histoire et d'archéologie pour la région de Fougères.* Avec plus de 300

sujets ou dessins; Imp. Riou-Reuzé, Rennes. « »

S. A. Piontkovsky : *Histoire populaire de la Révolution d'octobre*; Edit. soc. internationales. 9 »

Duc de Reischstadt : *Papiers intimes et journal*, provenant des archives de son précepteur le comte Maurice Dietrichstein, publiés par Jean de Bourgoins, traduction française par Etienne Kruger; Payot. 18 »

*Le Secret du coup d'Etat*. Correspondance inédite du Prince Louis Napoléon, de MM. de Morny, de Flahaut et autres, 1848-1852. Avec une étude de Philip Guedalla et une introduction de Lord Kerry. Traduit de l'anglais par le baron Jacques de Maricourt. Avec des illust.; Emile-Paul. 15 »

## Littérature

Alain : *Les sentiments familiaux*; Cahiers de la quinzaine, 18e série, 8e cahier; L'Artisan du Livre. « »

Jean d'Arras : *La légende de Mélusine*, renouvelée par Jean Marchand, avec d'anciennes images; Boivin. 24 »

Jules Barbey d'Aurevilly : *Œuvres complètes. Lettres à Trébutien* (inédites); Bernouard. En souscription.

Albert de Bersaucourt : *Badauderies parisiennes*; Figuière. 4 50

André Billy : *La littérature française contemporaine*; Colin « »

Ch.-Aug. Bontemps : *L'œuvre de l'homme et son immoralité*; Edit. de l'Epi. 10 »

Henry Bordeaux : *Le marchand de bonheur*, visites sociales; Flammarion. 12 »

Ventura Garcia Calderon : *Si Loti était venu*; Edit. Excelsior. 4 »

John Charpentier : *Coleridge le somnambule sublime*; Perrin. 12 »

Frederic Empaytaz : *Le sentiment barrésien de la mort*; le Rouge et le Noir. 3 50

René Kerdyk : *André Fontainas*. Avec 2 portraits; Libr. de France. « »

Georges Lecomte : *La vie amoureuse de Danton*. (Coll. Leurs amours); Flammarion. 9 »

Jean de Léry : *Le Voyage au Brésil*, avec une introduction par Charles Clerc et 8 gravures d'un anonyme du XVIe siècle; Payot. 18 »

A. de Lingua de Saint-Blanquat : *Au fil du souvenir*; Guitard. 10 »

Stephen Mac Say : *La fable*, étude; La Sauvagette, Gourdez-Luisant (E.-et-L.). « »

André Maurois : *La conversation*; Hachette. 5 »

Prosper Mérimée : *Mateo Falcone, Carmen, Colomba*. Texte définitif, revu sous l'édition originale avec une introduction et des notes par Marie-Louise Pailleron. Orné en gravures originales au burin d'un portrait par Ouvré et d'un frontispice par Cosyns; Bossard. « »

F. Montagnon : *Trois portraits de Montaigne*; Guittard. 12 »

Gérard de Nerval : *Voyage en Orient*, suivi d'*Isis*. Texte intégral établi avec ses appendices, une introduction, une bibliographie et des notes par Jean Chuzeville. Orné en gravures originales au burin, d'un frontispice par Gandon et d'un portrait par Ouvré; Bossard, 3 vol. « »

L.-M. Poussenau : *Un serf nivernais chancelier de la Toison d'or*; Revue du Centre. « »

*Quinze auteurs contemporains*, anthologie. Préface d'Auguste Dorchain; Revue des Indépendants. 12 »

Jules Renard : *Le journal de Jules Renard, 1897-1901*; Bernouard. En souscription.

André de Ridder et Willy Timmermans : *Anthologie des écrivains flamands contemporains*; Champion. « »

Jules Romains : *La vérité en bouteilles*. Avec un frontispice de Pierre Gandon; Edit. Trémois. 90 »

Jean-Jacques Rousseau : *Correspondance générale*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome VIII : *Rousseau à*

Môtiers, *9 juillet 1762-20 janvier 1763.* Avec 6 pl. h. t.; Colin. 40 »

Ph. Soupault : *Histoire d'un blanc*; Sans Pareil. « »

## Ouvrages sur la guerre de 1914

José Almira et Giv. Stoyan : *Le déclic de Sarajevo.* Avec des illust. documentaires; Edit. Radot. 12 »

Raymond Poincaré : *Au service de la France, neuf années de souvenirs.* Tome IV : *L'Union sacrée, 1914*; Avec 14 grav. h. t.; Plon. 25 »

Général H. von Kuhl : *La campagne de la Marne en 1914*, traduit de l'allemand par le comm. L. Koeltz. Avec une carte et 18 croquis. Préface de M. le maréchal Franchet d'Espérey; Payot. 25 »

S. Sazonov : *Les années fatales*, souvenirs de S. Sazonov, ancien ministre des Affaires étrangères de Russie, 1910-1916; Payot. 25 »

## Poésie

Marcel Achard : *La cendre empourprée*; Pyrénées littéraires, Toulouse. « »

Valentine Brunet : *Le visage des jours*; Messein. 12 »

Charles Daniélou : *Poésies*; Figuière. 12 »

Jules Gilles : *Offrande à Diane* Edit. Bourdeaux, Dinant-sur-Meuse. « »

Armand Godoy : *Le carnaval de Schumann.* Préface de Camille Mauclair; Emile-Paul. 10 »

Guy Lavaud : *Sous le signe de l'eau*; Garnier. « »

Henri de Lescoët : *Tes yeux ont la clarté...* Préface de Gustave Syfert. Portrait de l'auteur par Edouard Fer; Imp. Gastaud, Nice. 10 »

Jacques Prado : *Balises*; Messein. 9 »

## Politique

Luis Lagarrigue : *Politique internationale*; Garnier. « »

Jean Lescure : *Les origines de la Révolution russe. L'ancien régime et le problème social*; Libr. Sirey. 15 »

Lucien Romier : *Qui sera le maître. Europe ou Amérique ?* Hachette. 12 »

## Préhistoire

C. Silvestre de Sacy : *La préhistoire de Saint-Germain-en-Laye avec présentation de pièces fossiles*; Les amis du Vieux Saint-Germain. « »

## Questions coloniales

Victor Barrucand : *La guerre du Riff*; Laroche et Dervant. 12 »

## Questions médicales

Dr Henri Bouquet : *La chirurgie.* Avec des illust. (Coll. Bibliothèque des merveilles); Hachette. 9 »

## Questions religieuses

Paul Lesourd : *Le catholicisme en France*; Giraudon. 5 »

Paul Teissonnière : *Le mouvement de la nouvelle réformation*, enquête en 2 volumes. Tome I; Foyer de l'âme. 15 »

## Roman

Suzanne Adrien-Bertrand : *Expériences ou une femme d'aujourd'hui devant les hommes et devant l'amour*; Flammarion. 12 »

Pierre Aguétant : *Les amours incertaines*; Nouv. Revue critique. 10 »

Gabriel d'Aubarède : *L'injustice*

*est en moi*; Plon. « »
Marcelle Auclair : *Toya*; Nouv. Revue franç. 12 »
Marcel Aymé : *Aller retour*; Nouv. Revue franç. 12 »
Georges Bardon : *Le fou de Craons*; Baussay, Niort. 12 »
Maurice Bedel : *Jérôme 60° latitude du nord*; Nouv. Revue franç. 12 »
André Beucler : *Le pays neuf*; Nouv. Revue franç. 12 »
François Bonjean, avec la collaboration d'Ahmed Deif : *Histoire d'un enfant au pays d'Egypte. II : El Azhar*; Rieder. 12 »
Louis Borde : *Albert Couvelin*; Edit. du Raisin, Dijon. « »
André Brière : *Barques dans la nuit*; Figuière. 10 »
Marc Chadourne : *Vasco*. (Coll. Roseau d'or); Plon. « »
Maryse Choisy : *Mon cœur dans une formule. C6 H8 (A=O3)6*; Cahiers surréalistes. 12 »
Robert Coiplet : *La onzième heure*; Plon. 12 »
Jacques Darnetal : *L'extinction des feux*; Monde moderne. « »
Georges Delamare : *Le feu de joie*; Albin Michel . 12 »
Henri Dutheil : *Les puits empoisonnés*; Albin Michel. 12 »
Roger Dys : *Combat de coqs ou Célestin Lambot*; Edit. Occitania. 12 »
Jacques Dyssord : *Joe ou... la découverte du vieux monde*; Nouv. Revue critique. 10 »
Gonna : *Le malheureux du Palais brumeux*; Bibl. des Lilas bleus. 12 »
Jean Guirec : *Une femme de seize ans*; Nouv. Revue critique. 10 »
Noël de Guy : *La lampe merveilleuse*. Préface de Noré Brunel; Edit. du Fleuve, Lyon. 7 50
Myriam Harry : *Le mannequin d'amour*; Flammarion. 12 »
René Jouglet : *Frères*; Grasset. 12 »
J. Kessel : *Nuits de princes*; Edit. de France. 12 »
Jeanne Landre : *L'amour est menteur*; Nouv. Revue critique. 10 »
Marius Ary-Leblond : *Les martyrs de la République. III : La Damnation*; Férenczi. 12 »
Marie Le Franc : *Grand-Louis l'innocent*; Rieder. 10 50
Guy Mazeline : *Piège du démon*; Nouv. Revue franç. 12 »
Emile Poiteau : *Le père Terroir, roman du sol*; Figuière. 12 »
Jean Prévost : *Merlin, petites amours profanes*; Nouv. Revue franç. 12 »
Robert de Roquebrune : *Les dames Le Marchand*; Monde moderne. « »
Charles Sanglé : *Les dilettantes de l'amour*; Albin Michel. 12 »
Maurice Simart : *Un cœur de quarante ans*; Baudinière. 10 »
Hélène du Taillis : *La nouvelle Bovary*; Flammarion. 12 »
Guido de Verona : *Mimi Bluette, La fleur de mon jardin*; Calmann-Lévy. 9 »
Pierre-René Wolf : *L'homme au bois dormant*; Albin Michel. 12 »
Emile Zavie : *La course aux rebelles*; Nouv. Revue franç. 12 »
Emile Zola : *Œuvres complètes. Les Rougon-Macquart. La faute de l'Abbé Mouret*. Notes et commentaires de Maurice Le Blond. Texte de l'édition Eugène Fasquelle; Bernouard. En souscription.

## Sciences

Marcel Boll : *Cours de chimie. I. Lois générales. Métalloïdes*; Dunod. 50 »
Marcel Boll et André Féry : *Physique. (Classes de spéciales.) I : Optiques. II : Chaleur, gaz, changements d'état, électricité et magnétisme*; Dunod. 55 »
Louis Devos : *Contribution métaphysique à la méthode expérimentale*; Imp. G. Frère, Tourcoing. « »
Henri de Graffigny : *La science à la maison*; Desforges, Girardot et Cie. 30 »

## Sociologie

Raoul Allier : *Le non-civilisé et nous. Différence irréductible ou identité foncière?* Payot. 25 »
Gustave Baudelet : *Sus au change*

esquisse de mœurs contemporaines; Figuière. 2 50

G.-H. Bousquet : *Introduction à l'étude du Manuel de V. Pareto.* Augmentée d'un appendice mathématique du Prof. A. de Pietri Tonelli; Giard. 6 »

## Théâtre

Marie Lenéru : *La maison sur le roc*, pièce en 3 actes. Préface de Marie Duclaux; Plon. 12 »

Adolphe Orna : *Théâtre, II*; Figuière. 12 »

## Varia

Alain Bourbon : *La chasse à la martre et à la fouine*, sport diurne et nocturne; L'Eleveur. 10 »

Dr Antoine Giraud : *Est-ce la fin du cheval?* Ficker. 3 50

## Voyages

J.-E. Blanche : *Dieppe.* (Coll. Portrait de la France); Emile Paul. « »

Marius Boisson : *Coins et recoins de Paris.* Avec 45 illust. documentaires; Edit. Bossard. 24 »

Emmanuel Boye : *Bécon-les-Bruyères.* (Coll. Portrait de la France); Emile Paul « »

Mme G. Brunel : *Aux îles sous le vent de Tahiti et ailleurs.* Avec des illust.; Berger-Levrault.

Jean Cassou : *Bayonne.* (Coll. Portrait de la France); Emile Paul.

Ch.-Th. Féret, André Lebey, Edmond Spalikowski et divers écrivains régionaux : *Normandie et Normands d'aujourd'hui*; Albin Michel. 12 »

Géo London : *Elle a dix ans, la Russie rouge*; Fayard. 12 »

Albert Marchon : *Le Vercors.* (Coll. Portrait de la France); Emile Paul. « »

André Maurois : *Rouen.* (Coll. Portrait de la France); Emile Paul. « »

MERCVRE.

## *ECHOS*

L'inauguration à Paris du monument d'Emile Verhaeren. — Le prix Nobel de littérature. — Une lettre de M. Ernest Judet. — La nuit de noces de Louis XV. — F. de Lagenevais. — Encore F. de Lagenevais. — Les origines de Nazleh Hanoum, reine d'Egypte. — Pas de monument aux Atlantes! — Le Sottisier universel.

**L'inauguration à Paris du monument d'Emile Verhaeren** a eu lieu le jeudi 10 novembre dernier, dans le petit square de l'église Saint-Séverin : un buste en bronze, œuvre du sculpteur belge César Scrouvens, posé sur une stèle de pierre. Il a été érigé en bordure du vieux cloître attenant à l'église, au point où le mur oblique de la rue de la Parcheminerie vers la rue Saint-Jacques. La figure est inclinée, dans une attitude de puissance pensive et mélancolique qui rappelle le beau dessin de Théo van Rysselberghe.

De nombreuses personnalités littéraires belges et françaises avaient répondu à l'appel du comité et étaient venues apporter à la mémoire de Verhaeren le témoignage de leur affectueuse admiration. Des fleurs entouraient la stèle. On remarquait une magnifique gerbe de chrysan-

thèmes enrubannée aux couleurs belges, offerte par le Roi et la Reine et déposée par M. le baron de Gaiffier d'Hestroy, ambassadeur de Belgique, représentant S. M. Albert Ier.

Des discours ont été prononcés par MM. Alphonse Carpentier et Grimoin-Sanson, président et vice-président du comité ; Delsol, président du Conseil municipal, au nom de la Ville de Paris ; Brandon, vice-président du Conseil général, au nom du quartier Saint-Séverin qu'il représente à l'Hôtel de Ville ; Carton de Wiart, ministre d'Etat, au nom de l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique ; Paul Valéry, au nom de l'Académie Française ; Edouard Herriot, ministre de l'Instruction publique, au nom du Gouvernement français.

M. Carpentier a rappelé les funérailles du poète, qui repose, selon son désir, sur les rives de l'Escaut qu'il magnifia durant toute sa vie, et où le Roi, la Reine et le gouvernement sont venus lui rendre les derniers devoirs, en même temps qu'il célébrait les mérites de l'homme et de l'écrivain. La France, sa patrie spirituelle, elle aussi, a tenu à honorer le grand poète, et, grâce au geste généreux de la Ville de Paris, le buste de Verhaeren s'élève dans cette paroisse de Saint-Séverin où vécut François Villon.

M. Grimoin-Sanson remercia en quelques mots la Ville de Paris et dit sa joie de voir enfin son rêve réalisé par la commémoration du grand Verhaeren à Rouen, à Saint-Amand et à Paris.

M. Louis Delsol apporte la promesse de la vigilante sollicitude de la Ville de Paris « pour le beau monument confié à sa garde, et le témoignage de sa vive reconnaissance envers les généreux donateurs ». Après avoir évoqué la personnalité et l'œuvre du poète, M. Louis Delsol termine ainsi :

Paris a voulu témoigner solennellement de sa gratitude, mais il n'ignore point que c'est le propre des grands hommes de répandre autour d'eux les bienfaits, alors même qu'on les prétend servir. Verhaeren, honoré, défendra la cité en enseignant, au cœur du quartier des écoles, la précieuse leçon d'énergie qui se dégage de ses livres, qui fut sa loi souveraine, et qui fera de lui le père spirituel d'une race énergique et fière.

Les organisateurs de la cérémonie avaient prévu que seuls ces premiers discours seraient prononcés dans le square. L'assistance se transporta dans une vaste salle d'école située en face du monument et aménagée par la Ville.

M. Brandon y prit le premier la parole, et dit combien il était heureux d'accueillir dans le quartier Saint-Séverin, qu'il représente au Conseil municipal, le monument de Verhaeren.

M. Carton de Wiart prononça un lucide discours, et suivit dans les différentes phrases de son évolution le poète « dont l'œuvre, pour universelle qu'elle soit et a voulu être, exprime en tant d'endroits les

sentiments de notre âme nationale, vibre de toutes ses ardeurs, tressaille de tous ses frissons ».

Quelle que soit l'ampleur des thèmes philosophiques ou sociaux dictés à Verhaeren par l'humanitarisme le plus fervent et sans nous arrêter à rechercher si la poésie est faite pour exprimer des émotions et des sentiments plutôt que des idées et des doctrines, ce n'est point le diminuer que de reconnaître et de louer surtout en lui l'interprète et le peintre d'un peuple. Certes, il nous intéresse, parfois il nous entraîne et nous exalte lorsque, dans ses *Forces tumultueuses*, son rêve épouse tous les rêves d'émancipation et de fraternité qui bercent ou secouent le monde. Mais son lyrisme nous séduit et nous retient peut-être davantage lorsque, avec un sens pictural très personnel, dans ce langage au rythme martelé qu'il a créé, il revient au pays qu'il connaît si bien et qu'il aime d'une ferveur patriale si pure. Le goût du décor et du paysage, une sensibilité aiguë qui s'apparie tantôt au mysticisme des Van Eyck, plus souvent à la somptuosité d'un Rubens ou à la truculence d'un Jordaens, une notation de myope qui perçoit admirablement le détail des gestes et des nuances, tout cela fait que, sans l'avoir voulu, par la pente naturelle de son génie, rien qu'à ouvrir ses yeux et à laisser chanter son cœur, Verhaeren est devenu pour la Belgique un poète national...

Puisse ce bronze nous rapprocher dans l'amitié et aussi dans l'espérance. Au hasard des soucis qui nous sont souvent communs, il nous rappellera les leçons d'énergie farouche et de bonté foncière que nous laisse ce grand lyrique, dont le lot fut d'aimer la vie, de haïr l'injustice,

*Et d'avoir conservé, malgré la brume ou l'ombre,*
*Toutes les fleurs de l'aube en son âme d'enfant.*

Il nous inspirera, quoi qu'il advienne, la foi dans l'idéal et la beauté, et cette obstination dans l'espérance que Verhaeren nous a si bien enseignée lorsqu'il nous décrit son « Passeur d'eau » poussant sa barque contre la houle, contre l'orage, en dépit du courant qui l'emporte, de sa rame qui se brise, de ses forces qui défaillent, gardant quand même, malgré le destin, malgré la lassitude, malgré le vent,

*Un rameau vert entre les dents.*

Le discours de M. Paul Valéry a établi tout d'abord un parallèle entre Emile Verhaeren et J.-K. Huysmans.

Le monument que vous inaugurez aujourd'hui se trouve à l'ombre même de cette antique et charmante église de Saint-Séverin, dont un admirable écrivain, penseur de souche flamande et de sang flamand, Joris-Karl Huysmans, a tant aimé et si curieusement choyé les pierres et l'âme. Huysmans et Verhaeren seront ici des voisins qui s'accordent, leur nature est pareillement nerveuse et excessive, et ils ont la même antipathie invincible pour l'éclat et la fixité de l'azur.

M. Valéry évoqua quelques-uns des grands écrivains des Flandres depuis quarante ans, notamment Rodenbach, Van Lerberghe, Maeterlinck...

La France est, dans les temps modernes, la seule nation qui ait séduit des écrivains de races très diverses à s'exercer dans son langage. Le trésor de

nos lettres fascine et attire à soi, de toutes parts, des esprits tout opposés et des natures incomparables. Je plains ceux qui s'en plaignent. Quant à moi, messieurs, je ne laisse pas d'admirer qu'à la même époque, dans le même quart de siècle, la poésie française ait pu s'enrichir de grandes œuvres aussi importantes, mais aussi dissemblables que celles de Jean Moréas et d'Emile Verhaeren. Je ne veux point tenter de comparer leur poétique...

Après avoir parlé, en termes émouvants, de la situation de la Belgique pendant la guerre, M. Paul Valéry conclut en montrant que Verhaeren a été en quelque sorte l'incarnation du peuple belge tout entier, il en a été le Dante :

Après les diverses révolutions qui s'étaient produites dans son individualité, il lui restait encore une dernière épreuve à surmonter, et là il donna la mesure de tout son génie. En effet, le poète qui, par son essence même, est plutôt un bijou de luxe, fut investi par la nation des suprêmes fonctions. Il fut le messager des espoirs de ce peuple qui, stoïque sous l'invasion, attendait la victoire. Comme Dante en Italie, Verhaeren est devenu pour les Belges le nom d'une divinité de la Patrie.

L'œuvre de l'artiste, c'est l'artiste même, revenu des enfers de son âme. Etre poète, c'est une longue et constante préparation à un état suprême. Il y avait chez Verhaeren une alliance particulière de fougue et de langueur, des abîmes de mélancolie... Il se passait en lui, comme chez tout poète, un grand drame. Il avait exalté le progrès « dont l'homme ne prévoit ni les bornes ni les conséquences » ; mais il en savait les tristesses et les misères, et lui, qui décrivait « les gigantesques efforts de l'industrie, l'apothéose de l'énergie et de la puissance », connaissait qu'il y a une captivité du progrès...

M. Edouard Herriot, en des phrases émues et vigoureuses, salua le génial poète et le grand patriote.

Nous n'entendons d'aucune façon soustraire à notre amie la Belgique, pour laquelle aucune épithète n'est utile, cet enfant de son sol, si dru, si expressif, impressionné au point d'en être halluciné par le paysage, à la fois très calme et ardent de ses champs et de ses usines. Ce talent longtemps rugueux et, au sens propre de ce mot, scabreux, qui s'est formé comme à la lueur d'une forge, et en a conservé le rythme de martèlement, ce génie vigoureux, âpre, parfois abrupt, c'est bien la Flandre qui l'a formé. Lorsqu'au seuil du dernier siècle, une voix lyrique s'élevait pour célébrer la Kermesse dans son cadre, le tintamarre des musiques, « la bagarre des cuivres », la copieuse vulgarité des parades, comment n'eût-on pas reconnu un parent de Rubens, de Jordaens ou de Téniers. Cette ville tentaculaire qu'il décrit dans la manière de Monet, enveloppée de brouillard et de fumée, coiffée de nuages, coupée par la ligne brutale d'un viaduc, tracée de rues à angle droit, bordée de quais, cette ville où les odeurs du soufre et du naphte corrodent l'ombre, comment n'y pas retrouver l'un de ces puissants carrefours du travail humain, où la Belgique assemble les forces violentes, dont la coalition prépare l'avenir. Oui, mais cette ville a une âme ; et la force flamande de l'auteur, cette force qui donne aux monuments et aux hommes de Gand leur profil si tranché, cette force bouillonne dans le vers du poète, comme dans l'orage laborieux du travail

citadin, comme dans le vol du tocsin. Sur ces paysages de fer, le poète plaque sa touche d'or ; il discerne les mouvements, les instincts, les espérances des peuples que la mécanique ne réussit pas à tordre et à priver de pensée. Il a rendu — et c'est son originalité — ce qu'il y a, dans la civilisation présente, d'automatique et de dévorant. Le rêve du poète s'élève plus haut que les fumées, comme un buisson d'astres sur le drap noir de la nuit.

... Cette statue, qu'étreignent les limites étroites d'un square plébéien, ne serait-ce point celle qu'il a lui-même dessinée, celle de l'apôtre, avec, devant les yeux, l'astre qu'était son âme ?

Celle du chercheur dont la pensée deviendra, dans le futur, de la loi, dont le rêve sera quelque jour une partie de l'ordre. A ce titre, et aussi parce qu'il écrivit dans notre langue française, parce que dans une œuvre abondante, en plus de vingt volumes, il nous a donné des vers admirables, frappés comme des médailles à fleur de coin ; parce que la guerre l'avait encore rapproché de nous, parce qu'il a dédié à Paris menacé quelques-unes de ses plus touchantes pensées; parce que sa rudesse primitive s'est adoucie sur la terre de Sylvie; parce qu'il a conservé au sein d'horreurs tragiques le feu sacré de la tendresse humaine; parce que, si nous retrouvons dans ses cris toute l'énergie flamande, nous reconnaissons en ses prières l'accent de la douce culture française, nous pouvons retenir, sans injustice, un peu de son âme ardente et saluer en lui, sous une forme que le bronze ne saurait pas rendre inerte, l'image même de l'annonciateur qui, son œuvre terminée, revient tendrement prendre place au milieu de ceux qu'il aima,

*Parmi les humbles gens, sous son humble manteau.*

Des poèmes d'Emile Verhaeren, un sonnet de M. Pierre Varenne, écrit à l'occasion de la présence du poète à Rouen la veille de sa mort, et un poème de M. René Fauchois furent dits par Mmes Madeleine Roch, Berthe Bovy, MM. Dorival et Alexandre, de la Comédie-Française, et par Mme Eve Francis. M. Huberty, de l'Opéra, chanta *La Mort*, *Les Heures claires*, *Soir religieux*, *Les Récoltes*, accompagnés par les compositeurs, MM. Maurice-Michel Lévy et Ludovic Bouserez.

§

**Le prix Nobel de littérature.** — Le prix Nobel de littérature pour 1926 a été attribué à Grazia Deledda, romancière italienne, née à Nuoro, Sardaigne, en 1873. Elle publia son troisième livre, *Amour royal*, à l'âge de 16 ans et n'a pas cessé depuis de donner au moins un volume par an.

Les plus connus en France sont *Elias Portulu* et *Je meurs où je m'attache*, qui ont été traduits par M. Hérelle. C'est la seconde femme qui obtient le prix Nobel (la première, en 1909, fut la romancière suédoise Selma Lagerlöf).

Un recueil de nouvelles sardes de Grazia Deledda, *Les Tentations*, fut traduit en 1905, par E. Albertini et Ed. Maynial, et publié aux éditions du *Mercure de France*. Il figure toujours au catalogue.

§

**Une lettre de M. Ernest Judet.**

Gunten, le 11 novembre 1927.

Mon cher Confrère,

Je n'aurais qu'à remercier le *Mercure de France* d'avoir, dans le numéro du 1er novembre signalé mon livre *Le Vatican et la Paix*, que préfèrent ignorer ceux auxquels il s'adresse : mais j'ai le devoir et le droit de relever une insinuation désobligeante à mon égard qu'aggrave une erreur matérielle. Le rappel de faits dénaturés et dénués de tout rapport avec la critique littéraire ou l'histoire religieuse m'étonne, s'il est volontaire, aimant à croire que vous pratiquez la règle de Descartes *de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'on ne la connaisse évidemment être telle.*

Vous dites que, dans mon procès, le principal témoin à charge fut *notre ministère des Affaires étrangères.*

Comme j'ai été solennellement défendu à la Cour d'assises par un ministre des Affaires étrangères qui m'a vu à l'œuvre pendant la guerre, M. Briand, et avec non moins d'éloge par notre ambassadeur à Berne, très au courant de mon activité en Suisse, M. Beau, vous avouerez que cette affirmation audacieuse correspond très imparfaitement à mon cas, qu'elle est au moins en défaut sur deux points essentiels. Quant aux inventions mensongères dont le néant est établi, elles émanaient de la Sûreté générale.

En réalité, le ministère des Affaires étrangères ne s'est révélé très tardivement qu'en 1923, après mon retour en France, quand j'étais détenu à la Santé, par une lettre écrite entièrement de la main du Président du Conseil d'alors, de nature à stimuler le zèle du juge d'instruction. M. Poincaré s'y appliquait à donner la valeur de son intervention officielle à un document qu'il estimait capable de me nuire, mais dont le débat public démontra l'insignifiance absolue. Cette ingérence extraordinaire dans le domaine de la justice se couvrait par la fausse interprétation d'un texte, où le sens historique et psychologique, si différent des procédés d'un accusateur haineux, ne pouvait se tromper. D'ailleurs le document disqualifié dans une audience mémorable fut transmis par un représentant authentique du Quai d'Orsay, qui en appréciait la faiblesse au point d'avoir décliné la tâche ingrate de le lire aux Jurés, avant de le leur communiquer sur l'ordre impérieux de son chef.

Je n'invoque ni l'éclat de mon acquittement ni le respect de la chose jugée pour demander à votre courtoisie professionnelle la publication intégrale de cette lettre nécessaire, dont le droit de réponse m'autorise à exiger l'insertion.

Veuillez agréer, etc.

ERNEST JUDET.

§

**La nuit de noces de Louis XV.**

Nancy, 7 novembre 1927.

Monsieur,

Dans son intéressante étude : « Voltaire et les fiches de police » (*Mercure*, 1er novembre 1927), M. Ernest Raynaud écrit :

La pauvre reine lui avouait tout en larmes que le mariage n'avait pas été consommé et que le Roi insensible et froid avait dormi auprès d'elle comme une souche.

Il serait bon de savoir sur quelles pièces M. Raynaud se base pour taxer le jeune roi d'indifférence et de rigidité, car nombre de documents contemporains disent exactement le contraire.

Tout d'abord la lettre bien connue du duc de Bourbon à Stanislas, du 6 septembre 1725, le lendemain du mariage :

... Le Roi, après quelques amusements, s'est allé coucher chez la Reine et lui a donné pendant la nuit sept preuves de sa tendresse. C'est le Roi lui-même dès qu'il s'est levé qui a envoyé un homme de sa confiance et de la mienne pour me le dire, et qui dès que j'ay entré chez lui me l'a répété lui-même en s'étendant infiniment sur la satisfaction qu'il avait de la Reine... (Arch. Nat. K. 139).

Puis celle du Cardinal de Rohan à Stanislas (6 septembre 1725) :

Je viens de voir le Roy et la Reyne, ils ne se sont levés qu'après dix heures, l'un et l'autre étant en parfaite santé. Je puis assurer V. M. qu'il y a déjà dans le Roy un grand goût pour la Reine, je n'en dirai pas davantage à V. M. (Bibliothèque de Nancy).

Enfin, il y a Stanislas qui confie en ces termes sa joie à son grand ami Vauchoux (13 septembre 1725) :

... Mais tout badinage à part, cette première rencontre (des jeunes époux) dépasse tout ce que j'aurai pu espérer. Le bon Dieu a accompli ce qu'il a si heureusement commencé, je crois qu'il est inutile de vous dire ma joie, vous ne pouvez pas la comprendre, ni moi l'exprimer...

Comme les coups à la royale auraient peine à se soutenir à la longue et ne sauraient guère être à la durée, je ne me ferai pas conscience de vous retirer de Paris..

Voici ce que dit Villars (Mémoires) :

... Nous sommes entrés le lendemain dans la chambre (royale) pendant que la reine était au lit... ils montraient l'un et l'autre une vraie satisfaction de jeunes mariés.

D'autres mémorialistes, *Mathieu Marais* et *Barbier* dans leurs « Journaux », nous montrent en ce jour de noces Louis XV empressé, impatient, amoureux même.

Le matin, trouvant longue la toilette de la reine, il envoie savoir à

dix reprises quand elle sera terminée. Le soir, il se montre causeur aimable, galant, auprès de Marie Leczinska, il écoute distraitement les deux comédies de Molière, trouve longs le souper et le feu d'artifice, attendant impatiemment que la Reine soit couchée.

Toute la cour commente avec des sourires amusés les prouesses amoureuses du jeune Roi. Voltaire s'en fait l'écho dans une lettre à la présidente de Bernières (7 septembre 1725).

Il (le Roi) s'est vanté de lui avoir donné sept sacrements pour la première nuit, mais je n'en crois rien du tout. Les rois trompent toujours leurs peuples.

Sans doute Votaire basait-il ses doutes sur les « cancans des valets intérieurs » auxquels Henry Gauthier-Villars fait une brève allusion dans son étude très documentée, *Le Mariage de Louis XV* (Plon, 1909).

Et maintenant, que croire des affirmations des uns, des dénégations des autres ?

Qu'il est donc difficile de connaître la vérité et que Renan avait raison de traiter l'histoire de « petite science conjecturale ».

Veuillez agréer, etc.

M. NICOLAS.

§

**F. de Lagenevais.** — *Sapiens nihil affirmat quod non probet.* J'avais, dans le *Mercure* du 1er août, écrit que le comte Armand de Pontmartin s'était servi du pseudonyme « F. de Lagenevais » pour trois articles par lui publiés dans la *Revue des Deux Mondes*, en 1866. A quoi M. J.-G. P. me réplique, dans le *Mercure* du 1er décembre : « Non, mon cher collègue, vous êtes dans l'erreur : « Lagenevais », c'est Henri Blaze de Bury. » En attendant ses preuves, je vais donner les miennes. Pontmartin avait quitté la *Revue des Deux Mondes* en mai 1862. Il y aurait un curieux chapitre d'histoire littéraire à écrire sur les rapports de Buloz et du gentilhomme des Angles. Il contiendrait, selon la nature de qui le composerait, des réflexions amères ou enjouées, ou amères et enjouées, à la fois. Sans doute, ces deux hommes n'allèrent pas vider leurs différends en justice, comme ce fut le cas avec Buloz et Philarète Chasles, à propos des lettres de ce dernier sur le Directeur de la *Revue*, procès dont on trouvera un excellent résumé aux fascicules de février et mars 1855 des *Petites Causes Célèbres* (Paris, G. Havard, in-8) de l'avocat à la Cour Impériale, Frédéric Thomas. Mais il est certain que si Buloz et Pontmartin ne pouvaient pas s'entendre, ils ne laissaient pas de se chercher pour de nouvelles brouilles. Toujours est-il que le 1er juin 1865, la *Revue* avait publié un article : *Symptômes du temps. La Curiosité en littérature. Idées et Sensations, par MM. de Goncourt*, signé *F. de Lagenevais*. S'il n'était pas, comme les deux autres,

réimprimé au tome IV des *Nouveaux Samedis*, — paru en juin 1867 — il suffirait d'en comparer le style avec celui, précédemment paru sous la même signature, le 15 mai 1865, sur l'*Africaine* de Meyerbeer et qui — Mme M.-L. Pailleron ne l'eût-elle pas déclaré dans son volume de 1923 : *Les derniers Romantiques* (Paris, Parrin et Cie), p. 248 — est, lui, du pur Blaze, pour être fixé.

Au demeurant, nous le sommes doublement, puisque Edmond Biré, frappé de cette signature, en écrivit aussitôt à l'auteur qui, le 7 juin 1866, lui répondait :

L'article sur les Goncourt est bien de moi... Comme j'avais été obligé de l'abréger pour des nécessités de pagination et comme je n'étais pas bien sûr que le ton général ne fût pas çà et là en contradiction avec quelques-uns de mes anciens articles sur les deux frères jumeaux de la sensation et de l'idée, j'ai accepté la proposition de Buloz qui a été... d'avis de recourir à cette élastique signature de Lagenevais. Le Lagenevais en chair et en os n'existe pas (1). (E. Biré, *Armand de Pontmartin*, Paris, 1904, p. 280.)

Les deux autres articles signés *Lagenevais* cette même année et également de Pontmartin, qui les a réimprimés aussi dans son volume de juin 1867, ont paru le 1er juillet et le 1er août 1866. L'un traite des *Romans Nationaux* — avec un point d'interrogation — d'Erckmann-Chatrian ; l'autre du roman de Dumas fils : *L'Affaire Clemenceau ; mémoire de l'accusé*. Comment M. Prodhomme peut-il, s'il les a lus, les avoir pris pour du Blaze de Bury ? La manière de l'un et de l'autre de ces deux compatriotes — car tous deux étaient d'Avignon — jure tellement ! Notons qu'il eût dû paraître un quatrième *Lagenevais* dans la *Revue*, pour y faire suite, sous le titre : *Symptômes du Temps*, aux trois morceaux précédemment publiés, qui ouvre le tome IV des *Nouveaux samedis*, où il a été également imprimé, en quatrième place, sous le titre : *La Littérature pieuse*.

Quand je quittai Paris — écrit Pontmartin à Biré le 1er juillet 1867 — en juillet 1866, Buloz, qui désirait alors me rattacher tout à fait à la *Revue*, me demanda, presque en forme de gageure, si je me croyais capable de faire un article où, tout en restant chrétien bien sincère et bien net, je ne m'écarterais pas trop des traditions de la rue Saint-Benoît. Il paraissait y voir un moyen de conciliation ; j'acceptai...

Si l'article ne parut pas, la faute en fut à Challemel-Lacour, comme on verra en lisant, dans Biré, p. 281, la suite de cette lettre. J'espère avoir prouvé assez clairement ce que j'avançais. J'ai, dans une critique

(1) Sur la formation du mot *Lagenevais*, voici ce qu'écrivait Blaze à sa femme « peu après l'article sur l'*Africaine*... », nous dit Mme Pailleron : « On raconte que ce nom cache une insolence à l'endroit de tous les griffonnements et que ce *Lagenevais* signifie tout simplement : *Là je ne vais*, c'est-à-dire : *Allez-y vous autres, tas de pleutres et d'imbéciles. Mais moi, je me trouve trop grand seigneur pour me mêler à la cohue et je signe : « Là je ne vais ! »*

parue dans le *Mercure de Flandre* de juin 1924, reproché à Mme Pailleron d'avoir à peu près escamoté le chapitre des relations de son grand-père avec Pontmartin. Raison de plus pour désirer — comme le disait, analysant notre « écho » du 1er août, la *Vie Catholique* du 20 août — que « les héritiers de M. de Pontmartin » nous donnent enfin l'édition de tous les inédits du critique catholique et royaliste. — CAMILLE PITOLLET.

§

**Encore F. de Lagenevais.** — M. J.-G. P... a parfaitement raison (*Mercure* du 1er novembre) de signaler que H. Blaze de Bury écrivit dans la *Revue des Deux Mondes* sous le pseudonyme F. de Lagenevais. Mais M. C. P... était aussi exact en le prêtant à Pontmartin.

Il s'agissait, semble-t-il, d'un pseudonyme collectif, utilisé par Stendhal lui-même lors de la publication de l'*Abbesse de Castro* (*Revue des Deux Mondes*, 1er février-1er mars 1839).

D'ailleurs, la table générale de cette revue (1831-1874) restitue à chacun ce qui lui est dû en maintenant toutefois un solde au profit d'un certain F. de Lagenevais, réel ou non. — ANDRÉ LELARGE.

§

**Les origines de Nazleh Hanoum, reine d'Egypte.**

Paris, le 15 novembre 1927.

Cher Monsieur Vallette,

C'est à bon droit que M. Gaston Prinet restitue à Goupil Fesquet le portrait des enfants de Soliman-Pacha que j'avais, par mégarde, attribué à Horace Vernet. Mais c'est à tort qu'il m'entreprend sur l'affaire de Koniéh, à propos de laquelle Soliman lui-même ne se gênait pas pour déclarer, entre intimes :

> A la bataille de Koniéh, j'ai arrêté sur place trois divisions des meilleures troupes du Sultan. Ibrahim Pacha s'attribua la gloire de la manœuvre. Entre nous, il n'y avait même pas trempé le bout du doigt. Caché derrière un mamelon, il ne se douta de la victoire que bien après le bouquet final.

Le mérite de toutes les victoires remportées par les troupes de Méhémet-Ali, de l'expédition de Morée à la seconde campagne de Syrie, revient au seul Soliman Pacha qui avait utilement retenu quelques-unes des ruses et pratiques de la stratégie napoléonienne. On sait, du reste, que la prise de Koniéh ouvrit aux Egyptiens le chemin de Constantinople, dont Ibrahim ne sut pas profiter. Il sabota la victoire par son impéritie.

M. Prinet se demande si le portrait de Soliman par H. Vernet, et celui de ses enfants par Goupil Fesquet, sont encore conservés chez les descendants du renégat. Ces portraits et les tableaux qui décoraient le

selamlik du vainqueur de Koniéh et de Nézib, en son palais du Vieux Caire, — quatre immenses toiles figurant les principales campagnes que Soliman avait préparées et dirigées pour le compte de son patron (sur l'une d'elles il apparaissait au premier plan, dans la pose familière de Napoléon, une lorgnette à la main ; ailleurs, on le voyait descendre de cheval de la même manière que l'Empereur, se faisant panser un pied dans l'étrier), — ces portraits et ces tableaux ont été vraisemblablement dispersés depuis longtemps et détruits. Les pachas, beys et effendis d'Egypte ne se sont jamais distingués ni par le culte du souvenir ni par l'amour de l'art. Ahmed Pacha, l'un des fils d'Ibrahim, avait fait présent à un mamelouk de l'unique portrait qu'il tenait de son père. Saïd Pacha, présidant aux manœuvres de son armée, faisait pointer les canons sur les coupoles des tombeaux des Mamelouks, qui volaient en éclats. « Débarrassez-moi de ce fatras-là », disait Ismaïl Pacha à son médecin Burguières-Bey, en lui donnant l'exemplaire de la *Description de l'Egypte* que Sa Majesté très chrétienne Louis XVIII avait jadis offert à son grand-père, le Très Illustre et Magnifique Seigneur Méhémet-Ali. On n'en finirait pas de citer tous les actes de vandalisme commis par les feudataires rapaces issus de la dynastie macédonienne qui terrorisa et dépouilla l'Egypte durant tout le XIXe siècle ; le plus révoltant est, peut-être, celui perpétré naguère par Fouad Pacha, lequel, se promenant en bicyclette par les salles de son palais, goûtait un sadique plaisir à décharger sa carabine contre les nymphes folâtrant dans les sous-bois des Corots pendus aux murs, et crevait ainsi quelques-uns des plus purs chefs-d'œuvre de l'art français. — Tombé dans la bigoterie, le fils de Soliman a dû anéantir des toiles qui, par la représentation du visage humain, violaient les prescriptions du Saint Livre et scandalisaient sa foi.

Veuillez agréer, etc. AURIANT.

§

**Pas de monument aux Atlantes.** — Un communiqué relatif à l'édification d'un monument aux Atlantes, qui nous avait été adressé et dont nous avions reproduit une partie dans les échos de notre dernier numéro, était, nous assure-t-on, apocryphe. Aucun monument aux Atlantes n'est en voie d'érection. Le comité dont on énumérait les noms ne s'est jamais formé. La signature manuscrite qui accompagnait le document et qui semblait l'authentiquer (celle de M. Paul Le Cour) était fausse. « Il s'agit évidemment d'une manœuvre employée par des adversaires qui n'osent pas nous attaquer ouvertement », nous écrit M. Paul Le Cour, qui nous annonce qu'il a déposé une plainte. Que messieurs les Atlantéens, ou Atlantidiens, se débrouillent entre eux ! Au reste, le *Mercure* n'avait donné ce communiqué qu'à titre de curiosité.

§

**Le Sottisier universel.**

Un autre agrément de Dieppe, c'est la beauté de ce qu'on appelle en anglais l'*hinterland*. — P. S. *Le Temps*, 4 novembre.

Lord French, vice-roi d'Irlande, a dû quitter l'île dans une automobile blindée escortée de tanks. — H. BÉRAUD, *Le Flâneur salarié*, p. 138.

Chassé de la Pierre-qui-Pique par l'envahisseur — comme l'armée du pays — le poète national de la Belgique en armes revint à Rouen. — *Le Temps*, 11 novembre (« La mort tragique d'Emile Verhaeren »).

Notre atmosphère intellectuelle est faite, comme notre atmosphère physique, d'un oxygène et d'un hydrogène, et les expériences du docteur Ox ne sont pas à recommencer tous les jours. — ALBERT THIBAUDET, *Les Idées de Charles Maurras*, N. R. F. 1920, p. 140.

Et puis il y a sa tombe, là, devant moi. Elle ressemble à sa table de travail, car elle était en marbre, sa table, comme si, pour écrire ces œuvres titanesques, le granit seul eût été assez noble et assez résistant. — *Le Figaro*, 22 octobre (Autour de la poésie de Wagner).

Maurice Maeterlinck fut un très mauvais élève au lycée Condorcet. — *Les Nouvelles littéraires*, 15 octobre (d'un article intitulé *Ignorance*).

Mais tel n'est pas l'avis du *Vorwaerts*. L'organe socialiste observe que le fait de la publication confère au télégramme de Guillaume un caractère public. — *Le Journal*, 23 septembre.

INONDATIONS ET DÉGATS AU MAROC ESPAGNOL. — *Casablanca*, 15 novembre. — On apprend de Mogador que la tempête a commis de très nombreux dégâts en ville. — *Le Soir*, 16 novembre.

Nourri des écrivains français, surtout des moralistes du seizième siècle, depuis La Rochefoucault jusqu'à Vauvenargues, il avait réussi à donner à la forme allemande la vigueur et la construction latines. — *La Liberté*, 1er novembre (La Vie mouvementée du polémiste Maximilien Harden).

Cette salle, qui a servi pendant la guerre de corps de garde aux artilleurs chargés de manœuvrer les deux mitrailleuses contre avions, est spacieuse, mais le serait-elle assez pour contenir toute l'iconographie du Soldat Inconnu? — *Paris-Midi*, 4 novembre.

---

*Le Gérant :* A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.